This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1211
.F2
S58
2d Ser

Avec grand ſoin cachent ce qu'ell
L'eſtime générale eſt le bien qu'elles on
Mais c'eſt le ſeul. Leur état me chag
Tâche de démêler leur ſecret.

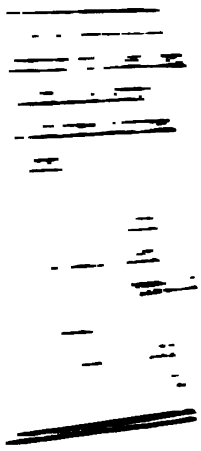
RUSTAUT.

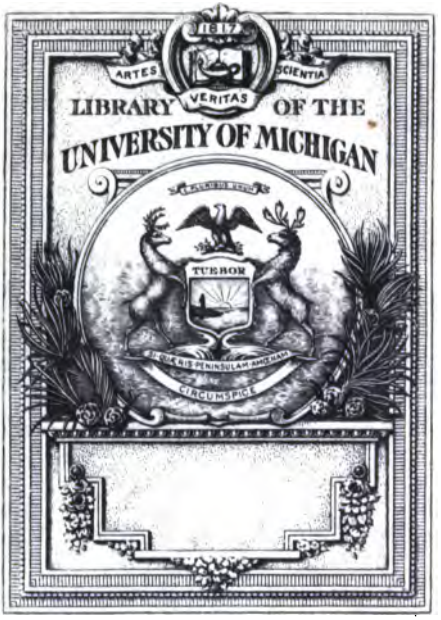
J'imagin
Que vous voulez devenir ... ſoutien
C'eſt bien fait ; je ſuis bon ... oppo
Obliger n'eſt jamais une ... lle.
J'ai du plaiſir, quand ... d
Je ſuis brutal, quar ...

SC
CANT

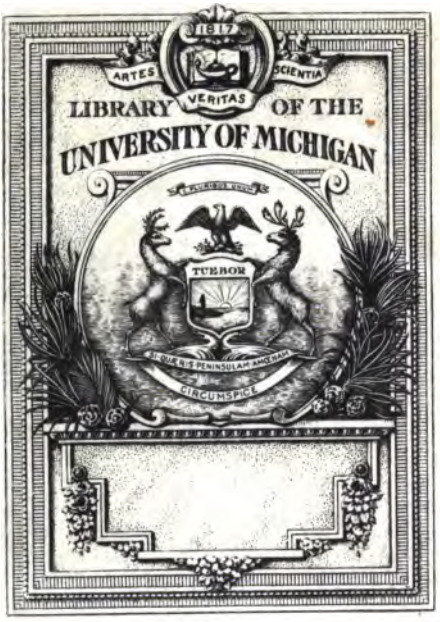
EN
Venez
Pour
Qu
Je
C

EURS.
u'elles font,
es ont;
chagrine.
imagine

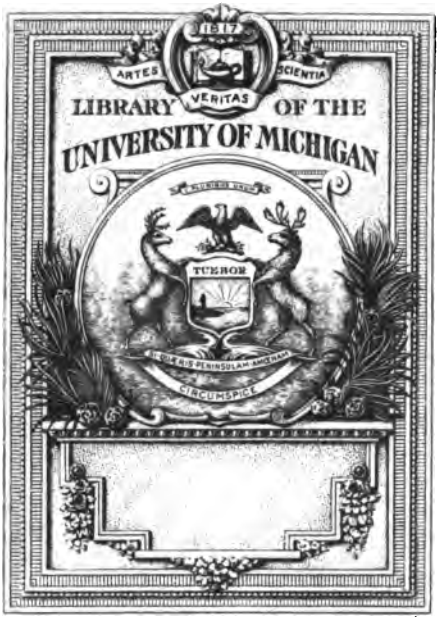




DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
121
.A2
BS1
2d

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre M.

TOME VINGT-NEUVIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Médecin (le) de l'Amour.
Médecin (le) par occaſion.
Mere (la) Jalouſe.
Milicien. (le)
Miroir. (le)
Moiſſonneurs. (les)
Monde (le) renverſé.
Moulinet Premier.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre M.

TOME VINGT-NEUVIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

LE MEDECIN DE L'AMOUR,

OPERA-COMIQUE.

EN UN ACTE;

Par M. Loue ANSEAUME,

Mis en Muſique par M. LARUETTE;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire St. Laurent, le 22 Septembre 1758.

Le prix eſt de 24 ſols avec les petits Airs.
La Muſique des Ariettes ſe vend ſéparément.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

Mr GERONTE, *Bailli*, M. BOURET.

LEANDRE, *Fils de M. Geronte*, M. DE St. AUBERT.

GUILLOT, *Valet de M. Geronte*, M. DELISLE.

Dme. PERETTE, *Mere de Laure*, Mlle DESCHAMPS.

LAURE, *promiſe au Bailli*, Mlle. VILLEMONT.

UN MEDECIN, M. LA RUETTE.

La Scene eſt devant la Maiſon du Bailli.

Les Couplets marqués d'une étoile * ſont de M. DE MARCOUVILLE, qui a fait la Scene VI. & le Canevas des Scenes VII. & XIV. ſur le plan de l'Auteur.

Dram. Fl.
Dept. of Rom. Langs.
3.7.38

LE MEDECIN DE L'AMOUR,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, GUILLOT.

LE BAILLI.

HÉ bien Guillot, comment va mon Fils ?

GUILLOT.

Pas trop bien.

LE BAILLI.

Que fait-il ?

GUILLOT.

Il ſoupire.

LE BAILLI.

Et que dit-il ?

M-11-38 Pm 253

GUILLOT.

Rien.

LE BAILLI.

Rien!

GUILLOT.

Non, vraiment, pas le mot; ſoupirer & ſe taire,
Voilà, Monſieur, ce qu'il ſçait faire.

LE BAILLI.

Ne rompra-t-il jamais ce ſilence fatal?
Quoi, l'on ne peut ſçavoir de lui quel eſt ſon mal?

GUILLOT.

Hé, comment voulez-vous qu'il puiſſe vous le dire,
S'il n'en ſçait rien lui-même.

LE BAILLI.

Allons, tu me fais rire;
Que Diable, on ſe ſent bien, Guillot.

GUILLOT.

Oui, l'on ſe ſent,
Parce qu'on ſouffre, mais on n'en ſçait pas la cauſe.
Et tous vos Médecins qui d'un ton impoſant,
Parlent ſi bien de toute choſe,
Vous ont-ils mieux inſtruits? C'eſt pour eux lettre cloſe,
Ils n'y connoiſſent goûte avec tout leur Latin.

LE BAILLI.

Il eſt vrai, tout cela m'afflige; car enfin,
Guillot, j'aime mon Fils, & ſi ſa maladie
Au printemps de ſes jours alloit finir ſa vie....

Air. *Des Proverbes.*

S'il en mouroit ! hélas ! le Ciel m'en garde....

GUILLOT.

Hé bien, Monſieur, s'il étoit trépaſſé
Vous épouſez une jeune égrillarde,
Vous l'auriez bientôt remplacé.

LE BAILLI.

Tu ris, ce n'eſt pas toi que la choſe regarde.
Tu parlerois alors bien autrement.
Mais quand je penſe, hélas ! que c'eſt le ſeul enfant
Que ma défunte m'ait pû faire,
Qu'il eſt tout élevé, qu'il eſt ſage, & qu'il faut
S'attendre à le perdre bien-tôt,
Ah ! quel creve-cœur pour un Pere !

GUILLOT.

Air. *Tout eſt dit.*

Qu'eſt devenu cet habile homme
Dont vous faiſiez tant de récit ;
Cet Empirique qu'on renomme
N'a-t'il plus chez vous de crédit ?

LE BAILLI.

Si fait, vraiment, nous l'aurons quoiqu'il coûte,
De ſon ſçavoir j'attends beaucoup de fruit,
Ou bien ſans doute,
Tout eſt dit.

GUILLOT.

Non, non, tout n'eſt pas dit. Je n'ai point d'élo-
quence,
Je ne ſçais ni Latin ni Grec,
Mais quelquefois je penſe, & parlant par reſpect,
Je crois, ſi l'on vouloit écouter ma Sentence.....

LE BAILLI.

Que ne propoſes-tu, voyons,
On prend tous les avis, dans ces ſortes d'affaires,
Quel eſt ton ſentiment ?

GUILLOT *gravement.*

Je ne m'y connois guères,
Ou ce mal là n'eſt pas ce que nous en penſons.
Votre Fils n'eſt encor qu'à ſa vingtième année.

LE BAILLI.

Oui.

GUILLOT.

Vous, vous êtes vieux.

LE BAILLI.

Bon ! bon !

GUILLOT.

A ſoixante ans,
On peut paſſer pour avoir fait ſon temps ;
Mais briſons là-deſſus.

LE BAILLI.

Soit.

GUILLOT.

Demain l'hymenée
D'un Objet tout charmant vous rendra poſſeſſeur.

LE BAILLI.

J'y compte.

GUILLOT.

Or c'eſt en quoi vous avez tort, Monſieur.

Air. *Non, je ne ferai pas.*

Car au lieu d'épouſer une femme vous-même,
C'étoit lui qu'il falloit marier.

LE BAILLI.

Quel ſyſtême!
L'un n'empêche pas l'autre, & s'il veut comme moi
De l'Hymen en ce jour il peut ſubir la loi.

Il ne tiendra qu'à lui, mais dis en conſcience,
T'auroit-il là-deſſus fait quelque confidence?

GUILLOT.

Non, c'eſt moi qui devine ça,
En le voyant ainſi rêveur, mélancolique,
Moribond, & tout prêt à devenir étique;
Je gagerois qu'il eſt amoureux.

LE BAILLI.

Mais, oui-dà.
Léandre eſt amoureux, voilà tout le myſtére.
Il a de qui tenir pour cela, le Compére.
Il faut ſçavoir pour qui ſon cœur eſt prévenu;
Et lui faire épouſer au plûtôt. Qu'en dis-tu?

GUILLOT.

C'eſt mon avis.

LE BAILLI.

Et c'eſt celui que je préfére.

Va le voir de ma part, tache de t'éclaircir,
Dis-lui que mon deſſein eſt de le ſatisfaire,
Qu'il te nomme l'Objet qui flatte ſon déſir ;
Et que je ferai tout pour lui faire plaiſir.

GUILLOT.

Je vais vous l'amener ; ſur tout ce qui le touche,
Vous ſçaurez mieux tirer un aveu de ſa bouche ;
A vous ouvrir ſon cœur il ſera plus hardi.

LE BAILLI.

Vas donc vîte. Pour moi, je vais t'attendre ici.
(*Guillot ſort.*)

SCENE II.

LE BAILLI *ſeul.*

ARIETTE *notée.* 1.

QUEL plaiſir j'aurois,
Si je pouvois
En même journée,
Par un double Hyménée
Rendre heureux mon Fils ;
Tous mes déſirs ſeroient remplis.
Heureux Epoux, heureux Pere,
Je n'aurois plus rien à faire,
Qu'à me donner du bon temps :
Je raſſemblerois à ma table
Une Famille toute aimable,
Ma Bru, ma femme & mes Enfans.

Je ferois Roi
Comme un Papa,
Ou comme un Roi
Donnant la loi.
Ah, ah, ah, ah!
On dira tout ce qu'on voudra,
C'eſt un grand plaiſir que cela.

SCENE III.

LE BAILLI, GUILLOT, LÉANDRE.

GUILLOT *à Léandre.*

OUI, vous dis-je, Monſieur Géronte
Eſt un cœur, dame un cœur, oh! comme il n'en eſt point,
Il fera tout pour vous; en récompenſe, il compte
Que vous lui parlerez clair & net ſur un point.
Et ſoit dit entre nous, il a droit de l'attendre;
Il veut ſçavoir de vous vos ſecrets.

LE BAILLI.

Oui, Léandre;
Traitez-moi, j'y conſens, comme un de vos amis;
Je t'en conjure, mon cher Fils.

LEANDRE *ſoupire.*

Ah!

LE BAILLI.

Tu ſoupires ! dis-moi ce qui peut te déplaire,
Eſt-ce que tu n'as point d'argent ?
Je t'en donnerai, mon Enfant.
Es-tu fâché de voir que je me remarie ?
Point de ſouci là-deſſus, je te prie ;
J'ai ménagé tes intérêts ;
Et puis la petite perſonne
Que je dois épouſer, eſt ſi douce, ſi bonne. . . .
Tu l'aimerois auſſi, ſi tu la connoiſſois.
Eſt-ce que tu voudrois ; (car enfin à ton âge
C'eſt le temps d'y penſer) tâter du mariage ?
Très-volontiers ; dis-moi quel eſt l'Objet,
Pour qui ton cœur ſoupire, & dans l'inſtant c'eſt fait.
Parles, que rien ne te retienne,
Nous ferons dès ce jour ta nôce avec la mienne ;
Entends-tu ? Réponds donc à mon empreſſement.

GUILLOT.

Vous y voilà, Monſieur ; qui ne dit mot conſent.

LE BAILLI.

Air. *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

Hé bien, d'où vient donc cette gêne ?
Eſt-ce la honte qui te tient ?
Crains-tu que je blâme ta chaîne ?
L'Objet te plaît, il me convient.
Lorſque tu marches ſur mes traces
Peux-tu craindre quelques diſgraces ?

En faiſant comme moi, crains-tu de t'égarer ?
Je ſuis plus vieux que toi, puiſque je ſuis ton Pere ;

Cela m'empêche-t'il d'aimer, de ſoupirer ;
De publier par-tout combien Laure m'eſt chère,
Ma chère Laure, j'en ſuis fou !

GUILLOT.

Par ma foi, c'eſt pouſſer trop loin la modeſtie.
Soyez ſage, d'accord, & non pas loup-garou.
Après-tout, ſi l'Amour étoit une folie,
Votre âge porte ſon pardon.
Vingt ans ! ah ! jarnigoi, ces momens de la vie
Appartiennent de droit au Seigneur Cupidon.

LÉANDRE.

ARIETTE *notée* 2.

Ce Dieu ſur moi n'a point d'empire ;
J'ai ſçu le fuir juſqu'à ce jour ;
Si quelquefois mon cœur ſoupire ;
Non, non, non, ce n'eſt pas d'amour.

LE BAILLI.

Chanſons que tout cela ; nous ſçavons le contraire.

GUILLOT.

Hé ! ſans doute, tenez, Monſieur, laiſſez-moi faire,
Je m'en vais lui parler.

LE BAILLI.

Oui, tâche, tâche un peu.

GUILLOT *à Léandre.*

Nous ſçavons bien à quoi nous en tenir. Morbleu,
Laiſſez-là les détours, & parlez ſans myſtère.

Encor ſi l'on diſoit : mon Pere eſt un brutal,
Un avare, un vieux fou qui radote....

LE BAILLI.

Animal !
Que lui dis-tu là ?

GUILLOT.

(*à Léandre.*) Rien. C'eſt que je le ſermonne.
Mais, vous voyez vous-même, il eſt bonne perſonne,
Hé bien...

LÉANDRE.

Hé bien ?

GUILLOT.

Hé bien, convenez donc...

LÉANDRE.

De quoi ?
Pour vous plaire faut-il inventer un menſonge ?

GUILLOT.

Un menſonge ! allons donc, vous badinez, je croi.
L'autre jour au jardin, ceci n'eſt point un ſonge,
Quand vous étiez aſſis à l'ombre d'un buiſſon
Soupirant à perte d'haleine,
Et que d'un ton de Céladon
Vous contiez aux échos votre amoureuſe peine,
Hem, vous en ſouvient-il ?

LÉANDRE.

Que diſois-je, voyons ?

GUILLOT.

Ma foi, je n'en ſçais rien ; mais vous chantiez, oh, dame !
Je ne ſçais quoi de tendre, & qui me touchoit l'ame,
Il ſembloit que l'Amour vous inſpirât des ſons.

LÉANDRE.

Air. *Tant de valeur.*

Je chantois la douceur extrême
Que goûte un cœur qui n'aime rien.

GUILLOT.

Vous chantiez, je m'en ſouviens bien,
Le plaiſir qu'on a, quand on aime.
Et preuve de cela, vous diſiez que l'Amour....
Quand on ſe livre à ſa puiſſance....
Eſt cauſe que l'indifférence....
Nous quitte... & par ainſi, que chacun à ſon tour.

LÉANDRE.

Tu vas voir ton erreur extrême,
Je vais la répéter, décides-en toi-même.

ARIETTE *notée* 3.

Amour funeſte
Que je déteſte,
Heureux cent fois
Qui peut toujours frauder tes droits.
Amour funeſte
Que je déteſte,
Heureux cent fois
Qui n'a jamais connu tes loix.
D'une tranquille indifférence
On ne ſent pas aſſez le prix;
Quand on ſe livre à ta puiſſance,
On s'apperçoit trop tard du piége où l'on eſt pris.
Amour funeſte, &c.

LE BAILLI.

Tien, Guillot, laiſſe-le tranquille,
Nous prenons tous les deux une peine inutile.
Il eſt trop entêté.

GUILLOT.

Ma foi, mon cher Monſieur;
Voyez donc ce fameux Docteur,
Peut-être il y verra plus clair que nous.

LE BAILLI.

Sans doute.

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il n'y verra goute,
Il vous amuſera comme les autres.

LE BAILLI.

Non.
Celui dont il s'agit eſt homme de renom,
Un ancien ami. Je l'ai prié par lettre
Si ſon temps pouvoit lui permettre
De venir prendre l'air une quinzaine ici,
Qu'il m'obligeroit fort. Je l'attends aujourd'hui;
Et tandis que je vais chez la Mere de Laure
Pour des arrangemens qui nous reſtent encore,
Vas, Guillot, au-devant de lui.

GUILLOT.

Air. *Le Maſque tombe.*

Dans le moment je pars.

LE BAILLI.

Adieu, Léandre.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

LÉANDRE *ſeul.*

Suite de l'air précédent.

QUE j'ai ſouffert durant cet entretien!
Mais par malheur ce n'eſt encore rien,
Au prix des maux auxquels je dois m'attendre.

ARIETTE *Notée 4.*

Ah! quel tourment,
Pour un Amant,
De ſoupirer & de n'oſer le dire,
Ah! quel tourment,
Pour un Amant,
D'être réduit à cacher ſon martyre!
L'Amour qui régne dans mon cœur,
M'enchaîne ſous ſes loix en m'ôtant l'eſpérance;
Un rigoureux devoir me condamne au ſilence,
Et le ſilence augmente mon ardeur.
Ah! quel tourment, &c.

Air: *Romance de Daphné.*

Toujours occupé de Laure,
Pour elle je meurs d'amour;
Mais cette Belle l'ignore;
Et mon Pere qui l'adore,
Va l'épouſer en ce jour.

SCENE V.

LÉANDRE, GUILLOT, LE MÉDECIN.

GUILLOT *au Médecin.*

Air. *Quand Biron voulut danſer.*

Tout ce que nous avons fait,
N'a produit aucun effet,
Malgré les ſoins qu'on a pris,
Cela va de mal en pis.
Tout le bleſſe, le chagrine,
Quand on rit, il fait la mine;
Une ſombre humeur
Mine en ſecret ſon cœur.

LE MÉDECIN.

Il eſt triſte, dis-tu?

GUILLOT.

Plus qu'on ne ſçauroit dire.

LE MÉDECIN.

Rêveur!

GUILLOT.

Oui, c'eſt un ſonge creux,
Souvent il parle ſeul, il gémit, il ſoupire,
J'ai même vû des pleurs qui couloient de ſes yeux.

LE MÉDECIN.

LE MEDECIN.

Comment eſt-il avec ſon Pere ?
Vivent-ils bien enſemble ?

GUILLOT.

On ne peut mieux ;
Le pauvre homme ſe déſeſpere.

LE MEDECIN.

Quand pourrai-je le voir ?

GUILLOT.

Il n'eſt pas en ces lieux ;
Mais vous voyez ſon Fils.

LE MEDECIN.

Bon jour, mon cher Léandre ;
Comme le voilà grand ! Je l'ai vû ſi petit !
Hé ! bien, qu'eſt-ce que c'eſt ? on dit
Qu'au chagrin vous vous laiſſez prendre ;
Fi, cela ne vaut rien. Voyons donc ce pouls-là.
Plaît-il ? Doucement donc. Quel accès vous tranſporte ?
Bon, je ne le ſens plus. Qu'eſt-ce donc que cela ?
Oh ! nous vous ferons bien marcher d'une autre ſorte ;
Ça, parlez-moi confidemment.
Comment vont vos amours ?

LÉANDRE.

Moi ?

LE MEDECIN.

Sans doute, vous-même ;

LÉANDRE.

Je n'en ai point.

LE MEDECIN.

Tant pis. Mais j'en juge autrement.

GUILLOT.

C'eſt bien dit : le Docteur entre dans mon ſyſtême.

LE MEDECIN.

A votre air interdit, au trouble de vos ſens,
Je gage deviner quels ſont vos ſentimens.

Air. *Approchez, mon aimable Fille.*

Pour rendre la choſe frappante,
En ſecret l'Amour vous tourmente
Pour quelque Belle du Canton....

LÉANDRE.

Moi ! non.

LE MEDECIN.

Vous voulez en vain me le taire ;
Je trouve le contraire en votre expreſſion.

LÉANDRE.

Non, non.

LE MEDECIN.

Parlez-moi ſans myſtere,
Je vous peux ſervir aujourd'hui.

LÉANDRE.

Nenni.

Vous n'y pouvez rien faire.

LE MEDECIN.

Vous croyez me tromper, mais je m'y connois bien.

LÉANDRE.

Il n'en eſt rien. Il n'en eſt rien.

LE MEDECIN.

ARIETTE *notée*. n°. 5.

Le déſaveu que vous en faites,
Ne ſçauroit m'induire en erreur.
Si l'on peut réſiſter à ce penchant flatteur,
Ce n'eſt pas dans l'âge où vous êtes.
Voyez, comme on nous peint l'Amour;
Sous les traits d'un enfant on nous le repréſente,
Des Nymphes la troupe galante,
Les plaiſirs & les jeux embelliſſent ſa Cour.
Tout ne vous dit-il pas, ou ma raiſon eſt fauſſe;
Que la ſaiſon d'aimer eſt celle des beaux jours;
Que la jeuneſſe ſans amours
Eſt une vieilleſſe précoce.

GUILLOT.

Il eſt vieux en ce cas, & plus vieux que ſon Pere.

LE MEDECIN.

Quoi! parmi les Beautés que l'on trouve en ces lieux,
Aucune n'a frappé ſes yeux?
Aucune encor n'a ſçu lui plaire?

LÉANDRE, *appercevant Laure avec ſon Pere, s'enfuit.*

Ciel! que vois-je?

LE MEDECIN.

Il s'enfuit. Qu'eſt-ce qui lui fait peur ?

GUILLOT.

Oh ! c'eſt qu'il voit du monde, & voilà ſa manie ;
Il ne ſçauroit ſouffrir la compagnie,
C'eſt mauvais ſigne encor, n'eſt-il pas vrai, Monſieur?

SCENE VI.

LE MÉDECIN, LE BAILLI, LAURE, DAME PERRETTE.

LE MEDECIN.

BON jour, mon vieil ami.

LE BAILLI.

Ah ! c'eſt vous ! ſerviteur ;
Comment vous va, mon cher Docteur ?

LE MEDECIN *ſouriant.*

Très-bien. Et vous ?

LE BAILLI.

Tout au mieux, je m'en vante.

LE MEDECIN.

Je vous en félicite. Eh ! quel eſt cet Objet ?

LE BAILLI.

C'eſt ma Future.

Dame PERRETTE *faiſant une révérence.*

Elle eſt votre ſervante.

LE MEDECIN.

Quel tein fleuri ! quels yeux ! elle eſt charmante !

LAURE *faiſant la révérence.*

Vous êtes bien poli.

LE BAILLI.

C'eſt un joli ſujet ;
Comme vous le voyez.

LE MEDECIN.

Ah ! tudieu, mon Compere ;
Vous êtes connoiſſeur, &.... ſans beaucoup d'effort
Vous eſpérez devenir encor Pere,
N'eſt-il pas vrai ?

LE BAILLI.

Sans doute, je l'eſpére.

LE MEDECIN.

C'eſt fort bien fait à vous, & votre Fils a tort ;
De n'en pas faire autant.

LE BAILLI.

C'eſt ce qui me chagrine.

Dame PERRETTE.

Ce cher Enfant ! il ne va donc pas mieux !

LE BAILLI.

Non.

Dame PERRETTE.

Tant pis.

LE MEDECIN.

Je l'ai vû. Ce n'eſt rien.

Dame PERRETTE.

Ah! tant mieux!
Monſieur ſçait ce qu'il faut, & quelque médecine
Va le mettre en état.

LE MEDECIN.

Oui, je le guerirai!

LE BAILLI.

Mon cher Docteur, combien je vous devrai.

Air. *Du Cap de Bonne Eſpérance.*

Léandre m'eſt cher, ſans doute,
Je crains de le voir mourir.

LE MEDECIN.

Allez, ſans qu'il vous en coûte;
Je ſçaurai bien le guérir.
Je connois un ſpécifique,
Un immanquable topique,
Qui par un effet charmant
Guérit radicalement.

Air. *La Bonne aventure!*

Mon reméde eſt éprouvé,
Ma recette eſt ſûre.

LE BAILLI.

Mais où l'avez-vous trouvé ?

LE MEDECIN.

C'eſt dans la nature.
Sur la cauſe & les effets,
Je ne me trompe jamais.

TOUS.

La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure !

Dame PERRETTE.

L'habile homme, Monſieur le Bailli !

LE BAILLI.

Croyez-vous ?

Dame PERRETTE.

Que ne vient-il ſouvent chez nous,
Jarni qu'il auroit de pratique ?

LE MEDECIN.

Mais avant d'appliquer mon ſouverain topique,
Il faut ſçavoir préparer le ſujet,
Le remede en fait plus d'effet.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raiſon.

LE MEDECIN.

Entre nous, ma méthode

N'eſt pas celle de nos Docteurs ;
Mais je veux la mettre à la mode
En dépit de tous ces Meſſieurs.
Et voici quelle eſt ma maxime :
Au lieu d'un ſévére régime,
J'ordonne un récipé joyeux
D'amuſemens, de muſique, & de danſe.
Le chant par ſes accords, pour le genre nerveux
Eſt ſouverain, l'humeur qui le condenſe
Et l'épaiſſit, ſe détend, ſe diſſoud,
La bile ſe fond, ſe reſoud,
Et la danſe bien-tôt, compagne de la joie
Par ſes doux mouvemens, & par ſon action,
Des vaiſſeaux engorgés débarraſſe la voie,
Excite par degrès la tranſpiration,
Et d'un ſang glutineux détruit l'obſtruction.

Dame PERRETTE.

Air. *Entre l'amour & la raiſon.*

Que c'eſt bien dit ! qu'il a d'eſprit !

LE MEDECIN *au Bailli.*

Vous m'entendez ?

LE BAILLI.

Sans contredit.
La cauſe même eſt phyſique.

LE MEDECIN.

Sans moi vous feriez-vous douté
Qu'on pût rétablir la ſanté
Par la danſe & par la muſique ?

LE BAILLI.

Non vraiment.

LE MEDECIN.

Mais auſſi c'eſt un ſecret nouveau.

Dame PERRETTE.

J'avions un medecin, ce n'étoit qu'une bête,
Pour tous les maux il ordonnoit de l'eau.

LE MEDECIN.

Ah! ah! n'étoit-ce pas le Seigneur Sangrado?
Je l'ai fait déguerpir, il en a ſur la crête.

LE BAILLI.

Vous le guérirez donc?

LE MEDECIN.

Oui, je vous l'ai promis
Or donc, qu'à l'inſtant on apprête
Pour l'amuſer un peu quelque petite fête.

LE BAILLI.

Très-volontiers.

LE MEDECIN.

Avez-vous des Acteurs?

Dame PERRETTE.

J'en avons de toutes couleurs.
Vous n'aurez qu'à choiſir, notre ferme eſt remplie
De gaillards qui n'avont point de mélancolie.

LE MEDECIN.

à Laure.

Bon, c'eſt ce qu'il nous faut... A cette aimable enfant
Il faut auſſi qu'on s'efforce de plaire.
De la nôce, Bailli, c'eſt le préliminaire,
On ne peut mieux commencer qu'en danſant,
Pour la concluſion, ce ſera votre affaire.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

LE BAILLI, LAURE, Dme. PERRETTE.

LE BAILLI.

Vous le voyez, charmante Laure,
Vous êtes l'aſtre de ces lieux,
Vos regards vont y faire éclore
Au lieu de fleurs, les plaiſirs & les Jeux.
Déja tout le monde s'empreſſe
A partager mon allegreſſe;
Du bonheur qui m'attend tous les cœurs ſont joyeux.

Dame PERRETTE.

Vous le méritez bien, tout le monde vous aime,
Vous êtes du canton l'oracle & le ſoutien,
Et voilà ce que c'eſt de ſe comporter bien;
Car de tous les Baillis on ne dit pas de même.
Auſſi pour diſpoſer Laure en votre faveur
Il n'en a pas coûté grand effort à ſon cœur.

Air: *De la beſogne.*

* Chez vous, tant la nuit que le jour
Vous verrez croître ſon amour,
Repoſez-vous ſur ſa conduite,
De ſon devoir elle eſt inſtruite.

LE BAILLI.

Dame Perrette.... en vérité
Je ſuis confus de tant d'honnêteté.

Air : *Non, non, non, je n'en veux pas davantage.*

* J'ai passé l'âge de plaire,
Je n'inspire plus d'amour ;
Mais d'une amitié sincere
J'ose esperer le retour.
Il faut pour le mariage
Bien moins d'amour que de raison,
Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Je sens qu'il vous faudroit quelque chose de plus,
N'est-il pas vrai, chere petite ?
Je ne vous traite pas selon votre mérite,
Mais aussi par mes soins, mes efforts assidus,
Air : *Ah ! voilà donc cet objet radieux !*
Je vais songer
A vous dédommager
Des ennuis d'une importune vieillesse ;
Je vais songer
A vous dédommager,
De mon cœur vous pouvez tout exiger.

Dame PERRETTE.

Je te l'ai toujours dit, tu le sçais bien, Laurette,
Monsieur l'Bailli vaut mieux dans son p'tit doigt
Que tous les jeunes gens qu'on voit.
C'est un homme charmant, d'une humeur guillerette.
Dis lui donc quelque chose. Oh ! dame, voyez-vous,
On li a tant r'commandé, qu'il falloit être modeste,
Qu'elle n'os' pas encor ; mais quand vous s'rez époux
Elle jasera que de reste.

LAURE.

ARRIETTE *notée* n. 6.

* Je dois le plus tendre retour
A tant de ſoins, de complaiſance ;
Et par reconnoiſſance
Vous aurez amour pour amour.

LE BAILLI.

Mignonne, en vérité, je ſuis ſi pénétré
D'amour & de plaiſir, car enfin, quand j'y penſe ;
Je ſuis embarraſſé de pouvoir à mon gré
Vous marquer ma reconnoiſſance.

Dame PERETTE.

Voilà pourtant à quoi ſert l'éducation ;
Et de leur inſpirer beaucoup de retenue.
Je n'ai jamais ſouffert de fréquentation.
Hélas, quand on la perd de vûe,
Une Fille eſt ſitôt perdue !
C'eſt un p'tit cœur tout neuf, qui n'eſt point frelaté.

LE BAILLI.

Et c'eſt cela dont je ſuis enchanté.

Dame PERRETTE.

Air : *Vous avez bien de la bonté.*

* Si j'ai pris ſoin de l'élever
A n'être point coquette,
C'eſt à ſon mari d'achever
De la rendre parfaite.

LE BAILLI.

Que faire encor !
C'eſt un thréſor,
Elle eſt ſage autant que gentille.

Dme. PERRETTE.

Parlez, ma fille.

LAURE.

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Dame PERRETTE.

Faut ſoutenir juſqu'au bout l'honneur de la famille;
Je ſuis pour le paſſé bien contente de toi,
Mais ce n'eſt pas le tout. Écoute, écoute-moi.

ARIETTE.

Dans ſon ménage
Une femme ſage
De ſon Epoux
Doit ſuivre en tout les goûts;
Toujours affable,
Modeſte, agréable,
Par la douceur
Captiver ſon cœur.
Point d'humeur grondeuſe;
Querelleuſe;
Point d'ami
Ni de compere
Que l'on préfere
A ſon mari.
Et puis, ma fille,
S'il vient de la famille,
Comme il en viendra,
L'hymen eſt fait pour ça.
En mere prudente,
Vigilante,
Former les jeunes ans
De ces pauvres innocens;

Inſtruire à la vertu
Leur petit cœur ingénu ;
Enfin, ma chere,
Imite ta mere ;
C'eſt le moyen
De ne manquer en rien ;
C'eſt le moyen
De faire toujours bien.

LE BAILLI.

C'en eſt aſſez, Dame Perrette ;
De plus amples leçons elle n'a pas beſoin.

Dame PERRETTE.

C'eſt que j'en voudrois faire une femme parfaite.

LE BAILLI.

Elle le deviendra. J'en prends ſur moi le ſoin.
(*On entend un bruit de ſymphonie.*)

Dame PERRETTE.

Qu'eſt-ce que j'entends donc ?

LE BAILLI.

C'eſt ſans doute la fête
Que le Docteur nous amene.

Dame PERRETTE.

Vraiment !
Le voici lui-même à leur tête.
Oh ! votre Medecin eſt un homme charmant.
(*Entrée de Danſeurs & Danſeuſes.*)

SCENE VIII.

LE BAILLI, Dame PERRETTE, LE MEDECIN, LAURE, LÉANDRE.

LE BAILLI.

Air : *Contredanſe des Amans Jardiniers.*

*

ACCOUREZ, Garçons joyeux,
C'eſt dans ces lieux
Qu'il faut former mille jeux :
L'aimable Jeuneſſe
Doit chercher ſans ceſſe
A paſſer ſes jours
Dans les plaiſirs, dans les amours;
Employez votre printemps :
Ces doux inſtans
Sont auſſi courts que charmans;
Et dans le bel âge
Par le badinage
Il ne faut ſonger
Qu'à joüir ſans les ménager.

Dame PERRETTE.

Air : *Mineur de l'air ci-deſſus.*

C'eſt bien dit, compere,
Faut nous réjoüir;
Suivons le plaiſir
C'eſt-là notre unique affaire.
C'eſt bien dit, compere,
Faut nous réjoüir,

Sans approfondir
Ce que nous garde l'avenir.
Allons gai, ma fille,
Ça, que l'on ſautille,
Allons gai, mon gendre;
Allons beau Léandre,
Mettez-vous en train,
Faiſons tréve au chagrin.
Si peu qu'on en ait,
Ça n'fait jamais bon effet.

(On danſe.)

(Pendant la danſe le Medecin examine Léandre pour tâcher de découvrir par ſes mouvemens la penſée qui l'occupe.

LE MEDECIN.

Tandis qu'on ne ſonge qu'à rire,
Suivons toujours notre projet;
Dans les yeux de Léandre, il faut voir quel objet
Sur ſon cœur a le plus d'empire,
Puiſqu'il veut s'obſtiner à faire le diſcret.

(On reprend la danſe.)

(Pendant cette partie de la danſe, Léandre cherche à s'approcher de Laure, puis il s'en éloigne, il s'aſſied auprès d'elle & n'oſe la regarder.)

LE MEDECIN.

Il s'approche de Laure, à merveille! il héſite.
Il la cherche des yeux, il ſe trouble, il palpite;
Je crois entrevoir ſon ſecret....
Pour en être plus ſûr....

(On danſe encore, le Bailli & Perrette ſe mêlent dans la danſe, & tout le monde s'en va.)

Fort

Fort bien ; la compagnie
Tout doucement prend le chemin
Qui mene au bocage voiſin.
Profitons du moment. C'eſt le coup de partie.

Dame PERRETTE *revenant ſur ſes pas.*

Laure, ma fille, venez-çà.

LE MEDECIN.

Laiſſez-les faire connoiſſance,
Mon malade a beſoin qu'on le diſſipe.

Dame PERRETTE.

Oui-dà!

LE MEDECIN *à Léandre.*

Hé! bien, mon cher ami, vous gardez le ſilence;
Vous pourriez faire ici quelque choſe de mieux.
Regardez votre belle-mere,
Et convenez que votre pere
A conſulté du moins le plaiſir de vos yeux.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

LAURE, LEANDRE.

LEANDRE.

Air : *Bouchez, Nayades.*

C'Est un plaiſir pour moi ſans doute;
Mais s'il ſçavoit ce qu'il me coûte....

LAURE.

Expliquez-vous.

LEANDRE.

Je ne le puis.

LAURE.

Ai-je mérité votre haine ?

LEANDRE.

Ah ! plaignez l'état où je ſuis,
Sans vouloir augmenter ma peine.

LAURE.

Air : *Reveillez-vous, belle endormie*

Moi l'augmenter !

LEANDRE.

Aimable Laure,
Adieu.

LAURE.

Vous me quittez !

LEANDRE.

Adieu.
L'excès du mal qui me dévore
Me force à ſortir de ce lieu.

LAURE.

Air : *Rage inutile.*

Le mariage
Où l'on m'engage
N'entre-t-il point un peu dans vos chagrins ?

LEANDRE.

Qu'oſez-vous dire ?

LAURE.

Daignez m'inſtruire.

LEANDRE.

Suivez, ſuivez vos tranquilles deſtins ;
Formez les plus doux nœuds,

Mon pere eſt trop heureux !

LAURE.

Et vous ?

LEANDRE.

Et moi de ſon ſort je ſuis jaloux.

LAURE.

Air : *Sur moi le doux nom de Zirphile.*

Vous jaloux ! que viens-je d'entendre ?

LEANDRE.

Ce que je cache à tous les yeux ;
Mais je ne puis plus m'en défendre ;
Trop long-temps j'ai contraint mes feux.
Apprenez donc, aimable Laure,
Apprenez que je vous adore.

LAURE.

Air *De Romance.*

Deviez-vous m'éclaircir ce myſtere,
Vous ferez le malheur de mes jours ;
Il falloit moins long-temps me le taire.
Il falloit me le taire toujours.

DUO noté n°. 8.

LAURE.

Ah ! mon malheur eſt extrême !
Cher Léandre, je vous aime,
Et je vous perds ſans retour.
Je partage votre amour.
Notre malheur eſt extrême :
Cher Léandre, je vous aime,
Et je vous perds ſans retour.

Cher Léandre, je vous aime,
Et je vous perds ſans retour.

LEANDRE.

Ah ! mon malheur eſt extrême !
Chere Laure, je vous aime,
Et je vous perds ſans retour.
Vous partagez mon amour,

Notre malheur eſt extrême :
Chere Laure, je vous aime
Et je vous perds ſans retour.

Chere Laure, je vous aime,
Et je vous perds ſans retour.

LAURE.

Mais le devoir s'en offenſe,
Mais le devoir s'en offenſe,
Et nous ôte l'eſperance
D'être plus heureux un jour.
Cher Léandre, je vous aime,
Je vous aime, je vous aime,
Et je vous perds ſans retour.

LEANDRE.

Mais le devoir s'en offenſe;
Et nous ôte l'eſperance
D'être plus heureux un jour.
Chere Laure, je vous aime,
Je vous aime, je vous aime,
Et je vous perds ſans retour.

SCÈNE X.

LE MEDECIN, LAURE, LEANDRE.

LE MEDECIN.

ENFIN, je ſuis ſûr de mon fait.
Je connois d'où le mal procede;
Mais ce n'eſt pas de moi que dépend le remede.

LEANDRE.

On vient. Dans notre cœur renfermons ce ſecret.

TRIO: Noté n°. 9.

LE MEDECIN.

Que votre triſteſſe ceſſe,
Je ſuis dans vos intérêts;
Livrez-vous à la tendreſſe,
C'eſt moi qui vous le permets.

(*à Leandre.*)
Vous aurez votre Maitreſſe,
C'eſt moi qui vous le promets.

LEANDRE & LAURE.

De cette douce promeſſe
Quand verrons-nous les effets!

LAURE & LEANDRE.

De cette douce promeſſe
Quand verrons-nous les effets ?

Livrons-nous à la tendreſſe
On va combler nos ſouhaits.

De nos ames
Que les flâmes
Puiſſent durer à jamais.
Livrons-nous à la tendreſſe,
On va combler nos ſouhaits,
Livrons-nous, &c.

LE MEDECIN.

Fiez-vous à ma promeſſe ;
Vous en verrez les effets.
Livrez-vous à la tendreſſe ;
C'eſt moi qui vous le permets.
Livrez-vous à la tendreſſe
On va combler vos ſouhaits.
De vos ames
Que les flâmes
Puiſſent durer à jamais.
De vos ames
Que les flâmes
Puiſſent durer à jamais.
Livrez-vous à la tendreſſe
On va combler vos ſouhaits.
Livrez-vous, &c.

(*Laure & Leandre s'envont.*)

SCENE XI.

LE MEDECIN *ſeul.*

Air: *De s'engager il n'eſt que trop facile.*

A Ces Enfans j'ai fait une promeſſe
Dont je ne ſçais ſi je puis m'acquitter.
Notre Bailli jaloux de ſa maitreſſe
A nos deſſeins voudra-t-il ſe prêter ?
Non, des amans je connois la foibleſſe.
Non, les amans
Sont bien moins complaiſans.

ARIETTE *notée n°.* 10.

Je plains un cœur qu'amour engage,
La raiſon a beau l'éclairer ;
Il voit qu'il eſt dans l'eſclavage,
Et ne ſçauroit s'en retirer.
C'eſt un oiſeau pris dans la cage
Qui regrette ſa liberté.
Après de vains efforts pour trouver un paſſage,
Il meurt dans la captivité.

Notre vieillard entêté de ſa Laure
A la céder jamais ne voudra conſentir.
Il faut donc le tromper, & que lui-même ignore
Où tendront les diſcours que je vais lui tenir ;
Ne pas heurter de front ſes fantaiſies.
Mais le voici qui vient, dreſſons nos batteries.

SCENE XII.

LE BAILLI, LE MEDECIN.

LE BAILLI.

HÉ ! bien, Monſieur, vous avez vû mon fils ?
Comment le trouvez-vous, avez-vous eſperance ?

LE MEDECIN.

Là, là.

LE BAILLI.

Tantôt pourtant, vous m'avez bien promis.....

LE MEDECIN.

On vient à bout de tout avec la patience.

LE BAILLI.

Il ſera donc long-temps en cet état ?

LE MEDECIN.

Heureux

Si nous pouvons encor l'en tirer.

LE BAILLI.

Quel langage !

LE MEDECIN.

Je ne vous flatte point.

LE BAILLI.

Vous m'ôtez le courage.

Quoi donc! vos ſoins pour lui ſeroient infructueux !

LE MEDECIN.

Il n'en reviendra point.

LE BAILLI.

O Dieux ! ce coup m'accable.

Mais êtes-vous bien ſûr ?

LE MEDECIN.

Je le dis à regret ;

Mais pour ſon mal enfin, je n'ai point de ſecret.

LE BAILLI.

Hé ! quel eſt donc ce mal, ce mal inguériſſable,

Ce mal diabolique où l'on ne comprend rien ?

LE MEDECIN.

Oh ! j'y comprends bien, moi; voici tout le myſtere.

Ecoutez le récit que je m'en vais vous faire.

J'ai vécu juſqu'ici garçon....

LE BAILLI.

Je le ſçais bien.

LE MEDECIN.

A la bonne heure : mais le célibat m'ennuie,
Et depuis quelque temps j'ai deſſein d'en ſortir.

LE BAILLI.

C'eſt bien fait.

LE MEDECIN.

Je voulois une femme jolie ;
Jeune, ſage, en un mot qui pût me convenir ;
Je l'ai trouvée enfin.

LE BAILLI.

Je vous en félicite.

LE MEDECIN.

C'eſt un objet plein de mérite,
Sageſſe, eſprit, beauté, tout s'y trouve.

LE BAILLI.

Tant mieux.

LE MEDECIN.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

J'aime, je ſuis aimé, j'ai l'aveu de ſon pere,
Chacun avec plaiſir voit terminer l'affaire ;
Dans trois jours cet objet va couronner mes feux,
Tout ſe conclut au gré de mes plus tendres vœux.

LE BAILLI.

Tant mieux encor un coup. Mais qu'eſt-il néceſſaire
De m'apprendre cela ? Dites-moi donc, Monſieur,

Mon fils en va-t-il moins mourir ?

LE MEDECIN.

Tout au contraire.

LE BAILLI.

C'eſt donc pour inſulter encor à mon malheur
Que vous m'étourdiſſez de tout ce préambule ?

LE MEDECIN.

Un moment. Ce détail vous paroît ridicule ;
Il n'eſt cependant pas hors de ſaiſon.

LE BAILLI.

Comment ?

LE MEDECIN.

Voici le nœud de l'aventure.
Votre fils a vû ma future ;
Epris de ſes appas, il l'aime éperduement.
Il ſent bien qu'il ne peut l'avoir, & par prudence
Il fait tout ce qu'il peut pour éteindre ſon feu,
Il a même héſité de m'en faire l'aveu ;
Mais j'ai ſçu profiter de mon expérience
Pour l'engager à rompre le ſilence ;
Il m'a tout avoüé. Vous ſentez maintenant
Qu'aux maux tels que le ſien, il n'eſt point de remede.
Il ne guérira point à moins qu'il ne poſſede
L'objet de ſon amour ; & malheureuſement
Cela ne ſe peut pas. Encor ſi ſon tourment,
Si ſa langueur ſecrette avoit eu d'autres cauſes ;
Peut-être j'aurois pû ſoulager vos ennuis :
Mais dans l'état où ſont les choſes,
Vous plaindre tous les deux eſt tout ce que je puis.

LE BAILLI.

Tout ce que vous pouvez ! mon cher Monſieur, de grace
Ne dites point cela.

LE MEDECIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

LE BAILLI.

Eh ! oui... car ſi... *(à part.)* Mais non, notre propre intérêt
Toujours dans notre cœur tient la premiere place ;
Il ne voudra jamais. *(haut.)* Ah ! Monſieur, pardonnez...

LE MEDECIN.

Ma préſence en ces lieux n'eſt plus fort néceſſaire ;
Je me retire, adieu.

LE BAILLI.

Quoi ! vous m'abandonnez.

LE MEDECIN.

Je ne vois pas pour vous ce que je pourrois faire.

LE BAILLI *vivement.*

Ah ! tout, ſi vous vouliez.

LE MEDECIN.

Mettez-moi donc au fait.

LE BAILLI.

Je n'oſe....

LE MEDECIN *à part.*

Il y viendra.

LE BAILLI.

Mais pourquoi me contraindre ?
Vous êtes mon ami.

LE MEDECIN.

Oui, parlez ſans rien craindre.

LE BAILLI.

Si votre art pour mon Fils demeure ſans effet ;
S'il ne ſçauroit guérir à moins qu'il ne poſſede
L'Objet de ſon amour.

LE MEDECIN.

C'eſt là le ſeul remede.
Je vous l'ai déjà dit.

LE BAILLI.

Et je m'en ſouviens bien ;
Cher ami, ce ſeul mot me rend ma confiance ;
Si pour le conſerver il n'eſt que ce moyen,
Daignez en ſa faveur vous faire violence,
Cédez lui cet Objet dont il eſt enchanté,
Rompez dès ce moment votre Hymen projetté...

LE MEDECIN.

Hem !...

LE BAILLI.

Vous avez raiſon. J'exige trop ſans doute ;
Cet effort eſt trop grand. Mais auſſi plus il coûte,
Plus d'un pareil bienfait je connoîtrai le prix.

LE MEDECIN.

Mais j'aime ma maîtreſſe.

LE BAILLI.

Et moi j'aime mon Fils;
Et l'ancienne amitié qui nous joint l'un à l'autre,
Vous le rend auſſi cher que s'il étoit le vôtre,
Vous l'avez dit cent fois.

LE MÉDECIN.

Mais, mais y penſez-vous?
Sur quel prétexte encor rompre des nœuds ſi doux?
Ferai-je cet affront à toute une famille,
A ce Pere dont j'ai l'agrément, à ſa Fille?
Pour qui me prendront-ils, ſi je manque à ma foi?

LE BAILLI.

Pour un homme de bien; un ami rare. Eh! quoi;
Ces gens-là n'ont pour but, ſuivant toute apparence,
Que d'établir leur Fille avantageuſement.
Vous êtes un parti pour elle aſſurément;
Mais n'entendroient-ils point à quelqu'autre alliance,
Si leur bien s'y pouvoit trouver également.

LE MEDECIN.

Et la Fille? ſon cœur à mon amour ſenſible,
Pour un autre que moi ſe prendra-t-il ainſi,
De but en blanc, voyons?

LE BAILLI.

Oh! cet obſtacle-ci
N'eſt pas tout-à-fait invincible.
Elle a beau vous aimer, quand la Belle verra
L'Epoux qu'on lui deſtine, & qu'elle y trouvera
Ce que ni vous, ni moi, n'avons plus; la jeuneſſe,
La fraîcheur, & ſur-tout un grand fond de tendreſſe,
Penſez-vous qu'elle pleurera?

Enfin, mon cher Docteur, c'eſt en toi que j'eſpere,
Par pitié pour mon Fils, & pour un pauvre Pere,
Fais ſur toi cet effort, montre-toi généreux,
Nous te devrons la vie, & ſans ceſſe tous deux
Nous t'en témoignerons notre reconnoiſſance;
Ma maiſon deviendra la tienne, tous mes biens
Dès que tu le voudras ſeront en ta puiſſance,
Uſes en librement, & tout comme des tiens.
Je n'y mets point de différence,
Il faut vivre en commun, & que tout ſoit égal.
Si jamais à mon tribunal
On te ſuſcite quelqu'affaire,
Mon cher ami, mon chere Compère,
Duſſai-je contre moi faire crier les gens,
Tu gagneras toujours ta cauſe avec dépens.

LE MEDECIN.

Oh! bien obligé; mais examinez de grace
Ce que vous demandez, mettez-vous à ma place;
Si dans un cas pareil j'en exigeois autant,
De vous, en bonne foi, l'obtiendrois-je?

LE BAILLI.

A l'inſtant.
Je n'héſiterois point. Malgré ma répugnance,
Je ſçaurois de mes feux dompter la violence,
Oh! oui, pour un ami, je me ſacrifierois.

LE MEDECIN *à part.*

Comme on parle ſouvent contre ſes intérêts!
Ah! pauvre homme!

LE BAILLI.

Mais quoi, vous réſiſtez encore!
Ne pourrai-je obtenir la grace que j'implore?
Faut-il pour vous fléchir, embraſſer vos genoux?
M'y voilà proſterné....Mais d'où vient ce courroux?

LE MEDECIN.

ARIETTE *notée n°.* 11.

Pere inſenſé, qu'exiges-tu?
Si tu te crois tant de vertu,
Prends pour toi les avis
Que la pitié t'inſpire,
Ou c'eſt fait de ton Fils.

LE BAILLI *ſe relevant.*

Que veut-il dire?

LE MEDECIN.

Ton Fils eſt ton Rival,
Il aime ta Maîtreſſe,
J'ai ſurpris par adreſſe
Ce myſtere fatal.
Veux-tu ſauver ſes jours?
Renonce à tes Amours,
Accorde à ſes ſoupirs
L'Objet de ſes deſirs.
Eh! quoi, ton cœur balance!
Et ton Fils en ce jour
Meurt de la violence
Qu'il fait à ſon amour,
Sans prétendre à ſon âge
Qu'il ſera le plus ſage;
Imite cet effort,

Pauvre, pauvre Geronte,
Fais comme lui, ſurmonte
Un amoureux tranſport,
Faut-il te le redire ?
Prends pour toi les avis
Que la pitié t'inſpire,
Ou c'eſt fait de ton Fils.

(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LE BAILLI *ſeul.*

IL s'en va, le bourreau, ſon objet eſt rempli.
Il va rire de ma ſotiſe.
Du coup qu'il m'a porté, je ſuis tout étourdi.
Mon Fils eſt mon Rival; de quoi diable il s'aviſe;
Dans le monde n'eſt-il qu'une Fille ? Pourquoi
S'adreſſer juſtement à celle qui m'eſt chère ?
Pourquoi ne pas laiſſer le champ libre à ſon Pere?..:

(*en ſoupirant.*)

Pourquoi le drôle a-t-il eu des yeux comme moi ?
D'une jeune Beauté je n'ai pû me défendre,
Puis je trouver mauvais qu'il s'y ſoit laiſſé prendre ?
Quand je céde à l'Amour, peut-il le repouſſer ?
Mais Laure! Laure! ô Dieux, jamais pour cette Belle

Mon cœur de tant de traits ne ſe ſentit percer.
Non, je ne puis vivre ſans elle,
Elle me tourne la cervelle,
Et je mourrai, s'il faut y renoncer.

ARIETTE *notée n°. 12.*

O chers Objets de ma tendreſſe,
Qui de vous deux aura le prix ?
D'un côté je vois ma Maîtreſſe,
Et de l'autre je vois mon Fils.

Mais ma Maîtreſſe
M'intéreſſe,
Dois-je en avoir le démenti ?
Oui, oui, oui, oui,
Oui, la nature,
Tout bas murmure, (*bis.*)
Et de mon Fils prend le parti.
O chers Objets, &c.

Mon Fils doit l'emporter, ſon reſpect, ſa conſtance,
Et le danger qu'il court, tout me parle pour lui.
Oui, je dois cette récompenſe
Aux efforts généreux qu'il a faits juſqu'ici.
Guillot! holà, Guillot! envoyez-moi Léandre,
Je voudrois lui parler... je vais bien le ſurprendre.

GUILLOT.

Monſieur! ...

LE

LE BAILLI.

Tu n'entends pas ! vas-t-en dire à Léandre
Qu'il vienne me trouver.

GUILLOT.

Cela ſuffit.

LE BAILLI.

Attends....
Oui, cela ſera bien.... Amene en même temps
Laure & le Medecin.... Je vais trouver Perrette;
Il faut la prévenir ſur cette affaire-ci :
Ce n'eſt pas qu'elle m'inquiette;
Mais il eſt toujours bon.... Juſtement, la voici.

SCENE XIV.

LE BAILLI, Dame PERRETTE.

Dame PERRETTE.

MOnſieur l'Bailli, votre ſervante,
Eh ! bien, quand épouſerons nous ?
De voir former des nœuds ſi doux
Vous me voyez impatiente.
Ma fille a ſon trouſſeau, ſes joyaux, ſes habits,
Et nos amis ſont avertis.

* Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Pour tantôt la nôce eſt prête,

Chacun va ſe trémouſſer ;
J'ſuis en train depuis ç'te fête ;
Je voudrois toujours danſer.
Si je me laſſe d'attendre
C'eſt qu'j'aime à me réjouir ;
Ce ſoir vous ſerez not' gendre,
Ah ! que vous aurez d'plaiſir !

Notre fille en ſera pour ſa moitié, tredame,
Tous les jours ne ſont pas jours de nôce, & pardi
Faut bien s'en ſouvenir un peu. La brave femme
Qu'vous aurez là, Monſieur l'Bailli ?

LE BAILLI.

Je le crois, mais....

Dame PERRETTE.

C'eſt encor ſi novice,
C'eſt d'un' douceur, d'une docilité....

LE BAILLI.

Je n'en doute pas, mais....

Dame PERRETTE.

Ça n'a non plus d'malice
Cell'-là fera vot' volonté.

LE BAILLI.

Aſſurément.

Dame PERRETTE.

Sur la ſageſſe,

J'défi', qu'on lui r'proche un fétu,
C'eſt él'vé comme une Princeſſe.

LE BAILLI.

Oui....

Dame PERRETTE.

Dans l'honneur & la vertu.

LE BAILLI.

J'en ſuis perſuadé : mais enfin....

Dame PERRETTE.

Qu'eſt-ce à dire ?
Auriez-vous là-deſſus quelques ſoupçons ?

LE BAILLI.

Eh ! non ;
Je la crois un tréſor. Cela doit vous ſuffire.
Mais enfin....

Dame PERRETTE.

Mais enfin parce qu'on a le r'nom
D'avoir un peu de bien, ça fait que dans le monde
On a des ennemis, des envieux ; mais quoi !
Qu'on diſe ç'qu'on voudra ſur ma fille & ſur moi,
J'n'avons pas peur qu'on nous confonde.

LE BAILLI.

Ce n'eſt point tout cela, mais j'ai depuis tantôt
Fait des réflexions....

Dame PERRETTE.

Plait-il ?

LE BAILLI.

Oui, la jeuneſſe
De votre fille....

Dame PERRETTE.

Eh ! bien, c'eſt un très-beau défaut.

LE BAILLI.

Très-beau. Mais d'autre part, vous voyez ma vieilleſſe,
Un homme de mon âge eſt un mauvais préſent
A lui faire.

Dame PERRETTE.

Tenez, parlons plus clairement,
Vous n'en voulez plus ?

LE BAILLI.

Mais un peu de patience.

Dame PERRETTE.

Et vous croyez impunément
Pouvoir me faire cette offenſe ?
Jour de Dieu ! vous êtes Bailli,
Mais je vous ferai voir qu'à gens de notre ſorte ;
Tout Bailli qu'vous ſoyez....

LE BAILLI *à part.*

Que le diable l'emporte.

Dame PERRETTE.

On ne fait point l'affront que j'eſſuye aujourd'hui.

LE BAILLI.

(*à part.*)

Elle n'entendra pas.

Dame PERRETTE.

La parole eſt donnée.
De mon côté, rien ne manque, je croi :
Le jour eſt pris pour l'Hymenée,
Et vous l'acheverez, ou vous direz pourquoi.

LE BAILLI.

Si je pouvois gagner ſur vous...

Dame PERRETTE.

Quoi ?

LE BAILLI.

De vous taire ;
Je vous expliquerois....

Dame PERRETTE.

La choſe eſt aſſez claire.

LE BAILLI.

Air. *Je ſuis malade d'amour.*

* Mon Fils eſt toujours languiſſant.

Dame PERRETTE.

Cela très-peu m'importe.

LE BAILLI.

J'ai le cœur trop compatiſſant
Pour penſer de la ſorte.
Vous pourriez guérir en ce jour
Le mal qui le poſſede ;
Oui, Léandre eſt malade d'amour,
Vous avez le remede.

Dame PERRETTE.

Air. *Il a voulu.*

Monſieur l'Bailli...

LE BAILLI.

Mais quel courroux !

Dame PERRETTE.

Je n'aimons pas à rire.
Cherchez ailleurs vos gens.

LE BAILLI.

Tout doux !

Dame PERRETTE.

Je ſçavons nous conduire.
Si pour nous Léandre en tient là,
Je ne ſommes plus d'âge à ça,
Il guérira
Quand il pourra.

LE BAILLI.

Mais laiſſez-moi donc dire,

Dame PERRETTE.

Vous n'avez qu'à chercher un autre Médecin.

LE BAILLI.

La folle !

Dame PERRETTE.

Je n'ſuis pas encor ſi décrépite.

LE BAILLI.

Eh ! qui vous le dit ?

Dame PERRETTE.

Mais enfin ;
Je ne ſuis pas d'humeur pour le guérir plus vîte,
De faire une folie en lui donnant la main,
Il eſt encor trop jeune.

LE BAILLI.

En voici bien d'un autre ;
Nous n'avons pas beſoin pour cela de la vôtre,
C'eſt de Laure, morbleu, qu'il s'agit aujourd'hui.

Dame PERRETTE.

De Laure pour Léandre ?

LE BAILLI.

Oui, vous dis-je, pour lui.
L'état où l'on le voit, cette langueur mortelle,
Sont l'effet de l'amour qu'il a conçu pour elle,
A moins qu'il ne l'obtienne il n'en peut revenir.
Voyez ſi vous voulez maintenant conſentir

A l'accepter pour Gendre au lieu de moi? L'échange
Ne vous fait aucun tort.

Dame PERRETTE.

L'aventure eſt étrange!
Quoi! l'Amour à ce point lui trouble la raiſon,
Pour ma Fille?

LE BAILLI.

Sans doute.

Dame PERRETTE.

Ah! le pauvre Garçon!

LE BAILLI.

D'autant mieux que par déférence,
M'en voyant amoureux, il s'eſt fait violence.

Dame PERRETTE.

Quel bon cœur! vous deviez me dire ça plûtôt.

LE BAILLI.

M'en avez-vous donné le temps?

Dame PERRETTE.

Il faut
Voir ça, Monſieur l'Bailli.

LE BAILLI.

C'eſt tout vû. Le temps preſſe;
Ma nôce ſervira pour eux.

Dame PERRETTE.

Ma Fille voudra-t'elle?....

LE BAILLI.

Ah ! parbleu, la Jeuneſſe
Eſt faite pour s'aimer ; Léandre eſt amoureux,
Jeune, aimable ; à coup ſûr ils s'aimeront tous deux.
Il faudroit bien plûtôt s'étonner du contraire.

SCENE XV & *derniere.*

LE BAILLI, LE MÉDECIN, LAURE, LÉANDRE, Dame PERRETTE, GUILLOT.

LE BAILLI.

LEs voici. Trouvez-vous qu'ils ſoient mal-aſſortis?

Dame PERRETTE.

Je ne dis pas cela.

LE BAILLI.

Venez, venez, mon Fils,
Je ſçais tout, & je n'ai qu'un reproche à vous faire,
C'eſt de m'avoir laiſſé ſi long-tems dans l'erreur.
(*à Laure.*)
Mais vous ſerez content. Pour vous, ma Chère,
A dire vrai, vous avez du malheur,
Vous n'êtes pas encore mariée,
Et vous voilà répudiée.
C'eſt un grand affront, mais, la, la,
Voici qui vous conſolera.
(*Il lui préſente Léandre.*)

LAURE *regardant ſa Mere.*

AIR. *Trémouſſez-vous donc.*

Ma Mere.

Dame PERRETTE.

V'là qu'eſt bien, ma Fille,
Ça ſuffit, je conſens à tout.
Ça n'fait de rien à la famille,
Si l'échange eſt de votre goût.

LE MEDECIN.

Faut-il le demander?

Dame PERRETTE.

Tredame;
Mon Gendre, embraſſez-moi donc;
Embraſſez auſſi votre Femme,
Tré, tré, trémouſſez-vous donc,
Trémouſſez-vous donc, mon Mignon.

LE BAILLI.

Air. *De tous les Capucins.*

Hé! bien, Docteur, qu'allez-vous dire?

LE MEDECIN.

Ma foi, mon cher, je vous admire.

LE BAILLI.

Oui, mais, j'ai toujours là-dedans
Un je ne ſçai quoi qui me preſſe.

LE MEDECIN.

Ce n'eſt rien. La raiſon, le tems
Vaincront ce reſte de foibleſſe.

CŒUR.

Banniſſons } la crainte.
Banniſſez }

Aimons } ſans contrainte.
Aimez }

Les plus doux plaiſirs

Suivront { nos } deſirs.
{ vos }

L'hymen en ce jour
S'unit à l'amour,

Pour combler { nos } vœux;
{ vos }

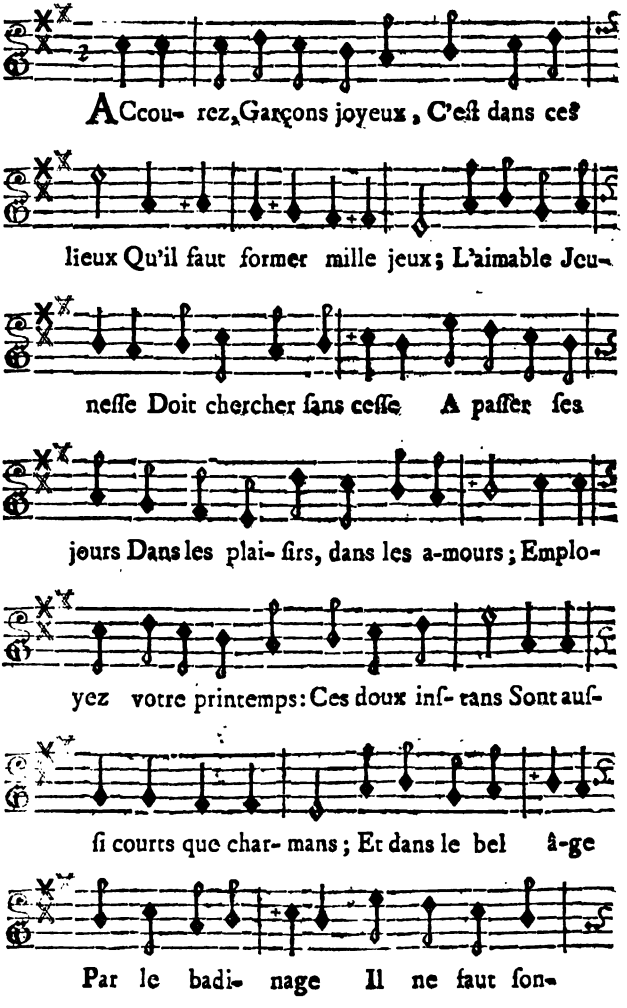
Pour { nous } rendre heureux.
{ vous }

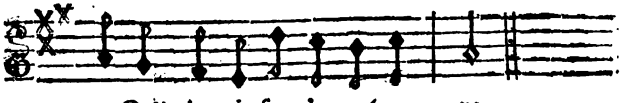
Qu'il regne à jamais
Ce Dieu plein d'attraits.

Qu'il regne en { nos } cœurs
{ vos }

Par ſes ardeurs.

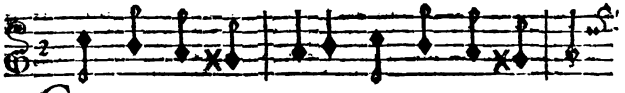
N° 1. LE BAILLI. AIR Gay.



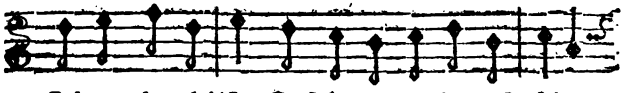


ger Qu'à jou- ir ſans les ména- ger.

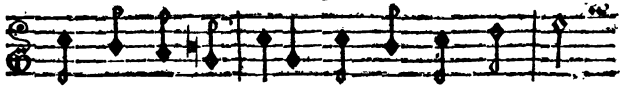
N° 2. *Dame Perrette.*



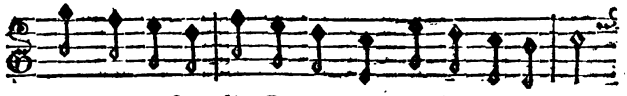
C'Eſt bien dit, com- pere, Faut nous ré- jou- ir;



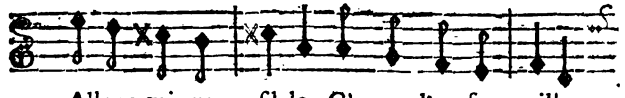
Suivons le plai-ſir, C'eſt-là notre unique af- faire.



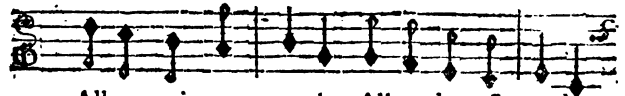
C'eſt bien dit, com- pere, Faut nous ré- jou- ir,



Sans approfon- dir Ce que nous garde l'a-ve- nir.

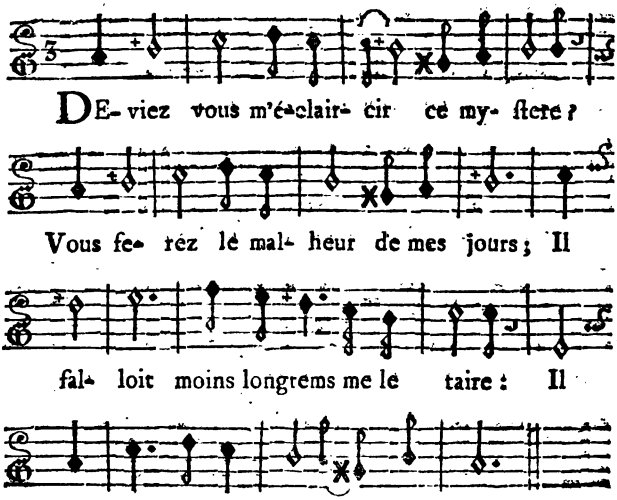


Allons gai, ma fil-le, Çà que l'on ſau- tille,



Allons gai, mon gendre, Allons, beau Lé- andre,

N° 5. LAURE. *AIR Lent & Gracieux.*



FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Le Medecin de l'Amour*, Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 1 Septembre 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilége & l'enrégiſtrement ſe trouvent au Tome I. du Nouveau Théâtre de la Foire, ou Nouveau Recueil des Pieces repréſentées ſur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis ſon rétabliſſement juſqu'à préſent.

LE MÉDECIN PAR OCCASION,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

De Monſieur Louis DE BOISSY de l'Académie Françoiſe :

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 12 Mars 1745.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

MONTVAL, Officier, cru Médecin, ſous le nom de M. Bromps.

LE BARON.

LA MARQUISE, ſa Sœur, Veuve.

LUCILE, Fille du Baron.

CLÉON, vieux Garçon, Ami du Baron.

LISETTE, Suivante attachée à Lucile.

CHAMPAGNE, Valet de Montval.

La Scene eſt en Champagne dans un Château chez le Baron.

LE MÉDECIN PAR OCCASION, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE *ſeul.*

SOus ce déguiſement, en perſonne diſcrette,
Gliſſons-nous dans la place, & parlons à Liſette.
Mon apparition vraiment la ſurprendra.
Elle me croit défunt ; ſes yeux..... Mais la voilà.

SCENE II.

CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon ami, qui vous êtes,
Pour entrer librement ici comme vous faites.

CHAMPAGNE.

Ce droit-là m'eſt acquis : je vens ſous le manteau,
Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.
Je ſçais qu'à la campagne, on en eſt très-avide,
Pour combattre l'ennui qui ſouvent y réſide.
Je vais de Bourg en Bourg, tout en me promenant,
Moins pour mon intérêt, que pour l'amuſement
Des gens d'eſprit qui ſont éloignés de la Ville ;
Toujours, à juſte prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE.

(*à part.*)

Rien n'eſt plus obligeant. Plus je le vois de près,
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits.....

CHAMPAGNE.

Tous bas que dites-vous ?

LISETTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême ;
C'eſt la voix de Champagne !

CHAMPAGNE.

Et c'eſt auſſi lui-même.

LISETTE.

Tu n'es donc pas mort ?

CHAMPAGNE.

Non, puiſque je ſuis ici.
Je dois en être crû, quand je te parle ainſi.
Je reviens tout exprès pour eſſuyer tes larmes.
J'ai quitté ſans retour le tumulte des armes,
Pour prendre le parti des Belles-Lettres.

LISETTE.

Toi !

CHAMPAGNE.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illuſtre emploi.

LISETTE.

Oui, comme le Soufleur tient à la Comédie.

CHAMPAGNE.

Mon cher Maître, en mourant, m'a légué ſon génie,
En dépit des Pandours.

LISETTE.

Ils l'ont donc égorgé ?

CHAMPAGNE.

J'ai trompé ſeul leur rage, & ne l'ai point vengé.

LISETTE.

Jeune, plein de mérite, il eſt bien regrettable.
Lucile, qui l'adore, en eſt inconſolable.
Elle eſt, depuis ſix mois qu'elle le ſçait péri,
Occupée à pleurer cet Amant ſi chéri.

SCENE III.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LE BARON, *au fond du Théâtre.*

OUi, ma ſœur a raiſon, c'eſt trop vivre enterré;
La ſolitude aigrit le mal qui me conſume.

LISETTE.

Mais ſon regard n'eſt pas ſi noir que de coutume.

LE BARON.

La lecture des Vers ne ſert qu'à le nourrir.
Evitons déſormais ce dangereux plaiſir,
Et partons pour la chaſſe, afin de me diſtraire;
Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne ſçauroit mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah! plût au Ciel, y fuſſes-tu déjà!

LE BARON, *appercevant Champagne.*

Que demande cet homme à qui tu parles-là?
A quel titre chez moi vient-il de s'introduire?

CHAMPAGNE.

Le deſir de vous plaire eſt le ſeul qui m'attire.
Si des Écrits du tems vous êtes amateur,
Monſieur; j'en ſuis fourni.

LE BARON.

Vous êtes Colporteur ?

CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire-là.

LE BARON.

Vous oſez me le dire.

CHAMPAGNE.

Je croyois que les Vers.....

LE BARON.

Non ; je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pour-tant de beaux & qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle eſt ſéduiſant !

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord,
Voulez-vous du permis ?

LE BARON.

Oui ; lui ſeul peut me plaire.
L'eſprit qui fait rougir excite ma colere.

CHAMPAGNE.

J'ai là de quoi choiſir.

LE BARON.

Je céde malgré moi.
Montrez-moi tous les Vers qu'on a fait pour le Roi.

CHAMPAGNE.

Monſieur, voici du tout un volume très-ample.

LE BARON.

Grand Dieu! quelle brochure! Ah! plus je la contemple,
Plus j'admire, en ſecret, ſon énorme groſſeur.

CHAMPAGNE.

On doit la reſpecter, c'eſt l'ouvrage du cœur.

LISETTE.

Ainſi que vous, Monſieur, je demeure étonnée.

CHAMPAGNE.

Ce ne ſont-là pour-tant que les Vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné.

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils ſont comme les vins.
Plus ils ſont abondans, Monſieur, moins ils ſont fins.

CHAMPAGNE.

Oh! la fécondité toujours eſt un mérite.

LE BARON.

C'eſt plûtôt dans les Vers un défaut qui m'irite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du Roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

Dans nos Rimeurs François ils prouvent dans le fonds
L'abondance du zèle.

LE BARON.

Ou plûtôt leur diſette.

Tout le monde eſt Auteur, perſonne n'eſt Poëte.
Et je voudrois, morbleu ! qu'un Edit dans Paris,
Eût arrêté d'abord ce déluge d'Écrits.
(*à part.*)
J'en parle par dépit, & j'en creve de rage.

CHAMPAGNE.

La rigueur eſt trop grande.

LE BARON.

Elle eſt juſte, elle eſt ſage.

CHAMPAGNE.

Monſieur.....

LE BARON.

Retirez-vous avec votre Recueil.
De ma porte jamais ne regardez le ſeuil.
(*à part.*)
Avec plus de fureur mon chagrin ſe rallume...

CHAMPAGNE, *à part.*

Il eſt fou.....

LE BARON.

Revenez. Le prix de ce volume?

CHAMPAGNE.

Six francs, Monſieur.

LE BARON.

Donnez, puiſqu'il faut tout avoir:
Je l'achete ſix fois plus qu'il ne peut valoir.
Rentrons vîte. Je brûle & frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans ſon premier délire.

SCENE IV.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Tout eſt prêt pour la chaſſe, il eſt tems de partir.

LE BARON.

Non; je rentre chez moi pour ne plus en ſortir.

LA MARQUISE.

D'où naît ce changement?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQUISE.

Mais, c'eſt pour redoubler l'ennui qui vous ſurmonte.
Votre ſœur eſt en droit de vous repréſenter.....

LE BARON.

Adieu. Tous les diſcours ne ſont que m'irriter;
Et quiconque viendra, je n'y ſuis pour perſonne.
Tout le monde eſt compris dans l'ordre que je donne.

SCENE V.

LA MARQUISE, LISETTE. CHAMPAGNE, *caché.*

LA MARQUISE.

JE ne puis rien comprendre à ce mal ſingulier.
Je ne ſçais plus enfin quel reméde eſſayer.
Si j'étois à Paris, je ſerois à la ſource;
Mais, dans ce lieu déſert, je n'ai nulle reſſource.
Il étoit cependant plus calme ce matin.
Parles, qui peut avoir réveillé ſon chagrin?
Le ſçais-tu?

LISETTE.

Comme vous, Madame, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Pour ſurcroît de douleur, pour m'accabler encore,
Ma Niéce eſt languiſſante, & cache auſſi ſon mal.
Tout ſert à m'affliger, Liſette, en général.
Ma ſanté s'affoiblit preſqu'à chaque quart d'heure;
Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.
Quand on a le cœur bon, qu'on a des ſentimens,
Le mal d'autrui nous tue, on ne vit pas long-tems.

LISETTE.

Parlez-moi des gens durs, il faut qu'on les aſſomme.
Vous avez par malheur, l'ame d'un honnête homme.
Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQUISE.

Qu'il tarde à revenir ! Tu ſçais depuis un mois
Que je l'attends, Liſette, avec impatience.
J'ai mis dans ſon appui toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'eſt pas toujours aiſé.

LA MARQUISE.

Lucile, cette nuit, a-t-elle repoſé ?

LISETTE.

Point du tout : nous avons pleuré de compagnie.
Long-tems après l'aurore, elle s'eſt aſſoupie.

LA MARQUISE.

J'ai trois maux à la fois ; ſes tourmens inconnus,
(*elle touſſe.*)
Le chagrin du Baron, & ma toux par-deſſus.
N'as-tu pas pénétré le ſujet de ſa peine ?

LISETTE.

Juſqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

LA MARQUISE.

Je voudrois le ſçavoir, pour y remédier.
Près d'elle, de ce pas, je vais tout employer.
Mon amour, tour à tour, va du pere à la fille ;
Et ſans l'être, je ſens en mere de famille.
(*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Nous pouvons à préſent ſortir de notre coin.
Ton Maître extravagant que j'aime à voir de loin,
Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.
Quel diable de travers! on n'y peut rien connoître.
Paſſe encore pour la tante, elle a le cœur fort bon,
Et même de l'eſprit, au défaut de raiſon.

LISETTE.

Elle eſt folle par fois; mais, lorſqu'elle s'égare,
Elle a, dans une femme, une qualité rare;
C'eſt de l'appercevoir, d'en convenir d'abord,
Et, dans le même tems, de réparer ſon tort.

CHAMPAGNE.

Il eſt grand, il eſt beau de manquer de la ſorte.
Ne s'écarter jamais eſt d'une ame moins forte.

LISETTE.

On pourroit te ſurprendre. Adieu, retires-toi.
Tu n'as plus rien à dire?

CHAMPAGNE, *l'arrêtant.*

Attends, pardonne-moi.
Il faut auparavant que je te déſabuſe.
Mon récit étoit faux, je te demande excuſe,
Mon Maître n'eſt pas mort.

LISETTE.

Pourquoi me l'avoir dit ?

CHAMPAGNE.

C'eſt par ſon ordre exprès, pour être mieux inſtruit,
Pour voir ſi ſa mémoire à Lucile étoit chere,
Et s'il étoit pleuré d'une façon ſincère.

LISETTE.

Tu n'en dois plus douter préſentement.

CHAMPAGNE.

D'accord :
Auſſi vais-je te faire un fidèle rapport.
Dans un détachement, Monſieur fit des merveilles.
Moi-même à deux Goujats j'ai coupé les oreilles.
Tout plioit devant nous, lorſqu'un revers fatal
Renverſa, par malheur, mon Maître de cheval.
L'ennemi, ſans vouloir diſputer la victoire,
Se ſaiſit du butin, & nous laiſſa la gloire.
Nous revenons vainqueurs, mais pâles & défaits ;
Toujours plus amoureux & plus gueux que jamais.

LISETTE.

Pour ma chere Maitreſſe, ah ! la bonne nouvelle !
Quelle ſera ſa joye ! elle ſeroit mortelle,
Si je l'en inſtruiſois ſans nul ménagement.
Je la dois à ce coup préparer ſagement.
Mais, parles, en quel endroit as-tu laiſſé ton Maître ?

CHAMPAGNE.

Dans la forêt voiſine. Avant que de paroître,
Il détache les ſiens, en chef judicieux.

Je

Je ſuis venu pour lui reconnoître les lieux :
Pour tromper les regards, j'ai pris cet équipage.

LISETTE.

Tu t'aquittes fort bien d'un pareil perſonnage.

CHAMPAGNE.

Mais, je n'y ſuis pas neuf, & j'ai ſervi deux ans,
Un Libraire chez qui j'ai poli mes talens.
Ils ont avec ſuccès paru même au Spectacle,
Où j'ai crié ſouvent Zaïre, Inès, l'Oracle.
Mon Capitaine, après, a brochè ſur le tout.
Il fait des Vers lui-même & m'a formé le goût.
De ſon bonheur préſent je cours vîte l'inſtruire.

LISETTE.

Attends : mon embarras eſt comment l'introduire.
Je voudrois réuſſir, ſans que l'on en ſçût rien.
Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.
Il a beaucoup d'eſprit, & je ſuis informée
Qu'il ſçait infiniment, pour un homme d'armée.

CHAMPAGNE.

Il eſt riche en mérite, en ſcience, en talent ;
Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

LISETTE.

Je vais dire à Madame, elle y ſera trompée,
Qu'il eſt un médecin de Paris.

CHAMPAGNE.

Et d'épée.

LISETTE.

Ils peuvent la porter en campagne.

CHAMPAGNE.

A la Cour,
A la Ville, plus d'un l'arbore chaque jour :
Il eſt même, par-là, digne qu'on le préfére.
On meurt avec honneur des mains d'un Militaire.

LISETTE.

Ton Maître, ſous ce nom, ſera reçu des mieux :
Tout le monde a beſoin de ſon aide en ces lieux.
La Tante eſt vaporeuſe, & le Pere hipocondre :
Pour le mal de la Fille, oh ! j'oſe bien répondre
Que perſonne ne peut le guérir mieux que lui.
Il n'a qu'à ſe montrer devant elle aujourd'hui,
Il ſera diſſipé par ſa ſeule préſence.
Ce coup établira d'abord la confiance.
C'eſt le grand point ; tous deux ſe verront ſans danger ;
Son amour, à loiſir, pourra tout ménager.
Ses traits ſont inconnus à toute la Famille ;
Et, par un grand bonheur, il n'a vu que la Fille,
Quand j'étois avec elle en un Cloître éloigné.

CHAMPAGNE.

Je l'ai, dans ce Couvent, vingt fois accompagné.

LISETTE.

Je vais, pour un Docteur, l'annoncer à Madame.
Et de Lucile, après, je diſpoſerai l'ame.

CHAMPAGNE.

Sa Tante a donc beaucoup d'autorité céans ?

LISETTE.

Oui, vraiment ; la Marquiſe eſt veuve & ſans enfans.

C'eſt elle qui ſoutient la maiſon de ſon frere,
Et que ton Maître, ici doit gagner la premiere.
Va, cours le prévenir ſur ſon emploi nouveau.

(*Elle rentre.*)

SCENE VII.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

NOus ſerons inſtalés bien-tôt dans ce Château.
Quand un Amant eſt pauvre, il a beſoin de ruſe;
L'eſprit eſt ſa reſſource, & l'amour ſon excuſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL.

JAmais Valet ne fut plus impatientant.

CHAMPAGNE.

Que votre amour eſt prompt !

MONTVAL.

Et que ton zèle eſt lent !
Si je n'étois venu, tu m'aurois fait attendre,
Juſqu'au ſoir dans le bois.

CHAMPAGNE.

Avant que de m'y rendre,
J'ai cru, pour vous ſervir, devoir m'inſtruire au long.

MONTVAL.

Eh ! bien, parle : As-tu vu Liſette ? Réponds donc.

CHAMPAGNE.

Oui ; c'eſt elle qui m'a retenu plus d'une heure.

MONTVAL.

Que fait Lucile? Dis.

CHAMPAGNE.

Nuit & jour elle pleure,
Depuis qu'elle vous croit deſcendu chez les morts.

MONTVAL.

Je ne puis, à ces mots, retenir mes tranſports.
Le bruit de mon trépas eſt payé de ſes larmes!
Que ce diſcours, Champagne, eſt pour moi plein de charmes!
Regretté de Lucile! honoré de ſes pleur!
Ah! j'oublie, ou plutôt, je bénis mes malheurs.
Et je cours.....

CHAMPAGNE.

Modérez cette ardeur trop bouillante.
A ſa Tante, avant tout, il faut qu'on vous préſente,
Décoré, qui plus eſt, du nom de Médecin.

MONTVAL.

Tu te mocques de moi?

CHAMPAGNE.

Non, rien n'eſt plus certain.
Ce n'eſt qu'à la faveur de ce nom reſpectable,
Que vous pouvez entrer dans ce fort redoutable,
Et tromper les regards des parens ſoupçonneux.
Un Amant, ſans fortune, eſt un monſtre pour eux.
Son mérite ne ſert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

Je ne puis me réſoudre à cette indigne feinte;

Et ma délicateſſe.....

CHAMPAGNE.

Oh ! pour la ménager,
Prenez la qualité d'un illuſtre étranger,
Qui, pour ſon plaiſir ſeul & par goût pour la France,
Exerce dans Paris cette utile ſcience.
Cela vous donnera, Monſieur, un grand vernis,
Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc, malgré moi, vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Préparez-vous; voilà ſa Tante qui s'avance.
Liſette la conduit.

MONTVAL.

Je tremble à ſon aſpect.

CHAMPAGNE.

Cachez une frayeur qui vous rendroit ſuſpect.
Prenez d'un Médecin le front inaltérable.

SCENE II.

MONTVAL, LA MARQUISE, CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE, *montrant Montval.*

MAdame, le voilà.

LA MARQUISE.

Liſette, il eſt aimable,
Et l'œil en ſa faveur eſt d'abord prévenu :
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en eſt plus couru.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Monſieur eſt de Paris ?

MONTVAL.

Non, Madame.

CHAMPAGNE.

Mon Maître
Eſt un Noble Pruſſien, & Berlin l'a vu naître.
Mais il aime Paris, par inclination,
Et parle bon François. Sa réputation
S'établit tous les jours, ſur-tout parmi les femmes.
On l'appelle, à la Cour, le Médecin des Dames.

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas preſſant.

CHAMPAGNE.

Il guérit ſans reméde.

LISETTE.

Et ſans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, *bas à Liſette.*

Cet article eſt de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

C'eſt agir noblement. Mon eſtime redouble.
J'attends tout de votre art, & j'implore vos ſoins ;
Mais je vous veux, Monſieur, conſulter ſans témoins.

MONTVAL, *à Champagne.*

Paſſez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Eloignez-vous, Liſette.

(*Liſette & Champagne ſortent.*

SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt égal, Monſieur, à ma peine ſecrette.

MONTVAL.

Madame me paroît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

Oui ; je le ſuis au point qu'on ne le fut jamais :
Car un rien m'incommode, &, deux fois la ſemaine,
J'ai, ſans compter ma toux, une horrible migraine,
Et des maux d'eſtomac qui m'attaquent le cœur.
L'anéantiſſement ſuccéde à la douleur.
Je ſuis dans des états ſi fâcheux & ſi rudes,
Des malaiſes ſi grands, & des inquiétudes ;
Oh ! pour les concevoir, il faut les reſſentir :
Et ce ſont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

Le vôtre tient beaucoup de la vapeur, Madame.
Quand ce poiſon ſubtil s'eſt gliſſé dans une ame,
La diſſipation peut ſeule l'en ôter.
Tous les autres ſecours ne font que l'irriter.
Quels ſont vos goûts ? Le jeu, les fêtes, la Muſique ?

LA MARQUISE.

Oui.

MONTVAL.

Suivez tour-à-tour le plaiſir qui vous pique,
N'en épuiſez aucun, mais éfleurez-les tous.

LA MARQUISE.

Avec un Médecin auſſi charmant que vous,
On eſt flatté, Monſieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute, vous aimez auſſi la promenade?

LA MARQUISE.

Fort; quand le jour eſt beau, que le monde eſt brillant.

MONTVAL.

La danſe?

LA MARQUISE.

A la fureur.

MONTVAL.

La table?

LA MARQUISE.

Infiniment.

MONTVAL.

Le Spectacle?

LA MARQUISE.

Beaucoup; ſur-tout la Tragédie.

MONTVAL.

Volez vîte à Paris, & vous ſerez guérie:
Son ſéjour eſt pour vous une néceſſité;
Ses plaiſirs variés vous rendront la ſanté,
Pourvu qu'inceſſamment l'un à l'autre ſuccede.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, je le ſens; il n'eſt que ce remede;

Et perſonne, avant vous, n'avoit connu mon mal.
L'air de Paris, pour moi, vaut mieux que l'air natal.
Que ne puis-je demain ſuivre votre ordonnance !
Mais un deſtin fatal fixe ici ma préſence.
J'aime beaucoup mon frere, & ma niéce encor plus.
Par leur état préſent, mes pas ſont retenus.
Tous deux ſont conſumés d'une langueur obſcure.
On en peut d'autant moins pénétrer la nature,
Qu'ils ne rompent jamais un ſilence fatal.

MONTVAL.

Mais leur triſteſſe a-t-elle un caractère égal ?

LA MARQUISE.

Non ; elle eſt différente autant qu'elle eſt profonde.
La douleur de mon frere eſt noire, & toujours gronde.
Le chagrin de ma niéce eſt plus attendriſſant ;
S'il éclate à nos yeux, ce n'eſt qu'en gémiſſant.
Dans ſon abattement, elle a même des charmes,
On ſe ſent juſqu'au cœur pénétré de ſes larmes.

MONTVAL.

Le ſeul récit, ſur moi, produit le même effet.
J'ai peine à retenir les miennes en ſecret.
J'ai, quoique Médecin, l'ame infiniment tendre.
Mais pour vous conſoler, je veux bien vous apprendre
Que déja je démêle, & ſuis prêt à ſaiſir
La cauſe de ſon mal.

LA MARQUISE.

Pourrez-vous l'en guérir ?

MONTVAL.

J'y compte ; je puis même en faire la promeſſe.
Pourvu que vos bontés ſecondent mon adreſſe.
Madame, c'eſt de-là que dépend le ſuccès :
Me le promettez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en réponds, au moins, que ſur votre parole ;
Tenez-la bien, mon art ne ſera pas frivole.

LA MARQUISE.

Je donnerois mon ſang pour conſerver ſes jours.
Parlez. Que faut-il faire, &, quel eſt le ſecours ?

MONTVAL.

Madame, il n'eſt pas tems encor de vous le dire ;
Je dois auparavant la voir ſeule, & m'inſtruire
Par ſes propres diſcours, ſi j'ai bien rencontré ;
Par ſes regards encor je veux être éclairé,
Et pour rendre aujourd'hui ſa guériſon plus sûre,
Je veux ſur ſa préſence aſſeoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.
Eh ! mon frere, Monſieur, vous ne m'en dites rien ?
Ce ſilence m'allarme, & fait mourir ma joie.

MONTVAL.

Pour en raiſonner juſte, il faut que je le voie.

LA MARQUISE.

C'eſt la difficulté. Sa chambre eſt comme un fort
Qu'on ne peut pénétrer par art ni par effort.
Vous êtes Etranger : ſur ce titre peut-être,
Il ſera moins ſauvage, & voudra vous connoître.
Il a beaucoup d'égard à cette qualité ;
Tout ce qui vient de loin, eſt par lui reſpecté :
Ce paſſe-port lui ſeul peut vous ouvrir ſa porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout ſeul, renfermé de la ſorte ?

LA MARQUISE.

Mais, les trois quarts du tems, il lit ; dans ſes accès,
Il brouille du papier qu'il met en piéces après.
Tantôt, il eſt plongé dans une létargie ;
Et tantôt, on diroit qu'il entre en frénéſie.
Il menace tout haut, puis, tout bas, il ſe plaint.

MONTVAL.

A juger par ces traits, je le croirois atteint
D'un mal contagieux qui court fort cette année.
Si chez lui cette fievre eſt bien enracinée,
Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah ! que dites-vous-là !

MONTVAL.

Soyez moins allarmée. On vit avec cela.
Ce poiſon répandu vient de la Capitale.

LA MARQUISE.

Et comment nommez-vous cette fievre fatale ?

MONTVAL.

C'eſt la Métromanie.

LA MARQUISE.

Ah ! quel nom effrayant !
Il me fait friſſonner.

MONTVAL.

On l'appelle, autrement,
La fureur de rimer, dont la France eſt ſaiſie.
Depuis ſept ou huit mois, tout Paris verſifie.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas là ſon mal. J'aurois moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a-t-il pas pour les Vers une certaine ardeur ?

LA MARQUISE.

Oui ; mais s'il en faiſoit, j'en ſçaurois quelque choſe ;
Et je n'ai jamais vu de lui ni Vers ni Proſe.
Un Auteur ſe trahit. S'il travaille en ſecret,
Il lit l'Ouvrage, au moins à quelqu'ami diſcret.
Mais, pour mon frere, il garde un ſilence modeſte.

MONTVAL.

Qu'eſt-ce donc qu'il écrit ?

LA MARQUISE.

Je ne ſçais ; rien ne reſte.

Nul veſtige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.
Plus que ma niéce encore il m'étonne aujourd'hui.
Arrachez l'un & l'autre à leur mélancolie:
Une ſœur, une tante ici vous en ſupplie.
C'eſt à leur ſalut ſeul que j'attache le mien;
Dès qu'ils ſeront guéris, je me porterai bien.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, en ce moment, grande, grande nouvelle.
Si je vous interromps, pardonnez à mon zèle.
Cléon, de l'Amérique, eſt enfin de retour;
Et vous l'allez revoir avant la fin du jour.
Vous n'en douterez plus, en liſant cette lettre.
Un Courier vous l'apporte.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Ah! daignez me permettre
De l'ouvrir devant vous, Monſieur, & de la voir.
C'eſt un ami parfait; ſon retour fait l'eſpoir
De toute ma maiſon. Voilà ſon caractère.
Je reconnois les traits d'une main auſſi chere.

(*Elle lit.*)

J'arrive enfin, Madame, & ma premiere attention

eſt de vous en donner avis. Je pars de Marſeille en même tems que ma lettre ; je vous prie de ne pas la lire au Baron votre frere, je veux avoir le plaiſir de le ſurprendre. Eſt-il auſſi triſte qu'il l'étoit quand je ſuis parti ? pour moi je ſuis toujours gai à mon ordinaire, & je reviens exprès pour diſſiper ſon chagrin, & pour partager ma fortune avec lui. Eh ! ma petite femme, comment ſe porte-t-elle ?

(*Elle s'interrompt.*)

C'eſt ma niéce, Monſieur, qu'il appelloit ainſi.
Lucile avoit dix ans, quand il partit d'ici.
S'il ſçavoit ſon état, ſa douleur ſeroit vive.

LISETTE.

Monſieur l'en tirera.

MONTVAL.

Même avant qu'il arrive.

LA MARQUISE, *reprend.*

Eh ! ma petite femme, comment ſe porte-t-elle ? Il me tarde de la voir & de l'embraſſer. Elle doit être à préſent une beauté parfaite ; elle ne me reconnoîtra pas depuis dix ans qu'elle ne m'a vu. Plus j'approche, & plus mon amitié s'augmente pour elle.

(*Après avoir lu.*)

Mon frere, pour le coup, va dérider ſon front,
Et ma niéce rompra ſon ſilence profond.
Cléon, en arrivant, va les rendre acceſſibles ;
Il vous en coûtera des efforts moins pénibles.

Vous

Vous pourrez, grace à lui, leur parler & les voir;
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.
D'un devoir ſi preſſant il faut que je m'acquite :
Et vous m'excuſerez, Monſieur, ſi je vous quitte :
Je reviendrai bien-tôt. Liſette, en attendant,
Vous conduirez Monſieur dans mon appartement.
Il s'y repoſera.

SCENE V.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Votre début m'enchante.
La Marquiſe de vous me paroît très-contente.
Vous voilà Médecin.

MONTVAL.

Oui, par occaſion,
Liſette, ou, ſi tu veux, par converſation.

LISETTE.

Eh ! l'eſt-on autrement ? Soyez avec ſoupleſſe,
Flatteur près de la tante, & tendre avec la niéce.
Grave devant le frere, & vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre ſoin, Liſette, occupe mon eſprit.
Quel eſt donc ce Cléon, cet ami de ton Maître ?

LISETTE.

C'eſt un homme, Monſieur, excellent à connoître.

Riche, ſur le retour, garçon, & ſans parens,
Il fait cas de l'eſprit, il chérit les talens;
Et, dès qu'il vous verra, je gagerois ma vie,
Qu'il va prendre pour vous une eſtime infinie.
Avec lui fortement tâchez de vous lier.
Plût au ciel qu'il vous fît un jour ſon héritier!

MONTVAL.

Je crains qu'il ne me ſoit plus nuiſible qu'utile.
Le grand empreſſement qu'il fait voir pour Lucile
Allarme mon amour.

LISETTE.

C'eſt un riche barbon.
Vous n'êtes, par malheur, qu'un cadet de maiſon.

MONTVAL.

J'hériterai peut-être.

LISETTE.

Ah! frivole eſpérance!
De quoi ſert le ſçavoir? A quoi bon la naiſſance,
la figure, l'eſprit, les graces, la vertu,
Quand tout cet aſſemblage eſt d'argent dépourvu?

MONTVAL.

Un véritable amour, quand il eſt réciproque,
Sçait ſuppléer à tout.

LISETTE.

Diſcours dont on ſe mocque!
Un amour mutuel, qui ne manque de rien,
Fait le bonheur parfait; mais quand il eſt ſans bien,
C'eſt le comble, Monſieur, de toutes les miſeres.

MONTVAL.

Par tes réflexions, ah! tu me déſeſperes.

LISETTE.

Conſolez-vous, Monſieur, car Lucile, entre nous,
Eſt encore plus fidèle, ou plus folle que vous.
Pour elle, franchement, ſa conſtance m'allarme.

MONTVAL.

Mon ardeur la mérite, & ce diſcours me charme.

LISETTE.

Elle renonce à tout, quand elle vous croit mort,
Quel ſera de ſon cœur le noble & digne effort,
Si-tôt qu'elle apprendra que vous êtes en vie!
Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah! mon ame ravie
Sent renaître à préſent le plus flatteur eſpoir!
Mon cœur vole vers elle, & brûle de la voir.
Conduis-moi....

LISETTE.

Je ne puis, Monſieur.

MONTVAL.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Elle dort. Vous ſçavez qu'elle aime la peinture,
Et deſſine auſſi bien que vous faites des Vers.

MONTVAL.

Oui, je ſçais qu'elle unit tous les talens divers.

LISETTE.

Pour adoucir l'erreur dont ſon ame eſt frappée,

Elle eſt, depuis huit jours, conſtamment occupée,
Du matin juſqu'au ſoir, à faire le portrait.....

MONTVAL.

Liſette, de qui donc?

LISETTE.

D'un très-aimable objet.

MONTVAL.

Quel objet? Apprends-moi.....

LISETTE.

Monſieur, c'eſt de vous-même.

MONTVAL.

De moi!

LISETTE.

Jugez par-là ſi Lucile vous aime.

MONTVAL.

Ah! ce trait met le comble à mon raviſſement.
Je cours à ſes genoux.....

LISETTE.

Je vais auparavant
Sçavoir ſi la malade eſt à préſent viſible,
Et ménager près d'elle un inſtant ſi ſenſible;
De peur qu'en vous voyant, un tranſport indiſcret,
N'aille de vos deux cœurs révéler le ſecret.

MONTVAL.

Nous ſerons ſans témoins, ne crains rien s'il échappe;
L'Amant ſera caché ſous les traits d'Eſculape.
Viens, partons, qu'au plutôt j'aille remplir l'emploi
Le plus intéreſſant & le plus doux pour moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

APprochez. Votre nom ?

CHAMPAGNE.

Madame, je m'appelle
Kolſquil, pour vous ſervir. Diſpoſez de mon zèle.

LA MARQUISE.

Votre Maître, parlez, comment ſe nomme-t-il ?

CHAMPAGNE.

C'eſt Monſieur.....Monſieur Bromps.

LA MARQUISE.

Allez vîte, Kolſquil :
Dites à Monſieurs Bromps qu'il vienne en diligence,
Que le cas eſt preſſant.

CHAMPAGNE.

J'y cours : mais il s'avance.

SCENE II.

MONTVAL, LA MARQUISE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE.

AH! mon cher Monſieur Bromps, à vous ſeul j'ai recours :
Et l'état de ma niéce a beſoin de ſecours.
Elle vient de paſſer la nuit la plus horrible,
Et ſon poux, ce matin, marche d'un pas terrible.
Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.
Surpriſe de la voir dans cette émotion,
Je lui dis, pour tâcher de la rendre tranquille,
Qu'il venoit d'arriver un Médecin habile,
Et qu'elle ſe calmât..... Mais, à ce nom fatal,
Je la vois qui frémit, & ſe trouve plus mal.
Cet accident m'étonne autant qu'il m'inquiéte.
Je viens de la laiſſer dans les bras de Liſette,
Qui m'a promis, tout bas, de calmer ſes eſprits,
& de la diſpoſer à ſuivre vos avis.
J'attends tout de votre art & de votre ſageſſe.
Voyez-la ſans tarder, Monſieur, le péril preſſe.

MONTVAL.

Je ſuis impatient, plus que vous, de la voir ;
Mais, comme mon aſpect pourroit trop l'émouvoir,

Par Liſette il eſt bon qu'elle ſoit prévenue ;
Elle aura moins de peine à ſoutenir ma vue.
Cette fille eſt zélée, & nous avertira,
Quand il en ſera tems..... Madame, la voilà.

SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LA MARQUISE.

MA niéce, maintenant, comment ſe trouve-t-elle?

LISETTE.

Elle eſt beaucoup plus calme, & j'ai fait dans mon zèle,
Du Médecin Pruſſien un portrait ſi flatteur,
Que l'eſtime chez elle a diſſipé la peur.

LA MARQUISE.

Conſent-elle à le voir ?

LISETTE.

Oui ; mais, comme elle eſt laſſe
De reſter dans ſa chambre, & veut changer de place,
Elle conſultera Monſieur dans ce ſallon.

LA MARQUISE.

J'y ſerai.

LISETTE.

Pardonnez : ſoit caprice ou raiſon,
Elle ne veut que moi pour toute compagnie,
Et ne peut qu'à Monſieur dire ſa maladie.

LA MARQUISE.

Elle eſt donc réſolue à déclarer ſon mal ?

LISETTE.

Oui ; la douleur la force à cet aveu fatal.
Daignez la laiſſer ſeule, elle vous en ſupplie.

LA MARQUISE.

Mais je ne conçois rien à cette fantaiſie.

MONTVAL.

Avec moins de contrainte elle s'expliquera,
Et je ne réponds point du ſuccès ſans cela.

LA MARQUISE.

La choſe étant ainſi, Monſieur, je me retire,
Et de cet entretien je reviendrai m'inſtruire.

MONTVAL.

J'aurai bien-tôt l'honneur de vous en informer,
Et ſur l'évenement vous pouvez vous calmer ;
Il ſera très-heureux, c'eſt moi qui vous le jure.

LA MARQUISE.

Je ſort moins agitée, & ce mot me raſſure.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai tenu ce propos, afin de l'écarter.
Lucile, à ce ſujet, ne veut rien écouter,
Et de tout Médecin elle fuit la préſence.

MONTVAL.

Mais tu ſçais que ſon mal eſt de ma compétence.
Tu devois l'éclaircir & détromper ſon cœur.

LISETTE.

Je l'ai tenté ſans fruit. Son aveugle douleur,
Quoique j'aye avancé, n'a pas voulu me croire.
Votre retour, Monſieur, lui paroît une hiſtoire
Imaginée exprès pour calmer ſon eſprit.
Un ſonge l'a beaucoup agité cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce ſonge,
La vérité d'abord détruira le menſonge.

LISETTE.

Ce moment eſt critique ; il vous ſera plus doux,
Tout bien examiné, de le filer pour vous.
Il ſeroit dangereux de le bruſquer pour elle.
Monſieur, d'une façon plus ſage & plus nouvelle,
Pourra, s'il le veut bien, en jouir par degré.
Ce moyen, par l'amour, doit être préféré.

MONTVAL.

Quel eſt donc ce moyen ?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Dans ce ſallon, Monſieur, Lucile va ſe rendre,
Pour y continuer votre portrait en grand.
Comme il fait plus obſcur dans ſon appartement ;
Cet endroit eſt toujours celui qu'elle préfére.
La peinture demande un beau jour qui l'éclaire.
Voilà ſon attelier qu'il faut ici dreſſer.
Voici votre portrait, & je vais le placer.
Mettez-vous-là.

MONTVAL.

Dis-moi : que prétend ta folie ?

LISETTE.

Cacher l'original derriere la copie.
Là, vous aurez, Monſieur, le plaiſir raviſſant
D'être devant Lucile inviſible & préſent,
De connoître ſon cœur par ſa douleur profonde,
Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là, vous pourrez goûter l'enchantement nouveau
De voir ſa main charmante animer le pinceau,
Vous donner ſur la toile une ſeconde vie,
Y peindre, y careſſer votre image chérie,
Sa bouche la baiſer dans un léger tranſport,
Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur ſuprême,
Et j'aimerois bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous ſerez à portée, & ne vous fâchez pas.

MONTVAL.

Donne-moi ce pinceau que ces doigts délicats
Ont conduit pour orner ma figure brillante :
Qu'en attendant j'y porte une lévre preſſante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les Amans ſont foux!
A baiſer ce pinceau quel plaiſir prenez-vous?

MONTVAL.

L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flamme;
J'en tiens un nouvel être, & lui dois une autre ame.
(*Il regarde ſon portrait.*)
De mes traits embélis je demeure enchanté.
Que je me trouve beau! C'eſt ſans fatuité.
Dans mon portrait, au fond, ce n'eſt pas moi que j'aime,
C'eſt la main qui l'a fait, c'eſt Lucile elle-même.
Puis-je trop le chérir? Les Graces & l'Amour
Ont peint & retouché l'ouvrage tour-à-tour.

LISETTE.

Elle vient, cachez-vous : goûtez en Amant tendre,
Avant que de la voir, la douceur de l'entendre.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE, MONTVAL, *caché derriere ſon portrait.*

LUCILE, *à Liſette qui court au-devant d'elle.*

Liſette, ſoutiens-moi ; j'ai beſoin de ton bras :
Je me ſens déja laſſe, & n'ai fait que deux pas.

LISETTE.

Vous ſerez beaucoup mieux, quand vous ſerez aſſiſe.

LUCILE.

Ah ! je ſuis mal par-tout ; rien ne me tranquilliſe.
N'importe, donne, approche un peu ce fauteuil-là.
Mettons-nous à l'ouvrage, il me délaſſera.
(*Elle peint.*)
Cher Montval, attendant le bonheur de te ſuivre,
J'aime ſur cette toile à te faire revivre.
Ton portrait eſt fidèle, il eſt d'après mon cœur ;
Et c'eſt le ſeul plaiſir qui flatte ma douleur.
Que ne peux-tu, des lieux où repoſe ton ame,
Ah ! que ne peux-tu voir ces marques de ma flamme !
Que ne peux-tu porter tes regards juſqu'à moi,
Sentir ce que je ſens, ce que je fais pour toi !
Dans mes juſtes regrets, que ne peux-tu m'entendre !
Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre !

LISETTE.

Il l'eſt, Mademoiſelle, il l'eſt dans cet inſtant.

MONTVAL, *bas à Liſette, par un coin du Portrait.*

Je vais.....

LISETTE.

Bas à Montval. *à Lucile.*

Non, cachez-vous. Il vous voit, vous entend,
Et ne perd pas un mot de tout ce que vous dites.

LUCILE, *peignant toujours.*

Loin d'appaiſer par-là mon chagrin, tu l'irrites.
Il ne ſe repaît pas d'un diſcours auſſi vain.

LISETTE.

Suppoſons, un moment, qu'il reſpirât enfin,
Qu'il parût devant vous.

LUCILE, *interrompant ſon ouvrage.*

Ah! j'en mourrois de joie!
Mais ce n'eſt plus un bien que le Ciel me renvoie.
Pour jouir de ſa vue & de ſon entretien,
Il ne me reſte plus que ce foible moyen.
(*Elle repeint.*)
Ma main ſeule à mes yeux peut retracer ſes charmes.
Et ſa perte à jamais fera couler mes larmes.

LISETTE.

Je vous l'ai déja dit, votre Amant n'eſt pas mort;
Et ſi vous vouliez bien écouter mon rapport,
Je vous en convaincrois d'une façon ſi claire...

LUCILE.

Depuis ſix mois entiers tout m'a dit le contraire.
Un ſonge, encore un ſonge....

LISETTE.

Ah! le jour qui vous luit,
Eſt fait pour diſſiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin ſont toujours vrais, Liſette.
(*Elle quitte le pinceau.*)
J'ai vu, j'ai vu l'objet de ma douleur ſecrette;
Je l'ai vu tout ſanglant qui s'avançoit vers moi,
Et me tendoit ſa main pour recevoir ma foi:
Il me la demandoit d'une bouche expirante,
Comme le juſte prix de ſon ardeur conſtante.
En l'arroſant de pleurs, j'ai reçu cette main,
Et la mienne a lié mon ſort à ſon deſtin.
J'ai juré de reſter fidèle à ſa mémoire;
Je tiendrai mon ſerment, je m'en fais une gloire.
Pour le rendre immortel j'emploirai mon pinceau.
Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.
A côté de Montval je me peindrai moi-même,
Avec les attributs d'une épouſe qui l'aime.
D'un nœud fait par l'Amour l'Hymen nous unira,
Et loin de le briſer, la mort le ſerrera.
Pour remplir ce projet dont mon ame eſt ravie,
Rendons de mon Amant la figure accomplie:

Donnons, ſans plus tarder, à des traits ſi chéris,
Donnons toute leur grace & leur vrai coloris.
(*Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-deſſus ſon portrait, & Liſette lui fait ſigne de ſe cacher.*)

LISETTE.

Déja la reſſemblance eſt à mon gré parfaite.

LUCILE.

Tais-toi, ne parle pas; je crainds d'être diſtraite.
Souvent, à notre eſprit, un mot fait échapper
Le vrai qu'il ſaiſiſſoit, & ne peut ratrapper.
Voilà, voilà ſa bouche, & ſon tendre ſourire;
Voilà ſes yeux, ſon air. Ah! mon Amant reſpire!
C'eſt lui, je le revois, & j'embraſſe Montval!

LISETTE, *ôtant le Portrait qui cache Montval.*

Embraſſez-le lui-même en propre original.

LUCILE, *voyant Montval à ſes genoux.*

Où ſuis-je? Juſte Ciel! Quel objet! Quelle vue!
La joie & la frayeur me tiennent ſuſpendue.

MONTVAL.

Ah! Lucile!

LUCILE.

Ah! Montval! eſt-ce vous que je voi?
Eſt-ce vous que j'entends?

MONTVAL.

Oui; reconnoiſſez-moi.

LUCILE.

Quoi ! vous êtes vivant ?

MONTVAL.

Oui ; vivant & fidèle.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux, touchez, Mademoiſelle.

LUCILE.

Mes ſens, de la douleur, paſſent rapidement
A l'excès de la joie & du raviſſement.
Un moment ; arrêtez ; ſouffrez que je reſpire :
Un ſi grand bien m'accable, & je ne puis rien dire.

MONTVAL.

O jour ! ô jour heureux ! ô moment enchanteur !
Qui répare trois ans de peine & de malheur !
Mon bonheur eſt ſi grand auſſi bien que ma gloire,
Que j'en ſuis étonné, que j'ai peine à le croire.
Vous m'aimez !

LUCILE.

Pour juger de ma ſincère ardeur,
Regardez-moi, Montval, & voyez ma pâleur ;
Voyez le triſte état où vous m'avez réduite :
Sur mon front abattu ma tendreſſe eſt écrite ;
Conſultez ce portrait, l'ouvrage de l'Amour,
Où vos traits & ma flamme éclatent tour-à-tour.
Interrogez les pleurs que je viens de répandre,
Le ſonge, le ſerment que vous venez d'entendre ;

Demandez

Demandez à Liſette à qui j'ouvre mon cœur;
Tout ici vous dira combien je vous adore,
Et ma bouche, tout haut, vous le répete encore.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon ſang verſé;
Tout ce que j'ai ſouffert eſt trop recompenſé.
Tant de traits éclatans d'un amour véritable,
A mes yeux enchantés vous rendent adorable.
Je dois avec raiſon chérir ma fauſſe mort,
Et je voudrois ſubir encor le même ſort,
S'il devoit m'attirer cette preuve ſenſible.....

LUCILE.

Gardez-vous de former un ſouhait ſi terrible;
Le bruit de ce trépas m'alloit priver du jour.
Que dis-je? Il l'avoit fait juſqu'à votre retour.
Du jour qu'on m'annonça cette fauſſe nouvelle,
Mes yeux s'étoient couverts d'une nuit éternelle.
J'avois ceſſé de vivre. A préſent, je vous vois,
Je renais, je reſpire une ſeconde fois:
Un ſeul de vos regards m'a promptement guérie,
Et c'eſt de cet inſtant que je date ma vie.

LISETTE.

Il eſt vrai que Monſieur eſt un grand Médecin.

LUCILE.

Mon cœur avoit beſoin de ſon art ſouverain.

MONTVAL.

Tel que vous me voyez, j'en poſſede le titre;

Et des jours des Mortels je ſuis ici l'arbitre.

LUCILE.

Vous êtes Médecin ?

MONTVAL.

Oui, je le ſuis pour vous.

LISETTE.

C'eſt lui qu'on a prié de vous tâter le poux :
Je l'ai donné pour tel tantôt à la Marquiſe.

LUCILE.

A-t-il ſa confiance ?

MONTVAL.

Elle m'eſt toute acquiſe.
Vous êtes ma malade : en cette qualité,
Je puis vous voir ſans ceſſe en pleine liberté.

LUCILE.

Le moyen eſt charmant ; mais puis-je bien le croire ?

MONTVAL.

Oui ; cette cure-là va me combler de gloire.

SCENE VI.

LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

CLéon, Mademoiſelle, arrive en ce moment,
Et demande à vous voir avec empreſſement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre;
Cette bruſque arrivée auroit pu nous ſurprendre.

CHAMPAGNE.

Mais, vraiment; la Malade eſt en bonne ſanté:
Les Médecins de Pruſſe ont de l'habileté.
Sa guériſon eſt prompte.

LISETTE.

Elle l'eſt trop peut-être,
Et je crainds les ſoupçons qu'elle peut faire naître.
Pour donner à la choſe un air de vérité,
Il faut qu'elle paroiſſe avoir moins de gaité,
Et qu'elle joue encore un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accréditer ici ma maſcarade,
Je vais, de mon côté, jouer le Charlatan:
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,
Et m'aider.....

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je faſſe ? Parlez.

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous, de grace :
Si-tôt que la Marquiſe & Cléon paroîtront,
Feignez d'être plongée en un ſommeil profond.

CHAMPAGNE.

Vous pouvez tout riſquer dans votre emploi ſublime,
On a pour Monſieur Bromps une ſi haute eſtime,
Qu'en faveur de ſon nom, tout paſſe.....

LISETTE.

Que dit-il ?
Monſieur Bromps !

CHAMPAGNE.

C'eſt mon Maître, & moi je ſuis Kolſquil.
Un nom bien étranger rend plus conſidérable :
Plus il eſt oſtrogot, plus il eſt reſpectable.
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon ;
Tant mieux ; la Médecine eſt un vrai faraon ;
Pour y faire fortune, il faut qu'on y hazarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien, le reſte me regarde.

SCENE VII.

LUCILE, MONTVAL, CLÉON, LISETTE, CHAMPAGNE.

CLÉON, *au fond du Théâtre.*

JE veux rendre la joie à toute la Maiſon,
Faire rire, Lucile, égayer le Baron.
Mais je vois là quelqu'un qui reſſemble à Liſette.

LISETTE.

Oui, c'eſt elle, Monſieur. Votre ſanté?

CLÉON.

Parfaite.
Et celle de Lucile?

LISETTE.

Un peu mieux ce matin.
Vous la voyez qui dort. Voilà ſon Médecin.

CLÉON.

Mais, pour une malade, elle eſt aſſez vermeille.

LISETTE.

Parlons plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

MONTVAL.

Rien ne peut interrompre un ſommeil ſi parfait;
Il ne finira pas, qu'il n'ait eu ſon effet.

CLÉON.

Durera-t-il long-tems?

MONTVAL.

Mais, une heure & demie.

CLÉON.

Qu'elle eſt belle en dormant! Et comme elle eſt grandie!
Plus je la vois de près, plus j'en ſuis enchanté.
Comment eſt-elle donc, lorſqu'elle eſt en ſanté?
Elle charme les yeux, quand même elle repoſe;
Que ſera-ce éveillée?

MONTVAL.

Eloignez-vous, pour cauſe:
Il eſt très-dangereux d'en approcher ſi fort,
Mon remede, à préſent, fait ſon plus grand effort;
Vous prendriez ſon mal.

CLÉON.

J'entends ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur, il eſt mortel aux hommes de votre âge.

CLÉON.

J'en veux courir les riſques; & ſi je ne craignois
D'éveiller la Malade, ah! je l'embraſſerois!

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLÉON.

Au peril de ma vie,

Et je brave la mort, quand elle eſt ſi jolie.
Mais de ce mal, Monſieur, que vous craignez pour nous,
Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous ?

MONTVAL.

J'ai des préſervatifs, Monſieur, pour m'en défendre;
Le mauvais air ſur nous n'oſe rien entreprendre :
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

LISETTE.

Pour moi, je ne crains rien, pourvu que votre ſoin,
Comme on doit l'eſpérer, ſi cela continue,
Nous la rende bien-tôt telle que je l'ai vue.

CLÉON.

Qu'on me la donne à moi telle que je la voi,
Je m'en contenterai, je ſuis de bonne foi.

MONTVAL.

Ah! quel feu ſurprennant dans vos yeux étincelle!
Votre cœur eſt frappé d'une atteinte mortelle.

CLÉON.

Monſieur le Médecin, vous êtes connoiſſeur.

MONTVAL.

Je me connois ſur-tout aux mouvemens du cœur,
Et c'eſt à les régler que mon art s'étudie.
La Médecine vraie eſt la Philoſophie :
Il faut, des paſſions, arrêter le progrès ;

La mauvaiſe ſanté provient de leurs excès..
C'eſt la ſageſſe en tout, Monſieur, qui fait la bonne.

CLÉON.

C'eſt le tempéramment plutôt qui nous la donne.
L'honnête homme a ſouvent quelqu'incommodité,
Et je vois des coquins qui crevent de ſanté.

LISETTE.

Trop de vertu maîgrit.

MONTVAL.

Tout excès eſt contraire,
Même celui du bien, mais il ne regne guere;
Et, dans l'ordre commun, le mal & la douleur,
Vient du déréglement de l'eſprit ou du cœur;
Des ſouffrances du corps l'ame eſt toujours la ſource,
Il faut les chercher là, pour arrêter leur courſe;
Ses travers, ſes erreurs, produiſent le chagrin:
C'eſt lui qui de la fiévre allume le levain,
Qui calcine le ſang juſques dans les artères,
Met la bile en fureur, & brûle les viſcères:
Quand l'ame eſt en ſanté, le corps ſe porte bien,
Si-tôt qu'elle eſt malade, il ne profite en rien.

LISETTE.

Je l'éprouve ſouvent, rien n'eſt plus véritable;
Monſieur Bromps eſt vraiment un homme incomparable.

SCENE VIII.

LUCILE, MONTVAL, CLÉON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE, *à Cléon.*

PArdon, ſi je vous ai laiſſé pour un moment :
Mais ma niéce repoſe, ah ! l'heureux changement !
Dans les bras du ſommeil elle ſemble renaître.
La fraîcheur de ſon teint commence à reparoître,
Le mal peut-être encor forme ce coloris.

MONTVAL.

Non ; c'eſt un élixir qui fait à ſes eſprits
Puiſer dans le repos une nouvelle vie.

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas ? Heureuſe létargie !

CLÉON.

Vous aviez pour Lucile allarmé ma pitié ;
Mais, Madame, à préſent, je ſuis moins effrayé.
Ou bien, ſi je le ſuis, c'eſt moi ſeul qu'il faut plaindre,
Et ſa beauté qui dort n'en eſt pas moins à craindre.

LA MARQUISE.

Si vous aviez, Monſieur, vu tantôt ſon état,
(*Se tournant vers Liſette.*)
Il vout eut pénétré. Vois-tu cet incarnat ?

Liſette, Qu'en dis-tu?

LISETTE.

J'admire....

LA MARQUISE.

Ah! le grand homme!

LISETTE.

Il n'a pas ſon égal de Paris juſqu'à Rome.

LA MARQUISE.

Mais, c'eſt miraculeux!

CLÉON.

La voilà qui ſourit:
Quelque ſonge amuſant lui réjouit l'eſprit.

MONTVAL.

Madame, à ſon réveil, elle ira mieux encore;
J'en réponds maintenant. Chaque inſtant fait éclore
Sur ſa joue émaillée, une nouvelle fleur;
De ſa convaleſcence elle eſt l'avant-coureur.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, au plutôt achevez le miracle:
Vous avez ſurmonté déja le grand obſtacle.

MONTVAL.

Patience, un moment; le réveil n'eſt pas loin.

LA MARQUISE.

Preſſez-le, & ſans tarder, que j'en ſois le témoin;
Que je puiſſe embraſſer une niéce ſi chere:

Ma tendreſſe eſt égale à l'amour d'une mere ;
Mon cœur vole déja.

MONTVAL.

Vous me l'ordonnez, ſoit.
Je n'ai qu'à lui ſerrer le bout du petit doigt.

LUCILE, *feignant de s'éveiller.*

Ah ! je reſpire enfin. Que je ſuis ſoulagée !
Du poids qui m'accabloit je me ſens dégagée :
Je n'ai plus aucun mal. Liſette !

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma tante : avertis-la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi ; tourne vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah ! ma tante !

LA MARQUISE.

Ah ! ma niéce ! Ah ! tu m'es donc rendue ?
Je ne te perdrai point.

LUCILE.

Non ; je vis maintenant.
Et c'eſt pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche & plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, & que je ſuis ravie !
(*à Montval.*)
C'eſt à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

Nous le devons, ma tante, embraſſer de bon cœur.
(*Elles l'embraſſent.*)

CLÉON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon zèle,
Et le plaiſir que j'ai de vous revoir ſi belle.

LUCILE.

Excuſez-moi, Monſieur, je ne vous connois pas.

CLÉON.

Je vous ai mille fois porté entre mes bras.

LA MARQUISE.

C'eſt Cléon.

LUCILE.

Pardonnez à mon impoliteſſe;
N'imputez cet oubli qu'à ma ſeule jeuneſſe.
Quand vous êtes parti, je n'étois qu'un enfant.

CLÉON.

Puiſque je vous embraſſe, oh ! je ſuis trop content.

LA MARQUISE.

Venez vous préſenter au Baron l'un & l'autre;
Sa gaieté va renaître à l'aſpect de la vôtre.

LUCILE, *à Montval qui lui donne la main.*
Ne m'abandonnez pas, venez, mon Médecin.

LA MARQUISE.
Oui, ſans votre ſecours, notre effort ſeroit vain.
Songez qu'après la fille, il faut guérir le pere.

MONTVAL.
Madame, je m'en fais un devoir néceſſaire.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.
DAns ces heureux inſtans, chacun s'embraſſe ici,
Liſette, trouve bon que je t'embraſſe auſſi.

LISETTE.
La ſanté de Lucile excuſe cette ivreſſe,
Et pour te refuſer, j'aime trop ma Maîtreſſe.

CHAMPAGNE, *en l'embraſſant.*
De ſa convaleſcence, oh! je ſuis très-joyeux,
Et je ſens, à préſent, que je m'en porte mieux.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON *ſeul, rêvant dans un fauteuil, une plume à la main, le coude appuyé ſur un Bureau qui eſt devant lui.*

DEvois-je t'acheter, ô fatale brochure !
Non, rien n'eſt comparable au tourment que j'endure;
Et mon eſprit, malgré les efforts que je fais,
Eſt toujours en travail, & n'enfante jamais.

SCENE II.

LEBARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL, *au fond du Théâtre.*

NOus avons pris tous quatre une peine inutile,
Nous n'avons pas trouvé le pere de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monſieur, le voilà ſeul ; parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il ſe plaint ; écoutons, j'en ferai mon profit.

LE BARON.

Riche Auteur de Mérope, Ah ! je te porte envie.
Les bons vers, ſans efforts, coulent de ton génie,
Et je ne puis avoir, dans mes vœux impuiſſans,
Même la faculté d'en faire de méchans.
La Nature aujourd'hui n'eſt pas en tout avare,
L'art des vers eſt commun, ſi le génie eſt rare.
Je ne demande au Ciel, pour unique préſent,
Que la fécondité des Rimeurs d'apréſent.
On ne peut pas former un ſouhait plus modeſte ;
Qu'il m'accorde la rime, & garde tout le reſte.
Que je faſſe des vers, n'importe qu'ils ſoient plats.
Mais j'ai beau le prier, il ne m'écoute pas.

MONTVAL.

Bon ; voilà qui m'apprend au vrai ſa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en eſt plaiſant ; permettez que j'en rie.
Ah ! la rime le tient : je plainds ſon embarras,
Car je me ſuis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

J'ai beau ronger mes doits, j'ai beau même les mordre,
Raturer, déchirer, mettre tout en déſordre,
Renverſer & briſer les meubles innocens,
Et, pour trouver la rime, écraſer le bon ſens ;
Je n'en ai, pour tout prix, que la douleur ſecrette
D'extravaguer beaucoup, ſans devenir Poëte.
O ! Ciel ! puiſque de toi je ne puis obtenir
Le pouvoir de rimer, ôte m'en le deſir ;
Ce deſir malheureux, qui ſans fruit me conſume.

CHAMPAGNE.

Eloignons-nous ; je crainds ſa fureur qui s'allume.

LE BARON.

Ma raiſon, ce matin, l'avoit ſçu réprimer,
Ce funeſte Recueil vient de le rallumer.
Grands & petits, la Cour, la Ville & la Province,
Toute la France enfin a rimé pour ſon Prince ;
Malheureux ! moi tout ſeul, pour lui je n'ai rien fait ;
Moi qui ſuis, dans le cœur, ſon plus zèlé Sujet !
Depuis huit mois entiers que cette ardeur m'agite,
Je n'ai pu mettre au jour un ſeul quatrain de ſuite,
Et les vers que je fais ſont tous eſtropiés :

L'un

L'un eſt court d'une jambe, & l'autre a quinze pieds.
Telle eſt la cruauté de ma barbare étoile,
Aux yeux de tous encore il faut que je la voile.
Je ne puis, dans ma peine, avoir un confident;
Et je ſuis obligé de m'enterrer vivant,
Dans la peur que quelqu'un ne pénetre ma honte.
Un mal ſi ridicule, & qu'aucun frein ne dompte,
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs,
Que je ſuis ſur le point de me battre moi-même,
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,
Malheur aux importuns qui ſe préſenteront.

(*Il ſe leve avec fureur.*)

CHAMPAGNE.

Ce ne ſera pas moi; des ſots s'y frotteront.

MONTVAL, *l'arrêtant.*

Demeure. Ce n'eſt là qu'un tranſport poëtique.

CHAMPAGNE.

On ne badine pas avec un frénétique.

MONTVAL.

Le voilà qui ſe calme.

(*Le Baron ſe remet ſur ſon ſiége & rêve de nouveau.*)

CHAMPAGNE.

Ah! je tremble toujours;
Liſette, heureuſement, vient à notre ſecours.

SCENE III.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, LISETTE, *qui fait ſigne en entrant à Montval & à Champagne de ſe retirer.*

LISETTE, *au Baron.*

MOnſieur.....

LE BARON.

Qui parle là ?

LISETTE.

C'eſt votre humble ſervante.
Madame, qui vous cherche, eſt très-impatiente.
Un fameux Médecin.....

LE BARON.

Qu'on me laiſſe en repos ;
Je ne ſuis point malade : il vient mal-à-propos.

LISETTE.

Il a reſſuſcité votre fille expirante :
La nouvelle par-tout.....

LE BARON.

Nouvelle extravagante !
Et ce Médecin-là n'a jamais exiſté.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux de ſa réalité,

Il va ſe préſenter.

LE BARON.

Non, non; je l'en diſpenſe.
J'honore ſes pareils, mais je fuis leur préſence.

LISETTE.

Oh! c'eſt un Médecin comme on n'en a point vu,
Vous l'aimeriez, Monſieur, s'il vous étoit connu.
Il joint au grand ſçavoir tous les talens aimables;
Il fait des vers.....

LE BARON.

Des vers!

LISETTE.

Il en fait d'admirables.
Il traite en Gentilhomme, & ſans rien exiger,
Poli comme un François, quoiqu'il ſoit étranger.

LE BARON.

Quoi! c'eſt un Étranger?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

Qu'il paroiſſe.
Je lui dois des égards & de la politeſſe.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami;
Et je vais l'informer que vous êtes ici.

LE BARON.

D'ami ! Je n'en ai point. Ne prens pas cette peine.

LISETTE.

Cléon l'eſt à bon titre, & permettez qu'il vienne.

LE BARON.

Il eſt de retour ?

LISETTE.

Oui.

LE BARON.

Je dois le prévenir.

LISETTE.

Attendez-le plutôt, je ſors pour l'avertir.
Voilà cet homme illuſtre à qui rien ne reſſemble,
Voyez-le en attendant, & raiſonnez enſemble.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LE BARON, MONTVAL.

MONTVAL.

MOnſieur, comme Étranger, je parois devant vous,
Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

LE BARON.

Oui, je fais cas, Monſieur, des Étrangers célebres.

MONTVAL.

Mon nom fut-il caché, Monſieur, dans les ténebres,
L'honneur que je reçois ſuffiroit aujourd'hui
Pour répandre du jour & du luſtre ſur lui.
Les gens de Lettres ſont dans votre eſtime encore,
Et c'eſt la qualité dont ſur-tout je m'honore;
Je la préfere à tout.

LE BARON.

Avec juſte raiſon:
Moi-même je voudrois en mériter le nom:
Il releve toujours l'éclat de la naiſſance;
Malgré l'erreur commune.....

MONTVAL.

Elle n'eſt plus en France.
Tout le monde, à préſent, y penſe comme vous;

Les Arts y ſont chéris & cultivés de tous :
Le Seigneur le premier ſçait en donner l'exemple ;
L'Hôtel du Financier eſt devenu leur temple ;
Lui-même il eſt Mécène & Virgile à la fois,
Et chaque État changé n'eſt plus tel qu'autrefois.
L'eſprit a répandu par-tout la politeſſe ;
Le jeune Militaire a pris l'air de ſageſſe :
Au ſpectacle, à l'étude, il donne ſon loiſir,
Et conſulte le goût, même au ſein des plaiſirs.

LE BARON.

Oh! pour le coup, Monſieur, votre pinceau nous flatte,
Et c'eſt un beau portrait que la vérité gâte.
Pour les Auteurs, en France, on a trop de mépris ;
On l'étend ſans nul choix ſur les plus applaudis,
Eux qui mériteroient l'eſtime la plus haute.

MONTVAL.

S'ils y ſont mépriſés, c'eſt ſouvent par leur faute :
Ils font tout ce qui ſert à les humilier ;
Le plus vil Artiſan éleve ſon métier :
L'Auteur ſeul a la rage ou plutôt la baſſeſſe
De rendre ridicule un talent qu'il profeſſe ;
Et ſi, ſur le Théâtre, il met un bel eſprit,
C'eſt pour le dégrader juſques dans ſon habit ;
Par mille traits uſés, dont la redite aſſomme,
Qui font rire le ſot & rougir l'honnête homme.
A ternir ſes rivaux appliquant ſes efforts,
Il s'avilit lui-même, & flétrit tout le corps.

LE BARON.

Pour réhabiliter ce corps que je révère,
Je voudrois qu'on en fît un exemple ſévère.

MONTVAL.

A ce noble courroux, qui trahit votre cœur,
Je juge qu'en ſecret vous en êtes, Monſieur.

LE BARON.

Plût au Ciel qu'il fût vrai, comme je le deſire!
Je ne ſentirois pas l'horreur qui me déchire.
Mais j'en dis trop, Monſieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encore plus.
Je vois de votre mal le principe confus.

LE BARON.

Vous voyez le principe!

MONTVAL.

Oui, mon œil le démêle;
Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.
Je ſuis le Médecin du cœur & de l'eſprit,
Et c'eſt en converſant que mon art les guérit.
Soit dans leurs mouvemens, ſoit dans leur fantaiſie,
Je les ſuis pas à pas, & je les étudie.
Un coup d'œil me ſuffit pour y voir leur tourment;
Par exemple, j'ai lu le vôtre en un moment.
Pour vous prouver d'un mot que j'ai ſçu le connoître,
Vous brûlez d'être Auteur, & vous ne pouvez l'être.

Cette inutile ardeur vous tourmente l'eſprit,
Et c'eſt elle en ſecret, Monſieur, qui vous maîgrit.

LE BARON.

Je ne puis, à ces mots, que rougir & me taire.
Pour vous déſavouer, je ſuis né trop ſincère;
Votre ſçavoir m'étonne, & confond ma raiſon.
Je paſſe de l'eſtime à l'admiration.
Vous n'êtes pas un homme, il faut être un génie,
Pour avoir pénétré ma ſecrette manie.
Jugez préſentement, jugez de bonne foi,
S'il eſt quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.
Si ma peine étoit ſçue, ah! j'en mourrois de honte.
Tout ce que je demande, & ſur lequel je compte,
Gardez bien mon ſecret, & déplorez mon ſort.

MONTVAL.

Je veux, & puis pour vous faire un plus grand effort:
Tout ſingulier qu'il eſt, ce mal qui vous tranſporte,
Je prétends le guérir, ou pallier de ſorte,
Que vous recouvrerez la joie & la ſanté;
Je réponds du reméde & de ſa ſûreté.

LE BARON.

Vous me rendrez Poëte? O! Ciel! puis-je le croire?

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il ſuffit pour ma gloire.

Ah ! je voudrois avoir au Théâtre un ſuccès,
Et m'entendre applaudir lorſque je paroîtrois.
Je crois déja m'y voir, & mon ame eſt charmée ;
Je ſuis, je ſuis égal au Général d'armée
Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y ſervir.

LE BARON.

Doucement ; vous m'allez étouffer de plaiſir.

MONTVAL.

Pour modérer, Monſieur, cette joie exceſſive,
Songez que vous devez craindre l'alternative.
Le Général d'armée eſt quelquefois battu.

LE BARON.

Oh ! l'exemple conſole, Annibal fut vaincu.

MONTVAL.

Monſieur, à ce prix-là, ſoyez sûr de la choſe.

LE BARON.

Faites-moi vîte Auteur, & ne fut-ce qu'en proſe.

MONTVAL.

Vous l'allez être en vers, en voici le brevet :
Adoptez cet Écrit ſous le ſceau du ſecret ;
Nul autre que nous deux ne ſçaura ce myſtère.

LE BARON.

Quoi ! des enfans d'autrui, je ſerai donc le Pere ?

MONTVAL.

Conſolez-vous, Monſieur, nombre de beaux eſprits
Reſſemblent ſur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais, c'eſt un vol ſecret qui tient de l'impoſture.

MONTVAL.

Non ; il ne bleſſe pas les loix de la droiture.

LE BARON.

On trompe, en ſe parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

Eh ! qui brille aujourd'hui de ſa propre clarté ?
Le monde n'offre aux yeux qu'une fauſſe lumière :
Et tout eſt charlatan, ou tout eſt plagiaire.
Comme chaque talent, ſongez que chaque état,
D'une main inconnue, emprunte ſon éclat.
Un Grand doit ſon eſprit à ſon ſeul Secrétaire.
Le Robin au Palais, & l'Orateur en Chaire,
Ne débitent ſouvent que ce qu'un autre écrit.
Le Marchand vend pour ſien ce qu'il prend à crédit;
L'Homme d'intrigue uſurpe & vole au vrai génie,
La gloire d'un projet que ſon art s'approprie ;
Depuis l'Homme de Cour juſques à l'Artiſan,
Tout trompe, tout eſt geai ſous les plumes du pan.

LE BARON.

Je me rends ; ce diſcours leve enfin mon ſcrupule :
Je puis me dire Auteur, ſans être ridicule.

Vous me rendez la vie en cet heureux inſtant.
Vous faites plus, votre art me tire du néant.
Vous me créez Poëte, & je vous dois ma gloire.
Vous conſacrez mon nom au temple de mémoire.

MONTVAL.

Je voudrois que mes Vers fuſſent tels dans le fonds.

LE BARON.

Moi, ſans les avoir vus, je maintiens qu'ils ſont bons.
J'irai les réciter avec la même yvreſſe
Que ſi j'étois l'Auteur en effet de la Piéce.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes auſſi. Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Non.
Liſez-les moi d'abord, pour me donner le ton.

MONTVAL *lit.*

VERS AU ROI.

GRand Roi, pardonne à mon ſilence,
Il prouve mon reſpect autant que ma prudence;
Et le grand nombre auroit dû m'imiter;
Tous ont le front de te chanter,
Mais aucun n'a l'art de te peindre:
C'eſt cet écueil fatal, c'eſt cet exemple à craindre
Qui m'a retenu malgré moi:
Les Alexandres, les Achiles,
N'ont rien de commun avec toi.

A quoi bon te prêter, en peintres mal-habiles,
Les traits d'autrui rebattus tant de fois.
Ta valeur qui t'eſt propre, a pour ſoi la juſtice :
Que dans la vérité leur pinceau la ſaiſiſſe,
Et l'offre pour modèle à tous les autres Rois.
L'humanité, dans tes pareils ſi rare,
Te ſuit par-tout juſques dans les combats ;
Ce n'eſt point pour jouir d'un triomphe barbare,
Qu'au plus fort du danger, ton cœur conduit tes pas ;
C'eſt pour y ménager le ſang de tes ſoldats,
Dont tu ſçais que le Ciel veut que tu ſois avare :
Voilà comme un vrai Roi doit être courageux.
Pourquoi, dans les tems fabuleux,
Pour te louer, faut-il donc qu'on s'égare ?
Notre Hiſtoire préſente aux yeux
Un parallele moins biſarre ;
Et c'eſt à tes propres ayeux
Qu'il eſt juſte qu'on te compare.
Pour te peindre il ne faut qu'un ſeul trait reſſemblant,
Ton Ayeul fit des Rois & ſoutint leur puiſſance ;
Tu fais des Empereurs, & tu prends leurs défenſe.
Pere du Peuple enſemble & Conquérant,
Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouſe,
La gloire de Louis le Grand
A la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

J'adopte ces Vers-là. C'eſt peu de la ſanté,
Je ſuis sûr à préſent de l'immortalité ;
Je les vais, de ce pas, envoyer au Mercure.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voye eſt peu sûre,

Ce qui me flatte, moi, qui juge en Médecin,
C'eſt votre état préſent. Vous avez l'air ſerein,
Le tein clair, dans votre œil la vivacité brille.

LE BARON.

Oui; je vais me montrer aux yeux de ma Famille;
Tout le monde ſera bien étonné, je crois.

SCENE V.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE.

LE BARON.

APprochez-vous, Marquiſe, & conſiderez-moi.
Comment me trouvez-vous ?

LA MARQUISE.

Je vous trouve à merveille;
Mes yeux ſont enchantés; je doute ſi je veille:
Je ne vous ai pas vû ſi frais depuis long-tems;
Vous avez tout au moins rajeûni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin, c'eſt l'ouvrage admirable:
Sa façon de guérir doit paroître incroyable,
D'autant mieux qu'elle n'eſt que l'opération
D'une heure tout au plus de converſation.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus ſurprenant; mais puis-je être éclaircie,

SCENE VII.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQUISE, LUCILE, LISETTE, CLÉON.

CLÉON.

CHer Baron, j'arrive exprès pour vous.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux.
Mon rétabliſſement, & celui de ma fille,
Marquent votre retour au ſein de ma famille;
(*Montrant Montval.*)
Monſieur en eſt l'Auteur. Vous voyez aujourd'hui
Dans Lucile & dans moi deux miracles de lui,
Nous étions.....

CLÉON.

J'en ſçais plus qu'on ne peut m'en apprendre.
Après ce que j'ai vu rien ne peut me ſurprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, Monſieur, croire auſſi mes avis,
Vos maux, comme les leurs, ſeroient bien-tôt guéris;
Plus que vous ne croyez, je puis vous être utile.

CLÉON.

Non; quoique vous ſoyez un Médecin habile,
J'ai réſolu pour moi d'en choiſir un meilleur.

MONTVAL.

MONTVAL.

Vous me ſurprenez fort. Eh ! qui donc ?

CLÉON.

C'eſt Monſieur.

LE BARON.

Oh ! s'il dépend de moi, la guériſon eſt ſûre.

CLÉON.

Ce diſcours m'encourage, & m'eſt d'un bon augure ;
Puiſqu'il faut, ſans détour, vous révéler mon mal,
Apprenez qu'aujourd'ui, dans ce ſallon fatal,
Je l'ai pris, en voyant votre fille endormie :
Sa beauté m'a frappé d'abord, quoiqu'aſſoupie ;
Elle s'eſt réveillée ; un regard enchanteur
Vient d'enfoncer le trait juſqu'au fond de mon cœur.
La langueur de ſes yeux a paſſé dans mon ame ;
L'Amour, à ſoixante ans, m'a fait ſentir ſa flamme
Pour la premiere fois ; je ſoupire, en un mot :
Mais je ſoupire au point que je meurs comme un ſot,
De ce feu violent qui vient de me ſurprendre,
Si je n'obtiens de vous la qualité de Gendre.
C'eſt le reméde ſeul qui peut ſauver mes jours,
Et c'eſt de votre main que j'attends ce ſecours :
Votre cœur m'a flatté que j'y pourrois prétendre,
Et, pour vouloir ma mort, votre fille eſt trop tendre.
Vous gardez le ſilence, & vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joie, & ma fille eſt à vous.

LISETTE, *à part.*

Voilà le Médecin réduit à l'agonie.

CLÉON.

Mon ame eſt tranſportée.

LE BARON.

Et la mienne eſt ravie.

MONTVAL, *d'un air troublé, au Baron.*

Vous lui donnez Lucile !

LE BARON.

Oui. Vos ſoins généreux
Ne pouvoient me la rendre en un tems plus heureux ;
Et je veux dès ce ſoir, que leur nôce ſoit faite.
Je vous prierai, Monſieur, pour la rendre parfaite,
Comme en tout vous avez un goût ſupérieur,
D'en vouloir bien vous-même être l'ordonnateur.

LUCILE.

Ce ſoir !

CLÉON.

Belle Lucile ; oui vraiment, ce ſoir même.
Vous ne ſçauriez trop tôt faire mon bien ſuprême ;
Jugez de mon amour par mes ſoins empreſſés.
Votre tante informée, a dû.....Vous pâliſſez !
Vous trouveriez-vous mal ?

LUCILE.

Oui. Soutiens-moi, Liſette.

(*Elle ſe laiſſe aller ſur un fauteuil.*)

MONTVAL, *à Cléon.*

Votre ardeur, pour le coup, Monsieur, est peu discrette.
A peine je l'arrache au danger le plus grand,
Et vous lui proposez un nœud si surprenant :
Qui plus est, dans une heure on veut qu'il s'exécute ;
Voilà qui lui peut seul causer une rechûte.
Ce sont-là de ces coups où l'on ne s'attend pas :
Les révolutions qui se font dans ce cas,
Ebranlent tous les sens, & sont des plus à craindre.

LA MARQUISE.

Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais, à parler sans feindre,
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon art
Pour la bien rétablir.

CLÉON.

Les filles, la plûpart,
A l'aspect d'un époux qui s'offre & qui s'empresse,
Font paroître leur joie, & non pas leur tristesse.

MONTVAL.

Il faut, Monsieur, il faut dans ces occasions,
Considérer le tems & les positions.
Eloignez-vous, de grace, & les uns & les autres.

LE BARON.

Oui. Sortons. Nos ſecours, Monſieur, nuiroient aux vôtres.

LA MARQUISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle eſt en bonnes mains.

CLÉON, *à Montval.*

Monſieur.....

MONTVAL, *avec colere.*

Votre préſence eſt tout ce que je crainds. Sortez.

(*Cléon ſort avec la Marquiſe & le Baron.*)

SCENE VIII.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

VOtre courroux eſt plaiſant.

MONTVAL.

Il eſt juſte.

LISETTE.

Oui ; voilà pour tuer le corps le plus robuſte.
(*à Lucile.*)
Vous avez bien joué l'évanouiſſement.

LUCILE.

Oui ; car je l'ai joué très naturellement :
Contre de tels revers on manque de conſtance.

MONTVAL.

Comme vous, j'ai penſé tomber en défaillance.

LUCILE.

Quel reméde employer, & que deviendrons-nous ?

MONTVAL.

Je ſuis, de ce malheur, plus étourdi que vous.

SCENE IX.

LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Montval.*

DEſcendez au plûtôt Monſieur, on vous demande.

MONTVAL.

Eh! qui donc?

CHAMPAGNE.

Tout le monde; & la foule eſt ſi grande,
Que la cour du Château ne peut la contenir.
Le Public n'attend pas : hâtez-vous de venir.

MONTVAL.

Es-tu fou? Quel Public?

CHAMPAGNE.

Le Public de Champagne.
C'eſt peu que votre nom vole dans la campagne,
De Creteil juſqu'à Troyes il vient d'être porté;
On vient vous conſulter ici de tout côté.

MONTVAL.

La choſe eſt ridicule.

LISETTE.

Elle eſt des plus plaiſantes.

CHAMPAGNE.

Comment ! Elle eſt pour vous, Monſieur, des plus brillantes.
A leurs empreſſemens venez vous préſenter.

MONTVAL.

Va leur parler toi-même, & me repréſenter.

CHAMPAGNE.

Je pourrai faire face aux manans du Village;
Mais les honnêtes gens qui ſont du voiſinage,
Parmi leſquels on voit Comteſſes & Marquis,
Veulent votre préſence ainſi que vos avis.
Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,
Ils viendront juſqu'ici vous relancer eux-mêmes.

MONTVAL.

J'enrage !

LUCILE.

Paroiſſez ; vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos Docteurs à la mode en ſçavent moins que vous.

MONTVAL.

Je ne ſuis Médecin que pour votre famille.

LISETTE.

Votre art eſt pour le pere, & vos ſoins pour la fille.

LUCILE.

Par là, de mes parens vous aurez mieux le cœur,
Et l'eſtime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, saisissez-la bien vîte ;
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

Oui ; tentez le destin : s'il vous trompe, en tous cas,
Soyez sûr que mon cœur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Lisette, ici, daignez donc me promettre
D'accomplir, malgré tout, votre songe à la lettre.

LUCILE.

Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi ;
Me punisse le Ciel, si je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel serment, ma gloire est infaillible ;
Et, pour vous mériter, tout me sera possible ;
Vous m'en tiendrez compte ?

LUCILE.

Oui.

MONTVAL.

Je vole à mon emploi.
Amour ! tu m'en paîras ; je l'exerce pour toi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.

UN moment; laiſſe-moi, laiſſe, que je reſpire:
Je ſuis gonflé d'orgueil, & je creve de rire.
Monſieur Bromps a bien fait des dupes aujourd'hui;
Je l'ai bien ſecondé, j'ai trompé d'après lui,
Et de la Faculté, tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

Toi! tu n'es, tout au plus, qu'un Docteur d'anti-chambre.

CHAMPAGNE.

Là, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.
Hem! comment va ce poux? j'ai droit de la tâter;
Je ſuis le Médecin de toutes les Soubrettes,
Et ſingulierement je m'attache aux Liſettes.

LISETTE.

Va, je me porte bien, & tu n'es qu'un nigaud.

CHAMPAGNE.

Eh! ce ſont-là pour moi les malades qu'il faut;
Mais tu me connois trop, ſans cela mon audace
T'eût ſubjuguée ici comme la populace.

LISETTE.

L'opinion peut tout ſur l'homme prévenu.

CHAMPAGNE.

Je ne le croirois pas, ſi je ne l'avois vu;
Ah! que la renommée eſt une belle choſe,
Et qu'au public crédule aiſément on impoſe!
Dès qu'elle eſt favorable, elle met en crédit,
Et porte l'ignorant comme l'homme d'eſprit.
Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,
Et c'eſt ſur le bonheur que ſon éclat ſe fonde.

LISETTE.

Oui; qui fait tous les jours la réputation,
Et même le talent; mais c'eſt l'occaſion.
La faveur d'un inſtant, ou d'une circonſtance,
Suffit pour l'établir ou lui donner naiſſance:
Ton Maître, dans le fond, mieux qu'un autre le peut;
Quand on a de l'eſprit, on eſt tout ce qu'on veut.

CHAMPAGNE.

Ce métier lui déplaît la foule l'importune;
Mais s'il le vouloit bien, nous y ferions fortune;
En mon particulier, Liſette, à ſon inſçu,
J'ai là plus d'un louis que j'ai déja reçu.

LISETTE.

Il devoit préférer la Médecine aux armes.

CHAMPAGNE.

Qu'oſes-tu propoſer ?

LISETTE.

A tort, tu te gendarmes.

CHAMPAGNE.

Des guerriers tels que nous devenir Médecins !
Abuſer à la fois & tuer les humains !

LISETTE.

On les tue à la guerre.

CHAMPAGNE.

Oh ! c'eſt ſans perfidie ;
En attaquant leurs jours, on expoſe ſa vie ;
Si nous les égorgeons, c'eſt du moins noblement.

LISETTE.

Ils n'en ſont pas moins morts ; un Médecin ſouvent
Les guérit par haſard ; il en fera de même.

CHAMPAGNE.

Notre délicateſſe eſt là-deſſus extrême ;
Son ſuccès cependant a tel point eſt porté,
Qu'il attache à ſon char tout le ſexe enchanté,
Et c'eſt à qui l'aura. J'en ai vu trois ou quatre,
Qui, pour ſe l'arracher ſont prêtes à ſe battre ;
Une femme titrée, & fiere de ſon rang,
Eſt la plus acharnée, & veut tout mettre à ſang.

SCENE II.

LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

LUCILE.

IL faut que pour le coup, Montval m'ait oubliée;
Il tarde trop long-tems, & j'en ſuis effrayée.

CHAMPAGNE.

Il eſt, Mademoiſelle, arrêté malgré lui,
Et cent fois plus que vous, il en ſent de l'ennui.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LUCILE, LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE, *à Lucile.*

JE te cherche par-tout, ta ſanté m'inquiéte,
Elle paroît meilleure, & j'en ſuis ſatisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paroît, mais elle ne l'eſt point.

LA MARQUISE.

Ton viſage me rend tranquille ſur ce point ;
Un autre ſoin m'agite. Apprends que la Comteſſe
Prétend nous enlever ton Médecin, ma Niéce.

LISETTE.

Ah ! quelle perfidie !

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.

LA MARQUISE.

La ligue eſt générale, on veut nous l'arracher ;
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet homme ;
Moi-même, au fond du cœur, je lui donne la pomme ;
Si je faiſois un choix, il tomberoit ſur lui.

LUCILE.

Ah! vous convenez donc qu'on doit le préférer?

LA MARQUISE.

Oui.

Sa figure prévient, & ſon ſçavoir étonne;
C'eſt un je ne ſçais quoi dans toute ſa perſonne,
Qui donne de la grace au moindre mot qu'il dit.
Avec moins de mérite, on nous tourne l'eſprit;
Dès qu'on eſt à la mode, on devient notre idole;
La plus ſage y ſuccombe, ainſi que la plus folle;
L'exemple entraîne tout, il eſt contagieux,
Et l'éclat de la vogue éblouit tous les yeux.

LUCILE.

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre juſtice;
Mais ce n'eſt pas un droit pour qu'on nous le raviſſe.
La Comteſſe le peut conſulter en ces lieux.

LA MARQUISE.

La perfide, aujourd'hui, pour ſe l'attacher mieux;
Veut lui faire épouſer une Veuve opulente,
Qui n'eſt jeune ni vieille, & qu'on dit ſa parente.

LUCILE.

Mais, rien n'eſt plus affreux! Que dit-il à cela?

LA MARQUISE.

Mais, il la remercie.

LUCILE.

Il y conſentira!

LA MARQUISE.

Je ne ſçais; la Comteſſe eſt au fond ſi preſſante,
Que je crains qu'il ne céde à ſa pourſuite ardente.

LUCILE.

Ma tante, agiſſez donc pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, ſi je pouvois.....

LUCILE.

Vous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

La ſanté du logis s'y trouve intéreſſée,
Et c'eſt un procédé dont je ſuis offenſée.

LUCILE.

J'en ſuis outrée; il eſt tout des plus violens.
Vient-on dans les maiſons pour enlever les gens,
Dans le tems que leur Art nous eſt ſi ſalutaire,
Quand notre vie y tient par un nœud néceſſaire?
Nous retomberons tous, dès qu'il ſera parti;
C'eſt un aſſaſſinat digne d'être puni.

LISETTE, *à la Marquiſe.*

Votre Niéce a raiſon j'approuve ſa colere;
C'eſt vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oui; nous devons tout faire,
Pour fixer près de nous notre aimable Pruſſien.

Cherchons toutes les trois un prompt & sûr moyen.

LUCILE.

Il vous seroit aisé, si vous vouliez, ma Tante,
De le lier ici d'une façon constante.

LA MARQUISE.

Apprends-moi donc comment j'y pourrai réussir?

LUCILE.

Je crainds.....

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir;
Il me tarde déja d'exécuter la chose.
Parle donc. Qui t'arrête?

LUCILE.

Excusez-moi, je n'ose.

LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur & cet embarras-là?

LUCILE.

Lisette, qui le sçait, pour moi, vous l'apprendra;
Je la laisse avec vous, pour qu'elle vous le dise.

(*Elle sort.*)

SCENE.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, puiſqu'il faut que je vous en inſtruiſe,
Le moyen d'arrêter ce grand Homme chez vous,
eſt de vous l'attacher par un nœud des plus doux;
Et puiſqu'on lui propoſe ailleurs un mariage,
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

Cet expédient-là n'eſt pas ſi mal trouvé.

LISETTE.

Cet hymen eſt ſortable, il doit être approuvé;
Votre Niéce craignoit.....

LA MARQUISE.

Elle avoit tort, Liſette:
Si je me détermine à ce qu'elle ſouhaite,
C'eſt pour ma guériſon, moins que pour ſa ſanté;
Il eſt vrai que j'y vois de la difficulté;
Mais, pour elle, il n'eſt rien que mon cœur n'applaniſſe;
Laiſſe-moi ſeule ici pour que j'y réfléchiſſe.
Ne dis rien à ma Niéce encor ſur ce parti;
J'irai l'en informer, quand je l'aurai choiſi.

(*Liſette s'en va.*)

SCENE V.

LA MARQUISE *ſeule.*

CE lien, dans l'inſtant où Lucile eſt promiſe,
Où ſon hymen s'apprête, où l'heure même eſt priſe,
Pour l'unir à Cléon, dans cette même nuit,
Ne peut la regarder. C'eſt moi, ſans contredit,
C'eſt moi ſeule qui dois au défaut de ma Niéce,
Renverſer ton projet, orgueilleuſe Comteſſe;
Et plutôt que ta main nous ôte notre bien,
Je m'unirai pour elle au Médecin Pruſſien.
Je me ſacrifirai pour la ſanté commune;
Je puis lui préſenter ma main & ma fortune,
Dans un jour où Cléon enrichit tous les miens.
Mon âge & mon eſprit ſont aſſortis aux ſiens;
Il a près de trente ans, je n'en ai pas quarante;
La Veuve qu'on propoſe en doit avoir cinquante;
Elle eſt riche, dit-on; mais je la ſuis aſſez,
Pour un cœur qui n'a pas les vœux intéreſſés.
Je ſuis sûre d'ailleurs, qu'il m'eſtime d'avance,
Et j'oſe me flatter d'avoir la préférence.
Voilà mon parti pris; mais la difficulté
Eſt d'en faire l'aveu, ſans bleſſer ma fierté.
Je le vois qui paroît, & je ſens à ſa vue,
Une timidité qui m'étoit inconnue.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MONTVAL.

MONTVAL.

JE m'arrache à la fin à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment, & votre vanité
Doit ſe trouver, Monſieur, extrêmement contente.
La Comteſſe vous offre une riche parente,

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait eſt peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguiſez, Monſieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour ſuivre la Comteſſe,

MONTVAL.

Moi! m'éloigner de vous? Moi! quitter votre niéce?

LA MARQUISE.

On vient de m'aſſurer que vous l'accompagniez.

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chaſſiez.

Où pourrois-je être mieux qu'auprès de vous, Madame ?
Je vous ſuis attaché juſques au fond de l'ame.
Je voudrois me lier encore de plus près.
Je voudrois en ces lieux me fixer pour jamais ;
Paſſer tous mes inſtans en votre compagnie,
Et conſerver vos jours aux dépens de ma vie.

LA MARQUISE.

Qui ! notre Médecin veut s'allier à nous ?

MONTVAL.

Oui ; ma ſanté ſoupire après un nœud ſi doux.
Le Médecin ſe meurt, ſi ſon mal ne vous touche,
Et ſon bonheur dépend d'un mot de votre bouche.
Voyez à vos genoux tomber la Faculté.

LA MARQUISE.

Arrêtez ; cet état bleſſe ſa gravité.

MONTVAL.

Je ne puis prendre un air trop ſoumis & trop tendre,
J'ai beſoin d'indulgence, & je vais vous ſurprendre.
Aprenez mon amour & mes vrais ſentimens.

LA MARQUISE.

Epargnez-vous ce ſoin, Monſieur, je les entens ;
Je vous dirai bien plus ; je n'y ſuis pas contraire :
Mais la décence veut que j'en parle à mon frere.
Adieu. Vous n'aurez pas à languir bien du tems ;
Nous allons, de concert, rendre vos vœux contens.
(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

MONTVAL *ſeul.*

QUel diſcours enchanteur ! faut-il que je le croye?
Je demeure interdit de plaiſir & de joie !
Lucile, vos parens vont combler mon bonheur,
Et de tous vos appas je ſerai poſſeſſeur.
Mon cœur rend, pour le coup, grace à la Médecine,
Je vous dois à ſon art, je la tiens pour divine.

SCENE VIII.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

JE n'en puis plus, Monſieur, je rentre épouvanté,
Notre vie, en ce lieu, n'eſt pás en sûreté.

MONTVAL.

Pourquoi ?

CHAMPAGNE.

Fuyons, Monſieur.

MONTVAL.

Quelle eſt cette folie ?

CHAMPAGNE.

On vous ſoupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte !

CHAMPAGNE.

C'eſt un fait que j'ai trop entendu,
Ce bruit dans tout le Bourg vient d'être répandu.
Voilà le ſort qui ſuit la grande réuſſite,
On admire d'abord, on ſe déchaîne enſuite.

MONTVAL.

O ! le plaiſant péril, pour en être effrayé !

CHAMPAGNE.

Je craindrois moins pour vous ; mais je ſuis de moitié.
Comme, à vingt pas d'ici, je ſifflois dans la rue,
Un manant dit tout bas, fixant ſur moi ſa vue :
Il appelle le diable, il faudroit le noyer ;
Ou plutôt le rôtir, dit l'autre ; il eſt Sorcier.
Je m'éloigne, à ces mots, leur troupe m'accompagne,
Ils alloient me ſaiſir, c'étoit fait de Champagne,
Si la Comteſſe alors, qui parut à propos,
N'eut, avec tous ſes gens, écarté ces marauds.
J'ai loué mille fois ſon heureuſe rencontre ;
Les femmes ſont pour nous ſi les hommes ſont contre.

MONTVAL.

Finis ce vain propos. Va, je n'ai pas le tems
De perdre, à t'écouter, de précieux inſtans ;
Je les dois aux tranſports que mon bonheur m'inſpire ;
J'obtiens enfin Lucile, & je cours l'en inſtruire.

CHAMPAGNE.

Comment ! on vous l'accorde ?

MONTVAL.

Oui ; je vais l'épouſer.

CHAMPAGNE.

Le Sort vient juſques-là de vous favoriſer ?

MONTVAL.

Oui ; juge de ma joie.

CHAMPAGNE.

Ah ! mon cœur la partage.
Son pere vient. Son air eſt d'un heureux préſage.

SCENE IX.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

LE BARON.

JE viens tout transporté. Ce que m'a dit ma sœur,
Est-il bien vrai? parlez, mon cher libérateur!
Vous allez être à nous, tout entier, sans partage;
Je benis le lien d'un si beau mariage.

MONTVAL.

Je dois remercier plutôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdrons pas, & j'en suis enchanté.
Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,
D'une vive douleur, j'en avois l'ame atteinte;
Le Ciel vient pour nos jours de vous bien conseiller,
Vous serez à portée, en tout tems, d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma premiere & ma plus chere étude;
J'écarterai de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poëte & Médecin, que de ressource en vous!
Pouvons-nous faire un choix plus commode & plus doux?
Vous rimerez pour moi pendant la matinée,
Et ma fille pourra vous voir l'après-dînée.

Le ſoir vous donnerez tous vos ſoins à ma ſœur ;
Pour toute ma maiſon, quel plaiſir ! quel bonheur !
Un nœud ſi fortuné ne peut trop tôt ſe faire,
Et je brûle déja de vous voir mon beau-frere.

MONTVAL, *à part.*

Qu'entends-je ! juſte Ciel !

SCENE X.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, CLÉON.

LE BARON.

CHer Cléon, ſçavez-vous
La nouvelle faveur qui ſe répand ſur nous ?
Monſieur s'allie à moi.

CLÉON.

Votre ſœur que je quitte,
Vient de m'en informer, & je vous félicite.
On nous attend tous trois ; le Notaire eſt là-bas.

LE BARON.

Allons vîte ; au lieu d'un, il fera deux contrats.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

CLÉON, MONTVAL.

MONTVAL, *à part.*

NE ménagons plus rien dans cet inſtant funeſte,
Et riſquons tout pour rompre un nœud que je déteſte.
(*retenant Cléon qui s'en va.*)
Arrêtez. Votre état, Monſieur, me fait frémir;
Malgré vous-même, enfin, je veux vous ſecourir;
Je puis vous guérir ſeul du mal qui vous poſſede.

CLÉON.

L'Amour m'en guérira, ſans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien ſi fatal;
Le remede, cent fois, eſt pire que le mal.

CLÉON.

C'eſt l'Amour qui l'ordonne; il ſera ſalutaire.

MONTVAL.

Monſieur, encore un coup, l'Amour vous eſt contraire.

CLÉON.

Mais, ſi l'on vous en croit, l'Amour n'eſt jamais bon.

MONTVAL.

Je ne dis pas cela, c'eſt ſelon la ſaiſon.

Dans la jeuneſſe, il eſt, s'il faut ne vous rien taire,
Il eſt bon, excellent, qui plus eſt, néceſſaire.
De vingt ans juſqu'à trente, il eſt un agrément,
Et même une vertu, quand il eſt ſentiment;
Mais il ne convient pas que je vous diſſimule,
Qu'à ſoixante.....

CLÉON.

J'entends; il eſt un ridicule.

MONTVAL.

Il deviendra funeſte à vous non-ſeulement,
Mais à Lucile encore, ainſi qu'à ſon Amant.

CLÉON.

Son Amant!

MONTVAL.

Oui, Monſieur, l'Amant le plus fidèle.

CLÉON.

Le connoiſſez-vous?

MONTVAL.

Fort.

CLÉON.

Lucile l'aime-t-elle?

MONTVAL.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre, éperdûment, Monſieur.

CLÉON.

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur.

MONTVAL.

Pardon; pour le guérir, il faut que je le bleſſe.

CLÉON.

Votre ſecours, Monſieur, eſt d'une étrange eſpèce,
Et jamais.....

MONTVAL.

Le remede eſt violent, d'accord;
Mais naturellement vous avez l'eſprit fort.
Je riſque ſur un cœur auſſi grand que le vôtre,
Ce que je n'oſerois eſſayer ſur un autre.
Sa généroſité, du ſuccès me répond:
Conſultez-là, Monſieur, l'effet en ſera prompt.
Courage; ce ſoupir m'eſt d'un flatteur augure.

CLÉON.

La vertu de Lucile, après tout, me raſſure;
Elle oublira l'Amant.

MONTVAL.

Non; ne l'eſperez pas.
Son abſence a penſé lui couter le trépas.

CLÉON.

Que dois-je faire? O Ciel!

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance:
Prenez, Monſieur, prenez pour guide la prudence;
Signalez vos vertus par un effort nouveau;
Etouffez ſagement l'Amour dans ſon berceau,

Et de deux vrais Amans, protégez la conſtance;
Je vous réponds, Monſieur, de leur reconnoiſſance.
Vous goûterez le bien de faire des heureux;
En eſt-il un plus grand pour un cœur généreux?
Le bonheur qui ſuivra cette gloire infinie,
Va de dix ans, au moins, vous prolonger la vie.

CLÉON.

Je rougis.....

MONTVAL.

Bon; tant mieux. Qui commence à rougir
Tout haut de ſa foibleſſe, eſt bien près d'en guérir.

CLÉON.

Je ſurmonte la mienne, & je ſens qu'à mon âge,
L'Amour eſt un écueil, & l'hymen un naufrage.
Inſtruiſez-en Lucile, & ſon Amant auſſi.

MONTVAL.

Il l'eſt déja, Monſieur, vous le voyez ici.

CLÉON.

Comment! ſeroit-ce vous?

MONTVAL.

Oui; mon ame ravie
Ne doit plus vous cacher mon état, ma patrie.
Je ſuis François, Monſieur, la guerre eſt mon métier,
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être Officier.
Montval eſt mon vrai nom; tout le reſte eſt l'ouvrage
D'un amour qui n'a pas la richeſſe en partage.

SCENE XII.

CLÉON, MONTVAL, LE BARON, LA MARQUISE, LUCILE.

CLÉON, *au Baron, à la Marquise & à Lucile.*

APprochez tous les trois; venez, ſoyez témoins
Du prodige nouveau qu'ont operé ſes ſoins;
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flamme,
D'un amour ridicule il a purgé mon ame;
Nous voilà tous guéris par ſon Art ſouverain,
N'en ſoyez plus ſurpris, il n'eſt plus Médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma ſœur eſt détrompée,
Et je ſuis enchanté qu'il ſoit homme d'épée.
Il eſt toujours Poëte, & c'eſt ce que je veux.

CLÉON.

Ils s'aiment; permettez que je les rende heureux;
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur!

MONTVAL.

Quelle gloire!

LE BARON.

O! généroſité qu'on aura peine à croire!

LA MARQUISE.

J'ai fait une mépriſe, & viens de m'égarer;
C'eſt peu de l'avouer, je veux la réparer.
(*à Cléon.*)
Votre exemple, Monſieur, eſt des plus héroïques;
Je le ſuis, ils ſeront mes héritiers uniques.

LE BARON, *à Cléon.*

Nous devons.....

CLÉON.

Vous devez me faire compliment,
D'allier aujourd'hui ce qu'on joint rarement,
Et qu'on devroit toujours joindre par préférence.
J'unis le vrai mérite à la rare conſtance,
La gloire à la beauté, l'eſprit aux ſentimens,
Les graces au ſçavoir, les vertus aux talens;
Puis-je de mes tréſors faire un meilleur uſage?
(*à Montval & à Lucile qu'il unit enſemble.*)
Mes enfans, formez vîte un ſi bel aſſemblage;
Soyez riches tous deux par mes juſtes bienfaits;
Ce don vous manquoit ſeul, & vous voilà parfaits.

FIN.

LA FOLIE DU JOUR.

LA MERE JALOUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. BARTHE, de l'Académie de Marſeille :

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 23 Décembre 1771.

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.
Perſe, Satire V.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

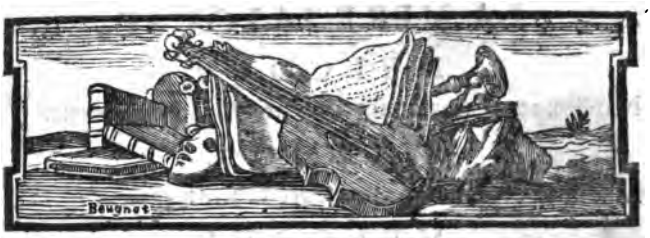
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame DE MELCOUR.	*Mad. Préville.*
M. DE MELCOUR, ancien Militaire.	*M. Brizard.*
JULIE, Fille de Madame de Melcour.	*Mlle Doligny.*
Madame DE NOZAN, Tante de Julie.	*Mad. Drouin.*
M. DE VILMON, Ami de M. de Melcour.	*M. Bellecour.*
M. DE TERVILLE, Amant de Julie.	*M. Molé.*
M. DE JERSAC.	*M. Augé.*
UN PEINTRE.	*M. Dauberval.*
Une Femme-de-Chambre.	
Laquais.	

La Scene eſt à Paris chez M. & Madame de Melcour.



LA MERE JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Elle repoſe enfin dans le petit Sallon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maiſon.
Jadis nous étions gais, & d'une gaîté folle;
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me déſole.

VILMON.

Il eſt vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos ſoupers, nos concerts ſont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la muſique.

MELCOUR.

Elle étoit diſſipée, elle eſt mélancolique.
Elle vouloit tout voir, & ſe montrer par-tout;
Des fêtes, des plaiſirs elle a perdu le goût.
En riant.
Enfin, excepté nous, & Terville que j'aime,
Et ce Monſieur Jerſac préſenté par vous-même,
Elle ne voit perſonne & boude l'univers.
Son eſprit même... a pris je ne ſais quel travers;
Cet eſprit enjoué qui ſavoit tout ſéduire
Tourne preſque à l'aigreur, & viſe à la ſatire.
De tous ces changemens n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'eſt point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous ſurprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-pere ſi tendre!)
Mon ami, je ne ſais, mais j'ai cru remarquer...
Là-deſſus, cependant, j'ai peine à m'expliquer:
Cela ſeroit fâcheux, cela peut ne pas être.

MELCOUR.

Vous m'allarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai ſervi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin obſerver, qu'entre nous,

Qu'avec ſa fille même elle eſt d'une triſteſſe,
D'une humeur !

MELCOUR.

Hé ! mais, oui ; par excès de tendreſſe.
Elle la veut parfaite ; à cet âge ! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée ? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raiſon.

VILMON.

Parée ? on eſt plus mécontente.

MELCOUR.

On a raiſon. Faut-il que ſa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle & la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe ?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triſte couvent elle a franchi la porte,
Madame ne ſort pas, & défend qu'elle ſorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc ?

VILMON.

S'il faut ne point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je ſais dater)
Le jour où du couvent la petite eſt ſortie ;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR,

Mais, Vilmon, c'eſt me dire & ſans trop de détour,
Que vous ſoupçonneriez Madame de Melcour...

Il eſt interrompu, & dans toute la Scène ſuivante il a l'air triſte & penſif.

SCENE II.

Mde DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE NOZAN *de loin.*

JE l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmene,
Qu'elle ſorte avec moi; ſa mere a la migraine,
Ma nièce ne l'a point, & la prendroit auſſi.
On me la tyranniſe, on l'empriſonne ici;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

Elle met des gants.

Monſieur, à mon retour que votre femme gronde
Cela m'eſt fort égal, je pars, & promptement.

Avec joie & d'un air de confidence.

Je l'ai fait habiller très-clandeſtinement;
Chez moi: vous m'entendez? J'ai même aidé Liſette.

Une Femme-de-Chambre lui porte un évantail.

Bon, j'avois oublié mon éventail. — Roſette?
Eſt-elle deſcendue?

ROSETTE *à demi-voix.*

Elle deſcend.

Roſette ſort.

Madame DE NOZAN.

Adieu,
Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu ?

Madame DE NOZAN.

O ! Si vous la voyiez ! Elle eſt... dans ſa parure,
Elle eſt d'une beauté ! Mais j'entends ma voiture,
Adieu, je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a ma foi raiſon.

SCENE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR *d'un air diſtrait & rêveur.*

MADAME de Melcour... le penſez-vous, Vilmon ?
Jalouſe... de ſa fille !

VILMON.

A vous parler ſans feinte,
Je n'en ſuis pas très-ſûr ; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur ?

Jalouſe ! de ſa fille !.. Allons donc, quelle erreur !
Vous voilà bien au reſte, avec votre fineſſe,
Le tic d'obſerver tout, de deviner ſans ceſſe.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort ;
Une mere jamais eut-elle un pareil tort,
Un foible ſi honteux ? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit ſa mere.

VILMON.

Cela doit être au moins ; j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Savez-vous quand du ſang on étouffe la voix,
Quand on peut ſe réſoudre à n'aimer point ſa fille ?
C'eſt lorſque ſa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mere, ivre de la beauté,
Punir dans ſon enfant la laideur, comme un crime ;
D'un barbare amour-propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'enſevelir ſouvent
Dans le fond d'une Terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec ſa mere ?

VILMON.

Non ; au public pourtant on ne la montre guère.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai,

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Reſpectés, je le ſais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un ſiecle vain, dans un monde frivole
Où ſa beauté du Sexe eſt ſa premiere idole;
Où les femmes, de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeuneſſe éterniſer la fleur,
Diſputent le terrein à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défenſe;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, ſans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'eſt pourtant pas très-rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'eſt qu'on ſait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un ſecret?

VILMON.

Hé oui! pour l'arracher,
Peut-être aſſidûment faut-il voir une mere
Idolâtre du monde & coquette légère,
Que ſa fille... importune, & déja ſuit de près,
Et dont un gendre, hélas! va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, Monsieur, n'aime donc point la ... sienne ?

VILMON.

Elle l'aime, beaucoup, il faut que j'en convienne ;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire ?
Une mere, en un mot, (je souffre de le dire)
Oui, peut aimer sa fille, & peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallele en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune & belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.
Ce sont-là, mon ami...

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme !

MELCOUR.

Oh !.. vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-pere ;
Et vous craignez, Monsieur, vous voulez qu'une mere...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir ; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir ſon humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien ! il vous dira ſi j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau ?

VILMON.

C'eſt pour vous qu'il eſt imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR *vivement.*

Je ſuis ſûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon ! une fille peinte à côté de ſa mere :
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends-là. Mais votre homme divin
Me fait auſſi damner ; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'eſt à perdre la tête.
Amenez-nous ce Peintre, obligez-moi ; pardon,
Le Peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCENE IV.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

QUoi ! ma fille eſt ſortie !
Il eſt fort ſingulier qu'à l'âge de Julie
On ſorte ſans ſa mere.

MELCOUR.

Ou ſa tante.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien !
Elle eſt avec ſa tante.

MELCOUR *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien ;
Pour une demi-heure au plus, je l'ai cédée.
Madame de Nozan qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Madame DE MELCOUR.

Pitié !

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Auſſi ne voir le jour de plus d'une ſemaine,
C'eſt... changer de couvent.

Madame DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,
Je me ſens un peu mieux, & je fais avertir
Mademoiſelle : mais, elle vient de ſortir!
Où l'aura-t-on menée? Ah, quelle extravagance!
Une enfant... qui n'eſt rien, n'a point de contenance,
Vous le ſavez vous-même; un air timide, neuf,
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et ſa tante! Julie eſt bien avec ſa tante.
J'aime... ma belle-ſœur, elle a l'ame excellente;
Pour la tête! penſant après avoir parlé,
Ne diſſimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aiſée à confondre,
A trente queſtions ne ſaura que répondre;
Et l'autre, pour l'aider, hauſſant vîte la voix,
Glapira bruſquement vingt choſes à la fois.
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez ſûre...

Madame DE MELCOUR.

Oui, très-ſûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur;
Votre fille eſt aimable, & votre belle-ſœur...

Madame DE MELCOUR.

L'eſt fort peu.

MELCOUR.

Bonne & gaie, & plaît par-tout.

Madame DE MELCOUR.

Peut-être,
Dans ſes ſociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante ſi bonne ?

MELCOUR.

Où ?

Madame DE MELCOUR.

Puis-je le ſavoir ?

MELCOUR.

Mais ſans doute... à choiſir des bouquets pour ce ſoir,
Porcelaines, bijoux ; on penſe à votre fête.

Madame DE MELCOUR.

Mon Dieu, ma chere ſœur, vous êtes trop honnête ;

MELCOUR.

Eh bien ! laiſſons la tante, & parlons ſans humeur
D'un mari pour la nièce.

Madame DE MELCOUR.

A propos de ma ſœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle eſt d'une folie ?
Elle paſſe ſon tems à me gâter Julie.

MELCOUR *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point ?
Mariez-la bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Hé ! d'accord ſur ce point
Elle m'y fait penſer. La voit-elle inquiète,

Un peu triſte ? *Aurois-tu quelque peine ſecrette,*
Quelque chagrin ? dis-moi : peut-être ſouffres-tu ?
Le viſage un peu pâle ? Ah Dieux ! tout eſt perdu.
A table, où poliment près de Mademoiſelle,
Elle ne ſert, ne voit, & ne regarde qu'elle :
Mais tu ne manges point ! Ailleurs : *tu ne dis rien.*
Et la très-chere ſœur qui parle bien, très-bien,
Jour & nuit, ne voit pas qu'il faut ſavoir ſe taire,
Qu'une enfant qui ſe taît n'a rien de mieux à faire.
Quel engoûment d'ailleurs ! quelle ivreſſe ! & pourquoi ?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi ;
La voilà qui déroule & parcourt chaque pièce :
Ma ſœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce.
Souvent dans un accès, d'un air myſtérieux,
Elle prend par la main une perſonne ou deux,
Et les mène en ſilence & tout droit devant elle :
Eh mais ! admirez-donc, voyez comme elle eſt belle ! »
On regarde, on ſourit : excellente leçon !

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raiſon.
Votre fille eſt ſi bien !

Madame DE MELCOUR.

Eſt-on mal à ſon âge ?

MELCOUR.

Quoi ! les plus jolis traits, le plus joli viſage !
D'abord, vous m'avoûrez qu'elle eſt d'une fraîcheur !

Madame DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de ſeize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur !

Madame DE MELCOUR.

Un peu fade ; ſon front...

MELCOUR.

Va bien à ſa figure ;
Et quant aux yeux, ce ſont les vôtres, je vous jure
Oui ; tirez-vous de-là.

Madame DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) ſont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, oſez le dire,
Un ſon de voix charmant, & le plus fin ſourire.

Madame DE MELCOUR.

Mais, elle ſourit donc ? je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Hé ! c'eſt que devant vous elle a de l'embarras ;
Elle ne ſait comment s'y prendre pour vous plaire ;
Pourquoi l'effaroucher ?

Madame DE MELCOUR.

Elle a peur de ſa mere ?
Point du tout ; cet air gauche eſt l'effet des couvens.

MELCOUR *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laiſſer pour deux ans !

Madame DE MELCOUR *du même ton.*

Et j'avois des raiſons que j'oſe trouver bonnes.

Faut-il

Faut-il qu'elle reſſemble à ces jeunes perſonnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout ?
Aux jardins, aux ſoupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous pourſuit & court après l'éloge.
Veut-on les établir ? Les regards ſont uſés,
Par des attraits plus neufs les leurs ſont éclipſés ;
Elles brillent encore & n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finiſſons ; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, ſa tante l'aime auſſi :
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgente ; & l'autre trop ſévère.
Elle lui paſſe tout, vous ne lui paſſez rien.
Ça, reparlons du gendre, il en eſt tems.

Madame DE MELCOUR.

Eh bien ?

SCENE V.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond du Théâtre.*

AH Ciel ! je n'en puis plus, je meurs, je ſuis briſée.

MELCOUR.

Quoi donc?

Madame DE NOZAN.

Anéantie.

Elle ſe jette dans un fauteuil.

JULIE.

Et moi guère amuſée.
Comment avons-nous fait pour nous tirer de là?

Madame DE NOZAN.

C'eſt, je crois, un miracle; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y ſerions encor ſans monſieur de Terville.
Ah! comme il s'empreſſoit! & pour nous être utile.

Madame DE NOZAN.

Il s'eſt fort près de nous heureuſement trouvé.

Madame DE MELCOUR *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc?

MELCOUR.

Qu'eſt-il donc arrivé?

Madame DE MELCOUR *allarmée & prenant la main de ſa fille.*

Je vous l'ai déja dit, Monſieur; quelque folie.

Madame DE NOZAN *ſe levant.*

Quelque folie! un jour... le plus beau de ma vie!
Un triomphe! mon cœur, allons, repoſe-toi;
Tu dois être excédée & plus laſſe que moi.

Elle fait aſſeoir Julie.

JULIE.

Je le ſuis, il eſt vrai. Mon Dieu! quelle aſſemblée!
Quel tumulte!

Madame DE NOZAN *careſſant ſa niéce.*

Elle en eſt encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclairciſſez-nous.

Madame DE MELCOUR.

Mais vous m'allarmez fort.

Madame DE NOZAN.

Figurez-vous, ma ſœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

Madame DE MELCOUR.

Où donc?

Madame DE NOZAN.

Aux Thuilleries;
Un monde affreux.

Madame DE MELCOUR *pâliſſant.*

Toujours quelques étourderies.

Madame DE NOZAN.

J'ai peine à reſpirer : tout Paris étoit là,
Tout Paris en extaſe! il falloit voir cela.
Si vous ſaviez combien je vous ai deſirée!
Ah! que vous auriez vu votre fille admirée!
D'abord un, & puis deux, & puis vingt, & puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau raviſſant;
Je ne l'embellis point & je ne ſais pas feindre;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.

Ils accouroient en foule, & preſſés, coudoyés,
Se ſerroient, ſe heurtoient, s'élevoient ſur leurs pieds;
Les uns cauſeurs bruyans; les autres plus honnêtes
Regardoient en ſilence, & pardeſſus les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Madame aſſurément a lieu de triompher...
Vous expoſiez ma fille à ſe faire étouffer.

Madame DE NOZAN.

Etouffer eſt fort bon! Etouffer! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle! ils ſe rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'avanture eſt charmante & le récit m'en plaît.

JULIE *ſe levant.*

Oh! moi, je n'étois pas tout-à-fait ſi contente.
Pour la premiere fois je ſors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah! qu'il m'intimidoit!
Je ne ſavois d'abord pourquoi l'on regardoit;
Je regardois auſſi; je me ſuis apperçue
Que c'étoit moi: jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai penſé qu'ils ſe... mocquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne ſais quoi,
Etoient peut-être mal; je l'ai dit à ma tante;
Elle s'eſt miſe à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débaraſſer de ces gens curieux,
Je me détourne: bon! par-tout, par-tout des yeux;
Et, des miens, à la fin, je ne ſavois que faire.

MELCOUR *à Madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide?

Madame DE NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur ? Vous faiſiez face à tout ce monde-là ?

Madame DE NOZAN.

J'étois au Ciel.

Madame DE MELCOUR *à part.*

La folle !

Madame DE NOZAN *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte ; & vous devez comprendre
Que même un ſeul inſtant, je n'ai pu m'y méprendre.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Je le crois.

Madame DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des ſouris,
Des...

Madame DE MELCOUR.

Et ma fille eſt donc la fable de Paris !

Madame DE NOZAN.

La fable ! En vérité vous êtes fort à plaindre.

Elle ſe place entre M. & Madame de Melcour, les prend par la main & leur parle bas, en imitant les voix de pluſieurs perſonnes qui interrogent & qui répondent.

On diſoit : *elle eſt bien.* — *Mais elle eſt faite à peindre ;*

Quelle taille! — Et ces yeux! — Elle ſort du couvent;
Nous ne l'avions pas vue. — On ne voit pas ſouvent
De ces figures-là. — Quel air doux & modeſte!
Sa rougeur l'embellit. — Elle ſera céleſte.
— Elle l'eſt. — Ce doit être un bon parti. — très-bon.
— Seize ans? — au plus. Et puis on demandoit ſon nom,
Et quelqu'un vous nommoit. — *Cette Dame?* — *eſt ſa tante;*
Qui lui laiſſera bien dix mille écus de rente.
Baiſe-moi, mon enfant, tu les auras.

Elle la baiſe ſur les deux joues.

Madame DE MELCOUR *à Julie.*

Rentrez,
Et ne ſortez jamais ſans mon ordre.

Julie rentre.

SCENE VI.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

ADMIREZ
De quel ton...

MELCOUR.

Il eſt dur.

Madame DE MELCOUR.

Moi, je le trouve ſage,
Et je l'ai pris trop tard. Penſez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extaſe des ſots,
Toute cette folie enfin... qu'on exagere ?
Beau ſuccès ! beau début ! Madame, ſoyez fiere.
Il ne tient pas à vous, qu'en ce même moment,
Ma fille n'ait ſa part de cet enivrement ;
Que ſon petit orgueil & ſa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
— A ſeize ans !

Madame DE NOZAN.

Pourquoi non ? Le compte eſt merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux ?

MELCOUR *appercevant Terville.*

Paix.

SCENE VII.

Monſieur DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, M. de TERVILLE, Madame DE NOZAN.

TERVILLE.

MESDAMES, pardon ; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard ; mille gens, témoins de l'aventure,

Sont venus me rejoindre ; & pour m'interroger,
On me faiſoit auſſi l'honneur de m'aſſiéger :
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour & la fille & la mere,
Je croïois partager un triomphe ſi doux,
Madame. Votre fille enchante !.. comme vous,
Et vous ſaviez déja ſans doute la nouvelle,
On s'eſt hâté, je penſe ?...

Madame DE MELCOUR *ſéchement.*

Oui.

TERVILLE *cherchant des yeux Julie.*

Mais, Mademoiſelle ?

Madame DE MELCOUR.

Je vous ſais gré, Monſieur, de vos ſoins obligeans ;
Laiſſons cela, de grace.

MELCOUR *à part.*

Il eſt de ſottes gens !
Mon maudit Peintre !

Un Laquais paroît dans le fond.

Enfin le voici ; je m'étonne !

Madame DE MELCOUR *au Laquai*

Ah ! ne ſeroit-ce point ce Monſieur de Bayonne ?

MELCOUR.

A part.

Non. — Il vient à propos pour ma femme & pour nous.

SCENE VIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, TERVILLE, Madame DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, *précédé de deux Laquais qui portent un Tableau.*

VILMON *prenant Julie par la main.*

VENEZ, Mademoiſelle; on a beſoin de vous.

Madame DE MELCOUR, *au Peintre.*

Qu'eſt-ce?

MELCOUR *avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la ſcène.*

A part.

Votre bouquet. Obſervons.

Madame DE NOZAN *étonnée.*

Ciel! Julie!

Et ſa mere près d'elle.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Encore une folie!

TERVILLE

Regardant Julie & le tableau, bas à Vilmon.

Quels traits! elle eſt parlante.

Madame DE NOZAN *à Julie.*

O! ſi je ne craignois
De gâter la peinture, oui, je te baiſerois.

Elle approche pour baiſer le portrait, le Peintre l'arrête.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Quelle tête!

Madame DE NOZAN *au Peintre.*

Monſieur, j'en veux une copie.

Madame DE MELCOUR.

Madame, cette idée eſt de vous, je parie.

Madame DE NOZAN.

Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.

Madame de Melcour ſe retourne vers ſon mari.

MELCOUR.

Ni moi; c'eſt à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON *à Madame de Melcour, d'un air de bonhommie.*

Mais je la crois heureuſe.

Madame DE MELCOUR *avec une colere retenue.*

Heureuſe! j'oſe dire...
Oui, Monſieur, qu'elle eſt folle!... hé mais, c'eſt un délire.

VILMON.

A part.

Fort-bien; j'ai deviné.

Pendant cette Scène, Vilmon obſerve M. de Melcour qui écoute & regarde ſa femme d'un air inquiet.

Madame de Nozan contemple ſa nièce, la rapproche du tableau, la compare à ſon portrait, parle bas au Peintre, &c.

MELCOUR.

Mais voyez...

Madame DE MELCOUR.

Mais je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les Maîtres de Deſſin, de Muſique & de Danſe.

JULIE.

Je vous jure...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait, ſa tête en a tourné.
Comment ne pas ſentir?...

Madame DE NOZAN *la prenant par la main.*

Grondeuſe que vous êtes,
Regardez donc; mais c'eſt à renverſer les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Oui, la ſienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux ſcenes en un jour! l'une folle, bruyante,
L'autre, (pardon, Madame,) un peu moins indécente,
Et non moins dangereuſe. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau ſans ceſſe il faudra ſe mirer,
Se ſourire, en ſecret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agrémens pour vaincre ce modèle.

VILMON *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous ?...

Madame DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,
Et dissimulez mal votre plaisir extrême,
Et modestement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE *avec transport.*

Hé ! c'en est un aussi.

Sur un coup-d'œil de Vilmon il se reprend.

Bas à Julie.

Votre portrait... le vôtre.

Madame DE MELCOUR.

Oh ! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très-agréable,
Votre ton est poli, votre propos flatteur....

TERVILLE *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...

VILMON *l'arrête par un nouveau signe.*

Madame DE MELCOUR *à Terville.*

Je sais, je sais par cœur
Que tout portrait de femme est divin à votre âge :
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
Si le portrait ressemble, il est délicieux ;
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
Cela s'est dit par-tout; à quoi bon le redire?

LE PEINTRE.

Oh! je ne prétends pas, Madame, qu'on admire;
Mais, pour la reſſemblance...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il reſſemble; charmant,
Sublime! Permettez un conſeil ſeulement:
Ne nous peignez jamais de femme ſur copie;
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,
L'agrément de ſa mere. *A un Laquais.*
Allons ôtez cela.

On emporte le Tableau.

Madame DE NOZAN *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?
Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?..
Mais dites-moi, ma ſœur, qu'avez-vous donc? Quoi!
Qu'eſt-ce?
Faut-il pour ſon portrait attendre ſoixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds, elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches & naturelles,
Et de ces beaux ſourcils & de ces dents ſi belles,
De ce charmant viſage enfin que je lui voi,
Elle ſoit bien ridée & laide... comme moi?
Eh fi! cela ſeroit peut-être pittoreſque,
Mais croyez-moi, fort triſte.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Oh! je le croirois preſque.

MELCOUR *d'un ton honnête au Peintre.*

Vous avez fait, Monſieur, un excellent tableau.

Madame DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE *à M. de Melcour.*

Je ne ſuis ni La Tour, ni Vanlo,
Mais je crois ceci bon ; ſouffrez que j'en diſpoſe,
Et qu'au premier ſallon, Madame, je l'expoſe.

Madame DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.
Au premier ſallon !

VILMON.

Oui.

Madame DE MELCOUR *très-vîte.*

Monſieur, ma fille & moi
Nous n'irons pas groſſir cette foule... imbécille
De portraits, qui placés, preſſés, rangés en file,
De leurs cadres dorés ſortent de toutes parts,
Et dès l'eſcalier même aſſiégent nos regards.
Eh ! Meſſieurs, voulez-vous une ſolide gloire ?
Donnez dans vos ſallons de grands tableaux d'hiſtoire,
Non des têtes de femme & de marmots d'enfans.

LE PEINTRE *ſouriant d'un air malin.*

Les hommes ſont, Madame, un peu plus indulgens.

Madame DE NOZAN.

On vous diſtinguera, j'y menerai Julie...

Madame DE MELCOUR *à part.*

Non.

Madame DE NOZAN.

Vous ſerez vengé.

MELCOUR, *au Peintre.*

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots ;
Daignez me ſuivre.

M. de Melcour ſort avec le Peintre.

Madame DE NOZAN.

Et moi, j'ai beſoin de repos,
Regardant Julie. A part.
Grand beſoin ; elle auſſi ; viens. Le ſang me pétille.
Bas à Madame de Melcour.
Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.
Elle emmene ſa nièce.

TERVILLE, *à part, en regardant Julie & ſa mere.*

Ah Dieux !

Vilmon accompagne Madame de Nozan, & Terville Julie.

Madame DE MELCOUR.

Mademoiſelle, arrêtez ; un moment.

Terville ſort, Julie revient vers ſa mère.

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, JULIE.

Madame DE MELCOUR, *après avoir regardé ſa fille quelque tems en ſilence.*

JE ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorſque j'ai la migraine,
Dans des Jardins publics donner vîte une ſcène,
Perdre à votre toilette un demi jour au moins...
Éparpiller le tems en mille petits ſoins.
Comme vous voilà miſe! & ce bel étalage,
Cet immenſe panier!... coëffée à triple étage!
Il faut, Mademoiſelle, il faut vous préparer
A ne ſortir, reſter, vous coëffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi ſeule, entendez-vous? je n'excepte perſonne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...
Julie fait deux pas.
Que vous négligez fort ainſi que le deſſin.
Et, n'allez pas penſer que cela vous reſſemble;
C'eſt que tout eſt flatté, les détails & l'enſemble,
Tout.

JULIE *à part & pleurant preſque.*

Terville du moins n'entend pas.

Madame DE MELCOUR.

Ce regard!

Là,

Là, cet air !... Puis-je donc vous mener quelque part ?

Julie a le cœur gros, eſt prête à pleurer ; ſa mere attendrie lui prend la main & dit d'un ton plus doux :

Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'uſage
Dont on berce partout les filles de votre âge ;
Et... baiſez-moi.

Appercevant ſon mari.

Rentrez.

Julie ſort, M. de Melcour remarque ſon air abattu & s'arrête un inſtant.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

JE puis enfin parler,
Nous voilà ſeuls ; j'ai cru devoir diſſimuler,
Pour ne pas éclater j'ai gardé le ſilence.

Madame DE MELCOUR.

Je me ſuis fait, Monſieur, la même violence
Pour ne pas éclater ; entre nous, ce portrait,
N'a pas le ſens commun, je le dis à regret.

MELCOUR *d'un ton ſec.*

Madame, j'avois cru vous plaire & vous ſurprendre,
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liſte des partis?..

Madame DE MELCOUR.

La liſte!

MELCOUR.

Ils ſont nombreux.

Madame DE MELCOUR.

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons; puiſqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de ſa beauté commence à ſe répandre...

Madame DE MELCOUR.

Vîte, voyons.

MELCOUR.

D'abord, Monſieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, &...

Madame DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en diſpenſerez. On le dit très-aimable,
Mais tous ces meſſieurs-là ſont d'un luxe effroyable;
On en cauſe, on en rit, on en eſt fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

Madame DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué

Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... ſottiſes connues.

MELCOUR.

Celui que je propoſe eſt modeſte & rangé.

Madame DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; paſſons.

MELCOUR.

Monſieur de Norangé,
Jeune & brave Officier, qui dans pluſieurs affaires...

Madame DE MELCOUR.

Oh! je reſpecte fort meſſieurs vos Militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, & j'ai ſu quelquefois
Qu'avec de tels maris on eſt veuve ſix mois.
Un Héros... ne vit guère; ou s'il revoit ſa femme,
Monſieur arrive un jour au lever de Madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ſes exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement!

Madame DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus ſage.

MELCOUR.

Que la Beauté du moins ſoit le prix du courage;
Et ne condamnez point, Madame, au célibat
Les appuis généreux du Trône & de l'État.

Madame DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;

Que je ne paſſe point l'autre, je vous ſupplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR *d'un air d'humeur très-marqué.*

Eh bien, ne tremblez pas;
Mais vous déchirerez ainſi tous les états.
Il n'en eſt pas un ſeul, ſi l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la ſatyre.

Madame DE MELCOUR.

Après.

M. DE MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu, bien à la Cour?

Madame DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je penſe, un peu moins que les autres.
Ma fille, un grand Seigneur! Quels projets ſont les vôtres?
Je lui veux un mari qui ſache au moins l'aimer,
L'aimer quoique ſa femme; & vous m'allez nommer
Un homme de la Cour!

MELCOUR *étonné de ces refus continuels, la regarde un inſtant.*

Enfin...

Madame DE MELCOUR.

Mais cette liſte
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triſte...

Madame DE MELCOUR.

Le Préſident? ſortir pour aller au Palais,
Rentrer, dîner en poſte, & ne ſouper jamais;
Un Préſident qui ſoupe eſt un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas ſouper!...

Madame DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;
Mais tant ſoit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des loix,
Des tours & des détours, qu'ils plaident pere, mere,
Enfans, petits-enfans: ſi ma fille m'eſt chere,
Les procès me font peur.

MELCOUR *s'emportant.*

Quel diable de travers!
Votre eſprit eſt grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire;
Vous reculez de peur au nom du Militaire;
L'homme de Cour, titré, n'en a pas plus d'accès;
A tous les Préſidens vous faites le procès:
Il ne nous reſte plus, Madame, que l'Egliſe.

Madame DE MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le diſe,
Monſieur? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR *étonné.*

Vous?

Madame DE MELCOUR.

Moi; naiſſance, biens, mœurs, tout eſt aſſorti.

MELCOUR *d'un air de joie.*

Terville ſûrement?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Point. L'homme à qui je penſe
N'ira pas diſſiper un héritage immenſe,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer ſa femme, ſes enfans,
Des querelles d'autrui ne ſe mêlera guères,
Et donnera ſon tems à ſes propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

C'eſt-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ſes biens, je vais vous en inſtruire,
Vous montrer ſes papiers; mais... ſouffrez qu'on reſpire;
Ma tête, & tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'eſt connu?

Madame DE MELCOUR.

Un peu; venez.

Elle porte une main ſur ſa tête, & appuie l'autre ſur le bras de M. de Melcour.

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas! a trop bien vu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE *à elle-même.*

Ciel!

TERVILLE *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON *à lui-même.*

Se peut-il?

TERVILLE *à Vilmon.*

Une mere!

Enfin, vous entendez.

JULIE *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Point. L'homme à qui je penſe
N'ira pas diſſiper un héritage immenſe,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer ſa femme, ſes enfans,
Des querelles d'autrui ne ſe mêlera guères,
Et donnera ſon tems à ſes propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

C'eſt-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ſes biens, je vais vous en inſtruire,
Vous montrer ſes papiers; mais... ſouffrez qu'on reſpire;
Ma tête, & tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'eſt connu?

Madame DE MELCOUR.

Un peu; venez.

Elle porte une main ſur ſa tête, & appuie l'autre ſur le bras de M. de Melcour.

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas! a trop bien vu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VI[illegible]MON, [illegible]DE
TERV[illegible].

JULI[illegible] *même*

CIEL!

TERV[illegible] *à lui-*
J'en deviend[illegible]

VIL[illegible] *à lui-*
[illegible] peut[illegible]

TEF[illegible] E[illegible]re!

vous ent[illegible]

J[illegible] *à*

Madame DE MELCOUR *ſouriant.*

Point. L'homme à qui je penſe
N'ira pas diſſiper un héritage immenſe,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer ſa femme, ſes enfans,
Des querelles d'autrui ne ſe mêlera guères,
Et donnera ſon tems à ſes propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

C'eſt-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ſes biens, je vais vous en inſtruire,
Vous montrer ſes papiers; mais... ſouffrez qu'on reſpire;
Ma tête, & tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'eſt connu?

Madame DE MELCOUR.

Un peu; venez.

Elle porte une main ſur ſa tête, & appuie l'autre ſur le bras de M. de Melcour.

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas! a trop bien vu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VILMON, M. TERVILLE.

JULIE *à elle-*

CIEL!

TERV

J'en devi

V

T

Enfin, vo

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monſieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'eſt que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu Mademoiſelle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent; & vous deviez prévoir,
Monſieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON *à lui-même.*

Un homme de Province!

JULIE.

Oui, ma mere eſt entrée
Avec un grand Monſieur qui m'a déſeſpérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en ſais rien encor, mais... je ne le crois pas,
Mais je ſais qu'il m'épouſe.

TERVILLE.

Ah Dieux! Mademoiſelle,
Vous n'y conſentez point. Jurez d'être fidele,

Et de le bien haïr & de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage ?

JULIE *d'un air timide.*

Oh ! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi !
Jugez de ſon courage à cette voix tremblante.

TERVILLE *impétueuſement.*

Si j'allois me jetter aux genoux de ſa tante ?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'eſt pas fort épriſe de vous ;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette nièce ſi chère,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mere.
Oh ! c'eſt un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.
Depuis deux mortels mois je les ai trop ſuivis.
Courtiſan aſſidu... (d'une mere cruelle,)
Je ſouffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,
Lui dis qu'elle eſt charmante ; &, d'après ce beau plan,
J'ai ſu m'indiſpoſer madame de Nozan,
Je brûle, & je me tais ; le beau-pere l'ignore :
Préſentement, Monſieur, faut-il attendre encore,
Pour demander ſa main, qu'un autre ait épouſé ?
Me le conſeillez-vous ?

VILMON *après avoir héſité en apparence.*

Non; rien de plus aiſé
Que d'avoir leur aveu, c'eſt celui de la mere
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh ! laiſſez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que ſon beau mariage
N'a pas le ſens commun.

JULIE.

Oui ; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne ſe fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer ſon gendre avant une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup ſûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu! je ſais tout ce qu'il faut lui dire;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oſer la contredire?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parens
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfans.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE *s'enfuyant.*

Ciel!

Ils ſortent par deux côtés oppoſés, Vilmon rit de leur fuite.

SCENE II.

VILMON *ſeul.*

MAis elle eſt ſurprenante.
L'établir à l'inſçu de Melcour, de ſa tante !
Ah ! j'entends : nous voulons l'éconduire au plutôt,
Nous voulons devenir grand'mere incognito.
— Eh quoi ? Jerſac !

SCENE III.

Madame DE MELCOUR, JERSAC, VILMON.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon.*

MOnsieur, vous venez de me rendre
Un ſervice important, & je vous dois mon gendre.

VILMON *à Jerſac.*

Quoi ! c'eſt vous ; c'eſt Monſieur, qui...

JERSAC *très-content & affectueux.*

Moi-même, oui vraiment,

Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plutôt ; Madame exigeoit le ſilence.
Je m'empreſſe du moins à vous remercier.
C'eſt à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître & Madame & ſa fille,
Et bien-tôt, grace à vous, je ſuis de la famille.

VILMON *à part.*

Bien-tôt ! Et grace à moi !

JERSAC.

Monſieur connoît mon bien.

Madame DE MELCOUR.

Monſieur m'a fort vanté ſa Terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon ! je l'y fis un jour ſouper avec des femmes ;
Même il y fut charmant, très-goûté de nos Dames.

Madame DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma Charge, un aſſez bon effet ;
Entre les mains d'un homme, on ſait bien ce que c'eſt.
Ma maiſon de campagne auſſi, vous l'avez vue ?

VILMON *diſtrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois ! elle vous eſt connue.

VILMON *à part.*

O ! dans quel maudit piége elle a ſu m'engager !

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaſte potager,
A Madame de Melcour.
Cinq cents arpens de bois mis en coupe réglée.
A Vilmon.
Plus, ma Terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec ?

JERSAC.

Très-bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin ; vous en boirez.

VILMON *toujours diſtrait.*

Fort bon.

JERSAC *à Madame de Melcour.*

C'eſt un fief, & ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite Terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme ; & puis, pour dernier lot,
Deux parens dont j'hérite... & qui mourront bien-tôt.

VILMON.

Vous avez leur parole ?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaiſe,
L'un a quatre-vingt ans, l'autre ſoixante & ſeize.
A Madame de Melcour.
La tante ? Sur ſon bien on peut compter ?

Madame DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'eſt plus... très-jeune.

VILMON.

Elle eſt très-verte encor.

A part.

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

A Jerſac.

Il faut malgré ſon bien, lui permettre de vivre.

JERSAC *riant.*

Il eſt vrai qu'aux parens on doit quelques égards.
--J'ai vû deux fois la niece. Ah! les plus beaux regards!..

VILMON *à part.*

Bon!

JERSAC.

Une taille!

VILMON *malignement.*

Un teint.

JERSAC.

Les roſes du bel âge.

Madame DE MELCOUR.

Les roſes? la beauté n'eſt qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La ſienne durera.

VILMON.

Croyez-vous?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit !

JERSAC.

Nos Dames de Bayonne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

Madame DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeller grand-mere.
De ses petits-enfans on est, je crois, bien fiere !

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

Madame DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble !
Qui m'eut dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je ferois à Paris marié de sa main ?

Il lui serre tendrement la main & s'en va.

VILMON *à part.*

Marié de ma main ; c'est moi qui le marie !

SCENE

SCENE IV.

Mde DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

MAis, eſt-ce tout de bon ? Eſt-ce plaiſanterie ?
J'entends déja des cris ſur cet enlévement.
Sa tante qui l'adore...

Madame DE MELCOUR.

Eh ! c'eſt précîſément
Sa tante qui l'adore & la gâte ſans ceſſe,
Que je dois ſenſément ſéparer de ſa niéce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choiſiſſés dans Paris...

Madame DE MELCOUR.

Dans Paris ! pour y voir
Mille travers ? des fats blaſés dès leur jeuneſſe,
Ne pouvant rien aimer pas même une maîtreſſe,
Des ſottiſes de mode, un tas de jeunes fous,
Très-prodigues amans, très-volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenſes,
Des enfans renommés par cent extravagances,
En proie aux uſuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leurs parens.
Avouez : cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux ?

Madame DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, Madame,
On n'eſt pas plus farouche.

Madame DE MELCOUR.

Un fat eſt moins court ;
On y rougit du vice & non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes ;
Au lieu de parler bals, ſoupers, *proverbes*, fêtes,
On penſe à des devoirs, on vit chez ſoi, content ;
Peut-être un agréable eſt là moins important ;
En revanche on y voit des époux & des peres,
Plus de bonheur, & moins de riens & de miſeres.

VILMON.

Mais...

Madame DE MELCOUR.

Je l'ai réſolu.

VILMON.

Mais...

Madame DE MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*
Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

Madame DE MELCOUR *apres un ſilence.*

Sauriez-vous un parti ?

VILMON.

Peut-être.

Madame DE MELCOUR.

Qui ?

VILMON.

Terville.
—Vous riez ? moi, je crois qu'il ſeroit difficile
De trouver mieux ; bien né, jeune, riche.

Madame DE MELCOUR.

Oui vraiment.

VILMON.

D'une figure...

Madame DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un eſprit...

Madame DE MELCOUR.

Charmant.
Dites, ſi vous voulez, qu'il eſt peut-être unique,
Empreſſé ſans fadeur, gai ſans être cauſtique,
Le meilleur ton, par-tout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les graces de ſon âge & la raiſon du vôtre.

VILMON *ſouriant.*

Eh bien ! convenez-en, ce gendre éclipſe l'autre.

Madame DE MELCOUR *ſouriant auſſi.*

Il ne le ſera point.

VILMON.

Il vous convient.

Madame DE MELCOUR.

Très-fort.

VILMON.

Vous le voyez ſouvent.

Madame DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

Madame DE MELCOUR *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

Madame DE MELCOUR *piquée.*

Oh ! point du tout.

VILMON.

Peut-être

Ses aſſiduités...

Madame DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître ;

Il aime ailleurs ; adieu. Vous qui ſavez tout voir,

Vous auriez dû, Monſieur, vous en appercevoir.

En riant.

Cette difficulté, je crois, n'eſt pas légère.

VILMON.

A part.

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

Haut.

Il aime ailleurs ?

Madame DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, ſans doute ?

Madame DE MELCOUR *ſouriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris ?

Madame DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon ;
Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne ſe dérange un peu ; mais...

VILMON.

Vous ſerez cruelle.

Madame DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON.

A part.

Maudits conſeils !

SCENE V.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON *appercevant Terville, à part.*

JUSTEMENT le voici.
Bon.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON *en ſortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...

SCENE VI.

Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

Madame DE MELCOUR *va pour ſortir.*

TERVILLE *timide & embarraſſé.*

DAIGNEREZ-VOUS m'entendre, Madame?.. je veux... j'oſe... oui, je dois vous apprendre

Un ſecret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;
Si je differe encor...

Madame DE MELCOUR *ſouriant.*

Ce ſecret m'eſt connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes diſcours ont pu vous en inſtruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire ;
Non, vous ne ſavez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'eſprit,
De graces ? décidez du bonheur de ma vie ;
Mon ſort dépend de vous.

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

De moi ? quelle folie !

A part.

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, ſe déclarer en forme.

Haut.

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain eſpoir.

TERVILLE.

O Ciel !

Madame DE MELCOUR *d'un air noble & preſque ſérieux.*

Finiſſons ; à mon gré,
Tout ce petit roman a déja trop duré,
Trop ; & puis, ce beau feu (que je crois très-ſincère,)
A Monſieur de Melcour ne peut-il pas déplaire ?

TERVILLE.

Il l'ignore ; d'ailleurs, il partage vos goûts ;
Il eſt ſi complaiſant, a tant d'égards pour vous !

Madame de MELCOUR *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards ! tant d'égards ! l'expreſſion m'étonne.
Vous appellez égards !.. elle eſt neuve, très-bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, Madame, eſt cruelle pour moi ;
Décidez, prononcez.

Madame DE MELCOUR.

Terville, je ne doi,
Ni ne puis vous entendre ; il faut que je vous laiſſe.

TERVILLE.

Je connois mon rival ; je ſais votre promeſſe
Et vos engagemens ; vous me ſacrifiez ;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

Madame DE MELCOUR.

Quoi ! des engagemens ! un rival ! mais quel ſtile !
Je ne vous entends plus ; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le ſuis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin eſt le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

Madame DE MELCOUR *très-étonnée.*

Ma fille !

TERVILLE.

Je l'adore.

Faut-il vous le jurer, vous le redire encore ?
Je l'ai vue au couvent & l'aime pour jamais.
A ſon premier regard je ſentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortenſe, d'Emilie ;
Je repouſſai cet oncle, & parlai de Julie :
Ne m'en ſachez pas gré, c'eſt qu'elle éclipſe tout.
Seule, ſeule à mes yeux, je la voyois par-tout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je penſe.
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels ;
Ne me ſuppoſez point des projets ſi cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un & l'autre,
Vos goûts ſeront nos goûts ; votre maiſon, la nôtre.

Après une pauſe.

Quoi ! vous m'abandonnez à tout mon déſeſpoir !

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond ſe tournant vers la couliſſe.*

NON, Monſieur de Jerſac, non. Je prétends la voir.

Elle s'avance & s'arrête voyant Terville qui s'eſt jetté une ſeconde fois aux pieds de Madame de Melcour.

TERVILLE.

Vous ne me dites rien ! Il y va de ma vie.

Madame DE NOZAN *très-étonnée.*

Fort bien!

TERVILLE *ſe relevant.*

Parlez pour moi, Madame, je vous prie.

Madame DE NOZAN *avec indignation.*

Perd-il la tête? allez.

TERVILLE.

Juſte Ciel! — Je ne voi
Qu'un ſeul homme qui puiſſe avoir pitié de moi;
Courons. *Il ſort.*

Madame DE NOZAN *le ſuivant de l'œil.*

Mais en effet!

SCENE VIII.

Madame DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN.

LA découverte eſt bonne:
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.
On veut plaire, on s'expoſe; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenans, & de plus, enhardis.
Très-pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent ſupplier qu'on daigne les entendre,

Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux;
Les étourdis font bien, oui, le tort n'eſt pas d'eux;
On quête adroitement ces belles entrepriſes;
Je n'entendis jamais, moi, de telles ſottiſes.

Madame DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit?

Madame DE NOZAN.

Ce bruit?

Madame DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous?

Madame DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ſes propos ſi doux,
De ſes ſouris flatteurs, de ſes coups-d'œil, des vôtres;
Et d'égards pour vous ſeule & d'oubli pour les autres,
Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
Ou ne voient qu'un objet. Ces tranquiles maris!
Non... que j'oſe penſer...

Madame DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

Madame DE NOZAN.

Le traître! & pas un mot, une douce parole
A ma charmante niéce! entre ces deux portraits,
Monſieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits
Vos traits ſeuls le charmoient. Qu'il a ſu me déplaire!

Madame DE MELCOUR *très-vivement.*

Et vous aviez raiſon.

Madame DE NOZAN *à demi-voix.*

Vous qui feriez ſa mere.

Le petit ſot!

Madame DE MELCOUR.

Sa mere!

Madame DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Baïonne, à Pekin; mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

Elle eſt interrompue par M. de Melcour.

SCENE IX.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

MELCOUR *avec joie.*

ON ſe querelle encor? Quoi! qu'eſt-ce que ceci?
Eh, félicitez-vous; excellente nouvelle!

Madame DE NOZAN.

A part. *A Melcour.*

Ces maris ſont plaiſans! excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Écoutez, écoutez: Terville eſt amoureux.

Madame DE MELCOUR *d'un air tranquile.*

Monſieur, je le ſavois.

MELCOUR.

Nous ſommes trop heureux;
Mais épris comme un fou, comme on l'eſt à ſon âge.
Il preſſe, il ſollicite, il veut en mariage...

Madame DE NOZAN.

En mariage! qui ?

MELCOUR.

Julie.

Madame DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!
Quoi, Julie!

Madame DE MELCOUR *avec un ſourire forcé.*

Oui, Julie.

Madame DE NOZAN.

O Ciel! pardon, ma ſœur,
Pardon. J'ai pu penſer, (n'étiez-vous pas ſurpriſe ?)
Que c'eſt vous qu'il aimoit! je me ſuis bien mépriſe.
Mais comme il étoit tendre! & moi, je vous ai dit!...
Me pardonnerez-vous ? j'avois perdu l'eſprit.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je ſuis injuſte, extravagante.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Étourdie.

Madame DE MELCOUR.

Eh oui.

Madame DE NOZAN.

Preſque méchante,
Vous devez m'en vouloir.

Madame DE MELCOUR.

Eh non.

Madame DE NOZAN.

J'ai des remords.

Madame DE MELCOUR.

Gardez-les, tout eſt dit.

Madame DE NOZAN.

Oh! lorſque j'ai des torts,
Je ſais les réparer & bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Par d'autres.

Madame DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR. *très-étonné.*

Quels diſcours ſont les vôtres?
Quelle énigme!

Madame DE NOZAN.

Monſieur, rien ne peut m'excuſer.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuſer
Juſqu'à croire Terville... occupé de Madame.

Bas à M. de Melcour.

Elle eſt bien; mais ma niéce.

Madame DE MELCOUR *ſe rapproche & entend ; à part.*

Impertinente femme !

Madame DE NOZAN.

J'ai penſé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma niéce
Et qu'on vous parle d'elle ; adieu. *Elle s'en va.*

Madame DE MELCOUR *à part.*

Cruelle eſpéce !

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plutôt ;
Mais vous, qui le ſaviez, pourquoi n'en dire mot ?

Madame DE NOZAN *revenant & prenant Madame de Melcour par la main.*

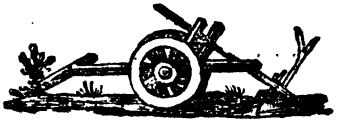
Vous m'avez pardonné, ma ſœur, cette mépriſe ?
Point de rancune.

Madame DE MELCOUR.

Encor ?

Madame DE NOZAN.

Mon Dieu ! quelle ſottiſe !
Mille, mille pardons.



SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR *regardant au fond du Théâtre.*

Elle va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. — Elle eſt un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fonds. O ça, ce mariage...

Madame DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler?

MELCOUR.

N'eut-il que l'avantage
De fixer près de vous...

Madame DE MELCOUR.

Bon! unir deux enfans!
A-t-on un caractere, une tête à vingt ans?
Le beau projet! Monſieur, c'eſt immoler Julie,
C'eſt unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR *vivement.*

C'eſt faire leur bonheur : Terville en eſt charmé;
Terville l'aime trop, pour n'en pas être aimé.

Madame

Madame DE MELCOUR *vivement.*

J'entends ; c'eſt pour cela que je la lui refuſe.
Ces belles paſſions dont l'éloquence amuſe
Feront bien réuſſir des contes, des romans,
Des mariages, non ; je crains les engoûmens.
Faut-il s'idolâtrer avant de ſe connoître ?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer ?

Madame DE MELCOUR.

Peut-être.
Ces nœuds ſeroient plus ſûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroiſſent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me ſemble,
Leur demander d'abord ſi l'amour les raſſemble,
Si par enthouſiaſme ils viennent ſe lier...

MELCOUR *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui* : vîte les renvoyer.

Madame DE MELCOUR.

Sans doute. — Eſt-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide ?

Avec chaleur.

Une telle union veut un eſprit ſolide.
L'avenir, l'avenir : voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conſerver, des enfans à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illuſtre,
Des poſtes importans & qui donnent du luſtre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs ;
C'eſt ce dont il s'agit, & de tendres amans
S'inquiettent fort peu de tout cela, je penſe.

Elle ſe détourne pour ſortir ; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête & paroît l'écouter avec impatience.

MELCOUR.

Très-bien ! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, Madame, & plus de ſentiment,
Croyez-moi ; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités & non pas aux affaires.
Eh, pourquoi n'eſt-il plus d'enfans, d'époux, de peres ?
Pourquoi même ces noms ſont-ils preſque ignorés ?
C'eſt qu'un vil intérêt nous a dénaturés,
C'eſt que, grace à l'orgueil, l'hymen même eſt avare ;
C'eſt qu'on unit les biens ; les cœurs, on les ſépare.

Madame DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défens d'aimer.
Et puis votre Terville a trop ſu m'allarmer ;
Sa fièvre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la ſienne.
Si comme moi, Monſieur, vous l'aviez entendu !
Tenez, il étoit là, gémiſſant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimant ſon délire,
Criant, n'écoutant rien ! *A demi-voix.*
Puiſqu'il faut vous le dire
Cela faiſoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'eſt ainſi
Que je viens de le voir & j'en étois ravi.

Madame DE MELCOUR.

Ravi !

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de ſi funeſte ?

Madame DE MELCOUR.

Monſieur, l'amour finit, le caractère reſte,
Et de ces cœurs brûlans il faut ſe défier.
Lui-même il aideroit à me juſtifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'eſt long-temps extrême ;
C'eſt ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime,
Qu'il l'épouſe, & demain ſa ſenſibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité ;
D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh ! je ſens tout le prix d'un être raiſonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avoûrai pourtant,
D'un cœur ſenſible & chaud le mien eſt plus content ;
Ces cœurs-là ſont les bons. Eh ! d'abord ils préviennent ;
Ils peuvent s'égarer ; mais bien-tôt ils reviennent ;
Juſques dans leurs écarts eſtimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconſtant auroit encor pour elle
Les ſoins d'un cœur honnête & d'un ami fidele.
Bref, ce Monſieur Jerſac eſt ici peu connu ;
Il arrive... d'hier ! à peine l'ai-je vu,
Une charge, du bien ; quels titres pour nous plaire !
Terville eſt eſtimé, Madame ; il vous révére,
Votre ſœur eſt pour lui, je l'aime & je le dois ;
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

Madame DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, Monſieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne ſoit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

Madame DE MELCOUR.

Terville...
Ne le ſera jamais ; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,
Vous voilà réſolue ?

Madame DE MELCOUR.

Oui, tel eſt mon deſſein...
Que rien ne peut changer, ni ma ſœur, ni vous même.

Elle veut ſortir.

MELCOUR *l'arrête, & après un ſilence :*

Julie eſt votre fille, il eſt vrai, mais je l'aime ;
Mais de ſes premiers ans mes yeux furent témoins,
Elle eſt la mienne auſſi : tendreſſes, maîtres, ſoins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, perſonne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'oſai me préſenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter ?
Celle de voir un jour dans la même famille,
Les fils d'un ſecond lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens ;
J'ai défendu ſes droits, j'ai même accru ſes biens,
Vous m'avez vu ſon pere, & non pas ſon beau-pere :
Je ſaurai l'être encor.

Madame DE MELCOUR.

Ne ſuis-je point ſa mere ?

Et, ſi je peux ſouſcrire à cet éloignement,
Si mon cœur ſe réſout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me bleſſe.

Madame DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, Monſieur, je ſuis maîtreſſe;
Et maîtreſſe abſolue.

Elle veut ſortir.

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour ſon bonheur,
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on par-tout? que c'eſt-là mon ouvrage;
Qu'une ame intéreſſée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, & ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuſeroient d'une coupable adreſſe,
D'autres, plus indulgens, d'une lâche foibleſſe.

Madame DE MELCOUR.

Le monde eſt ridicule, injuſte, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici préſentement ce qu'il diroit de vous.

Madame DE MELCOUR.

Je ſais le mépriſer, & m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a ſans doute une excellente mere,

Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps,
Que peut-être elle a tort d'avoir déja ſeize ans,
Que de jeux, de plaiſirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïſſez pas de vous voir adorée...
Eh ! que ſais-je ? Madame, ils ſeroient aſſez fous
Pour aller vous prêter des ſentimens jaloux.

Madame DE MELCOUR.

Quoi, Monſieur !...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici perſonne ne l'a vue ;
Vous avez tout-à-coup ſuſpendu vos concerts ;
Vos ſoupers, ſi brillans, ſont aujourd'hui déſerts ;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La ſcene du tableau, celle des Thuilleries,
Et Terville éconduit, & Jerſac préféré :
Faut-il vous parler net, enfin ? — Je les croirai,
Si je ne ſuis ici détrompé par vous-même.

Madame DE MELCOUR *prête à ſortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de ſyſtême,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A Monſieur de Jerſac faire un ſot compliment,
Le chaſſer, accepter un étourdi pour gendre,
De vos ſoupçons, Monſieur, rien ne peut me défendre,
Et j'oſe m'y livrer.

Madame de Nozan reparoît & s'arrête dans le fond.

Au ſurplus, je vous voi
Vous, Madame, Vilmon, tous ligués contre moi ;

Mais ma fille peut-être obéit à ſa mere,
Je diſpoſe des biens que m'a laiſſés ſon pere,
J'ai mon avis auſſi, j'ai des droits, un pouvoir,
D'un ton plus doux.
Et je m'en vais ſonger à les faire valoir.

SCENE XI.

M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Ils ſe regardent quelque tems d'un air triſte ſans ſe parler.

Madame DE NOZAN.

Quoi ! je viens de donner une fauſſe eſpérance
A notre chere enfant !

MELCOUR.

Dieux, quelle préférence !
Quel hymen ! comme vous, j'en gémis ; mais hélas !
Madame, elle le veut.

Madame DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas,
Cela ne ſera pas. Monſieur gémit, ſoupire !

MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit ?..

Madame DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire !
Ces maris ! ils ont tous l'orgueil de commander,

Et quand il faut vouloir ne ſavent que céder.

En ſe retournant.

Mais c'eſt être à la fois ridicule & barbare,
Madame. — On nous l'enleve ! ô Ciel ! on nous ſépare !

A Melcour.

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, Madame ma ſœur.
Je cours chez nos parens, chez tous; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau Provincial ! Oh ! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre ! Ils ſeront effrayés
De cet enlevement. A Bayonne, ſon gendre !
Je voudrois, par plaiſir, qu'il fut-là pour m'entendre.
Si je ne réuſſis... mais je réuſſirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vîte, le moment preſſe,
Allons. — Ma pauvre nièce, hélas ! ma pauvre nièce !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE *s'avançant peu à peu, & regardant derriere elle.*

Ah ! Terville... monſieur, j'ai peine à reſpirer.
Je m'échappe un inſtant, je vais vîte rentrer.
C'eſt la premiere fois... je ſuis toute tremblante,
Que je vous parle ſeule.

TERVILLE.

Eh bien donc ? votre tante ?

JULIE *toujours l'air inquiet, regardant derriere elle à droite & à gauche, même jeu pendant toute la Scene.*

Ma tante ? Elle eſt ſortie, & tarde à revenir.
Mais ma mere ! grand Dieu, que vais-je devenir ?
Elle m'a dit encore, & même avec colere...

TERVILLE.

D'épouſer ce Jerſac ?

JULIE.

Et puis d'un ton févere,
Très-sec... m'a dit de vous. Oh! bien du mal. — hélas!
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, Mademoiselle...

JULIE *toujours allarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi, que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instans.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans!
Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractere,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guere;
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée & j'ai dit (devant elle).

Que vous me paroiſſiez plein de ſens, de raiſon,
Et qu'elle ſe trompoit.

TERVILLE *lui baiſe la main avec tranſport.*

Eſt-ce tout ?

JULIE.

Mon Dieu non,
Et tout cela n'eſt rien, ou du moins peu de choſe,
Près du dernier reproche.

TERVILLE *effrayé.*

Et quel eſt-il ?

JULIE *pleurant preſque.*

Je n'oſe,
Je n'oſe vous le dire ; il m'a percé le cœur.

TERVILLE *avec plus d'effroi.*

Qu'eſt-ce donc ? Ciel ! d'abord ce n'eſt rien ſur l'honneur.

JULIE.

Mon Dieu ſi.

TERVILLE.

Comment donc ! parlez, je vous conjure ;
L'honneur !

JULIE.

C'eſt qu'elle croit, que dis-je ? elle m'aſſure
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bien-tôt ?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE *souriant.*

Non, elle veut par-là, colorer ſes refus...

JULIE *l'interrompant.*

Elle m'a dit auſſi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, & qui ſans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raiſon.

TERVILLE *avec chaleur.*

O Dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice eſt viſible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût poſſible.
Ciel! plus cruellement peut-on me ſoupçonner?
Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... & la vie.
Je ceſſerois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi! — Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer,
Qui veut-elle que j'aime, ou que je puiſſe aimer,
Si jamais... je ne puis achever; la parole
Me manque à cette idée; elle eſt cruelle & folle.

JULIE.

Je le penſe de même.

TERVILLE.

Allons, raſſurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
Sa vue avec bonté ſur moi s'eſt attachée,
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée:
Mais tout-à-coup... Monſieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais ?

JULIE.

Mais

Elle m'a défendu de vous parler jamais.

Elle fuit.

Ne me retenez pas, elle peut nous ſurprendre.

TERVILLE *la retenant.*

Un mot.

JULIE *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel ! je crois l'entendre.

Elle fuit très-vîte juſqu'au fond du Théâtre, & apperce-vant ſa tante, elle s'arrête & revient peu-à-peu.

SCENE II.

JULIE, Madame DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

Madame DE NOZAN *ſans ſe montrer.*

J'Ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.

Elle entre.

Ah bon Dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!
Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre Comteſſe, à peine réveillée,
Paſſant les nuits au jeu. J'entre, on me fait aſſeoir,

Quoi ! ſi matin ! Matin ! à ſept heures du ſoir :
Baillant, frottant ſes yeux : *La petite eſt jolie,*
Je l'aime, votre niéce ; eh bien, on la marie ?
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps, m'explique & l'invite à courir,
A me ſuivre par-tout. *Moi ! pour un mariage ?*
M'en mêler ! non, Madame, il faut bien du courage
Pour marier les gens.

TERVILLE *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre Magiſtrat ?

JULIE.

Eh bien ?

Madame DE NOZAN.

Avoit encor ſa robe & ſon rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

Madame DE NOZAN.

Je vous en félicite.
Monſieur le Préſident me pérore ; il me cite
Des loix ! *La loi, Madame ; ordonne expreſſément...*
— Qu'une mere, Monſieur, très-ridiculement
Diſpoſe de ſa fille ? — Oui, telle eſt l'ordonnance.
Que de ſe marier l'enfant eut la licence,
Ce ſeroit pis encor.

TERVILLE *criant.*

Mais, Monſieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

Madame DE NOZAN.

Eh, c'eſt ce que j'ai dit.

Et cet autre long, ſec, froid, avec ſa manie
Des chevaux ! je le hais. Et la jeune Cénie ?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent.

JULIE.

Oh ! celle-là d'abord
M'aime, & j'en ſuis bien ſûre.

Madame DE NOZAN.

Elle t'aime, hé oui, fort ;
Mais la danſe un peu plus. Droite devant ſa glace,
Ma petite étourdie eſſayoit avec grace
Un Domino. — *Pardon, je vais ce ſoir au Bal,*
Madame, regardez, il ne me va point mal.
Et je parlois de toi !

JULIE.

Quels parens !

TERVILLE.

Quelles ames !
Nul n'a pitié de nous ?

Madame DE NOZAN.

Nul.

JULIE *d'un air ingénu & plein de bonne foi.*

Pas même les femmes ?

Madame DE NOZAN.

Bon, & le jeu ! le Bal !

TERVILLE.

Oh ! bien, puiſqu'en ce jour

Mere, parens, amis & monſieur de Melcour,
Et vous-même, Madame, à qui Julie eſt chere,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mere,)
Puiſque rien ou ne veut ou ne peut nous ſervir,
A lui-même.
Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

Madame DE NOZAN *à elle-même.*

Il eſt tems d'être enfin & moins bête & moins bonne.

JULIE *à elle-même.*

Que je le haïrai!

Madame DE NOZAN.

Madame, j'abandonne
Vous, Melcour, cet Hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi!

Madame DE NOZAN.

Oui, ma niéce, je veux ne plus ſonger qu'à moi.

JULIE.

Ah Ciel! me ſéparer pour jamais de ma mere,
De monſieur de Melcour que j'aime comme un pere,
Et vous ma tante, auſſi, me ſéparer de vous,
Pour... ſuivre un étranger dont on fait mon époux!
Elle regarde Terville.
Quitter enfin, quitter... Ah! je ſuis donc perdue.
Elle s'en va.

Madame DE NOZAN.

Déſobéis, crois moi, je t'ai bien défendue,
Défends-toi maintenant.

SCENE

SCENE III.

Mde DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'eſt-il plus d'eſpoir ?

Madame DE NOZAN.

Je vais trouver Jerſac, & lui dire : homme noir,
Homme affreux, je ſais bien, moi, ce qui t'intéreſſe,
Tu cherches mon argent encor plus que ma niece ;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh, Julie eſt ſi belle ! Il la prendra pour rien.

Madame DE NOZAN.

J'irai devant ma ſœur & toute la famille
Brûler le teſtament que j'ai fait pour ſa fille.

TERVILLE.

Bon ! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours ?

Madame DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans ! C'en eſt fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas ; vous êtes bonne.

Madame DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Madame DE NOZAN.

Non, ma ſœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Madame DE NOZAN *à elle-même en ſe jettant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe! — Ils devoient me ménager peut-être.
—Ma chere belle-ſœur, vous allez me connoître...
Et me croire, j'eſpere; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE *à lui-même.*

Moi, je ne prends conſeil que de mon déſeſpoir;
Il faut, ſans plus tarder, faire un coup de ma tête.

Il ſort.

SCENE IV.

Madame DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON *à part.*

SAchons ce qu'elle a fait.

Madame DE NOZAN *à part, après un ſilence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

Madame DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En ſi peu de tems?

Eh bien?

Madame DE NOZAN *ſe levant.*

Eh bien, Monſieur, je ne veux ni n'entens
Que votre Baïonnois, qu'un triſte perſonnage
Qui vient de faire en poſte un ſot & long voyage
Pour me ravir ma nièce & pour me dépouiller,
(Service où votre zèle a ſu ſe ſignaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule ſans moi; je ne ſuis point ſa tante;
Mon bien n'eſt pas pour lui... je me marie.

VILMON *ſouriant.*

Eh quoi!..

Madame DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh non ; même je croi...

Madame DE NOZAN.

Vous mentez, je le sais ; oui, vieille, très-majeure,
Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout-à-l'heure ;
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici?..

Madame DE NOZAN.

Qui j'épouse ? Mais..... vous.
Je serai très-paisible & très-fidele épouse,
Nullement exigeante, & moins encore jalouse.
Vous ferez, vous, Monsieur, ce qui vous conviendra ;
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangemens sont très-bons ; mais Julie !
Votre niéce, une enfant !..

Madame DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire ? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne-foi...

Madame DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma niéce plus que moi ?

Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que ſa mere?
Comment! un inconnu, quelle abſurde chimère!
Froidement de ſa chaiſe à nos yeux deſcendra,
Prendra mon bien; ma nièce, & puis repartira!
Mais vous êtes plaiſant.

VILMON.

Mais vous allez plus vîte;
Vous la déshéritez.

Madame DE NOZAN *pleurant.*

Oui, je la déshérite,
Et la mere, & la fille & ſon cruel époux;
J'ai tout vu, tout peſé. *En eſſayant ſes larmes.*
Monſieur... me voulez-vous?
Ne me voulez-vous point?

VILMON.

Serai-je aſſez barbare?..

Mademe DE NOZAN.

Vous connoiſſez Dornet, ennuyeux, gauche, avare,
Il eſt amoureux fou de huit cent mille francs;
Je ne le puis ſouffrir; balancez, je le prends;
Le ſot, depuis dix ans, me conte ſon martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. — On ne me répond pas?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON *à part.*

N'allons pas la bruſquer ſur une étourderie.
Haut.
Je ſuis tout décidé.

Madame DE NOZAN.

Mais, ſans plaiſanterie?

VILMON.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je puis y compter?

VILMON.

Sûrement.

Madame DE NOZAN.

Aller chez le Notaire? y courir? — Un moment.

Elle tire un crayon & des tablettes.

Votre nom de baptême?

VILMON.

Alexandre.

Madame DE NOZAN.

Votre âge?

VILMON.

Hé, cinquante-deux ans, ſonnés.

Madame DE NOZAN.

Pas davantage?

Je vous en croyois plus; c'eſt neuf ans moins que moi.

Ni pere ni mere?

VILMON.

Oui.

Madame DE NOZAN.

Tant mieux: ma ſœur, je croi;

Me les feroit haïr.

VILMON *à part.*

Son idée eſt heureuſe.

Madame DE NOZAN *fermant ſes tablettes.*

Madame de Melcour, vous ſerez furieuſe,
Je m'en flatte du moins.

Elle veut ſortir & l'apperçoit.

SCENE V.

Madame DE NOZAN, Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR.

EH bien, Madame, eh bien?
Êtes-vous décidée?

Madame DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A Monſieur... que j'épouſe.

Elle ſalue & s'en va.

SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *effrayée, se tait un instant.*

Elle est folle, je pense.
Je n'entends rien, Monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi...

Madame DE MELCOUR.

Déshériter sa niéce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi;
Madame, grace à vous.

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC *dans le fond.*

Bon Dieu! l'étrange femme!
C'eſt votre belle-ſœur dont je parle, Madame.
J'approche; elle me fuit; me jette un mot ou deux;
Elle avoit preſque l'air de m'arracher les yeux.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon, d'un air indigné.*

A Jerſac. A part.

Je ſors... Je vais... Jerſac reculeroit, ſans doute.
Haut.
Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,
Ne vous effrayez pas.

Elle ſort.

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer?

SCENE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

Mais ils s'entendent tous pour me contrarier !
Une niéce boudeuſe, une tante revêche,
Une mere qui fuit, un beau-pere qui prêche,
Un ami, des plus ſecs ! un petit inſenſé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleverſé,
Qui me cherchoit par-tout ! Que veut-on ? quelle rage !

VILMON.

Le petit inſenſé veut vous tuer, je gage :
La petite boudeuſe a peu de goût pour vous ;
Le beau-pere qui l'aime, appuie un autre époux ;
Et la tante ſouſtrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la dot ?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh, oh !

VILMON.

Mais, notre tante
Eſt folle de ſa niéce, & vous voit arriver
Du fond de la Biſcaïe exprès pour l'enlever...

JERSAC *d'un air penſif.*

Eh! que ne parle-t-elle ? On peut la ſatisfaire,
Et...

VILMON *finement.*

Reſter à Paris ? Cela ne ſe peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non ?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après.

VILMON.

Et vos parens,
Une famille.

JERSAC.

Bah !

VILMON.

Tous vos arrangemens ;
Cela ſeroit trop fou.

JERSAC.

Cela ſeroit très-ſage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai ; j'enrage !

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC *très-content.*

Lumineuſe à mon gré.

VILMON.

Vous ne la ſuivrez point.

JERSAC *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la ſuivrai.
De mon éloignement elle me fait un crime,
A cela près, Monſieur, j'ai, je crois, ſon eſtime;
Eh bien! je vends ma charge; elle en croira plutôt
Ce ſacrifice-là, qu'une promeſſe, un mot;
Et tout eſt applani : la tante moins rebelle
Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle;
Le ſenſible Melcour à mon hymen ſouſcrit;
Pour la premiere fois la niece me ſourit;
Dans ce moment de joie (elle eſt jeune, elle eſt femme,)
L'amour peut aiſément ſe gliſſer dans ſon ame.
Mais la mere!... Vilmon, la mere! que d'heureux!
Notre Hôtel près du ſien, ſa fille ſous ſes yeux!
A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
On ſe voit, on ſe fête, on eſt inſéparable.
L'une me garde l'autre, obſervez ce point ci;
Une mere au beſoin veille pour un mari;
Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires,
J'ai même ici quelqu'un verſé dans les affaires,
Ami de ces Meſſieurs, & qui dans peu de jours
Peut me débarraſſer de ma charge; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON *riant.*

L'agréable ſurpriſe
Que vous nous ménagez!

JERSAC *riant auſſi.*

J'avoue avec franchiſe

En s'en allant.

Que je n'y penſois pas ; ſoit. Excellent moyen !

VILMON *ſeul.*

Pour nous.

SCENE IX.

Mde. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *d'un air troublé.*

MA Audite ſœur ! Elle va, n'entend rien,
Monſieur de Melcour même, allarmé de ſa fuite,
N'a pu me l'arrêter, & vole à ſa pourſuite.
Mais vous, Monſieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'eſt encor perdu ;
Jerſac (raſſurez-vous) va vous être rendu ;
Je le ſais prêt encore à remplir votre attente.

Madame DE MELCOUR *avec joie.*

Quoi, Monſieur !...

VILMON *lentement.*

Il fait plus ; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, ſans doute... il ſe fixe à Paris ;
Il vient de m'en inſtruire ; & ne m'a pas ſurpris.
Les mœurs de la Province avoient votre ſuffrage ;
Et non pas le ſéjour ; on les garde à ſon âge.

L'heureux projet ! Madame, il remedie à tout ;
Il ſatisfait Melcour, votre ſœur, votre goût,
Il laiſſe à votre fille une tante, une mere ;
Il ne vous prive point d'une fille ſi chere ;
Il me rend votre eſtime, & j'en ſuis très-jaloux,
Madame : en la perdant, je perdois plus que vous.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR *ſeule.*

AVec quelle douceur cet homme m'aſſaſſine !
C'eſt lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jerſac, ma ſœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant !
Et moi-même après tout, j'ai peine à m'en défendre,
Oui, je crains d'écouter un ſentiment trop tendre,
D'être auſſi foible qu'eux. — Quoiqu'il puiſſe arriver,
C'eſt pour ſon intérêt que je veux m'en priver ;
J'ai peut-être un moyen.

SCENE XI.

Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE *de loin.*

Ah ! Madame, qu'entends-je ?
Eſt-il vrai ? Sauriez-vous ? Quel changement étrange !
Il vend, dit-on ſa charge, & ſe fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille eſt ſans doute à ce prix.
C'en eſt fait !...

Madame DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une ſcene,
Crier, geſticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, Monſieur, n'eſt point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il ?

Madame DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE *avec une joie exceſſive.*

C'eſt me ſauver la vie.
Quoi ! vous daignez enfin lui refuſer Julie !
Il ne l'épouſe point ? Madame, l'heureux jour !
Vous avec donc pitié de moi, de mon amour ?
Eh bien ! je dois, je puis vous le dire à vous-même ;
Julie... il en eſt tems, vous ſavez ſi je l'aime,
Vous ſavez ſi ce cœur eſt pour elle enflammé ;
J'ai le bonheur... je ſuis... j'oſe me croire aimé.

Madame DE MELCOUR *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux ſoit propice ou ſévère,
Qu'elle vous aime ou non ; Monſieur, je ſuis ſa mere ;
Je l'ai dit, le répete, & c'eſt un deſſein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris ;
Jerſac veut s'y fixer, Jerſac n'eſt plus mon gendre.
Avec fineſſe.
Par la même raiſon vous n'y pouvez prétendre,

Par la même raiſon je la refuſerois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je ? Je pourrois !..

Madame DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer?..

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,
Partout, dans un déſert.

Madame DE MELCOUR *à part, avec joie.*

Sa démence eſt profonde.

Haut.

La Province, Monſieur, lorſqu'à Paris déja...

TERVILLE.

La Province, Madame ? Eh l'on n'eſt bien que là.
C'eſt-là qu'on fait aimer, qu'on jouit de ſon ame,
Qu'on eſt heureux, je dis heureux, près de ſa femme;
Point de diſtractions, les momens les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle auſſi que pour vous;
Chaque jour, chaque inſtant, chaque lieu vous raſſemble;
On ne ſe quitte pas, on dîne, on ſoupe enſemble;
Julie... ô la Province eſt un divin ſéjour !

Madame DE MELCOUR *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.
Je puis... vous le ſavez; & je ſuis libre & j'aime.

Madame

Madame DE MELCOUR.

Bon ! promeſſe d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Madame DE MELCOUR.

L'honneur, oui ; mais pourtant il vous faudroit, Monſieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge ? Eh, qu'à cela ne tienne ;
A part.
Mais Jerſac, m'a-t-on dit, penſe à quitter la ſienne ;
O Ciel ! Si je pouvois !.. Je crois l'appercevoir.

Madame DE MELCOUR *à part, très-gaie.*

Que de gens étonnés !

TERVILLE.

A lui-même.
Je reviens. Quel eſpoir !
Dieux !

SCENE XII.

Madame DE MELCOUR, *& dans le fond du Théâtre* M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

Qu'elle cede enfin, que je la perſuade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade,

Je veux me bien porter. — Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier ?

Madame DE MELCOUR *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Madame DE NOZAN.

Bon. Ce n'eſt qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dreſſé, tout prêt, & qui m'engage
A Monſieur de Vilmon ; vous entendez ?

Madame DE MELCOUR.

J'entends.

Madame DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cens mille francs.

MELCOUR *à ſa femme.*

Moi, je vous en propoſe un autre tout contraire,
Où, grace à moi, Julie eſt nommée héritiere,
Et que Madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choiſir, pourriez-vous héſiter ?

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

Quoi ! deux contrats ?

Madame DE NOZAN.

Oui, deux ; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

Madame DE NOZAN *d'un ton dur.*

Ou ma niéce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

Madame DE NOZAN.

Epouſe non Jerſac ; mais Terville.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien.

Madame DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, ſans excepter rien.

Madame DE NOZAN.

Vous riez ? mais ma ſœur, mais je dois me connoître.
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très-inutilement ; car ici, dès ce jour,
La choſe ſera faite & faite ſans retour.

Madame DE MELCOUR.

C'eſt une tyrannie.

Madame DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire ?

SCENE XIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Mde DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR *à Julie.*

VENEZ, venez tomber aux pieds de votre mere,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE *en pleurant.*

C'eſt à vous de m'aider ;

Et je n'ai qu'une grace, hélas ! à demander...

Madame DE NOZAN *pleurant auſſi.*

Tais-toi, petite ſotte, imbécille pleureuſe ;
Je ne ſouffrirai point que tu ſois malheureuſe.

A Madame de Melcour d'un ton très-ferme.

Ou ſignez, ou je ſigne.

SCENE XIV.

M. DE MELCOUR, Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC, Mde DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE *accourant, à Madame de Melcour ; il ſe place entre elle & ſa fille.*

ENFIN, je ſuis heureux.

JERSAC *accourant, à Madame de Nozan.*

Enfin je ſuis, Madame, au comble de mes vœux,
Plus de charge.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Je l'ai ; je me fixe à Baïonne.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Je me fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

Mais, Monſieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en auſſi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter ?

TERVILLE.

Monſieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et Monſieur, d'acheter.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Nous venons de ſigner un écrit l'un & l'autre.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Chez vous-même, un dédit.

Il le montre.

TERVILLE *à Julie.*

Quel bonheur eſt le nôtre !

JERSAC *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici ?

MELCOUR.

Terville, y penſez-vous ?

Madame DE NOZAN *à Terville.*

Quoi ! monſtre, vous auſſi...

Terville va ſe placer à côté de Madame de Nozan, & Jerſac à côté de Madame de Melcour.

TERVILLE.

A Melcour. A Vilmon.

O Madame, Monſieur, Monſieur, Mademoiſelle !
Suis-je donc ſi coupable en quittant tout pour elle ?

A Madame de Nozan.

Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes ſoins. Il n'eſt rien dont je ne vous réponde;

A Melcour.

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je ſerai ſon ami, ſon époux, ſon amant,
Eh! je n'ai pas beſoin d'en faire le ſerment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne diſpoſez point de moi, malgré moi-même.

Madame DE NOZAN *à Madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! J'ai trop déſuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord ſans doute en mon abſence,
J'aime mieux m'éloigner & pleurer en ſilence;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

En ſe jettant aux pieds de ſa mere.

C'eſt votre fille, hélas! c'eſt moi qui vous conjure.

Madame DE MELCOUR *attendrie.*

Je ne réſiſte plus au cri de la Nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune; en un jour, je faiſois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:
Ma fille, je le ſens, j'aurois fait le mien même.
Reſte auprès de ta mere, & ſoyons tous heureux:
Je t'unis à Terville. *Elle ſigne.*

TERVILLE.

O Ciel!

JULIE.

Qu'entends-je ?

MELCOUR *avec joie.*

Dieux !

Madame DE NOZAN *avec joie.*

Ma ſœur !

Madame DE MELCOUR *à Jerſac.*

Vous ne veniez, Monſieur, dans ma famille...

Madame DE NOZAN.

Que pour compter des ſacs & marchander ſa fille.

Madame DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'eſt pas mal ;
Je viens en poſte, exprès, marier mon rival !
On me trompe à plaiſir ; & par un tour d'adreſſe,
On m'enleve à la fois ma charge & ma maitreſſe ;
Et je paîrois encor ce dédit ! Non morbleu,
Non, fallût il plaider pendant vingt ans. Adieu.

Il ſort.

Madame DE NOZAN *à Jerſac.*

Je paîrai le dédit.

SCENE XV. ET DERNIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE; Madame DE MELCOUR, JULIE; M. DE VILMON, Madame DE NOZAN.

Madame DE MELCOUR.

EMBRASSEZ-MOI, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre enſemble!

JULIE.

O jour heureux pour moi!

Madame DE NOZAN *à Vilmon.*

Vous étiez peu tenté de m'épouſer, je croi?
Ah ma ſœur! pour jamais comptez ſur ma tendreſſe.
aux autres Acteurs.
Vous voyez: rien ne peut réſiſter à ma niéce.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, la *Mere Jalouſe*, Comédie; & je crois qu'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 14 Décembre 1771. MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Théâtre François.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, rue des Mathurins, 1772.

Duni, Egidio Romualdo

LE MILICIEN,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MESLÉE D'ARIETTES;

Par M. ANSEAUME.

Représentée pour la premiere fois à Versailles devant Leurs Majestés, le 29 Décembre 1762, & à Paris sur le Théatre de la Comédie Italienne le 1 Janvier 1763.

ACTEURS.

DORVILLE, *Capitaine de Milice.*

LA BRANCHE, *Sergent.*

UN CAPORAL.

UN TAMBOUR.

LUCAS, *Payſan.*

COLLETTE, *amoureuſe de Dorville.*

Pluſieurs Soldats de la Compagnie.

La Scene eſt dans un Village.

LE MILICIEN,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MELÉE D'ARIETTES.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, LUCAS.

DUO.

COLETTE.

QUoi! ſans ceſſe!
Quoi! Lucas me pourſuivra!
Rien ne preſſe;
Nous verrons, nous verrons ça.

LUCAS.

OUi, ſans ceſſe;
Oui, Lucas vous pourſuivra:
Tout me preſſe;
Finiſſons, finiſſons ça.

COLETTE.

Mais je ne vous aime pas.

Eh! bien, nous verrons cela,
Eh! bien, nous verrons cela.

Quoi! ſans ceſſe!
Quoi! Lucas me pourſuivra!
Rien ne preſſe,
Nous verrons, nous verrons ça.

LUCAS.

Vous ſavez que je vous aime.
Si vous ne m'épouſez pas,
Tout m'appartient en ce cas;
Car notre oncle Nicodême,
En nous faiſant ſes héritiers,
Amis ça dans ſes papiers.
Ainſi, votre intérêt même.....

Non, non, finiſſons cela.

Oui, ſans ceſſe;
Oui, Lucas vous pourſuivra:
Tout me preſſe,
Finiſſons, finiſſons ça.

LUCAS.

Acoutez, Mamzelle Colette; je ne vais pas par deux chemins; vous ſavez bien que vous n'avez rien a prétendre dans l'héritage de défunt notre oncle: tout eſt pour moi, attendu que j'ſuis ſon

neveu le plus proche; mon pere étoit ſon frere.

COLETTE.

Je le ſais.

LUCAS.

Au lieu que vous n'êtes que la petite niece de la couſine du mari de ſa ſœur.

COLETTE.

D'accord.

LUCAS.

Mais comm' vous êtes bien gentille, & que j'vous aime, le défunt vouloit que j'vous épouſiſſe.

COLETTE.

Il eſt vrai.

LUCAS.

Et pour vous y engager; car, à cauſe de ſt'Officier dont vous êtes emmourachée, vous ne vous ſouciez pas trop de moi; auſſi dit-on dans le village que vous êtes une bête.... Il a mis dans ſon Teſtament que la moitié du bien s'roit pour vous, moyennant cette alliance.

COLETTE.

Eh! bien?

LUCAS.

Eh! bien, faut à ſt'heure dire oui ou non: v'là le deuil qu'eſt fini; il eſt temps d'entrer en danſe.

COLETTE.

Et-ce là tout?

LUCAS.

Queu froideur!

COLETTE.

Tenez, Monſieur Lucas, tout ce que vous dites eſt bel & bon; mais vous n'y gagnerez rien. Vous avez engeolé le défunt pour être ſeul ſon héritier, quoiqu'il m'eût promis de me laiſſer quelque choſe: votre intention, ſans doute, étoit de me faire la loi; mais je ne ſuis pas ſi intéreſſée que vous; gardez le bien puiſque vous l'avez: je garderai mon Amant, & nous ſerons tous contents.

LUCAS.

Oui, vous l'prenez ſur ce ton-là! eh! bien, vous n'aurez rien.

COLETTE.

Je m'en moque.

LUCAS.

Votre Amant n'a rien non plus; c'eſt un cadet ſans fortune.

COLETTE.

Cela m'eſt égal.

LUCAS.

Vous ſerez bien lotie avec un amoureux de cette eſpece!

COLETTE.

ARIETTE. N°. 1.

Quand l'Amour eſt content,
On ſupporte ſans peine
Le travail & la gêne;

Il n'eſt point de tourment,
Quand l'Amour eſt content.

Au ſein de la richeſſe
On cherche le bonheur :
Il eſt dans notre cœur,
Il eſt dans la tendreſſe.

Quand l'Amour, &c.

LUCAS.

Vous irez bien loin avec ces beaux ſentiments-là ; vous verrez, vous verrez.

COLETTE.

Tout ce que je verrai me fera plaiſir, pourvu que je ne voye plus un Magot comme vous.

LUCAS.

(*Il fait ſigne de compter de l'argnt.*)

Un magot, un magot! oh! il y en a deux magots, & l'un n'ira pas ſans l'autre.

SCENE II.

LUCAS, COLETTE, LABRANCHE.

LA BRANCHE.

EH bien, mes enfans, qu'eſt-ce que c'eſt donc? On diroit que vous vous diſputez.

LUCAS.

Ah! c'eſt vous, Monſieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Bon jour, Mademoiſelle Colette.....

(Il lui fait des ſignes.)

LUCAS, *ſoupirant.*

Ah! je n'ai pas lieu d'être bien content.

LA BRANCHE, *riéanant.*

Querelle d'Amants, je gage.

COLETTE.

Nous Amans!

LUCAS.

Voyez comme elle ſe récrie tout d'un coup.

LA BRANCHE.

Et oui; n'ai-je pas oui dire que vous alliez vous marier; vous vous convenez à merveille, & v'là ce qui fait que tout le monde le croit.

LUCAS.

Et vous le croyez auſſi?

LA BRANCHE.

Sans doute; c'eſt ce que Mademoiſelle Colette peut faire de mieux.

LUCAS.

Vous penſez comm'ça, Monſieur de la Branche?

LA BRANCHE.

Oui, je le penſe, & je le dis.

LUCAS, *à Colette.*

Eh! bien, Mademoiſelle Colette, c'eſt pourtant Monſieur de la Branche, le Sergent, l'Homme de confiance de votre biau Capitaine qui dit ça! Qu'avez-vous à répondre?

COLETTE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LUCAS.

Oh! elle n'dira rien; la v'là confondue, & puis elle n'a que ſon Officier dans la tête.

LA BRANCHE.

Qui? mon Capitaine?

LUCAS.

Lui-même.

LA BRANCHE, *d'un air de bonté.*

Il ne faut pas que cela vous inquiette davantage : nous partons demain.

LUCAS, *joyeux.*

Vous partez demain? Et lui auſſi!

LA BRANCHE.

Belle demande!

LUCAS.

(La Branche embraſſe Lucas, & donne en même-temps une lettre à Colette qui eſt derriere Lucas.)

Vous partez! Ah! mon ami, viens, que j't'embraſſe pour une ſi bonne nouvelle.

COLETTE, *à part.*

Cette lettre contient ſans doute quelqu'avis important : comment faire pour la lire?

LA BRANCHE, *bas à Colette.*

Allez-vous-en plus loin, pendant que je l'amuſe ici.

(Colette ſort ſans que Lucas s'en apperçoive.)

SCENE III.

LA BRANCHE, LUCAS.

LA BRANCHE.

AInſi, mon cher ami, vous avez le champ libre.

LUCAS.

Et allez-vous bien loin comm' ça?

LA BRANCHE.

Nous allons faire campagne, j'eſpere.

LUCAS.

Vous allez faire campagne. (*A Colette.*) Entendez-vous! ils vont faire campage... Où eſt-elle donc?

LA BRANCHE.

Elle vient de s'en aller toute triſte.

LUCAS.

Oh! cela m'eſt égal; quand M. Dor-

ville n'y ſera plus, faudra ben qu'elle revienne à moi.

LA BRANCHE.

Sans doute.

LUCAS.

Qu'elle me donne la préférence.

LA BRANCHE.

Vous la méritez bien de toutes façons.

LUCAS, *enchanté.*

Vous le croyez?

LA BRANCHE.

Si je le crois! il ne faudroit pas s'y connoître pour juger autrement.

LUCAS, *d'un ton de confiance.*

Apparemment qu'elle ne s'y connoît pas, Monſieur la Branche; car elle n'aime guere.

LA BRANCHE.

Bon! c'eſt peut-être une feinte de ſa part, & puis vous ſavez que les jeunes perſonnes ſont timides.

LUCAS.

Et non j'vous dis; ell' n'peut pas me ſouffrir; quand j'ly dis des douceurs, ell' m'répond des duretés; quand j'ly fais des careſſes, elle me rebute.

LA BRANCHE *fait ſemblant de prendre ſon parti.*

Et malgré cela, vous l'aimez!

LUCAS.

Que voulez-vous? c'eſt plus fort que moi.

ARIETTE. No 2.

J'ai beau m'en défendre,
Son p'tit air mutin,
Son regard malin
Me force à me rendre.
Le ſon de ſa voix
Enchante mon ame.
Dès que j'l'apperçois,
Je m'ſens tout de flamme.
Sans ceſſe auprès d'elle
J'vais batifolant,
Chantant, folatrant,
Ou bien ſoupirant,
Plaignant mon tourment;
Hélas! la cruelle
A mes tendres vœux
Ne répond pas mieux!

LA BRANCHE.

Pauvre cher homme! je vous plains de tout mon cœur; mais auſſi je parierois, qu'il y a de votre faute dans tout cela.

LUCAS.

Comment?

LA BRANCHE.

Oui, vous vous y êtes mal pris, & je veux vous mettre au fait.

LUCAS.

Oui-dà!

LA BRANCHE.

Nous autres gens de guerre, nous avons des moyens.

LUCAS.

Tout de bon!

LA BRANCHE.

N'avez-vous pas remarqué que, depuis notre séjour dans ce pays, Colette est devenue amoureuse de notre Capitaine?

LUCAS.

Amoureuse, Monsieur de la Branche! elle en est folle.

LA BRANCHE.

Sans doute: & si j'avois voulu, je l'aurois rendue folle de moi aussi; mais vous êtes mon ami, & je n'ai eu garde de vous jouer un pareil tour.

LUCAS.

Et comment faites-vous donc pour emboiser comm' ça toutes nos filles; car elles tombent presque toutes dans vos filets.

LA BRANCHE.

Ah! ah! je le crois bien.

ARIETTE.

Rarement un militaire,
En amour manque son coup;
Dès qu'il a dessein de plaire,
Il en vient toujours à bout,
Son silence, son langage,

Tout charme en lui, tout engage,
Tant il eſt doux & flatteur,
La Beauté la moins docile
A beau défendre ſon cœur;
Où l'adreſſe eſt inutile,
La force le rend vainqueur:
Il paroît, & tôt, tôt, tôt,
Le galant bruſque l'aſſaut.

LUCAS.

D'la maniere dont vous nous contez ça, on diroit que vous leur j'tez queuqu' ſort, que vous avez queuqu' charme.

LA BRANCHE.

Juſtement, v'là le fait; & je veux vous apprendre notre ſecret.

LUCAS.

Volontiers; mais n'y a-t-il pas auſſi là-deſſous queuque diablerie?

LA BRANCHE.

Point du tout, je vous aſſure; tout conſiſte à débiter à propos quelque mots, d'un jargon que nous ſavons.

LUCAS.

Et ſont-ils bien difficiles ces mots-là?

LA BRANCHE.

Difficiles! non vraiment. Avant qu'il ſoit peu, j'veux que vous les ſachiez auſſi bien que moi. (*A part.*) Nous le mettrons en bonne école pour cela.

LUCAS.

Dites-m'en donc quelqu'zuns. Voyons.

LA BRANCHE *prononce d'une voix forte, appuyant ſur les conſonnes.*

Tenez, écoutez; mine, brêche, arquebuſe, contreſcarpe, ouvrage à corne, faſcine, piquet, bivouac.

LUCAS.

Comment diable! on engeole les filles avec ça?

LA BRANCHE.

Si on les engeole! il y a tout plein de gens qui n'ont jamais ſu leur dire d'autres douceurs; & ſous l'ombre qu'ils ont fait une ou deux campagnes, ils vous fourent tous ces termes-là dans leurs diſcours.

LUCAS.

Et ça fait qu'on les aime?

LA BRANCHE.

Eperduement; & tenez, ſi vous voulez en faire l'expérience, allez de ce pas trouver Colette, & faites-lui un joli compliment.

LUCAS.

Oh! je n'oſe pas; elle eſt fâchée contre moi.

LA BRANCHE.

Eh! bien, écrivez-lui un petit billet doux dans ce ſtyle merveilleux; une lettre bien tournée raccommode bien les choſes; je gage que ça la fait revenir tout de ſuite.

LUCAS.

Comment faire? Moi, je ne les ſais pas.

LA BRANCHE.

Eh bien, je vous les dicterai.

LUCAS.

Pargué, faites-moi un plaiſir. Ecrivez-m'en une vous-même, arrangez-çà comm' pour vous.

LA BRANCHE.

Et vous la ſignerez n'eſt-ce pas?

LUCAS.

Oui, oui, j'la ſign'rai du mieux que j'pourrai; car j'vous avouerai naturellement que je ne ſuis pas trop bien verſé dans l'écriture.

LA BRANCHE.

Laiſſez-moi faire, j'ai ſur moi tout ce qu'il faut; cela ſera fait dans le moment.

LUCAS.

C'eſt bien dit; bien fâché de la peine au moins.

LA BRANCHE.

Vous vous moquez; voyons tournons cela comme il faut.

(*Il propoſe des phraſes que Lucas approuve, & au lieu d'écrire ces phraſes, il écrit un engagement.*)

ARIETTE *Dialoguée.*

La citadelle de vos charmes
Que je brûle de conquérir.....

LUCAS.

LUCAS.

Fort bien, fort bien; c'eſt à ravir.

LA BRANCHE *écrivant.*

Deſirant de porter les armes,
Jaloux de l'honneur de ſervir.....

LUCAS.

Fort bien, fort bien; c'eſt à ravir.

LA BRANCHE *propoſe.*

Fait que je m'engage en ce jour,
Dans la Milice de l'Amour.

LUCAS.

Vous me rendez un grand ſervice.

LA BRANCHE *écrit.*

Je m'engage dans la Milice.

LUCAS.

Ah! quel ſervice, quel ſervice!
Je m'en ſouviendrai plus d'un jour.

LA BRANCHE *propoſe.*

Le Dieu d'amour mon Capitaine
Saura vous mettre à la raiſon.

LUCAS *ſe frottant les mains.*

Voilà morbleu comme on les mene.

LA BRANCHE.

Vous trouvez cela bon?

LUCAS.

Très-bon.

LA BRANCHE *écrit.*

Monſieur Dorville mon Capitaine
Pour ce m'a donné trente francs,
Et promis congé dans ſix ans.

LUCAS.

Que vous avez d'eſprit, compere!

LA BRANCHE.

Je crois que voilà qui ſuffit.

LUCAS.

Oui, c'eſt bien dit, oui, c'eſt bien dit.

ENSEMBLE.

Voilà juſtement mon affaire.

LA BRANCHE, *préſentant le papier à ſigner.*

Vous êtes content, n'eſt-ce pas?

LUCAS, *ſignant.*

Oui, mon cher ami, très-content.

LA BRANCHE, *lui ſerrant la main.*

Et moi auſſi; & ventrebleu, mon cher camarade, vous m'en direz des nouvelles.

LUCAS.

Il n's'agit plus que d'envoyer ça à Colette.

LA BRANCHE.

Donnez, donnez-moi ça; je veux la lui remettre moi-même, & lui parler de maniere....

LUCAS.

Ah! je vous en prie.

LA BRANCHE.

Fiez-vous à moi, vous dis-je, & ſi vous ne la trouvez par changée du tout au tout, dites que je ne ſuis qu'un ſot.

LUCAS.

Nennin, nennin, je ne dirai pas ça. Adieu donc, je vous laiſſe, je r'viendrai ſavoir la réuſſiſte.

LA BRANCHE.

Soyez tranquille.

LUCAS.

Au plaiſir.

LA BRANCHE.

A revoir.

SCENE IV.

LA BRANCHE *ſeul.*

ARIETTE.

AH! vous voilà, Monſieur Lucas;
Ah! vous voilà pris dans nos lacs :
Faites briller votre courage,
Il faut ici montrer du cœur;
C'eſt trop languir dans un village,
Partez, volez aux champs d'honneur.

Ah! vous voilà, &c.

Je le connois,
Jamais, jamais,
Il n'oſera
S'expoſer là;
Il peſtera,
Il jurera :
Mais il fera,
Ce qu'on voudra.
Ah! malgré vous, Monſieur Lucas,
Nous aurons part à vos ducats.

Allons, allons, point de milieu, ou vous marcherez, ou vous acheterez votre congé; mais il vous coûtera bonne, je vous en avertis. Vous n'en ſerez pas quitte en nous cédant Mademoiſelle Colette, nous ne l'pouſerons pas ſans dot. Ca ne ſeroit pas juſte; mais la voici.

SCÈNE V.

LA BRANCHE, COLETTE.

LA BRANCHE.

EH bien, Mademoiſelle, avez-vous lu cette lettre?

COLETTE.

Oui, mais je n'entends pas ce qu'elle ſignifie.

LA BRANCHE.

Comment! vous ne l'entendez pas?

COLETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce ſtratagême dont Monſieur Dorville me parle, cette feinte qu'il faut faire?

LA BRANCHE.

Ce ſtratagême, c'eſt moi qui l'ait trouvé, & je l'ai déja exécuté en partie; la feinte vous regarde, il faut dès ce moment faire ſemblant d'aimer Lucas.

COLETTE.

Faire ſemblant !

LA BRANCHE.

Oui, lui donner des marques d'amitié, lui faire croire que vous l'aimez, cela eſt néceſſaire pour notre projet.

COLETTE.

Mais s'il croit que je l'aime, il me tourmentera encore davantage.

LA BRANCHE.

Point, point, nous le mettrons à la raiſon, pourvu que vous ne paroiſſiez pas d'intelligence avec nous : voilà tout ce qu'il nous faut.

SCENE VI.

LA BRANCHE, COLETTE, DORVILLE.

COLETTE.

AH! cher Dorville, c'eſt vous !

DORVILLE.

Oui, ma chere Colette.

COLETTE.

Que veut donc dire tout ceci ?

DORVILLE *montrant la Branche.*

C'eſt lui qui m'a obligé à cela : piqué de l'injuſtice que vous fait Lucas, en vous retenant un bien qu'il a trouvé moyen de s'approprier. Mais que me font à moi tous les biens du monde ? votre cœur, aimable Colette, eſt le plus précieux, & ſuffit à mes deſirs.

LA BRANCHE.

C'eſt à merveille. Je connois votre délicateſſe. Je ſais que vous n'aſpirez qu'à la poſſeſſion de Mademoiſelle; peu vous importe le reſte. Mais je n'approuve pas votre déſintéreſſement : croyez-moi, le bien dont Lucas s'eſt emparé, & que je veux vous faire revenir, n'eſt pas à dédaigner ; Mademoiſelle Colette n'en ſera pas plus laide.

DORVILLE.

Arrages-toi toujours de façon que je n'aye point de reproches à eſſuyer.

LA BRANCHE.

Et quels reproches peut-on vous faire ? Voyons. Vous prenez la défenſe d'une jeune Pupille, d'une perſonne que vous aimez, que vous voulez épouſer ; vous voulez la venger d'un ruſte, d'un malotru, qui non content d'avoir uſurpé ſon bien, veut encore forcer ſon inclination, & l'épouſer malgré elle.....

Allons, allons, Monſieur, point de ſcrupule, l'honneur & l'amour vous autoriſent, ainſi laiſſez-moi faire. Dabord, je tiens mon homme, voilà ſon engagement.

DORVILLE.

Ah! je t'entends..... S'il veut ravoir ſon congé.....

LA BRANCHE.

Oh! il ne tient qu'à lui. Colette & la moitié de la ſucceſſion pour vous, &.... une douzaine de Louis pour le Sergent, n'eſt-ce pas mon Capitaine?

DORVILLE.

Tout ce que tu voudras..... Ah! ma chere Colette, je reſpire. Les obſtacles vont s'applanir, notre bonheur n'eſt plus douteux, en êtes-vous auſſi charmée que je le ſuis?

COLETTE.

Oui, Dorville, je regarderai le moment de notre union comme le plus heureux de ma vie.

LA BRANCHE. *l'interrompant.*

Paix, paix, j'entends votre rival. (*Les deux Amants font un mouvement de frayeur.*) N'ayez pas peur, vous pouvez paroître devant lui, je lui ai dit que nous partions demain, ainſi vous faites vos adieux.

SCENE VII.

Les Acteurs précedents, LUCAS.

LA BRANCHE.

APprochez donc, Compere Lucas, nous vous attendons avec impatience.

DORVILLE.

Bonjour, Lucas, bonjour.

LUCAS, *héſitant.*

Monſieur..... je ſuis votre ſerviteur.

DORVILLE.

Je n'ai pas voulu partir ſans prendre congé de vous & de Mademoiſelle.

LUCAS.

C'eſt bien de l'honneur..... Monſieur.... que vous nous faites.

DORVILLE.

Quelque part que je ſois, je me ſouviendrai toujours de vous & de cette aimable enfant. (*Il baiſe la main de Colette.*)

LUCAS.

Ah ! Monſieur.... mais, mais, il lui baiſe la main.

LA BRANCHE.

Il n'a garde d'y manquer, c'eſt l'uſage.

LUCAS.

L'uſage.

LA BRANCHE.

Oui, la politeſſe.

DORVILLE *embraſſant Colette.*

Permettez-vous ?

COLETTE.

De tout mon cœur.

LUCAS.

Encore ! Mais, mais, mais.

LA BRANCHE.

Paix, paix, mon ami, paix, c'eſt l'uſage.

LUCAS.

Et mais, ſi cela continue, j'enrage.

LA BRANCHE.

Un Officier qui ſait vivre a toujours ſoin quand il s'en va....

LUCAS.

Et jarni, partez donc, partez donc, que le ciel vous conduiſe.

DORVILLE.

Adieu Lucas, adieu Colette, adieu, adieu.

COLETTE.

Adieu, Monſieur, adieu, Monſieur, adieu, adieu.

LUCAS.

Adieu la Branche, adieu Monſieur, bon voyage, adieu, adieu.

SCENE VIII.

LUCAS, COLETTE.

LUCAS.

AH!... les v'là partis!

COLETTE, *froidement.*

Dieu merci.

LUCAS.

Bon, vous badinez; eh! c'eſt vot' amoureux qui s'en va, eſt-ce que vous pouvez en être bien aiſe?

COLETTE.

Lui, mon amoureux! vous l'avez cru comme bien d'autres; mais il n'en étoit rien.

LUCAS.

Stapendant vous couriez toujours après lui.

COLETTE.

Non, c'étoit lui qui me venoit chercher.

LUCAS.

Et vous aviez du plaiſir à le voir!

COLETTE.

D'une certaine façon; il eſt ſi poli, ſi agréable; j'aimois à l'entendre cauſer, cela eſt bien naturel, je penſe.

LUCAS.

Vous l'aimiez, vous l'aimiez; & parlant à moi-même, vous m'avez dit que c'étoit votre amant, que vous vouliez le garder.

COLETTE.

Je l'ai dit pour vous éprouver; ne ſavez-vous pas qu'on ſe plaît à tourmenter les jaloux?

LUCAS.

Quoi! Sérieuſement; vous n'aviez pas d'amour pour lui?

COLETTE.

De l'amour! oh! je n'en prends pas ſi facilement, & ſur-tout pour ces Meſſieurs-là.

ARIETTE N° 3.

Ces oiſeaux de paſſage
Aiment le badinage;
Mais leur frivole hommage
Naît & meurt en un jour.
Ils nous engeolent,
Ils nous cajolent,
Puis ils s'envolent
Sans retour.
Oui, oui,
C'eſt badinage:
Mais ce frivole hommage
N'eſt jamais que l'affaire d'un jour.
Ils nous engeolent,
Ils nous cajolent,
Puis ils s'envolent
Sans retour.

LUCAS.

Vous avez raiſon, il n'y a pas de reſſource avec eux.

COLETTE.

Sans doute, on les voit un inſtant, & puis on ne les voit plus. Voyez la belle avance!

LUCAS.

Il vous faut quelqu'un de ſolide comme moi, qui vous faſſe un bon établiſſement.

COLETTE.

Je ſais bien que vous êtes un bon parti.

LUCAS, *à part.*

Ouais comme elle eſt radoucie!

COLETTE.

Vous êtes conſtant, vous; vous ne dites pas de ſi jolies choſes que Monſieur Dorville, mais vous les penſez; c'eſt tout de même.

LUCAS.

Ca vaut mieux. (*A part.*) Je crois ma foi qu'elle revient tout de bon, la Branche me l'a bien dit. (*Haut.*) N'eſt-il pas vrai, Colette, qu'il y a bien de la différence de ce petit freluquet-là à moi?

COLETTE.

Je ne ſuis pas à m'en apperçevoir.

LUCAS.

Tu m'aimes donc, petite méchante?

COLETTE.

Vous exigez un aveu que je ne pourrois faire ſans rougir.

LUCAS.

Bon, bon; avoue toujours.

COLETTE.

Oh! dame; vous êtes bien preſſant au moins.

LUCAS.

Oh! oh! je te tiens pour le coup, tu ne peux pas t'en dédire; dis donc, dis donc, dis donc.

COLETTE.

Eh! bien. (*A part.*) Qu'eſt-ce que je riſque au bout du compte? (*Haut.*) Eh! bien. Oui, là... êtes-vous content?

LUCAS.

ARIETTE.

Oh! oh! finis, Colette,
Tu vas m'faire pâmer;
Eſt-il bien vrai, folette,
Que j'ai ſu te charmer.
N'eſt-ce point un menſonge,
Parle de bonne foi.
Moi, moi! te plaire à toi!
Ca m'paroît comme un ſonge;
Je ne ſuis plus à moi;
Après que j'on eu l'audace
De paroître jaloux.
Accorde-moi ma grace:
J'te la demande à genoux;
M'l'accordez vous?

(Colette lui tend la main pour le relever, il s'imagine qu'elle lui donne à baiſer.)

Oh ! oh ! finis, Colette,
Tu vas m'faire pâmer.
Il eſt donc vrai, folette,
Que j'ai ſu te charmer ?
Oh ! comme j'vais t'aimer.

COLETTE.

Finiſſez donc ; vous me rendez toute je ne ſais comment.

LUCAS.

Ca ne fait rien, mignone, ça n'fait rien. (*A part.*) Elle m'aime enfin. Ah ! que je ſuis content ! (*Haut.*) Mais j'n'en ſuis pas étonné ; c'eſt la lettre qui fait ſon effet.

COLETTE *embarraſſée.*

Quelle lettre ! (*A part.*) Ah ! me voilà priſe !

LUCAS.

Eh ! celle que la Branche... là tu ſais bien....

COLETTE, *à part.*

Juſte ciel ! il ſait tout.

LUCAS.

N'eſt-ce pas qu'elle étoit bien tournée. Hem ?

COLETTE.

Oui, oui. (*A part.*) Je ne ſais que répondre.

SCENE. IX.

COLETTE UN CAPORAL, UN TAMBOUR, *qui bat autour de Lucas.*

LE CAPORAL.

CHapeau bas.

LUCAS, *à part.*

Oh ! oh ! qu'eſt-ce qu'il y a encore de nouveau ?

LE CAPORAL.

De par le Roi ; il eſt enjoint à Gilles Blaiſe Lucas, enrôlé dans la compagnie de M. le Chevalier Dorville, Capitaine de Milice, de ſe rendre inceſſamment au Drapeau, pour partir demain à quatre heures de matin, avec le reſte de la recrue, & faute par lui de s'y rendre, il ſera puni comme déſerteur, ſuivant la rigueur des Ordonnances.

(*Le tambour rebat.*)

LUCAS.

Comment, Meſſieurs ! qu'eſt qu'ça veut dire ?

LE CAPORAL.

Eſt-ce que vous ne l'avez pas entendu ?

LUCAS.

Et mais je ne ſuis point engagé ; c'eſt une ſurpriſe, & je vous le ferai voir.

LE CAPORAL.

Comment, une ſurpriſe ! pour qui nous prenez-vous ? Votre engagement eſt fait, ſigné de vous; je l'ai vu dans les mains de notre Capitaine, & voilà l'habit qu'il vous envoye.

COLETTE.

Monſieur, Monſieur, on n'engage pas comm' ça l'monde de force.

LE CAPORAL.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Mademoiſelle, vous raiſonnez, je crois; prenez garde qu'on ne vous enrôle auſſi vous.

LUCAS.

Ca n'ſe peut pas, ça n'ſe peut pas; votre Capitaine eſt un fripon.

LE CAPORAL.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce drôle là ? il fait rebellion. Allons, allons, point tant de diſcours.

TRIO.

LE TAMBOUR.

Il faut marcher.

LUCAS.

Nennin, nennin.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hin, hin, hin, hin.

Pauvre Lucas !

LE TAMBOUR.

N'fais pas le mutin,

Ou tu verras.

COLETTE.

COLETTE.

Ah ! quel chagrin ;
Hin, hin, hin, hin.

LUCAS.

Je n'marcherai pas.

LE TAMBOUR.

Tu marcheras, ou tu verras.

LUCAS.

Y a de l'erreur.

COLETTE *pleurant.*

Quelle douleur,
Quel creve cœur !

LE TAMBOUR.

Marchons, marchons,
Point de façons,
Marchons, marchons.

COLETTE.

Pauvre Lucas,
Ne ſuis-je pas
Bien malheureuſe.

ENSEMBLE.

LUCAS.

Tais-toi, menteuſe.
C'eſt toi qui m'a joué ce tour.
Ah ! quel revers pour mon amour ;

COLETTE *ſeule.*

Pouvez-vous m'accuſer ainſi,
Moi qui ſuis l'innocence même.
Vous le ſavez, ſi je vous aime,
Et, &, voilà mon grand merci,
Pouvez-vous m'accuſer ainſi ?
Moi qui ſuis l'innocence même.

LE TAMBOUR.

Allons, allons, marchons, marchons.

LUCAS.

(*A Colette.*) (*Au Tambour.*)
Tais-toi, menteuſe. Je ne marcherai pas.

COLETTE.

Ne ſuis-je pas bien malheureuſe,
Quelle douleur, quel creve cœur.

LUCAS. LE TAMBOUR.
Je ne marcherai pas, Tu marcheras.
Y a de l'erreur. Tu marcheras.

(*Colette ſort à la fin du Trio.*)

SCENE X.

LUCAS, LE CAPORAL, LE TAMBOUR.

LE CAPORAL.

NE te fais pas tirer l'oreille, crois-moi; car tu n'en ſerois pas bon marchand.

LUCAS, *impatienté.*

Mais, jarnombilles, quand l'Diable y ſeroit, j'ne ſuis pas engagé.

LE CAPORAL *froidement.*

Voilà l'habit.

LUCAS, *vivement.*

Eh! j'nai que faire d'vos habits, j'en avons de meilleurs.

LE CAPORAL *en colere.*

Qu'eſt-ce que tu dis, faquin; ſais-tu bien que c'eſt l'habit du Roi?

LUCAS.

A la bonn'heure, eh ! bien, c'eſt à cauſe de ça, j'ne ſuis pas dign' d'le porter, j'n'en veux point.

LE COPORAL, *froidement.*

V'là l'habit, v'là le chapeau, la cocarde. Adieu, bon jour.

LUCAS.

Mais, écoutez donc une raiſon.

LE COPORAL, *très-froidement.*

Voilà le ceinturon & l'épée, l'habit, la cocarde & le chapeau. Au Drapeau dans l'inſtant, ou pendu. Adieu, mon cher camarade. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

LUCAS, *ſeul.*

QUelle chienne de trahiſon. Faut qu'il y ait des homm' ben méchans dans l'monde; mais d'qui ça peut-il venir? C'eſt du Capitaine ſûrement; il s'entend avec Colette, ils ont inventionné ça pour s'débarraſſer d'moi, & la Branche qui n'm'avertit de rien; comment faire? J'ſuis au déſeſpoir.

SCENE XII.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

(En chantant l'Ariette ſuivante, il court ſur le Théatre comme un furieux, & feint de ne pas voir Lucas.)

AH c'eſt un tour pendable,
Déteſtable, exécrable,
Un tour abominable,
Je n'en puis revenir;
Tromper un Militaire!...
Jarni, dans ma colere,
Si l'on me laiſſoit faire,
Je ſaurois l'en punir;
Capitaine du Diable...
Oui, oui, ſi je l'oſois.
Je le tailladerois;
Je le diſloquerois.

Ah! c'eſt un tour pendable, &c.

LUCAS.

Quelle mouche le pique; prends donc garde à ce que tu fais.

LA BRANCHE.

Ah! te voilà; mon cher, je ſuis furieux, vois-tu.

LUCAS.

A cauſe de quoi?

LA BRANCHE.

Comment! tu ne ſais pas le tour qu'on t'a joué; tu es des nôtres, mon ami; tu pars avec nous.

LUCAS.

Comment! tout de bon?

LA BRANCHE.

Il n'y a rien de ſi vrai.

LUCAS.

Mais, je n'y conſens pas, moi.

LA BRANCHE.

Il faudra bien que tu y conſentes, on a ta ſignature.

LUCAS.

Et non, & non, je n'ai rien ſigné, je le ſais bien, peut-être.

LA BRANCHE.

Oh, tu ne ſais rien. N'y a plus de bonne foi, n'y a plus de probité; mon Capitaine.... Il eſt bienheureux d'être Capitaine, & que je ne ſuis que Sergent.

LUCAS.

Eh! bien, le Capitaine?

LA BRANCHE.

Cette lettre que je portois à Colette de ta part.

LUCAS.

Eh! bien, ſte lettre?

LA BRANCHE.

Colette l'a reçue, en a été charmée. J'croyois, dit-elle, que Lucas étoit une bête; mais ceci me fait voir qu'il a de l'eſprit,... & enfin je me ſens de la diſpoſition à l'aimer; moi, tu ſens bien comme j'appuye là-deſſus : enfin, bref, elle t'aime. Monſieur Dorville nous rencontre, veut la cajoler comme à ſon ordinaire.... Elle vous le rembarre, dame, falloit voir... Mais, Mademoiſelle... Mais, Monſieur.. & d'où vient donc ce changement, eſt-ce le Billet que vous tenez qui en eſt cauſe? Je vous en prie, que je le voye.... Ah! Monſieur, volontiers ; c'eſt de la part de quelqu'un que j'eſtime, & qui doit être mon mari; ainſi je ne riſque rien à le montrer.

LUCAS.

Eh! bien?

LA BRANCHE.

Il le prend, le lit, & puis ne ſe poſſédant plus le colere; voilà qui eſt fini, dit-il, Mademoiſelle, mon rival triomphe; mais il ne triomphera pas impunément; dans le moment il s'en va : moi je le ſuis pour ſavoir ſon deſſein; arrivé chez lui, je le vois... Ah! peu s'en eſt

fallu.... Mais il y va de la vie, de s'attaquer à ſon ſupérieur.

LUCAS.

Et qu'as-tu vu enfin ?

LA BRANCHE.

Il a déchiré le billet, en laiſſant ſeulement la ſignature avec un peu de blanc au-deſſus, & dans l'eſpace qui reſtoit, il a écrit un engagement à ſa fantaiſie. As-tu jamais vu méchanceté pareille.

LUCAS.

Et je ſuis engagé avec ça ?

LA BRANCHE.

Ah! bien engagé, n'y a pas à en revenir; mais ſi j'étois de toi, il en auroit le démenti.

LUCAS.

Comment faut-il s'y prendre?

LA BRANCHE.

J'acheterois mon congé.

LUCAS.

Crois-tu qu'il veuille me le vendre?

LA BRANCHE.

Pourquoi non, cela ſe fait tous les jours, je l'ai même déja prévenu là-deſſus.

LUCAS.

Et combien demande-t-il pour ça?

LA BRANCHE.

Ah! des ſommes prodigieuſes ; com-

me c'eſt le dépit qui le fait agir, il n'y a pas moyen de lui faire entendre raiſon, cependant, coûte qui coûte, je te conſeille de toper à tout.

LUCAS.

Mais encore combien veut-il ?

LA BRANCHE.

Dix mille francs.

LUCAS.

Dix mille francs ! eſt-ce que je les vaux ?

LA BRANCHE.

Vraiment non ; mais il a beſoin d'argent pour faire ſa campagne.

LUCAS.

Mais, mais, c'eſt une volerie.

LA BRANCHE.

C'eſt ce que tu voudras ; mais ſans cela point d'affaire.

LUCAS.

Ah ! le turc, le traître, le bourreau ! & tu me conſeilles de lui donner dix mille francs : que dix mille Diables l'emportent plutôt, mon parti eſt pris, je marcherai.

LA BRANCHE, *étonné.*

Tu marcheras !

LUCAS.

Oui, oui, je marcherai, j'aurai le plaiſir de garder mon argent.

LA BRANCHE.

(*A part.*) Ce n'étoit pourtant pas là

mon compte. (*Haut.*) Tu marcheras!

LUCAS.

Oui, oui, je marcherai, à deux de jeu; il a cru m'attraper, c'eſt lui qui le ſera, j'eſpere.

LA BRANCHE.

Tu iras à la guerre, toi!

LUCAS.

Oui, j'irai, je m'en mocque.

LA BRANCHE.

C'eſt un métier difficile, je crains que tu ne puiſſes pas le ſoutenir.

LUCAS.

Bon, bon; je ſuis fait à la fatigue, & puis quelle peine avez-vous? Depuis que vous êtes ici en garniſon, vous faites l'exercice, vous montez la garde, ça n'caſſe pas les bras, & le reſte du temps vous allez vous divertir.

LA BRANCHE.

Ce ſont les roſes du métier, ça; mais quand on eſt en campagne, à un ſiege, à une bataille; c'eſt là qu'on trouve à déchanter.

LUCAS.

A une bataille! Eh! bien, qu'eſt-ce qu'on y fait; voyons.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

Au ſon des Clairons, des Trompettes,
Cent mille hommes, Tambour battant,

Armés d'fuſils & d'bayonnettes.
S'avancent fiérement
Au premier ſignal
Que donne le Général ;
On s'approche, l'on ſe mêle
Les bales tombent comme grêle,
C'eſt un ſabat de tous les Diables ;
On entend des cris effroyables,
Les Tambours
Roulent toujours,
La Mouſqueterie,
Puis l'Artillerie,
Les Bombes, le Canon
Font un ſabat, un carillon,
Têtes briſées,
Jambes caſſées,
La mort vole de rang en rang,
Par-tout on voit couler le ſang :
Hommes, chevaux tombent par terre,
La belle choſe que la guerre !

LUCAS.

T'es-tu trouvé ſouvent dans ces belles choſes, là ?

LA BRANCHE.

Je le crois bien, ma foi.

LUCAS.

Et tu t'en es toujours bien tiré ?

LA BRANCHE.

Tout au mieux.

LUCAS.

Ca n'eſt donc pas ſi riſquable que je croyois, ſi tu t'en es bien tiré ; pour-

quoi y reſterois-je, moi ; allons, je me détermine ? (*Il paſſe l'habit.*)

LA BRANCHE *l'aidant.*

Je ſuis ravi, mon garçon, de voir que tu as du cœur ; nous ſerons compagnons de fortune.

LUCAS, *prenant le chapeau.*

Et ça, comment ça ſe met-il ?

LA BRANCHE.

(*Il lui poſe le chapeau ſur la tête ; un peu ſur l'oreille.*)

Tiens, par là, bon, le Diable me confonde, ſi tu n'as l'air guerrier, l'épée à préſent.... à merveille, la bayonnette.... Bon. Ils ont oublié un fuſil, ces drôles-là : laiſſe-moi faire ; je veux t'en choiſir un moi-même ; ſais-tu un peu comme ça ſe manie ?

LUCAS.

Là, là ; je n'ai jamais tiré qu'avec une vieille canardiere, dans le temps que j'allois braconner.

LA BRANCHE.

C'eſt égal : ah ! voici Monſieur Dorville ; ſalue, ſalue.

SCENE XIII.

DORVILLE, LA BRANCHE, LUCAS.

DORVILLE.

LA Branche....

LA BRANCHE.

Mon Capitaine.....

DORVILLE.

Tout eſt-il prêt?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier.

DORVILLE.

Et cet honnête homme-là a-t-il fait ſon paquet?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier, vous n'avez jamais fait de meilleure acquiſition, vous avez peu, dans votre Compagnie, d'auſſi braves gens que lui.

DORVILLE.

J'en ſuis charmé; ſait-il que nous partons demain?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier. (*A Lucas.*) Réponds donc.

LUCAS.

Oui, Mons....

LA BRACHE, *le soufflant.*

Oui, mon Capitaine.

LUCAS.

Oui, mon Capitaine.... *(Apart.)* Ah! morgué, j'ly en veux.

DORVILLE.

Q'eſt-ce que c'eſt? il n'a pas l'air content; ſi cela eſt, qu'il le diſe : nous ne voulons que des gens de bonne volonté.

LUCAS, *à part.*

Ah! je le vois venir... dix mille francs... & non, & non; ce n'eſt pas pour lui... *(Haut.)* Pardonnez-moi, mon Capitaine.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Monſieur.

DORVILLE, *bas à la Branche.*

Il part donc?

LA BRANCHE, *bas à Dorville.*

Oui, pour vous faire piece; mais je lui en ferai tant que je le dégoûterai bientôt; fiez-vous à moi.

LUCAS, *à part.*

Il ne s'attendoit pas à çà; le v'là tout dérouté.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Officier.

DORVILLE.

Paſſez en revue toute la Recrue.

LA BRANCHE.

Tambour, allons, faites l'appel. *(A Lucas.)* Eh! vas donc Lucas, vas donc.

LUCAS.

Oui? Ah! j'en ſuis donc?

LA BRANCHE.

Belle demande! mets-toi là.

(Il le place le premier de la file.)

DORVILLE.

Où eſt donc votre fuſil?

LA BRANCHE, *donne un fuſil à Lucas.*

Tiens, mon ami, en voilà un excellent, je t'aſſure.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine.

DORVILLE.

Faites faire l'Exercice.

LA BRANCHE.

Toute à l'heure. *(A Lucas.)* Prends garde à toi.

LUCAS, *bas à la Branche.*

Conſeille-moi, entends-tu?

LA BRANCHE, *bas à Lucas.*

Ne t'embarraſſe pas; mais de l'attention, j't'en prie; car, malgré notre amitié, dans ces choſes-là, vois-tu, n'y a plus d'amis.

LUCAS, *bas à la branche.*

Je m'recommande à toi.

LA BRANCHE.

Oui, j'en aurai ſoin, ne t'inquiette pas.

DORVILLE.

Pourquoi donc ne commencez-vous pas ?

LA BRANCHE.

Dans l'inſtant, mon Capitaine.

ARIETTE.

Soyez attentif au commandement :
Mitour à droite ;
Remettez-vous ;
Mitour à gauche.

(Lucas a la tête en avant ; la Branche lui releve le menton avec le bout de ſa canne.)

LUCAS, *ſe redreſſant.*

Comm'ça n'eſt-ce pas ?

LA BRANCHE, *d'un ton d'amitié.*

Oui, mon enfant ;
Mais ne ſois donc pas ſi gauche,
Remettez-vous.

(Lucas regarde faire les autres, & ſe remet après ; la Branche leve ſa canne.)

LUCAS, *d'un air piteux.*

Mon cher la Branche.

LA BRANCHE.

Ferme donc ſur la hanche.
Préparez le fuſil.

LUCAS, *embarraſſé regarde & tâche de faire comme les autres, en diſant :*

Sarpedié, qu'il faut être ſubtil !

LA BRANCHE.

Déchirez la cartouche...

(*Lucas la déchire avec les doigts.*)

Avec la bouche, avec la bouche.

(*Lucas s'y prenant mal, la Branche le frappe.*)

Chargez... Haut la baguette.

Bourez...

LUCAS.

N'boure donc pas tant.

LA BRANCHE.

Remettez la baguette;

Haut la bayonnette.

LUCAS, *tourmenté par la Branche.*

Aye, aye, un moment, un moment.

LA BRANCHE.

Haut le fusil... En joue.

(*La Branche fait semblant de frapper le voisin de Lucas; Lucas qui se sent frapper, fait des grimaces.*)

Pourquoi donc cette moue?

Ce n'est pas toi.

LUCAS.

Mais, c'est sur moi

Que tombent les coups.

LA BRANCHE.

Remettez-vous.

DORVILLE.

Cela va bien; donnez à chacun sa consigne, & venez ensuite prendre les ordres pour le départ. (*Il sort.*)

LA

LA BRANCHE *aux ſoldats.*
Allez au Corps de Gardes; je vous joindrai tout-à-l'heure. (*Ils ſortent.*)

SCENE XIV.

L'obſcurité commence.

LA BRANCHE, LUCAS.

LUCAS.

Mon ami?

LA BRANCHE.

Qu'eſt-ce que tu veux?

LUCAS *faiſant le tour d'épaule.*

Tu avois raiſon; ce métier-là eſt lourd.

LA BRANCHE.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien; vas, tu t'y feras.

LUCAS.

Eſt-ce qu'il n'y auroit pas moyen de faire quelque arrangement enſemble?

LA BRANCHE.

Voyons.

LUCAS.

Si ton Capitaine vouloit ſe contenter d'un millier d'écus; il y auroit quelque choſe pour toi.

LA BRANCHE.

Fi donc! ne t'ai-je pas dit qu'il vouloit dix mille francs.

LUCAS.

Oui, mais.....

LA BRANCHE.

Oui, mais! quand tu les donnerois à cette heure; ça ne ſe pourroit plus: il faudroit doubler la ſomme.

LUCAS.

Pourquoi donc ça?

LA BRANCHE.

Tu as paſſé la revue; n'y a pas d'ordre.

LUCAS.

Ca f'roit donc vingt mille francs à vot' compte?

LA BRANCHE.

A bon marché, encore.

LUCAS.

Allons, allons, v'là qu'eſt fini: n'en parlons plus.

LA BRANCHE *arrêtant Lucas qui veut s'en aller.*

Ah! n'vas pas ſi vîte.

LUCAS.

Qu'eſt-ce qu'il y a encore?

LA BRANCHE.

Attends, que je te donne ta conſigne. *Sur la Place d'Armes;* je n'y vois déja plus clair..... *Sur la place d'Armes, Sentinelle*

Lucas; bon, écoute bien, voilà la nuit, comme tu vois; je ne veux pas t'envoyer à un poſte éloigné; tu reſteras ici.

LUCAS.

A quoi faire?

LA BRANCHE.

A monter la garde, juſqu'à ce qu'on vienne te relever : tu iras, en te promenant, de là, là, pas plus loin; ſi tu entends le moindre bruit, tu crieras: *qui va là?* juſqu'à trois fois. Et ſi à la troiſieme on ne te répond pas, tu tireras deſſus; entends-tu bien?

LUCAS.

Oui, oui.

LA BRANCHE.

Nous viendrons auſſitôt voir ce que c'eſt.

LUCAS.

Si vous ne venez pas, j'irai vous chercher.

LA BRANCHE.

Ne t'aviſe pas de cela; il eſt défendu, ſous peine de mort, de quitter ſon poſte; quiconque le fait, eſt pendu ſans rémiſſion; ce ſont les loix de la guerre. Adieu, courage.

(Il ſort.)

SCENE XV.

LUCAS *Seul.*

VLà de vilaines loix.... (*Il marche en comptant ſes pas.*) Une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit..... Une, deux, j'n'y vois goute, moi. Hem! il fait du vent, m'ſemble, Qui?... c'n'eſt rien; j'croyois entendre quelque choſe..... Monſieur la Branche? n'y a perſonne: vingt mille francs, mon congé: y a-t-il de la conſcience? Qu'fait Colette à préſent? j'n'en ſais rien: elle n'm'aimoit pas, elle m'aime à ſt'heure: on n'connoît rien à tous ces eſprits-là. Ah! qu'eſt-ce que c'eſt qu'ça?

ARIETTE.

Qui va là? (*trois fois*) Je meurs de peur.
La frayeur a glacé mon cœur.
Qui va là? (*trois fois*) Morbleu!
Je vais faire feu,
Feu.

(*Comme il n'a pas lâché la détente, ſon fuſil ne part point.*)
Mais hélas! quel embarras!
Le reſſort ne va pas;
Paou.

(*Il contrefait avec la voix le coup de fuſil.*)

Ça n'remue pas,
Ah! ah! pauvre Lucas!
Eſt-ce un homme,
Un diable, un phantôme?
Un large coutelas
Arme ſon bras.

(*Il tire ſon épée & poſe ſon fuſil par terre.*)

Tu vas avoir à qui parler,
D'un coup je te vais enfiler:
Dans mon tranſport,
Je te perce d'abord.

(*Il heurte contre ſon fuſil qui le fait tomber.*)

Ah! je ſuis mort.

(*En ſe relevant, il tatonne le prétendu phantôme.*)

Que je ſuis.... que je ſuis bête! c'eſt un tronc d'arbre: ah! je n'en puis plus. Oh! pour le coup j'entends quelque choſe.

SCENE XVI.

LUCAS, DORVILLE, & COLETTE *dans le fond.*

COLETTE.

ARIETTE.

NOn, non, Monſieur ;
Je ſuis fille d'honneur :
Ne croyez pas que l'on m'engeole;
Qu'à vos deſſeins,
J'oſe prêter les mains.
Je ne ſuis pas ſi folle,
Tous vos efforts ſont vains;
Je crains le blâme ;
Si je ſuivois vos pas,
Que diroit-on ? hélas !
Que deviendroit ma flamme ?

Non, non, Monſieur, &c.

LUCAS.

C'eſt la voix de Colette.

DORVILLE.

Eſt-il poſſible que vous ayez ſitôt changé de ſentiment ?

LUCAS.

Et celle du Capitaine.

DORVILLE *bas à Colette.*

Appuyez toujours la feinte.

COLETTE *à Dorville.*

Je n'en ai point changé.

DORVILLE.

J'entends, vous ne m'avez jamais aimé; vous vous êtes fait un jeu de ſurprendre ma tendreſſe pour faire à mon indigne rival un ſacrifice plus éclatant.

LUCAS *à part.*

Hem, quel caquet affilé !

COLETTE *à Dorville.*

Non, Monſieur, tout ce que vous direz eſt inutile.

DORVILLE.

Eh ! bien, cruelle ! puiſque vous me réduiſez au déſeſpoir, je ſaurai me procurer par la violence....

LUCAS.

La violence !

DORVILLE.

Vous me ſuivrez malgré vous.

COLETTE.

Au ſecours, au ſecours.

LUCAS.

Il l'emmene, la pauvre petite ! j'm'en vais voir, j'men vais voir. *(Il ſort.)*

SCENE XVII.

LA BRANCHE, *troupe de Soldats avec des lanternes.*

LA BRANCHE.

BOn, notre homme a donné dans le piege.

ARIETTE *en chœur.*

Alerte, alerte, alerte,
Cherchez, cherchez, cherchez.
Alerte, alerte, alerte,
Saiſiſſez, ſaiſiſſez.

CHŒUR.

Alterte, alterte, alterte,
Cherchons, cherchons, cherchons.
Alerte, alerte, alerte,
Saiſiſſons, ſaiſiſſons.

LA BRANCHE.

Un poſte abandonné!

CHŒUR.

Saiſiſſons, ſaiſiſſons.

LA BRANCHE.

Criez par-tout allarmes,
Et qu'au ſignal donné,
Chacun ſoit ſous les armes.

CHŒUR.

Aux armes, aux armes.

TOUS ENSEMBLE.

LA BRANCHE. CHŒUR.

Alerte, alerte, aux armes,
Cherchez, &c.
Alerte, alerte, aux armes,
Saiſiſſez, ſaiſiſſez.

Alerte, alerte, aux armes,
Cherchons, &c.
Alerte, alerte, aux armes,
Saiſiſſons, ſaiſiſſons.

SCENE XVIII. & derniere.

DORVILLE, COLETTE, LA BRANCHE, LE CAPORAL, LE TAMBOUR, LUCAS *amené par des Soldats.*

LA BRANCHE, *à Lucas.*

AH! malheureux, qu'as-tu fait?

LUCAS.

Comment! comment! j'n'ai quitté qu'une minute.

LA BRANCHE.

Et c'en eſt aſſez; ne t'ai-je pas dit la loi?

LUCAS.

Bon! bon! la loi! tu t'mocques.

LA BRANCHE.

Tu vas voir, tu vas voir.

COLETTE, *feignant de pleurer.* (*A Dorville.*)

Vous êtes un cruel, un barbare.

DORVILLE.

Taiſez-vous, Mademoiſelle, taiſez-vous. (*bas.*) N'ayez pas peur, il n'arrivera rien.

LUCAS.

La pauvre petite! comme elle pleure! qu'as-tu donc ma chere Colette?

LE CAPORAL.

Doucement tenez-vous là.

COLETTE.

Mon cher Lucas, je n'y pourrai ſurvivre.

LUCAS.

Cette chere enfant, comme elle m'aime! je n'aurois jamais cru ça.

LE CAPORAL.

Il eſt bien queſtion d'amour à préſent.

COLETTE.

Faut-il que j'aie la douleur de le voir mourir?

LUCAS.

Mourir! moi, Meſſieurs! n'badinons pas, s'il vous plaît.

DORVILLE.

Sergent, faites votre devoir.

LA BRANCHE.

Silence. (*Il lit.*) L'an mil ſept cent, &c. attendu la contravention commiſe par

le nommé Lucas, Soldat, &c. convaincu d'avoir quitté ſon poſte, le Conſeil de guerre aſſemblé l'a condamné à avoir la tête caſſée, &c. à la tête de la compagnie : le jour & an que deſſus, &c.

LUCAS *repete en pleurant, les derniers mots :*

Et cœtera. Malheureux que je ſuis ! Monſieur Dorville ; Colette, demande grace pour moi, j't'en prie, Monſieur de la Branche.....

L'A BRANCHE.

Hélas ! mon cher, je ſais à quoi la qualité d'ami m'oblige : il faudra que ce ſoit moi qui faſſe l'opération.

LUCAS *à genoux, & pleurant.*

Ah ! ah ! eſt-ce que quelques coups de bâton ne ſuffiroient pas pour une faute ſi légere ?

LE CAPORAL.

Et vîte, qu'on lui bande les yeux.

LUCAS, *repouſſant le mouchoir.*

Mon cher Capitaine, vous êtes le plus honnête homme du monde ; vous aimez Colette.

DORVILLE.

Je l'aimois, il eſt vrai ; mais depuis ſa trahiſon, je n'en veux plus entendre parler.

LUCAS.

J'ai eu la témérité de nuire à vos

amours; mais v'la qu'eſt fait, je vous la cede.

COLETTE.

Non, Lucas; je ne pourrois pas me réſoudre à l'épouſer.

DORVILLE.

Non, non, il n'eſt plus temps.

LUCAS.

ARIETTE.

Au nom du ciel, je vous en prie;
Par pitié, ſauvez-moi la vie.
(*A colette.*)
Priez, Monſieur, je vous en ſupplie,
Qu'il veuille bien vous épouſer.
(*A Dorville.*)
Voyez, Monſieur, voyez Colette:
N'eſt-elle pas jeune & bien faite?
Aurez-vous l'cœur d'la refuſer?
Monſieur Dorvill', Mlle. Colette,
Aurez-vous l'cœur de me refuſer.
(*Avec rage.*)
Ils n'veulent pas; ah! miſérable!
Sexe maudit! race du Diable!
Tu fais toujours,
Tout à rebours.
(*Il reprend le ton ſuppliant.*)
Au nom du ciel, je vous en prie;
Par pitié, ſauvez-moi la vie.

LABRANCHE.

Mon Capitaine, pardonnez la liberté que je prends; mais enfin c'eſt pour mon ami que je parle. Si, en vous cedant Colette, il y joignoit une ſomme honnête

pour les frais de la procédure, feriez-vous inflexible? Et vous, Mademoiſelle, ſi Lucas partageoit avec vous la ſucceſſion dont il a hérité....

LUCAS.

Ah! prenez tout, prenez tout, j'y conſens; je vous en prie, prenez, prenez.

LA BRANCHE *bas à Lucas.*

Ils s'attendriſſent; courage.

LUCAS.

Faites-vous cet effort-là tous les deux.

DORVILLE.

Quand je le voudrois, Colette n'y conſentiroit pas.

LUCAS.

J'vous réponds d'elle; venez çà, venez çà, je vous la donne avec tout le bien; & ſi ç'n'eſt pas aſſez, je vous donne tout le mien.

DORVILLE.

Voyez, Colette; ſon ſort eſt entre vos mains.

COLETTE, *à Lucas.*

Eh! bien, pour vous ſauver la vie, je conſens à tout.

LUCAS *tranſporté.*

Quel bonheur! gare, gare, rangez-vous de là, que je vous embraſſe. (*A la Branche.*) Ah! mon ami, je reviens de loin.

LA BRANCHE.

Tiens, pour que tu ne ſois plus expoſé à pareille aventure, ſitôt le mariage fait, je te rends ton engagement.

DORVILLE.

Rends-lui, rends-lui dès à préſent; qu'il garde ſon bien. (*A Colette.*) Je ne voulois que l'obliger à vous rendre le vôtre; mais il en fera ce qu'il voudra; vous m'aimez, je vous aime, qu'ai-je à deſirer davantage?

LUCAS.

Ah! mon Officier, je vous reconnois bien là. Vous êtes un cœur généreux, un cœur d'or: venez-vous-en tous chez moi: pour prélude de la nôce, j'vais mettre en perce les meilleures pieces de mon vin. Venez, venez; nous ferons bombance.

LA BRANCHE.

C'eſt bien dit, & nous boirons à la ſanté du Milicien.

CHŒUR.

DORVILLE, COLETTE, LA BRANCHE.	LUCAS.	SOLDATS.
Un ſuccès heureux	Célébrez les nœuds	Pour fêter les nœuds
Couronne (nos / vos) vœux.	Qui rendent heureux	Qui rendent heureux
L'Amour à (nos / vos) feux	Des cœurs amoureux	Deux cœurs amoureux,
Donne la victoire.	Pour moi je vais boire,	Ne ſongeons qu'à boire;
Mettons / Mettez (déformais)	Et, juſqu'à demain,	Et, juſqu'à demain,
Toute (notre / votre) gloire	Perdre la mémoire	Perdons la mémoire
A jouir en paix	De mon noir chagrin,	De notre chagrin,
De ſes doux bienfaits!	Dans des flots de vin.	Dans des flots de vin,
Victoire, victoire.	A boire, à boire.	A boire, à boire,

I. VAUDEVILLE N° 4.

LUCAS.

VOus m'avez rendu ſervice,
Croyant me déſobliger ;
L'hymen comme la Milice
Expoſe à plus d'un danger :
Dieu Merci, de tout' maniere,
J'en ſuis quitte pour la peur.

Refrain en CHORUS.

Sous les drapeaux de Cythere,
Il ne faut, comme à la guerre,
Que des gens de cœur.

II. VAUDEVILLE N° 5.

LA BRANCHE.

Avis à la belle Jeuneſſe:
Quand l'amour vous donne des loix,
Soyez dociles à ſa voix,
Et profitez d'un temps qui preſſe.
En vain s'armeront contre vous
Et les Argus & les jaloux;
A la fin tout obſtacle ceſſe.

Avis à la belle jeuneſſe.

COLETTE.

Vous qui, conſumés par les ans,

Faites encore les ſoupirants,
Et lancez des regards avides :
Quand vous verrez de jeunes cœurs
Sourire à vos triſtes fadeurs,
Craignez leurs careſſes perfides.

Avis aux Barbons invalides.

LE TAMBOUR.

Fillettes font ſemblant d'aimer,
Et trouvent l'art de vous charmer.
Tandis qu'une autre ardeur les brûle :
Sachez qu'en toute occaſion
De dire le oui pour le non,
Elles ne font aucun ſcrupule.

Avis à l'amant trop crédule.

LUCAS.

Fuyez ces amants dangereux,
Qui par-tout promenant leurs feux,
Sont aujourd'hui ſurpris en maraude.
Voltiger d'objets en objets,
Publier par-tout vos ſecrets,
De tout temps ce fut leur méthode.

Avis aux beautés à la mode.

DORVILLE.

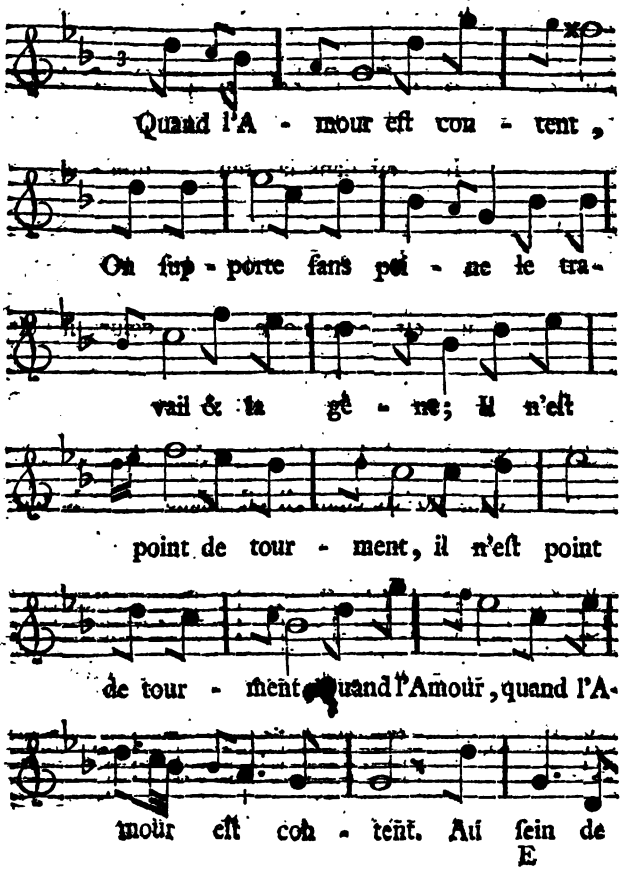
Après de glorieux travaux,
Venez goûter un doux repos :
Pendez au croc vos cimeterres.
Au ſein d'une tranquille paix,
On ne ſe battra déſormais
Qu'à coups de brocs, qu'à coups de verres.

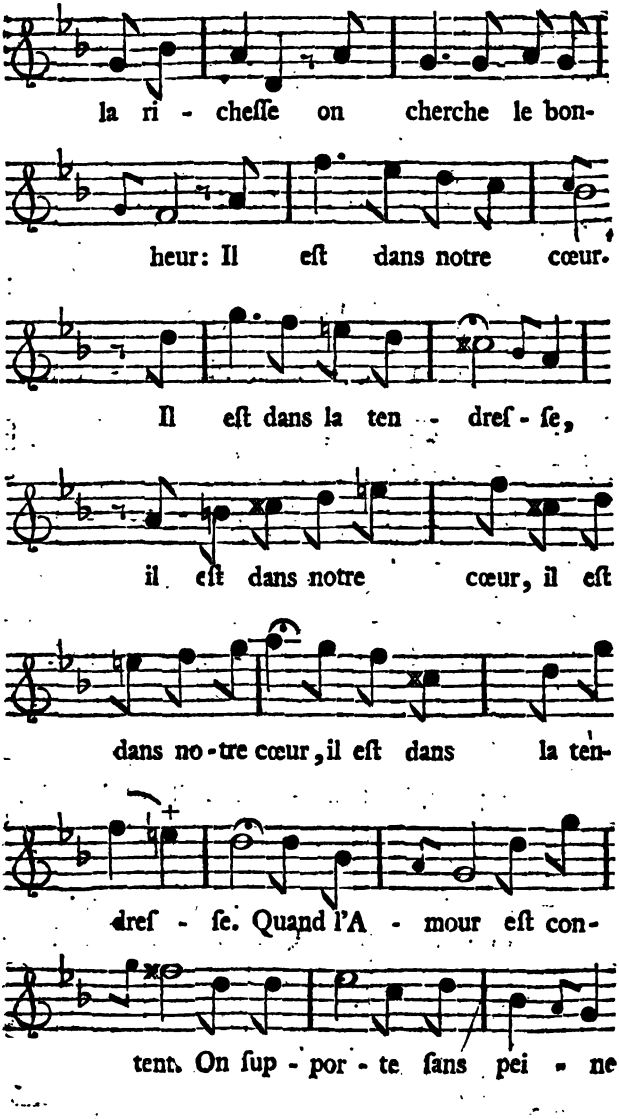
Avis aux braves Militaires.

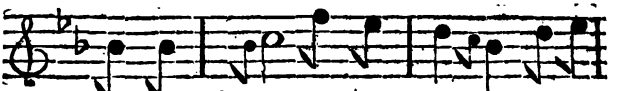
AIRS

AIRS
DU MILICIEN.

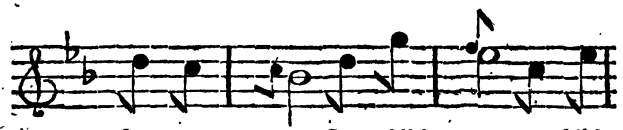
N°. 1.

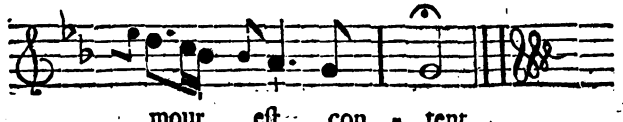



la ri - cheſſe on cherche le bon-
heur: Il eſt dans notre cœur.
Il eſt dans la ten - dreſ - ſe,
il eſt dans notre cœur, il eſt
dans no-tre cœur, il eſt dans la ten-
dreſ - ſe. Quand l'A - mour eſt con-
tent. On ſup - por - te ſans pei - ne

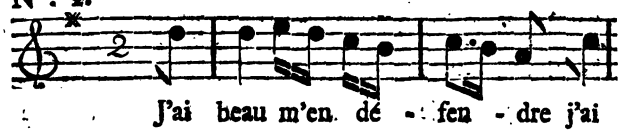

le tra - vail & la gê - ne; Il n'eſt

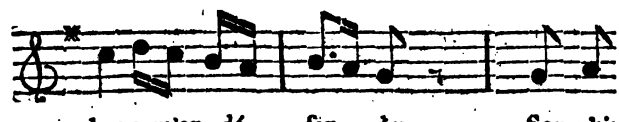
point de tour - ment il n'eſt point

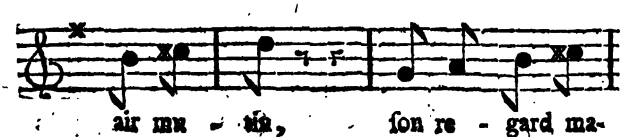

de tour - ment, Quand l'Amour, quand l'A-

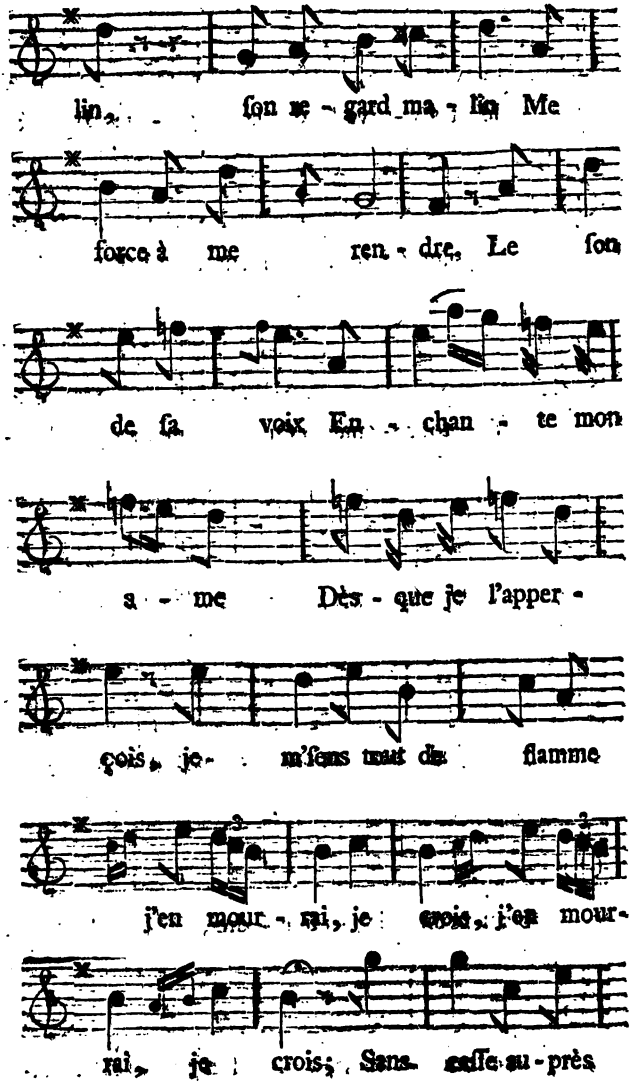

mour eſt con - tent.

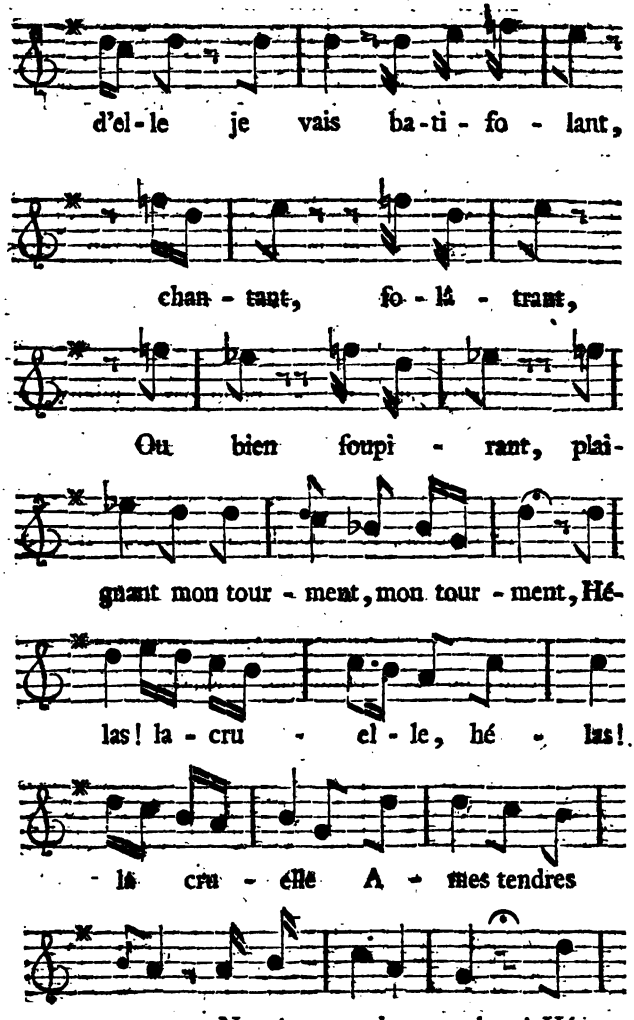
N°. 2.

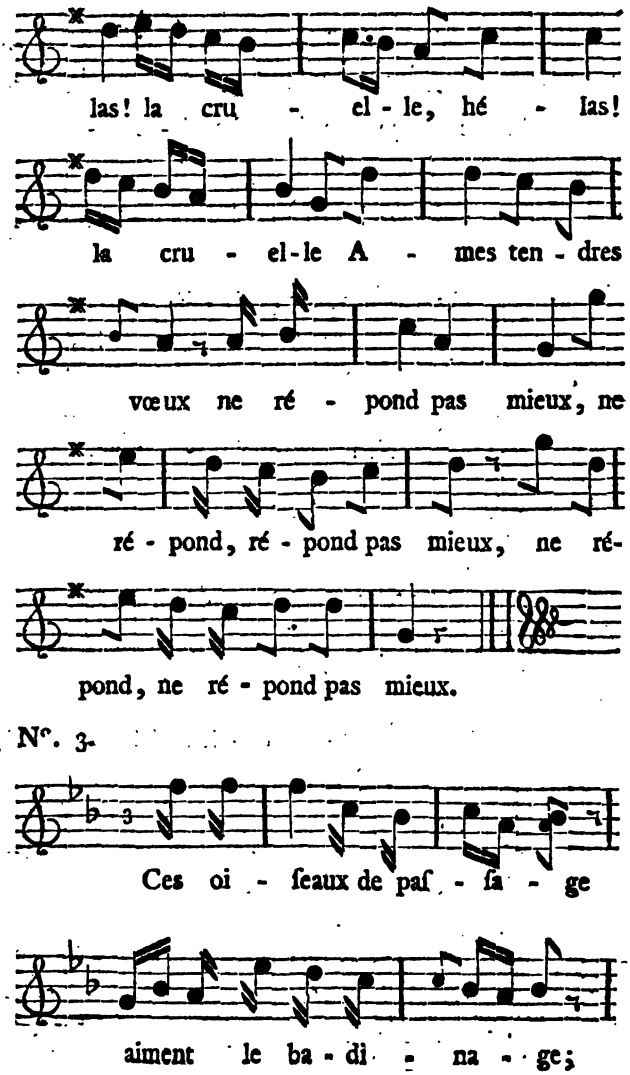

J'ai beau m'en dé - fen - dre j'ai


beau m'en dé - fen - dre, Son p'tit


air mu - tin, ſon re - gard ma-

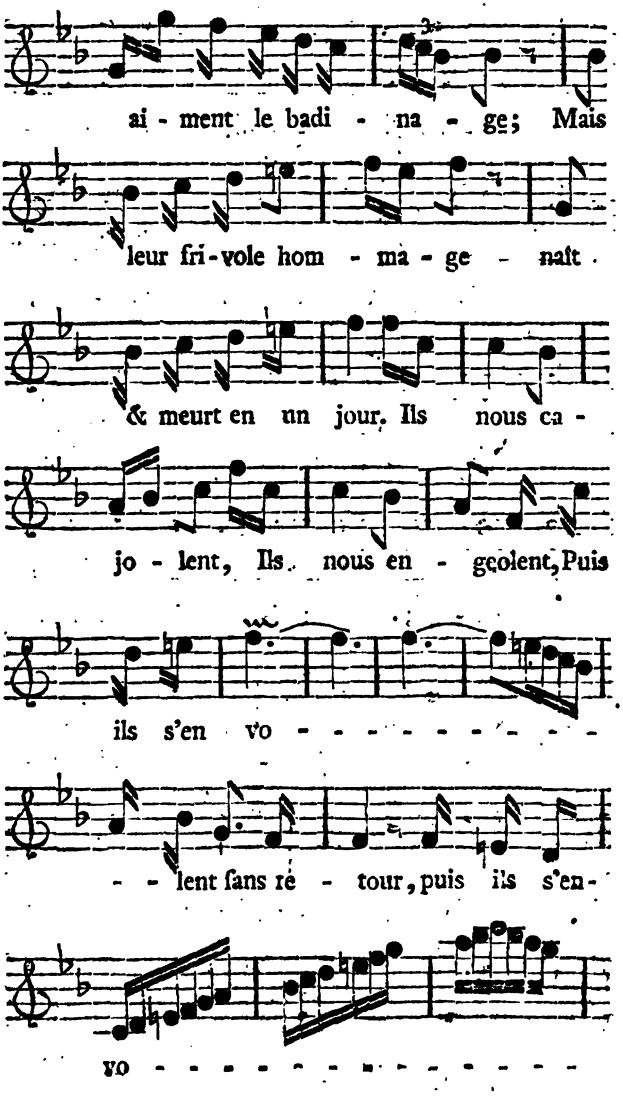

lin, ſon re-gard ma-lin Me
force à me ren-dre, Le ſon
de ſa voix En-chan-te mon
a-me Dès-que je l'apper-
çois, je m'ſens tout de flamme
j'en mour-rai, je crois, j'en mour-
rai, je crois; Sans ceſſe au-près

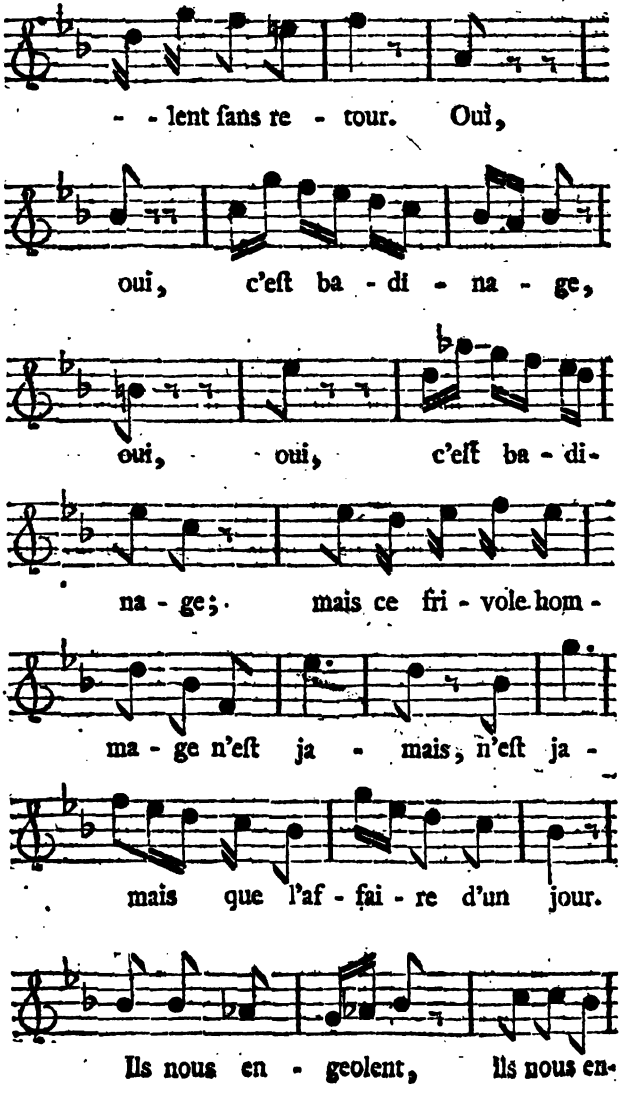

d'el-le je vais ba-ti-fo-lant,
chan-tant, fo-lâ-trant,
Ou bien foupi-rant, plai-
gnant mon tour-ment, mon tour-ment, Hé-
las! la-cru-el-le, hé-las!
-lâ cru-elle A-mes tendres
vœux Ne ré-pond pas mieux! Hé-

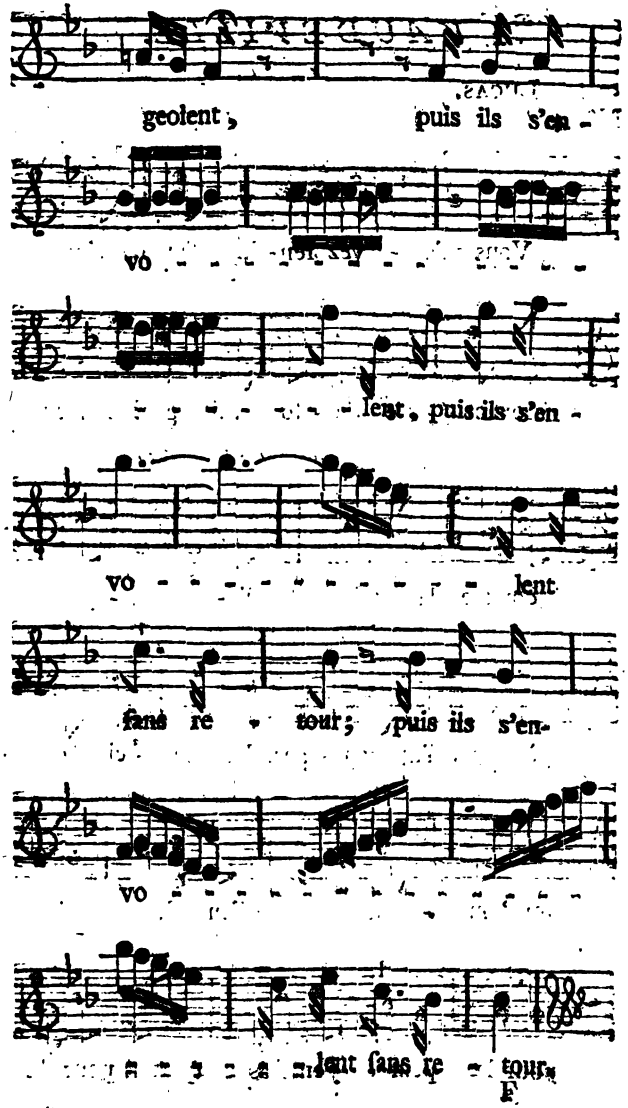

las! la cru - el - le, hé - las!
la cru - el-le A - mes ten - dres
vœux ne ré - pond pas mieux, ne
ré - pond, ré - pond pas mieux, ne ré-
pond, ne ré - pond pas mieux.

N°. 3.

Ces oi - ſeaux de paſ - ſa - ge
aiment le ba - di - na - ge;


ai - ment le badi - na - ge; Mais
leur fri-vole hom - ma - ge - naît
& meurt en un jour. Ils nous ca -
jo - lent, Ils nous en - geolent, Puis
ils s'en vo - - - - - - - - -
- - lent ſans re - tour, puis ils s'en -
vo - - - - - - - - - - - - -

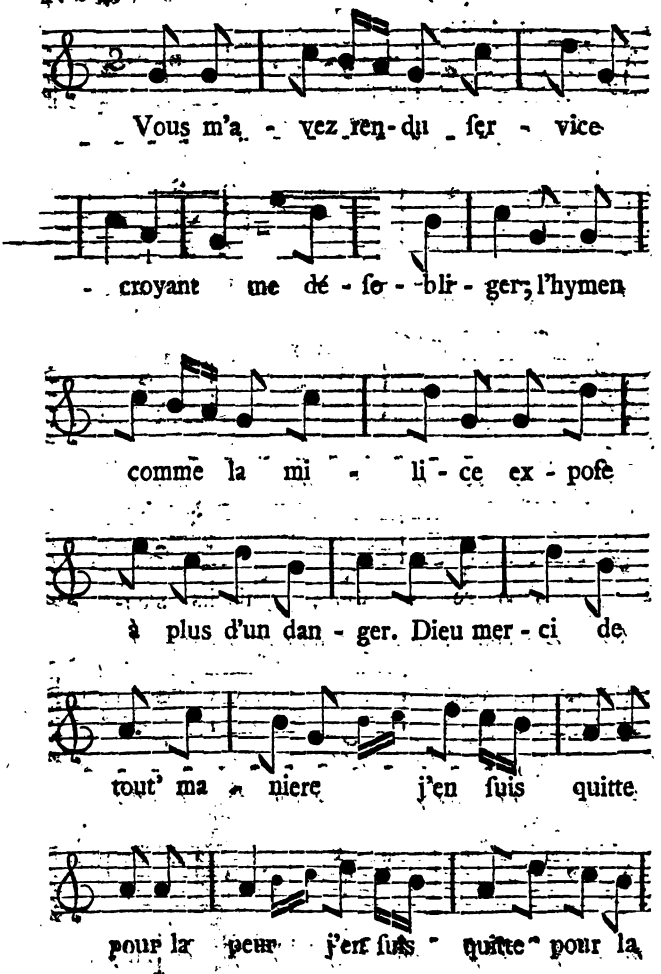

- - lent ſans re - tour. Oui,
oui, c'eſt ba - di - na - ge,
oui, oui, c'eſt ba - di-
na - ge; mais ce fri - vole hom -
ma - ge n'eſt ja - mais, n'eſt ja -
mais que l'af - fai - re d'un jour.
Ils nous en - geolent, ils nous en-


geolent, puis ils s'en -
vo - - - - - - - -
lent, puis ils s'en -
vo - - - - - - - - - - lent
fans re - tour; puis ils s'en-
vo - - - - - - - - - - -
lent fans re - tour.

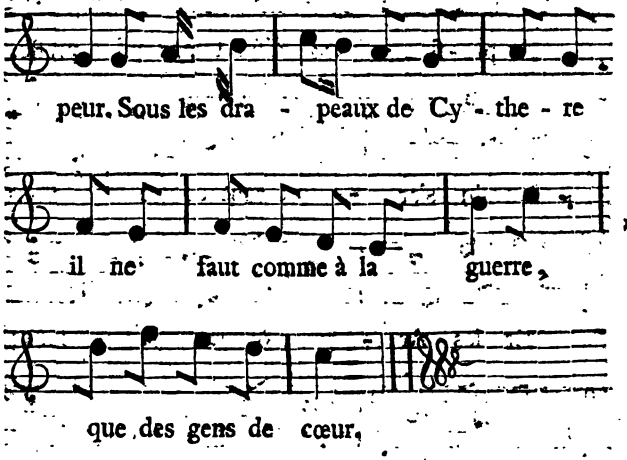
I VAUDEVILLE.

LUCAS.

N°. 1.

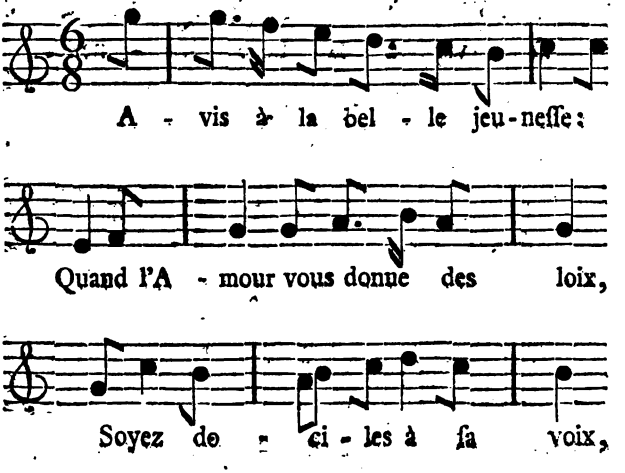


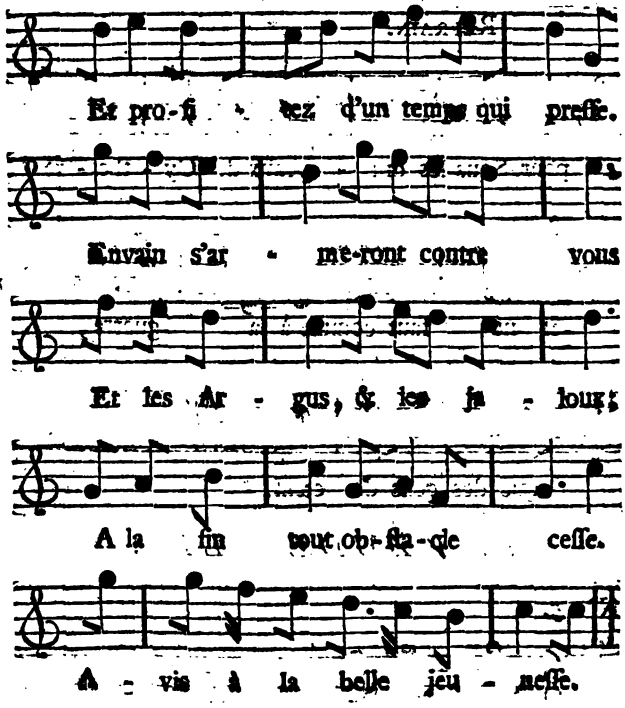
REFRAIN.



II. VAUDEVILLE.

N°. 5.




Et pro-fi - tez d'un temps qui preſſe.
En vain s'ar - me-ront contre vous
Et les Ar - gus, & les Ja - lous;
A la fin tout ob-ſta-cle ceſſe.
A - vis à la belle jeu - neſſe.

FIN.

Petit, Antoine

LE MIROIR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

Repréſentée par les Comédiens Italiens, le 28 Août 1747.

Par M * * *.

Res eſt ſolliciti plena timoris amor.

Prix vingt-quatre ſols.

A PARIS,
Chez CAILLEAU, rue S. Jacques, au-deſſus de la rue des Mathurins, à S. André.

M. DCC. XLVII.
Avec Approbation & Permiſſion.

AVERTISSEMENT.

J'Ai pris l'idée de cette Comédie dans un Livre connu de tout le monde : on ne me doit juger que ſur le choix du ſujet & ſur la façon dont je l'ai mis au Théâtre : encore ai-je grand beſoin que l'indulgence préſide à ce jugement. Cet Ouvrage eſt un coup d'eſſai ; le premier fruit qu'un arbre porte eſt rarement excellent : mais en le goûtant on connoît aſſez ordinairement ſi l'arbre vaut la peine d'être cultivé dans l'attente qu'il en produira de meilleur. Je m'eſtimerai trop heureux ſi la lecture de cette Piéce ne détruit point l'eſpérance que le Public a paru concevoir de moi, lorſqu'il l'a vû repréſenter.

ACTEURS.

AMURAT, Prince Indien, Amant de Zelmire, *M. Riccoboni.*

ZELMIRE, Eſclave, Amante d'Amurat, *Mlle. Riccoboni.*

ZELIDE, ſuivante de Zelmire, *Mlle. Catine.*

ALADIN, ſuivant d'Amurat, *M. Deshaïes.*

ALMORADIN, Prince des Genies de l'air, *M. Rochard.*

SCAPIN, Marchand d'Eſclaves, *M. Ciavarelli.*

La Scene eſt dans un Sallon du Palais d'Amurat.

LE MIROIR.

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Sallon orné de Vaſes précieux.

SCENE PREMIERE.

ALADIN, ZELIDE.

ZELIDE.

NON, laiſſe-moi, je ne veux rien entendre;
Traître, je te fuis pour toujours.

ALADIN *l'arrêtant.*

Un moment.... Sçais-tu bien qu'à tous ces beaux diſcours
Je veux être aſſommé ſi je puis rien comprendre.

ZELIDE *d'un ton ironique.*

Oh! je le crois, tu n'es ni fourbe, ni trompeur.

ALADIN.

Mais avec toi du moins, je ſuis toujours ſincére....
Pourrois-je te tromper, toi qui charmes mon cœur.

ZELIDE.

Perfide.

ALADIN *lui tendant la main.*

Allons, plus de colere....
Tu m'aimes....

ZELIDE.

Moi, t'aimer! Ah! ne s'en flatte pas....
Tiens, ſi j'avois cette foibleſſe....

ALADIN.

Quoi! Zelide, ton cœur partageoit ma tendreſſe
Lorſque je quittai ces climats;
Je reviens, & ton amour ceſſe?

ZELIDE.

Eh, que te fait mon changement?
Ingrat, n'eſt-il pas ton ouvrage?
C'eſt toi, qui commenças à devenir volage.
As-tu droit d'exiger d'être aimé conſtamment?
Tu me laiſſes ſix mois en proye à mille allarmes!
Mes efforts n'avoient pû t'arrêter en ces lieux,
Tu ne m'aimois plus, & mes larmes
Ont pour jamais éteint mes feux.

ALADIN.

Il me falloit ſuivre mon Maître,
Et je te quittois malgré moi;
Amurat, du Ciel même avoit reçu la loi
De ſortir de l'Inde.

ZELIDE.

Le traître!
Le Ciel lui commandoit d'oublier ſon amour?
D'abandonner Zelmire à ſa douleur mortelle,
Pour aller loin de ce ſéjour
Chercher une eſclave plus belle?

ALADIN.

A l'amour de Zelmire, Amurat eſt fidele,

Tu peux m'en croire, & rien n'eſt plus certain;
En approchant de ces lieux ce matin,
L'eſpoir de voir bien-tôt ton aimable Maitreſſe
Faiſoit naître en ſon cœur une vive allégreſſe,
Dont à peine il pouvoit retenir le tranſport:
Non, Zelide, non, ce voyage
Qui vous allarme, & vous trouble ſi fort;
N'a point rompu le nœud qui nous engage.
Ce voyage, il eſt vrai, paroît myſtérieux;
Au diable, ſi pour moi je ſçai ce qu'il veut dire,
Nous partons en faiſant les plus triſtes adieux,
Tout le long du chemin on gemit, on ſoupire;
Dans une Iſle écartée enfin nous arrivons;
En débarquant nous y trouvons
Un Taliſman, invention du diable;
Mon Maître très-imprudemment
Y touche..., pata tras... un Genie effroyable
Du haut des airs deſcend en un moment...
T'en tracer le portrait n'eſt pas fort néceſſaire....
Je pourrois cependant le faire
Si je l'avois bien vû; mais un mortel friſſon
M'avoit glacé les ſens, & comme de raiſon
J'étois évanoui; le Genie & mon Maître
Pendant ce tems eurent peut-être
Quelque petit mot d'entretien,
Dont, ma foi, je n'entendis rien.
Nous ſortons bien-tôt de cette Iſle;
Et nous courons de ville en ville:
Le Prince en chaque endroit fait venir devant lui
Les Eſclaves les plus aimables.
J'en ai, parbleu, vû d'adorables,
Dont l'aſpect ſéduiſant calmoit un peu l'ennui
Que me cauſoit ta longue abſence;
Cela ſoit dit ſans conſéquence.

ZELIDE.

Oh, j'y prends fort peu d'intérêt;
Mais voyons donc enfin de ces filles charmantes
Combien ammenez-vous en ces lieux, s'il vous plaît?

ALADIN.

La, la.... Zelmire & toi, devez être contentes ;
Nous n'en ammenons point : ſans peine à vos appas
Nous en faiſons le ſacrifice....
Eh bien, ſommes-nous donc à préſent des ingrats,
Des traîtres.... Apprenez à nous rendre juſtice,
Et ſans les écouter ne jugez point les gens.

ZELIDE.

Mais, dis donc, Aladin, ſe pourroit-il bien faire
Qu'Amurat n'en eût pas une ſeule.... Tu ments....

ALADIN.

Bon, une ſeule a-t-elle pû lui plaire ?
Il les recevoit froidement,
Et du premier abord ſans autre compliment ;
Il tiroit de ſon ſein une petite glace
Qu'il préſentoit à ces jeunes beautés ;
Il les voyoit dedans, & tout auſſi-tôt... * paſſe....
Une autre.... ainſi de ſuite, & puis Meſſieurs, partés....
Aſſurement ces Demoiſelles
Sont très-aimables, ſont très-belles ;
Mais je ne puis.... Ah... (*il rit*) ah... eſt-il rien ſi plaiſant
Que de voir un Prince puiſſant
Courir partout faire mirer des filles....

ZELIDE.

Il eût pû s'épargner ce ſoin.

ALADIN.

Oui, oui, vous vous trouvez toujours aſſez gentilles
Pour voler au miroir, ſans qu'il ſoit trop beſoin
De vous le préſenter.

ZELIDE.

Mais ce joli manége
Eſt donc enfin ceſſé ?

* Il contrefait Amurat.

ALADIN.

Ceſſé ! bon, & pourquoi ?
N'eſt-il pas amuſant d'avoir le privilége
De faire minauder vingt filles devant ſoi,
De les voir ſe mirer.... Il faut bien qu'à mon Maître
Ce jeu plaiſe beaucoup : car dès ce même jour
Celles de ce pays devant lui vont paroître.

ZELIDE.

C'eſt donc ainſi qu'il eſt fidele à ſon amour ?
Quoi ſous les yeux de l'aimable Zelmire
L'ingrat vient faire un autre choix ?
Il vient avec éclat s'affranchir de ſes loix ?
Et tu pourrois penſer.... va fourbe, va lui dire
Que Zelmire reduite au dernier déſeſpoir,
Ne veut jamais l'entendre ni le voir,
Qu'elle le hait, le déteſte, l'abhorre....

ALADIN.

Fort bien... en avez-vous encore....

ZELIDE *allant ſur Aladin, qui ſe recule.*

Oui, je t'avertis que pour toi,
Je t'arracherai le viſage
Par tout où tu viendras te préſenter à moi.

SCENE II.

ALADIN *ſeul.*

TA, ra, ta, ta, ta.... quel fracas ! quel tapage !
Le bel accueil après un long voyage !
On me ménace, l'on me fuit....
Mais on m'aime pourtant, puiſqu'on fait tant de bruit :
L'indifférence eſt plus tranquile,
Le ſeul amour jaloux échauffe ainſi la bile ;

Tout cela va fort bien... Mais me voilà réduit
A ſoupirer auprès de la cruelle,
A pleurer s'il le faut, afin d'obtenir d'elle
Qu'elle conſente à nous rapatrier,
Et qu'il lui plaiſe d'oublier
L'effort qu'elle s'eſt fait pour me chercher querelle,
Pour ſe fâcher ſans trop ſçavoir pourquoi.
Tout le plaiſir d'aimer, eſt ma foi pour les femmes;
Sans ſe gêner elles donnent la loi:
Leurs caprices jaloux tiraniſent nos ames;
Que ne ſouffrons-nous pas quand le toupet leur prend?
A peine encor le plus ſouvent
Nous permet-on de nous plaindre.
Un ſeul moment, ceſſons de nous contraindre,
Nous les voyons bien-tôt changer;
Heureux qu'elles nous pardonnent
La peine qu'elles ſe donnent
De nous faire enrager.
J'apperçois Amurat... Ciel! que vais-je lui dire?

SCENE III.

AMURAT, ALADIN.

AMURAT.

REVERRAI-je bien-tôt Zelmire?
Son cœur de mon retour t'a-t-il paru charmé?
S'eſt-elle plaint de mon abſence?
Partage-t-elle enfin ma tendre impatience?
Et puis-je me flatter d'en être encore aimé?...
Tu ne me répons point... D'où vient donc ce ſilence?

ALADIN.

Vous répondre! Eh, Seigneur, m'en donnez-vous le tems?
Vous autres amoureux êtes faits de la ſorte,
Quand vous parlez d'amour votre feu vous emporte;
Vous faites à la fois cent queſtions aux gens,

Vous ne finiſſez point....

AMURAT.

Finiras-tu toi-même ?
M'apprendras-tu ce que je veux ſçavoir ?

ALADIN *gravement.*

Très volontiers .... Seigneur, la raiſon nous fait voir
Qu'aſſez ſouvent, lorſque l'on aime,
On eſt ſujet à des évenemens,
Qui pourroient troubler la cervelle
De ceux qui ne l'auroient point telle....

AMURAT.

Mais quels maudits raiſonnemens !
Traître, m'inſtruiras-tu....

ALADIN.

Tout doucement... Or, comme
C'eſt un grand malheur pour un homme
Quand une fois il eſt devenu fou
De n'avoir plus d'eſprit ni de raiſon du tout...

AMURAT.

O Ciel ! as-tu perdu la tienne ;
Pour parler de la ſorte....

ALADIN.

Il faut qu'il vous ſouvienne....

AMURAT.

Encor... boureau...

ALADIN.

Q'aucun malheur
Ne doit jamais ébranler un grand cœur ;

AMURAT.

Que le Ciel puiſſe te confondre,
De tous ces ſots diſcours je ſuis enfin laſſé
Zelmire...

ALADIN.

Enfin...

AMURAT.

Veux-tu bien me répondre ?

ALADIN *vivement.*

Oh, ſi vous êtes ſi preſſé,
Tenez, apprenez donc que l'amour de Zelmire
Depuis votre départ eſt tout-à-fait ceſſé;
Qu'elle vous hait cent fois plus qu'on ne ſçauroit dire
Et ne veut vous revoir jamais.

AMURAT.

O Ciel! mais Aladin....

ALADIN.

Point de ſi, ni de mais:
Ce que je vous dis-là, c'eſt la vérité pure.

AMURAT.

Zelmire eſt infidelle...

ALADIN.

Eh oui, vous dis-je, eh oui.

AMURAT.

Elle me haït...

ALADIN.

Voulez-vous que j'en jure?

AMURAT.

Dieux; qui l'eut pû penſer?

ALADIN.

Mais dans cette avanture
Que trouvez-vous de rare, d'inoui?
Pour moi, je n'y vois rien qui doive vous ſurprendre,
Et même, ſoit dit en paſſant,
Je crois qu'à tout ceci vous deviez vous attendre.
Chez les femmes l'objet préſent,
A ſeul le droit d'intéreſſer, de plaire;
Le plus aimable étant abſent,
Après ſoi laiſſe à peine une trace légere
Que le tems a bien-tôt détruit.

AMURAT.

Quel fatal deſtin me pourſuit!

Les rigueurs d'une longue abſence
Ont déchiré mon cœur ſans éteindre mes feux ;
Je reviens fidéle en ces lieux ;
Et pour le prix de ma conſtance,
Je perds l'objet de tous mes vœux.

ALADIN.

J'éprouve la même infortune,
Zelide ne veut plus me voir, ni me parler ;
La diſgrace nous eſt commune,
Et cela doit vous conſoler.

AMURAT.

Que cette diſgrace eſt cruelle !
Zelmire pour jamais me bannit de ſon cœur :
Et ce qui la rend infidelle
N'a fait qu'augmenter mon ardeur.

ALADIN.

Eſt-il poſſible ! Eh quoi ! ces Eſclaves ſi belles
N'ont pû vous inſpirer ?...

AMURAT.

Non, je cherchois entre elles
Un objet qui peut ſeul aſſurer mon bonheur.

ALADIN.

Et Zelmire a penſé qu'oubliant ſa tendreſſe
Vous vouliez, entre ces beautés
Faire choix d'une autre Maîtreſſe.

AMURAT.

Quelle erreur !

ALADIN.

Eh ! mais écoutés,
C'eſt votre faute : l'apparence
Eſt contre vous, & c'eſt plus qu'il ne faut
Entre Amans pour rompre bien-tôt
La plus parfaite intelligence :
D'ailleurs ſi vous brûlez toujours des mêmes feux ;
Je ne vois pas trop, quand j'y penſe,
Comment cet objet-là pourroit vous rendre heureux.

AMURAT.

Ecoute, je te vais reveler ce myſtere :
Un jour que j'étois en ces lieux
A contempler ces biens que ma laiſſé mon pere ;
Un ſpectacle étonnant vint s'offrir à mes yeux :
Ce mur s'ouvre, j'approche, & je vois huit ſtatues ;
Que du Prince des airs mon pere avoit reçues :
L'or & les diamans brilloient de toutes parts,
Mais leur éclat flattoit moins mes regards
Que le travail divin qui forma cet ouvrage ;
Surpris d'un ſi rare aſſemblage,
Je l'admire, & je vois un autre piédeſtal
D'or & d'une grandeur extrême :
Ces mots étoient écrits ſur ce riche métal :
Amurat, ton bonheur dépend de la neuviéme,
Pour l'obtenir va voir Almoradin.
Je partis dès le lendemain
Bien réſolu de devenir le maître,
D'un bien ſi précieux,
A quelque prix que ce pût être.
Bien-tôt j'arrive : & tu ſçais....

ALADIN.

Juſtes Dieux !
Je tremble encor lorſque je me rappelle
La crainte, la frayeur mortelle
Qui me ſaiſit, quand à nos yeux
Ce Genie affreux vint paroître ;
Et ſans trop me flatter, je crois qu'il faut du cœur
Pour être en pareil cas le maître
De ne pas mourir de frayeur.

AMURAT.

Oui, ſans doute, & tandis que par trop de courage
Ton cœur du ſentiment avoit perdu l'uſage,
Almoradin jura de m'accorder un jour
Ce tréſor dont dépend le bonheur de ma vie :
Mais pour le prix d'un bien auſſi digne d'envie ;
Il me fit jurer à mon tour
De lui donner la premiere Indienne
Que je pourrois trouver belle, ſans être vaine,

Et dont le cœur ſenſible au ſeul plaiſir d'aimer,
Eût ignoré celui de plaire,
Et ne ſe fût laiſſé charmer
Que d'un amour pur & ſincére.

ALADIN.

Sur ce pied-là, ma foi, renoncez à l'erreur
Qui vous flatte d'un vain bonheur:
Almoradin demande l'impoſſible,
Et vous le ſçavez; en ce jour
Ce n'eſt plus aux feux de l'amour,
C'eſt au plaiſir qu'on eſt ſenſible.

AMURAT.

L'amour, ſur tous les cœurs n'a pas perdu ſes droits,
Et l'on en voit encor, qui ſoumis à ſes loix....

ALADIN.

Quand cela ſeroit vrai, le moyen de connoître
Que lui ſeul régne dans un cœur;
On ſe déguiſe, on veut toujours paroître
Epris de la plus belle ardeur:
Et ce n'eſt bien ſouvent que ſoi-même qu'on aime
Quand on jure d'aimer un objet pour lui-même.

AMURAT *lui montrant un petit miroir.*

Par ce ſecours je puis aiſément le ſçavoir,
La premiere dont ce miroir
Me préſentera le viſage
Couvert de ce vif incarnat,
Secret garant d'un cœur ſenſible & délicat,
Celle-là ſera le partage
Du Souverain des airs: les autres qui ſeront
Indignes d'un tel avantage
Dans cette glace pâliront.

ALADIN.

Le joli meuble de toilette!

AMURAT.

Dès que par ſa vertu ſecrette
J'aurai connu l'objet que veut Almoradin,
Ce Genie à mes yeux ſe fera voir ſoudain....

ALADIN.

Enfin, Seigneur, dans cette affaire,
Je commence à voir un peu clair :
Mais, ma foi, je ne puis m'en taire,
Ce Monſieur, le Prince de l'air,
Vous charge-là d'un plaiſant rôle à faire.

AMURAT.

La gloire d'un mortel eſt d'obéir aux Dieux.
Juſqu'ici, cependant malgré toutes mes peines,
Mes recherches ont été vaines;
J'ai porté mes pas en tous lieux,
J'ai vû dans ce Miroir mille & mille Indiennes;
Et toutes ont pâli :

ALADIN.

Le fait eſt merveilleux;
Trouve-t-on aujourd'hui des filles qui rougiſſent?

AMURAT.

Peut-être en ce pays ſerai-je plus heureux.

ALADIN.

Vous le ſçaurez bien-tôt, vos ordres s'accompliſſent;
Et déja cent beautés ont rempli ce Palais;
Tout en chemin faiſant, j'ai lorgné leurs attraits;
Quels attraits! mais voici le Marchand qui s'avance;
Il peut en parler mieux que moi.

SCENE

SCENE IV.

AMURAT, ALADIN, SCAPIN.

SCAPIN *se proſternant.*

SALAMALEC. (*à Aladin.*) Bon jour. Salama....

AMURAT.

Que veux-tu ? Leve-toi.

SCAPIN *ſe proſternant de nouveau.*

Salama....

AMURAT.

Parle. Finis ta révérence.

SCAPIN (*à part.*)

Ce Prince-là me paroît bon garçon,
Tant mieux, j'aime avec moi qu'on aille ſans façon,
(*A Amurat.*)
Seigneur, c'eſt un petit mémoire,
Bien fait en conſcience ; & vous pouvez m'en croire ;
Je ſuis homme d'honneur : le métier que je fais
En eſt une preuve certaine.

AMURAT.

Je le crois, mais voyons....

SCAPIN.

J'ai fait de ſi grand frais :
Et ces Eſclaves-là m'ont donné tant de peine !...

AMURAT.

Mais, enfin....

SCAPIN.

Oh ! Seigneur, vous en ſerez content :
Des plus rares beautés vous aurez là l'élite....
Si vous vouliez me payer tout de ſuite....
Je ne crains point pour mon argent ;

Mais le tems eſt ſi dûr & ſi vous ſçaviez comme....
(*A Aladin.*)
Toi, ſans rabatre rien, fais-moi payer la ſomme,
Je te promets une Eſclave à ton gré
Gratis au moins...

AMURAT.

Mon ami, je verrai.

SCAPIN (*à part.*)

Je verrai! le maudit préſage.
Ce je verrai fut toujours le langage
De tout mauvais payeur...
(*A Amurat.*)
Eh, mais écoutez donc, Seigneur,
Vous vous imaginez peut-être
Que je veux vous donner du commun, du fretin;
Oh, vous l'allez voir: car enfin,
Avant que d'achetter il eſt bon de connoître: *
(*A Aladin.*)
Où foures-tu ton nez... écoutez... & d'abord
Trente Eſclaves, Georgiennes,
Oh, quand vous les verrez, vous tomberez d'accord
Qu'il n'eſt rien de plus beau... *plus deux cens Indiennes;*
Quelles beautés! & quels jolis minois!
Des grands yeux, un teint frais, des bouches ſi petites.
Et ces filles-là ſont d'ailleurs ſi bien inſtruites,
Que la moindre peut plaire au moins pendant un mois;
C'eſt un profit tout clair, car enfin il en coûte
Pour changer tous les jours.

ALADIN.

Et tu crois donc.

SCAPIN.

Ecoute.
Trente Eſclaves de Perſe.

ALADIN.

Il n'y en a que vingt.

SCAPIN.

Que vingt!

* Il déploye ſon papier, & Aladin s'approche pour lire avec lui; il lui repouſſe la tête, en diſant:

ALADIN.

Oui, j'en ſuis très-certain.

SCAPIN.

C'eſt une faute d'ortographe;
Le Mémoire en eſt-il moins bon?
Oh! quel chicaneur!

ALADIN.

Quel fripon!

SCAPIN *à Amurat.*

J'ai mis mon nom & ma paraphe
Au bas de la quittance, il ne me reſte plus
Qu'à recevoir de vos écus.

AMURAT.

Oui, mais je ne veux point avoir toutes ces filles.

ALADIN.

Oh! quand vous les verrez, elles ſont ſi gentilles
Que pas une ne reſtera.

AMURAT.

Je n'en veux qu'une ſeule.

ALADIN.

Eh bon, vous voulez rire;
Une ſeule, Seigneur, peut-elle vous ſuffire,
Le plus petit Bourgeois en a plus que cela.

AMURAT.

Enfin, je n'en veux qu'une....

ALADIN.

Etant riche, à votre âge....
(*A part*) Ho! cela ne ſe comprend pas.
Je crois qu'il a raiſon, il n'a pas bon viſage;
(*A Amurat.*)
Mais, dites-moi, pour vous laquelle a plus d'appas.

AMURAT.

Il faut les voir.

ALADIN.

Bon, bon, qu'importe;
Cela n'y fait rien: voulez-vous
Qu'elle ſoit blonde, & qu'elle ait les yeux doux,
Et l'air toujours à demi morte;
Ah! cela ſe vend bien, ou le diable m'emporte:

La voudriez-vous brune, & les yeux pleins de feu ;
Pétillante & ſur-tout d'une blancheur parfaite,
Celles-là ſont encor d'aſſez bonne défaite ;
Au Marchand, il en reſte peu....
Mais un minois de fantaiſie
Peut-être vous plairoit-il mieux....
Un minois... là... piquant, qui charme tous les yeux
Sans que ſa beauté ſoit finie...
Oh ! de ceux-là, ma foi, je n'ai jamais aſſez,
C'eſt la fureur, & chacun en demande....
La voulez-vous petite ou grande ?

AMURAT.

Je veux toutes les voir... Allons...

SCAPIN *faiſant des façons pour donner le pas au Prince.*

Seigneur, paſſez.
Ah ! je ſçais vivre.

AMURAT.

Heureux, ſi le ſort me préſente
L'objet qui peut ſeul en ce jour
Diſſiper les ſoupçons d'une infidelle Amante,
Et lui prouver l'excès de mon amour.

SCENE V.

ALADIN.

S'IL pouvoit avec ſa Maitreſſe
Faire ſa paix, que je ſerois content !
Avec l'objet de ma tendreſſe
J'en aurois bien-tôt fait autant :
Les valets ſont en tout les ſinges de leurs Maitres ;
Et quand ceux-là redeviennent amis,
Les autres ſe croiroient des traîtres
S'ils reſtoient ennemis.
Quelqu'un vient, ma foi, c'eſt Zelide ;
Allons, quittons vîte ces lieux :
Nous expoſer au courroux qui la guide,
Ce ſeroit hazarder de perdre les deux yeux.

SCENE VI.

ZELMIRE, ZELIDE.

ZELMIRE.

NON, mon cœur veut en vain excuſer un perfide ;
Non, je ne dois plus l'écouter.
Amurat me trahit, je n'en ſçaurois douter :
Guidé par ſa ſeule inconſtance,
L'ingrat ne fuyoit ma préſence
Que pour s'en aller loin de moi
Chercher un autre objet plus digne de ſa foi :
Et s'il revient après ſix mois d'abſence,
C'eſt pour mieux braver aujourd'hui,
L'amour dont il ſçait trop que je brûle pour lui...
J'ai tout perdu : je n'ai plus d'eſpérance ;
Et chaque inſtant ajoute à ma douleur....
Mais, ma chere Zelide, en es-tu bien certaine,
L'excès de ma cruelle peine
N'eſt-il point l'effet d'une erreur
D'un faux rapport.... Enfin ne ſe peut-il pas faire
Qu'Amurat....

ZELIDE.

Eh, pourquoi vous plaire
A douter d'un malheur dont vos yeux ſont témoins ?
Ce que je vous ai dit n'eſt que trop véritable :
Et plut aux Dieux qu'il le fut moins.

ZELMIRE.

Mais, s'il étoit bien vrai qu'Amurat fut coupable
Demandroit-il à me revoir ?
Auroit-il le cœur aſſez noir
Pour chercher à jouir du tourment qui m'accable ?
Non, je le connois trop pour le croire capable
De goûter un plaiſir ſi barbare & ſi bas.

ZELIDE.

Belle Zelmire en pareil cas,

Notre cœur ſouvent nous abuſe :
Il nous diſſimule, il excuſe
Les outrages cruels qu'on fait à nos appas :
Et tant que de notre ame un ingrat eſt le maître,
La raiſon a beau l'accuſer,
Nous ne ſçaurions nous réſoudre à penſer
Qu'il ſoit un inconſtant, un traître...

ZELMIRE.

Dieux ! c'eſt lui que je vois paroître...
Quel trouble dans mon cœur ſa préſence fait naître !
Cachons lui, s'il ſe peut, le déſordre où je ſuis...
Mais, quel ſecret penchant m'arrête ?
Je veux l'éviter.... je ne puis....
Demeurons, ma vengeance eſt prête,
Jouiſſons du plaiſir de confondre un ingrat.

SCENE VII.

ZELMIRE, AMURAT.

AMURAT *ſans voir Zelmire.*

QUEL deſtin eſt le tien, malheureux Amurat ?
L'unique objet que ton ame deſire
Echappe à tous tes ſoins, & te fuit en tous lieux ;
Dans ce Palais, en vain j'ai fait conduire
Les plus jeunes beautés... (*il voit Zelmire*) mais que vois-je,
grands Dieux !
Quel bonheur vous offre à mes yeux !
Ah ! moins je l'eſpérois & plus j'y ſuis ſenſible,
Belle Zelmire...

ZELMIRE.

O, Ciel ! eſt-il poſſible
Que vous oſiez encor vous préſenter à moi ?
Penſez-vous m'abuſer en vous forçant à feindre.
Ah ! ne l'eſpérez point, ceſſez de vous contraindre,
J'en ſuis trop ſûre, hélas ! vous me manquez de foi.

AMURAT.

Moi, vous trahir ! quelle erreur eſt la vôtre ?
Ah ! ſeroit-il en mon pouvoir
D'oublier mes ſermens & d'en aimer une autre ?
Vous connoiſſez mon cœur, & vous pouvez avoir
La cruauté de me croire un perfide !
Sur un ſimple ſoupçon votre ame ſe décide,
Et vous me condamnez à ne jamais vous voir :
Ai-je pû mériter cette rigueur extrême.
En vain vous m'accablez d'un injuſte courroux ;
Belle Zelmire, je vous aime,
Et n'ai jamais aimé que vous :
Quand j'ai quitté ces lieux c'étoit l'amour lui-même...

ZELMIRE.

Epargnez-vous des détours ſuperflus,
Il ſeroit moins honteux après m'avoir trahie
D'avouer votre perfidie,
Que de feindre un amour que vous ne ſentez plus.

AMURAT.

Je vous aime toujours, & c'eſt me faire outrage...

ZELMIRE.

Non, non, un cœur qui ſe partage
N'obéit jamais à l'amour,
C'eſt la volupté qui l'engage.
Satisfait d'un tendre retour,
Un Amant bien épris ne porte ſon hommage
Qu'au ſeul objet dont ſon cœur a fait choix ;
Il n'aime, il ne ſuit que ſes loix,
Avec plaiſir il le préfére
Aux grandeurs, à tout autre bien :
Les objets les plus beaux n'ont plus droit de lui plaire,
Il ne voit que lui ſeul ; les autres ne ſont rien ;
Voilà le ſeul amour qui peut me ſatisfaire,
Et c'eſt celui que j'ai ſenti pour toi ;
C'eſt lui qui t'engagea ma foi...
Je brûlerois encor d'une flamme ſi pure,
Perfide, ſi ton cœur en eût connu le prix,
Et ſi tu ne m'avois appris
A devenir infidelle & parjure.

AMURAT.

Ciel ! arrêtez.

ZELMIRE.

Ne ſuivez point mes pas.

AMURAT.

Un ſeul moment, daignez m'entendre.

ZELMIRE.

Non, rien ne ſçauroit vous défendre.

AMURAT.

Vous me fuyez en vain, je ne vous quitte pas,
Eçoutez-moi, Zelmire, & vous allez apprendre...

ZELMIRE *s'arrêtant.*

De cet empreſſement, que pouvez-vous attendre
Du pouvoir de l'amour, mon cœur s'eſt dégagé,
Je ne crains point de me laiſſer ſurprendre.

AMURAT (*à part.*)

Seroit-il vrai qu'elle eut changé !
Un trouble affreux s'éleve dans mon ame;
Tout ſemble m'annoncer.... mais je puis aiſément
Connoître en ce même moment
Si l'ingratte a trahi ſa flamme.
(*A Zelmire.*)
Aimable Zelmire, eſt-ce à vous
D'éprouver ces vaines allarmes ?
Se peut-il qu'avec tant de charmes,
Votre ame s'abandonne à des ſoupçons jaloux ?
Connoiſſez mieux l'effet de l'amour le plus tendre.
Le ſort avoit daigné m'apprendre
Que mon bonheur dépend d'un bien myſtérieux,
Dont Almoradin eſt le maître :
J'aimois aſſez pour ne connoître
D'autre bonheur que de plaire à vos yeux ;
Et je craignis...., Hélas ! votre inconſtance
N'a que trop juſtifié mes craintes en ce jour ;
Je craignis de vous voir oublier mon amour,
Si ce tréſor bien-tôt n'étoit en ma puiſſance ;
Pour l'acquérir je quittai ce ſéjour....

Mais rien n'a pû changer ce cœur qui vous adore ;
Et ſi vous en doutez encore,
Il lui préſente le Miroir, & ſe place de façon à pouvoir la voir dans la glace.
Cette glace peut être un gage de ma foi.
(*A part.*) Mon ſort va s'éclaircir, je ſuis ſaiſi d'effroi.

ZELMIRE *prenant le Miroir.*

Voyons (*à part.*) s'il eſt conſtant que je vais être heureuſe.
A Amurat. (*Elle ſe voit dans la glace*)
Mais comment ſe peut-il... Dieux ! qu'eſt-ce que je voi?
Quelle extrême rougeur ! ô Ciel ! je ſuis affreuſe.

AMURAT.

Ah ! chere Zelmire, à mes yeux
Jamais vous ne fûtes ſi belle :
Quelle félicité, grands Dieux !
Je trouve Zelmire fidelle.
Ne diſſimulez plus : je lis dans votre cœur,
Ce Miroir m'apprend mon bonheur.
Mais, quoique ce plaiſir me touche,
Je ne pourrois m'en contenter ;
Si je n'en recevois l'aveu de votre bouche.

ZELMIRE.

Ah ! vous ne ſçauriez en douter ;
Mon cœur brûle pour vous d'une fidelle flamme :
Et les tranſports que j'ai fait éclater,
Trahiſſant malgré moi le ſecret de mon ame ;
Etoient de ſûrs garants de ma fidélité.

AMURAT.

Eſt-il un ſort plus doux ? Ah ! j'en ſuis enchanté ;
Que le plaiſir qui ſuccede à la peine
A de charmes & de douceur !
(*On entend un bruit de tonnerre.*)
Qu'entens-je ? Quelle horreur ſoudaine
Vient de s'emparer de mon cœur.

SCENE VIII.

ALMORADIN, AMURAT, ZELMIRE.

ALMORADIN *ſur un nuage.*

AMURAT près de toi tu vois ce qui m'attire,
Je viens te rendre heureux, & remplir tes deſirs :
Tes jours ainſi que ceux de l'aimable Zelmire
Vont être déſormais filés par les plaiſirs.
Je veux épuiſer ma puiſſance
Pour le bonheur d'un objet ſi charmant.

AMURAT.

Ah ! vous comblez ma plus chere eſpérance ;
Mais dans ce fortuné moment,
Ne ſongez qu'à Zelmire, en faiſant tout pour elle,
Vous ferez tout pour moi : mon ſort dépend du ſien,
Et c'eſt à ſon bonheur qu'eſt attaché le mien.

ALMORADIN.

Au ſein d'une gloire immortelle,
Sur le trône des airs aſſiſe auprès de moi,
Zelmire va donner la loi
Aux eſprits dont le ſouffle anime la nature ;
Et diſpenſe la vie à ce vaſte univers :
Mon cœur pour elle épris de l'ardeur la plus pure....

AMURAT.

O Dieux ! quel funeſte revers !
Ah ! ſeriez-vous aſſez barbare
Pour me ravir l'objet de tous mes vœux ?
Quoi ! vous voulez me rendre heureux,
Et votre rigueur nous ſépare.

ZELMIRE.

Hélas ! loin d'Amurat, penſez-vous que mon cœur,
Des biens que vous m'offrez, puiſſe ſentir les charmes ?
Non, ſans lui pour Zelmire, il n'eſt point de bonheur ;
Sans lui la gloire & la grandeur
Ne feroient qu'augmenter ma peine & mes allarmes.
Pourquoi nous déſunir, hélas ! pourquoi vouloir....

ALMORADIN.

Amurat ma juré de mettre en mon pouvoir
La premiere Eſclave Indienne
Qui rougiroit en ce Miroir ;
Le ſort tombe ſur toi ; je conçois votre peine,
Mais la loi du ſerment.

AMURAT.

Ah ! ce ſerment eſt vain ;
Mon erreur l'a dicté, mon amour m'en dégage ;
Quoi ! du ſort des mortels, arbitre ſouverain,
Vous ſervez-vous contre eux d'un ſi grand avantage ?

ALMORADIN.

Mais ſouviens toi que c'eſt de ta fidélité,
A remplir en ce jour le ſerment qui te lie,
Que dépend ta félicité,

AMURAT.

N'importe.

ZELMIRE.

Expliquez-vous : Que mon ame eſt ſaiſie !

ALMORADIN.

Ton Amant ne peut être heureux
Sans la poſſeſſion d'un bien myſtérieux ;
Dont le deſtin m'a fait dépoſitaire ;
Le bonheur de ſa vie eſt ma plus chere affaire :
Mais, quoique je commande à tous les élemens,
Je ne puis cependant le faire,
S'il refuſe en ce jour d'accomplir ſes ſermens.

ZELMIRE.

Ah ! s'il eſt vrai, je me ferois un crime
De balancer un ſeul moment ;
Du ſort, avec plaiſir, je ſerai la victime ;
Puiſque je puis ainſi rendre heureux mon Amant ;

Ah! c'eſt une douceur extrême
Pour un cœur bien épris des feux qui l'ont charmé,
De s'immoler ſoi-même
Au bonheur de l'objet aimé.

AMURAT.

Vous pourriez vous réſoudre à ſuivre
Une loi dont l'amour condamne la rigueur.
Avez-vous bien penſé ce que c'eſt que de vivre;
Loin d'un objet qui régne en notre cœur?

ZELMIRE.

Oui, quoi que je me faſſe une image terrible
Du tourment que je vais endurer loin de vous;
Je voudrois qu'il me fut poſſible
De voler à l'inſtant, où le deſtin jaloux
Doit ſur moi ſeule épuiſer ſa colere;
Et les momens, qu'en ces lieux je différe,
Me ſemblent dérobés au bonheur de vos jours.

AMURAT.

Ah! banniſſez cette crainte cruelle.
Qui peut de mon bonheur interrompre le cours,
Si vous me repondez d'être à jamais fidelle...
Mais duſſai-je du Ciel éprouver le courroux,
Rien ne poura jamais me ſéparer de vous:
Qu'ai-je affaire des biens, que m'offre le Genie;
Si je vous perds, que peut me ſervir leur ſecours,
C'eſt de vous ſeule, hélas! que dépendra toujours
Le bonheur de ma vie....

ZELMIRE.

Mon amour me fait un devoir
De renoncer au bonheur de vous voir.
Adieu, vivez heureux, & perdez la mémoire
D'un amour autrefois ſi cher, ſi plein d'attraits:
Ah! je ſentirai moins mes maux, ſi je puis croire
Qu'un triſte ſouvenir ne trouble point la paix;
Et les plaiſirs que le ſort vous prépare.

AMURAT.

Quel déſeſpoir de mon ame s'empare....

ALMORADIN.

Tous ces regrets ſont ſuperflus :
Zelmire ne t'appartient plus,
Et puiſqu'elle y conſent, elle eſt ſous mon empire :
Eſprits reconnoiſſez ma voix ;
Vous ſçavez mes deſſeins, executez mes loix.

Quatre Genies enlevent Zelmire.

AMURAT.

Que vois-je ? Ah ! laiſſez-moi Zelmire,
Barbares, arrêtez.... j'expire,
Elle diſparoît à mes yeux.

SCENE IX.

ALMORADIN, AMURAT.

AMURAT.

VERREZ-vous ſans pitié mon déſeſpoir affreux ?
Votre cœur ſera-t-il inſenſible à mes larmes ?
Hélas ! pour vous toucher, je n'ai plus que ces armes...
Quelque grands que ſoient les malheurs,
Qu'avec Zelmire j'aie à craindre ;
Je les ſouffrirai ſans me plaindre ;
Sa vuë adoucira leurs cruelles rigueurs :
Si ſon amour ne peut finir mes peines,
Ses mains au moins eſſuyront mes pleurs :
Je la verrai partager mes douleurs ;
Enfin je la verrai.... je porterai ſes chaînes,
Et mes maux auront des douceurs.
Ah ! ſerez-vous inexorable ? *Il ſe jette aux genoux*
Hélas ! le malheur le plus grand.... *du Genie.*

ALMORADIN.

Pourquoi t'abandonner au tourment qui t'accable ?

Almoradin, t'en eſt garand,
Les plaiſirs les plus doux ſuccederont à tes larmes ;
Si-tôt que tu verras cet objet plein de charmes,
Que j'ai promis de t'accorder.

AMURAT *ſe relevant avec précipitation.*

Je ne veux point le voir, cruel, je le déteſte,
Heureux ſi mon amour funeſte
Ne m'eût jamais contraint à te le demander ;
Rien ne peut te rendre ſenſible ;
Mon déſeſpoir éclate en vain :
Ton cœur barbare eſt inflexible ;
Va, je ne veux rien de ta main :
Tu m'as ravi Zelmire, hélas ! tout m'importune ;
Cruel, ta préſence me nuit :
J'abhore le jour qui me luit :
Et ce fer va bien-tôt finir mon infortune.

ALMORADIN *lui arrêtant le bras.*

Arrête, tourne ici les yeux,*
Et, ſi tu le peux, ſuis tes tranſports furieux.

* Le fond du Théâtre s'ouvre, & l'on voit une Rotonde magnifique ; dans laquelle ſont huit Statues, chacune ſur ſon piédeſtal : Zelmire eſt ſur le neuviéme piédeſtal, lequel eſt plus élevé que celui des autres : au-deſſus de Zelmire eſt un Baldaquin que des Amours ſoutiennent.

SCENE X *& derniere.*

ALMORADIN, AMURAT, ZELMIRE, ALADIN & ZELIDE.

AMURAT *laiſſant tomber ſon poignard, & courant à Zelmire.*

AH ! que vois-je, eſt-ce vous Zelmire ?

ZELMIRE.

Cher Amurat, eſt-ce vous que je voi....
Ai-je pû vous quitter ? Ciel, ai-je pû ſouſcrire....

AMURAT.

Vous en êtes encor plus digne de ma foi :
Vous ne me pouviez mieux prouver votre tendreſſe.
J'ai vu votre extréme triſteſſe,
J'ai vu les pleurs qui couloient de vos yeux,
Et de vos ſentimens ces gages précieux
Me faiſoient aſſez voir que c'étoit l'amour même
Qui vous forçoit à me quitter ;
Trop heureux, à mon tour, ſi je puis me flatter
Que vous connoiſſiez bien à quel point je vous aime.

ZELMIRE.

Vous m'avez préférée au bonheur de vos jours,
Et vous vouliez, ſans moi, renoncer à la vie :
Ah ! puiſſiez-vous m'aimer ainſi toujours.

AMURAT.

O Ciel ! que mon ame eſt ravie,
J'éprouve le plaiſir le plus délicieux :
Si je le ſentois moins, je l'exprimerois mieux.

ALMORADIN.

Aux tranſports les plus doux abandonnez vos ames ;
Tendres Amans ſoyez heureux.
Unis par d'agréables nœuds,
L'excès de vos plaiſirs n'éteindra point vos flammes :
Et plus ils ſeront grands, plus votre amour croîtra ;
Des ſoupçons jaloux & des craintes,
Vous ne ſentirez point les cruelles atteintes :
D'autant plus fortunés que rien ne troublera
Votre félicité ſuprême :
Vous connoîtrez que quand on aime,
Le ſouverain bonheur conſiſte à s'aſſurer
De n'être aimé que pour ſoi-même.

ALADIN *à Zelide, lui préſentant le Miroir.*

Zelide, en ce Miroir voudrois-tu te mirer.

ZELIDE.

Nenni, ma foi, l'épreuve eſt par trop incertaine ;
Et cauſe toujours moins de plaiſir que de peine.

ALMORADIN.

Que pour partager vos plaiſirs
Le marbre même ici s'anime ;
Vivez * que la douceur de vos premiers deſirs,
Par d'agréables jeux s'exprime.

ALMORADIN *chante.*

Lorſque d'un amour extrême,
On reſſent le trait vainqueur
La plus parfaite douceur
Eſt de s'immoler ſoi-même.
Dans une ſincére ardeur
La félicité ſuprême
Eſt d'aſſurer le bonheur
De ce qu'on aime.

* Il touche les Statues de ſa baguette ; elles donnent des ſignes de vie ; deſcendent en cadence de leurs piédeſtaux, & forment un Ballet dans lequel elles caractériſent les premiers mouvemens de ſurpriſe & d'amour que leur vuë leur inſpire mutuellement.

J'ai lû par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, une Comédie qui a pour titre *le Miroir*, & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 12 Octobre 1747. CRÉBILLON.

Vû l'Approbation du Sieur Crébillon, Permis d'imprimer, à la charge de l'enregiſtrement à la Chambre Syndicale. A Paris ce 13 Octobre 1747. BERRYER.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 3197. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 10 *Juillet* 1745. *A Paris le* 16 *Octobre* 1747. G. CAVELIER pere, *Syndic.*

De l'Imprimerie de BALLARD Fils, rue S. Jean de Beauvais, à Sainte Cécile.

Duni, Egidio Romualdo.

LES MOISSONNEURS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

MESLÉE D'ARIETTES;

DEDIÉE A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 27 Janvier 1768.

Par M. FAVART.

La Muſique eſt de M. DUNI.

Laiſſe tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

A

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE CHOISEUL-D'AMBOISE,

Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toiſon d'Or ; Colonel Général des Suiſſes & Griſons, Lieutenant Général des Armées de Sa Majeſté, Grand Bailli d'Haguenau, Gouverneur Général de la Touraine, Miniſtre & Sécretaire d'État des Affaires Étrangeres, & de la Guerre, Grand-Maître & Sur-Intendant général des Couriers, Poſtes & Relais de France.

MONSEIGNEUR,

On trouve dans cet Ouvrage de l'honnêteté & de la bienfaiſance, par

conſéquent il appartient à votre cœur. Une Pièce qui donne des leçons d'humanité, doit être offerte au Miniſtre ſenſible & éclairé qui en donne tous les jours des exemples.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE GRANDEUR,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
FAVART.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS perſonnes reprocheront peut-être à ce Drame de renfermer trop de morale ; mais j'ai voulu attacher le Spectateur, l'intéreſſer ; & j'ai cru que l'amour de l'Humanité avoit autant de droits ſur les cœurs, que la gaieté en a ſur les eſprits.

Si cet Ouvrage a le bonheur de réuſſir, je n'en devrai le ſuccès qu'à mes amis, que je me ferai toujours gloire de conſulter.

ACTEURS.

CANDOR, *Seigneur du village*, M. Caillot.
ROSINE, Mme. Laruette.
GENNEVOTE, *Belle-mere de Roſine*, Mme. Favart.
DOLIVAL, *Neveu de Candor*, M. Clairval.
RUSTAUT, *Econome de Candor, & ſon homme de confiance*, M. Nainville.
GUILLOT, *vieux Moiſſonneur*, M. Deheſſe.

COMMERES BABILLARDES.

MAROTE, Mme. Berard.
LA TRINQUART, M. Chanville.
NICOLE, Mlle. Deſglands.

MOISSONNEURS.

Le Pere TRINQUART, M. Baletti.
PIERRE, M. Trial.
JEROSME, M. Desbroſſes.

MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES.

DOMESTIQUES DE CANDOR, } *Perſonnages*
UN LAQUAIS DE DOLIVAL, } *muets.*

A. Bord. inv. Louis le Grand. Sculp

UNIV. OF MICH.

LES MOISSONNEURS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un payſage ; à droite eſt une chaumiere, à côté de laquelle eſt un banc de pierre ; à gauche eſt un petit tertre couronné par un orme : il ſort de cet endroit une ſource d'eau vive qui forme un baſſin ; derriere eſt une chaîne de hautes agnes, qui ſe perd dans l'éloignement. On quelque diſtance le Château Seigneurial ; un amp de bled occupe le reſte de la campagne.

E PREMIERE.

EVOTE, ROSINE.

à paroître ; on voit encore les étoiles. La elle eſt éclairée par une lampe. Genne- nc, file ſa quenouille. Roſine dans l'in- meſure un boiſſeau de grain.

NEVOTE.

ARIETTE.

ſſe, paſſe, paſſe,

re mes doigts ;

, le ciel s'éclaire peu-à-peu, la va- leil ſe leve ; au ſecond, il eſt au-deſ- nencement du troiſieme, il paroît jusqu'à la fin de la journée. Ce imperceptiblement ; mais ſon ef- ſets.

Il faut en remplir l'eſpace ;
Il eſt à nous autant qu'aux Rois.

Que j'étois digne d'envie,
Quand je poſſédois mon époux !
Mais le bonheur de la vie
Trop ſouvent s'éloigne de nous.

Le tems paſſe, &c.

Notre courſe paſſagere
Preſcrit aſſez l'emploi des jours ;
C'eſt le ſeul bien qu'on peut faire
Qui les rend trop longs ou trop courts.

Le tems paſſe, &c.

ROSINE.

Ma bonne maman, tenez,
Voilà le produit tout juſte
Des épis qu'hier j'ai glanés
Après les Moiſſonneurs de cet homme ſi juſte,
Du bon Monſieur Candor.

GENNEVOTE.

Roſine, c'eſt fort bien ;
Ménagez-vous pourtant ; vous êtes délicate.

ROSINE.

Pour vous aider, dois-je négliger rien ?
J'ai de la force aſſez pour n'être pas ingrate.
On voit du jour naiſſant la premiere lueur,
Souffle-rai-je la lampe à préſent ?

GENNEVOTE.

Oui, ſans doute ;
Lorſque l'on eſt dans le malheur,
La plus foible dépenſe coûte.

(*Roſine va éteindre la lampe.*)

GENNEVOTE.

La pauvre enfant ! Ah ! quel état affreux !

ROSINE, *entendant ſoupirer ſa mere, revient avec émotion.*

Maman ; vous ſoupirez.

GENNEVOTE.

Je plains ta déſtinée :
Ma fille, tu n'étois pas née
Pour paſſer avec moi des jours ſi douloureux.

ROSINE.

Ah ! j'ai pris mon parti, ma mere ; tendre mere !
Si mon travail ceſſoit, vous ſeriez dans les pleurs.
Je vous verrois ſouffrir l'affront de la miſere ;
Mes fatigues ont des douceurs.

ARIETTE.

Dès que l'aurore vermeille
Répand l'air frais du matin,
J'entends bourdonner l'abeille
Careſſant la fleur du thyn.
Les oiſeaux, par leur ramage,
Annoncent des jours ſereins ;
Ils s'envolent du bocage,
Pour piller les premiers grains.
La Glaneuſe ſe contente
Des épis laiſſés aux champs ;
La Nature bienfaiſante
A ſoin de tous ſes enfans.

GENNEVOTE.

Roſine ... je voudrois t'appeller Melincour ;
C'étoit le nom de ton malheureux pere,
Qui ſemblant réunir la fortune & l'amour,
Eut pour premiere épouſe une femme étrangere.

ROSINE.

Je fus l'unique fruit d'une union ſi chere.

GENNEVOTE.

Mais, tu perdis ta mere en recevant le jour.

ROSINE.

Ah! comme je l'aurois aimée!
Mais vous la remplacez; vous êtes dans mon cœur,
Et d'une belle-mere écartant la froideur,
C'eſt par le ſentiment que vous m'avez formée.

GENNEVOTE, *après un tems.*

Je ne connus jamais l'ambition.
Cette chaumiere étoit mon héritage.
Pour adoucir ma ſituation,
Melincour ſe garda d'emprunter le langage
Qui conduit l'indigence à la ſéduction.
Il voulut que ſa main de l'amour fût le gage.
Je lui repréſentai que le monde ſenſé
Condamneroit ce mariage,
Qu'on le trouveroit déplacé.
Ma franchiſe le fit inſiſter davantage,
Cet himen par l'honneur lui ſembloit aſſorti.
J'étois pauvre; mais j'étois ſage:
Je lui parus un bon parti.

ROSINE.

Sa vie avec nos biens périt dans un naufrage.

SCENE II.

RUSTAUT, GENNEVOTE, ROSINE.

RUSTAUT, *ſans être vu.*

Allons, allons, courage.
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHŒUR *de Moiſſonneurs qui ne paroiſſent point encore.*

Allons, allons, courage.
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Je te connois une reſſource encore :
Melincour & Monſieur Candor
Etoient couſins-germains : va le trouver, ma fille.
Candor eſt honnête-homme, il aime ſa famille.

ROSINE.

Je n'oſerois.

GENNEVOTE.

Il ſera le premier....

ROSINE.

Monſieur Candor a l'ame bienfaiſante,
Tout le Village aime à le publier ;
Mais ſi nous lui diſions que je ſuis ſa parente ;
Il pourroit s'en humilier.

GENNEVOTE.

Eh ! oui, la vanité ſouvent trouve ſon compte
Dans des ſecours auxquels on n'eſt pas obligé ;
Mais quand dans l'indigence un parent eſt plongé,
C'eſt un créancier qui fait honte.
D'ailleurs, tu ſais bien qu'un procès

Pendant toute leur vie a déſuni leurs peres.

ROSINE.

Faut-il qu'à de vils intérêts,
Plutôt qu'à leur amour, on diſtingue des freres!

GENNEVOTE.

Les haines ſont héréditaires.

ROSINE.

Mais de votre côté n'eſt-il pas un moyen
De vous procurer plus d'aiſance?
Il reſte quelques fonds.

GENNEVOTE.

Un douaire eſt un bien
Que je pourrois réclamer, je le penſe;
Mais ceux à qui l'on doit ſeroient fruſtrés alors,
Je prendrois ſur leur exiſtence.
C'eſt en vain que la loi juſtifieroit mes torts:
Pourrois-je me nourrir de leur propre ſubſtance?
Mes droits nuiroient aux leurs... ah! je les cede tous;
Et le bonheur de ſatisfaire
A la mémoire d'un époux,
Vaut beaucoup mieux que mon doüaire.

SCENE III.

GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *& une partie des Moiſſonneurs.*

RUSTAUT, *aux Moiſſonneurs.*

ALlons, allons, courage;
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHŒUR *des Moiſſonneurs.*

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Tandis que tu vas à l'ouvrage,
Je vais arranger le ménage.

CHŒUR.

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

(*Les Moiſſonneurs ſe préparent à travailler ; Gennevote & Roſine rentrent leurs uſtenſiles dans la cabane.*)

RUSTAUT, *à un jeune Moiſſonneur.*

Jeune homme, il faut dans ton printems
Acquitter le tribut de tes forces nouvelles.

(*A un Vieillard.*)

Et toi, dont la foibleſſe eſt l'effet de tes ans ;
Fais des liens pour les javelles.
Je ne vois pas encor tous nos *Seyeux* *.
Toujours en retard on demeure.
Je vais rabattre un quart de jour à ceux
Qui n'arriveront qu'après l'heure.

ROSINE.

Ma mere, on vient de toutes parts :
Chacun eſt au travail : je pars.

RUSTAUT, *au milieu des Moiſſonneurs.*

Je n'ai pas encor tout mon monde.
Où ſont ces Champenois que j'avois arrêtés ?
A dormir ſeroient-ils reſtés ?
Sans ceſſe il faut que je faſſe ma ronde.

---

* *Seyeux* eſt un terme uſité dans les Provinces & dans les environs de Paris, pour déſigner les gens qui coupent les bleds.

SCENE IV.

CANDOR, *ſuivi du reſte des Moiſſonneurs*, RUSTAUT.

CANDOR.

Les voici, mon ami Ruſtaut;
Tu te fâches toujours trop tôt.
On n'excite au travail qu'en offrant des amorces:
La rudeſſe en doit détourner.
Ces gens viennent de loin; pour leur donner des forces,
Je les ai fait bien déjeûner.

RUSTAUT.

Et qu'ils travaillent donc.

CANDOR.

Là, c'eſt ce qu'ils vont faire;
Ta dureté dément ton caractere:
Je te connois humain; mais ton air eſt groſſier;
Etant auſſi bon-homme, il eſt bien ſingulier
Que tu ſois ſans ceſſe en colere.

RUSTAUT.

Mais ce n'eſt que pour votre bien.
Il m'eſt fort aiſé de me taire:
Puiſque vous le voulez, je ne dirai plus rien.
(*Il va au fond du théâtre avec les Moiſſonneurs; & les diſperſe de côté & d'autre.*)

CANDOR.

(*Pendant l'Ariette ſuivante, les Moiſſonneurs coupent les bleds dans le fond du théâtre; Roſine les ſuit & glane.*)

ARIETTE.

Heureux qui ſans ſoins, ſans affaires,
Peut cultiver ſes champs en paix !
Le plus ſimple toît de ſes peres
Vaut mieux que l'éclat des Palais.
Ma terre rend avec uſure
Tous les préſens que je lui fais ;
Et j'obſerve que la nature
N'eſt qu'un échange de bienfaits.
Que les Grands près de nous ſe rendent,
Qu'ils viennent prendre une leçon.
Ils perdent les biens qu'ils répandent,
L'ingratitude eſt leur moiſſon.
Heureux qui ſans ſoins, ſans affaires, &c.

RUSTAUT, *à Roſine.*

Que fait donc là cette petite fille?
Retirez-vous.

ROSINE.

Mais...

RUSTAUT.

Mais cela babille.
Je m'embarraſſe peu de votre air chiffonné.
Vous perdez avec moi vos mines gracieuſes.
Attendez qu'on ait moiſſonné ;
Imitez les autres glaneuſes.

ROSINE, *laiſſant tomber les épis qui ſont dans ſon tablier.*

Monſieur, ne grondez pas ſi fort.
Tenez, je vous rends tout, ſi je vous ai fait tort.

CANDOR, *bas à Ruſtaut.*

Pourquoi la chagriner ? Elle eſt jolie & ſage.
Elle eſt dans le beſoin. Je ne ſais rien de pis
Que de mortifier les gens que l'on ſoulage.

Laiſſe tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

(*Pendant ce tems, Roſine eſſuie avec ſon tablier de petites larmes qui coulent de ſes yeux.*)

RUSTAUT.

Hon! vous êtes trop bon.

CANDOR.

Tais-toi.
On s'enrichit de ce qu'on donne;
Le malheur eſt ſacré pour moi.
Ramaſſe ces épis; fais ce que je t'ordonne.

RUSTAUT, *en remettant dans le tablier de Roſine les épis qu'elle a laiſſé tomber.*

Prenez donc tout le champ, puiſque Monſieur le veut.

ROSINE.

J'en uſerai d'une façon prudente.

CANDOR, *à part.*

Sa douceur me touche & m'émeut...
Elle eſt vraiment intéreſſante.

SCENE V.

DOLIVAL, CANDOR.

DOLIVAL.

HE! bon jour, mon cher oncle.

CANDOR.

Ah! Dolival, c'eſt-toi.
Je ne t'attendois pas, mon ami; je te voi
De bien bonne heure cette année.

DOLIVAL.

DOLIVAL.

Je me ſuis dérobé pour faire une tournée.
Il faut bien que Paris ſe paſſe un peu de moi.
Mais je ne ſerai pas longtems ici ; je croi.
(*Regardant de côté & d'autre avec inquiétude ; mais ſans affectation.*)
Certaine affaire ... il faut qu'elle ſoit terminée...
J'ai toujours pour la chaſſe une ardeur effrénée.
Mon oncle, les perdreaux ſont-ils déjà bien forts?

CANDOR.

La plaine n'eſt pas découverte,
Et j'en reſpecte les tréſors :
Aucun plaiſir ne peut en compenſer la perte.

DOLIVAL.

Tout en courant la poſte, obſervant le pays,
(C'eſt à quoi je prends toujours garde)
Je n'ai pas découvert une ſeule perdrix :
Il ne s'eſt pas offert à mes yeux un ſeul garde.

CANDOR.

Mes gardes ſont mes habitans.

DOLIVAL.

Ah! mon pauvre oncle, je parie
Qu'à braconner la terre, ils paſſent tout leur tems.

CANDOR.

Cela ſe peut ; mais ma table eſt ſervie.

DOLIVAL.

Mais vous n'avez donc pas le plaiſir de tuer ?

CANDOR.

Quel eſt ce plaiſir-là ?

DOLIVAL.

C'eſt le ſeul dans la vie
Pour un chaſſeur adroit qui ſait l'effectuer.

ARIETTE.

Je vais toujours en plaine
Avec une douzaine
De beaux & bons fuſils :
Pour que mes faits éclatent,
Vingt valets me rabatent
Le gibier du pays.
En l'air, ſur votre tête :
A vous, le coup du Roi.
Pan, pan, le coup du Roi.
Il court : arrête, arrête.
Brillant, Diane, à moi.
Une caille ; elle eſt morte.
Un levreau ; pan, à bas.
Un faiſan ; pan, apporte.
Pan, pan, à chaque pas.
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier,
(Quel plaiſir que la chaſſe!)
J'abbats & je terraſſe
Cent pieces de gibier.
Un Faiſan, vingt perdreaux,
Six lapreaux,
Dix levreaux.
Une caille ; elle eſt morte :
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier, &c.

CANDOR.

Mon cher neveu, je te plains & je t'aime ;
Mais j'ai pitié de tes plaiſirs.

Plus délicat que toi, je jouis de moi-même.
Le calme de mes jours vaut mieux que tes desirs.

DOLIVAL.

Mais, mais enfin quand on s'ennuie....
Mon cher oncle, avez-vous de la société?

CANDOR, *montrant ses moissonneurs.*

Mon ami, la voilà.

DOLIVAL.

Mais, mais en vérité
Cela fait bonne compagnie!

CANDOR.

Oui, très-bonne, & j'en fais grand cas.
Nous devons notre vie aux efforts de leurs bras.
Cette espece que tu méprises,
Est victime des gens qui ne servent à rien.
Quand vous avez au jeu perdu tout votre bien,
Vous les pressurez tous pour payer vos sottises.
Les excès où vous vous plongez
Ferment vos cœurs, les endurcissent.
Les oisifs sont heureux, les travailleurs gémissent.
Ils font valoir vos biens, & vous les engagez:
Vous les ruinez tous, quand vous vous dérangez.
Vos dépenses les appauvrissent:
Ils cultivent la terre, & vous la surchargez.

DOLIVAL, *à part.*

Mon oncle a de vieux préjugés.
(*Haut.*)
Comme vous voilà fait, mon oncle! La décence
Veut un habillement conforme à la naissance;
On vous prendroit pour un fermier.

CANDOR.

J'ai l'honneur d'en être un, je fais valoir ma ferme.

Et je me livre tout entier
Aux détails infinis que cet emploi renferme.
Je tire vanité de l'habit du métier.

DOLIVAL.

Mais l'étoffe pourroit en être moins groſſière.

CANDOR.

C'eſt bon pour le ſoleil, la pluie & la pouſſiere.

DOLIVAL.

Vous êtes preſque mis comme vos habitans.

CANDOR.

Eh ! mais ſans doute. Il n'eſt pas néceſſaire
Qu'un Seigneur qui n'eſt qu'un bon pere,
Soit plus paré que ſes enfans.

DOLIVAL.

Votre maiſon a l'air d'une caſerne :
Comment ! depuis un an, vous n'avez rien changé !
Je vous l'ai dit cent fois ; vous êtes mal logé.
Oh ! c'eſt un ſoin qui me concerne.
Je veux vous amener l'Architecte que j'ai :
Il ſçaura lui donner un petit air moderne.

CANDOR.

Un Architecte fait aux anciens bâtimens
Ce qu'un Docteur en Médecine
Fait aux foibles tempéramens.
A force d'y toucher, il hâte leur ruine.
Si j'avois avec moi grand nombre de valets,
Si j'étois grand Seigneur, ou ſi j'étois né Prince,
On me ſauroit bon gré d'élever des Palais,
Pour faire circuler l'argent dans ma Province.
Mon cher neveu, je veux que ma maiſon
De ſimple & modeſte apparence

Annonce, aux yeux de la raiſon,
Plus de commodité que de magnificence.
Pour y bien recevoir mes amis, mes égaux,
Je veux, comme mon cœur, qu'elle ſoit à l'antique.
La gaieté, le bonheur ſont ſous un toît ruſtique.
Ils s'égarent dans des châteaux.

DOLIVAL.

Mon oncle, cependant ſi vous vouliez comprendre....

CANDOR.

Mon tems eſt précieux; je le perds à t'entendre;
Et mes momens ſeront mieux employés ailleurs.
Prends mes furets: je te ferai conduire
Sur tous les terriers les meilleurs.
Les lapins mangent tout, tâche de les détruire;
Moi je vais retourner avec nos Moiſſonneurs.

DOLIVAL, *appercevant Roſine qui glane.*

La voilà, la voilà; c'eſt elle...
Je ſuis dans un raviſſement...
Plus que jamais...

CANDOR.

Hem! que dis-tu? Comment?

DOLIVAL.

La Chaſſe...

CANDOR.

Cours où le plaiſir t'appelle.

DOLIVAL.

Vous êtes à préſent dans de grands embarras;
Je vais de mon côté...

CANDOR.

Soit. Comme tu voudras.

DOLIVAL.

Abordons-la, tandis que rien ne m'en empêche.

(Il joint Rosine, & ramasse des épis qu'il lui présente. Rosine s'éloigne de lui avec précipitation ; Dolival la suit.

SCENE VI.

CANDOR, LE VIEILLARD, RUSTAUT.

CANDOR, *à part.*

Il ne s'occupera que de frivolités.

(Il apperçoit le bon Vieillard Guillot qui puise de l'eau à la fontaine pour se désalterer.)

Arrêtez, bon-homme, arrêtez ;
Qu'allez-vous boire ?

LE VIEILLARD.

De l'iau fraîche,
Tout sortant de sa source, & c'est un vrai régal.
Quoi ! Vous me l'ôtez ?

CANDOR.

Oui ; vous êtes tout en nâge,
Accablé de fatigue, & surtout à votre âge,
La fraîcheur de cette eau peut vous faire du mal.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monseigneur ; qu'vous avais l'ame bonne !
Vous daignais vers le pauvre adresser un regard.

CANDOR.

Holà ! Ruſtaut, approche & donne
De mon vin à ce bon Vieillard.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monſeigneur ; ça ne peut pas ſe croire.
Quoi ! vous ne comptez pas mes pauvres jours pour rien ?
Vot' bonté me fait plus de bien,
Que le vin qu'ous me faites boire.

CANDOR.

Le ſoleil darde ici trop fort, mon cher Ruſtaut :
Conduis nos Moiſſonneurs au bas de la montagne,
Où l'ombre encor s'étend ſur la campagne.

RUSTAUT.

C'eſt bien dit ; nous aurons moins chaud.

CANDOR.

Attends, attends ; je vais les conduire moi-même.

LE VIEILLARD.

Queu bon Seigneur ! le ciel nous l'a donné.

CANDOR.

Pendant ce tems, ordonne leur dîné.
Ah ! ces pauvres gens, je les aime ;
Je veux manger ſans façon avec eux.
Ce repas-là ſera joyeux,
Et nous ſerons entre nous autres.
Si mon neveu ſe croit trop grand Seigneur,
Et ſe refuſe le bonheur
D'être aujourd'hui des nôtres,
Tu le feras ſervir ſéparément,
Il s'ennuira ſeul noblement.
Écoute, écoute encor : Gennevote & Roſine

Avec grand ſoin cachent ce qu'elles ſont,
L'eſtime générale eſt le bien qu'elles ont;
Mais c'eſt le ſeul. Leur état me chagrine.
Tâche de démêler leur ſecret.

RUSTAUT.

J'imagine
Que vous voulez devenir leur ſoutien.
C'eſt bien fait; je ſuis bon, & ne m'oppoſe à rien.
Obliger n'eſt jamais une dépenſe folle.
J'ai du plaiſir, quand vous faites du bien;
Je ſuis brutal, quand on vous vole. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

CANDOR, *aux Moiſſonneurs.*

ARIETTE.

ENFANS, laiſſez votre ouvrage;
Venez près de ces côteaux
Pour moiſſonner à l'ombrage
Que répandent ces ormeaux.
Je remplis les loix certaines
Que mon cœur ſait m'enſeigner.
Quand vous vous donnez des peines,
Je dois vous en épargner.

Venez, venez près des côteaux, &c.

Conſervez-vous pour me plaire...
Votre bonheur eſt le mien;
J'en ſuis le dépoſitaire,
Et c'eſt veiller ſur mon bien.

Venez, venez; &c.

[*Les Moiſſonneurs viennent à la voix de Candor; il les emmene pour travailler de l'autre côté de la montagne.*]

Fin du premier Acte.

Ch. Huet inv. B. De Ghendt Sculp.

UNIV. OF MICH.

DOLIVAL.

Je vous chéris.

ROSINE.

Tant pis ;
Voyez, quand vous m'aurez fait perdre ma journée,
En ſerez-vous plus avancé ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Quand de la moiſſon le tems ſera paſſé,
Me rendrez-vous mon profit de l'année ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Serez-vous bien plus heureux ;
Lorſque je paſſerai ma vie à ne rien faire ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Pour moi c'eſt tout le contraire :
L'oiſiveté rendroit tous mes jours ennuyeux.

ARIETTE.

Pendant toute la ſemaine
Je me donne de la peine ;
J'en goûte mieux le repos.
Quand arrive le Dimanche ;
Une gaieté vive & franche
Me fait oublier mes maux.
Je mets mon cors, je me lace,

Je me pare de bleuets ;
En dansant je me délasse,
Et je ris les jours d'après.

DOLIVAL.

Je soutiens que le sort ne vous a pas fait naître
Pour consumer vos jours à travailler ainsi.

ROSINE.

Eh ! bien ; moi je vous dis que si.
Je le sais mieux que vous, peut-être.
Adieu, Monsieur.

DOLIVAL.

Pourquoi cette rigueur ?
Par quel entêtement voulez-vous vous soustraire
Aux offres que vous fait mon cœur ?

ROSINE.

Votre cœur ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Mais moi, je n'en ai point affaire.

DOLIVAL.

Je suis neveu du bon Monsieur Candor.

ROSINE.

Je le sais bien.

DOLIVAL.

Il vous aime.

ROSINE, *à part.*

Il nous aime !
S'il étoit vrai !

DOLIVAL.

Moi, beaucoup plus encor;
Et je ſuis un autre lui-même.
Oui, j'aurai ſoin de votre ſort.
Venez ... comment! vous êtes défiante?

ROSINE.

Maman dit que c'eſt le plus ſûr.

DOLIVAL.

Il faut qu'apparemment vous ayez un cœur dur.
Vous craignez le plaiſir d'être reconnoiſſante.

ROSINE.

Ma mere aſſurément me juſtifieroit bien.
Ce qu'elle fait pour moi me rend heureuſe;
Ma tendreſſe jamais ne ſe dément en rien;
Et ſi je vous devois, j'en deviendrois honteuſe.

DOLIVAL, *avec empreſſement.*

Ma chere enfant, vous avez tort.

ROSINE.

Permettez-moi d'aller chercher ma mere.
Elle eſt déja ſur l'âge, & c'eſt avec effort
Qu'elle prend une peine à ſa ſanté contraire.
Moi je ſuis jeune aſſez pour travailler encor.
Réſervez-lui le bien que vous voulez me faire.

DOLIVAL.

Cela ne ſe peut pas.

ROSINE.

Je comprends, pour le coup,
Vous n'avez pas pitié des vieilles.

DOLIVAL.

Pas beaucoup.

SCENE II.

ROSINE, DOLIVAL, GENNEVOTE.

ROSINE, *à Gennevote.*

VOus venez à propos, maman, prenez ma place.
De ce Monſieur la bonté m'embarraſſe.
C'eſt un bien honnête-homme au-moins, ce Monſieur-là.
On en trouve pourtant beaucoup de cette ſorte.
Et la compaſſion le porte
A ſecourir la jeuneſſe.

GENNEVOTE.

Oui-dà!
Et la vieilleſſe?

ROSINE, *en rentrant dans la cabane.*

Il vous dira cela.

SCENE III.

GENNEVOTE, DOLIVAL.

DOLIVAL.

JE fais le plus grand cas de votre connoiſſance,
Ma bonne, je vous vois avec un vrai plaiſir.

GENNEVOTE.

Eh! qui peut, s'il vous plait, vous donner ce deſir?
Ce n'eſt pas ma magnificence.

DOLIVAL.

Je ſuis touché de voir votre malheur;
Je veux que vous ſoyez contente.

GENNEVOTE, *à part.*

Je l'ai toujours penſé, c'eſt un franc ſéducteur.
(*Haut.*)
Cette promeſſe ſurprenante...
Par-où puis-je la mériter?

DOLIVAL.

Comment donc! vous avez une fille charmante.

GENNEVOTE.

Ah! votre compliment doit beaucoup me flater.

DOLIVAL.

AIR.

Que Roſine eſt touchante & belle !
Elle plaît ſans le rechercher.
La nature y ſonge pour elle,
Et défend à l'art d'y toucher.
Sa figure douce & naïve
Eſt ſemblable à la fleur des champs ;
Qui, ſans ſoins, ſans qu'on la cultive,
Naît de l'haleine du printems.
Mais pour plaire encor davantage,
Il faudroit qu'elle eût un amant.
L'amour eſt le fard de ſon âge ;
Et l'on s'embellit en aimant.
L'amour eſt le zéphir des belles :
Les belles ſont autant de fleurs ;
Il les careſſe avec ſes aîles,
Pour faire naître leurs couleurs.

GENNEVOTE.

La morale eſt aſſez gentille !
Elle tend à former le cœur !
Et ſi j'y conſentois, vous me feriez l'honneur
D'être le zéphir de ma fille ?

DOLIVAL.

Pouvez-vous, ſans verſer des pleurs ;
Voir les travaux flétrir ſes attraits enchanteurs
Pour ſoulager un peu votre indigence ;
Et bravant du ſoleil les brûlantes ardeurs,
Tirer avec effort ſa foible ſubſiſtance
Des épis que les Moiſſonneurs
Laiſſent tomber par négligence ?

GENNEVOTE.

Pour d'autres ce n'eſt rien ; pour nous c'eſt abondance.

DOLIVAL.

Sans s'expoſer aux ſoupçons, aux mépris,
Roſine, j'en ſuis ſûr, trouveroit dans Paris
Les reſſources les plus honnêtes.

GENNEVOTE, *ironiquement.*

Les connoiſſez-vous bien ?

DOLIVAL.

Sitôt qu'on la verroit,
Ses charmes tourneroient les têtes.

GENNEVOTE.

Peut-être en même tems la ſienne tourneroit.

DOLIVAL.

Eh ! non, ma bonne, non : Paris eſt une Ville
Où la vertu trouve plus d'un aſyle.
Soyez ſûre que j'ai raiſon.
Roſine avec honneur vivroit dans la maiſon
De quelque Dame reſpectable.

GENNEVOTE.

Vous voulez dire ſecourable.

DOLIVAL.

Elle ne manqueroit de rien.

GENNEVOTE.

Elle regretteroit alors ſa pauvre mere.
Mon bonheur lui tient lieu de bien ;
Ce fut dans tous les tems ſon premier néceſſaire.

DOLIVAL.

Elle ſe feroit une loi

De vous tirer de l'indigence.

GENNEVOTE.

Je ne la verrois pas, Monſieur, & ſa préſence
Eſt le plus grand ſecours pour moi.

DOLIVAL.

Elle ſeroit heureuſe & reſpectable ;
On lui trouveroit un parti.

GENNEVOTE.

Ce n'eſt pas le mot véritable.

DOLIVAL.

Et quel eſt-il donc ?

GENNEVOTE.

Le voici.
On lui propoſeroit de lui faire un parti.
Dans un état obſcur, Roſine a l'ame haute ;
Et je lui dis ſouvent, comme une vérité,
Qu'on ſupporte la pauvreté
Bien plus aiſément qu'une faute.
J'aime bien mieux la voir regagner la maiſon ;
Chantant gaiement une chanſon,
Et portant leſtement ſur ſa tête une gerbe,
Que de la voir parée, à ſa confuſion,
D'un aſſortiment cher & d'un habit ſuperbe.
Son éclat troubleroit notre douce union.
Un argent mal acquis eſt toujours un mécompte.
Roſine eſt aſſez riche avec un bon renom.
J'aime mieux pour ſecours ſes peines que ſa honte.

(Elle rentre dans la cabane.)

SCENE IV.

DOLIVAL *interdit.*

PEUT-on penſer ſi bien dans un état ſi bas!
Parbleu! ces femmes-là m'étonnent....
D'honneur, je ne les conçois pas...
Voyons... ſans qu'elles me ſoupçonnent...
On ne peut les ſéduire; il faut donc les gagner.
Oui: je ne veux rien épargner.

SCENE V.

DOLIVAL, RUSTAUT.

DOLIVAL, *appellant Ruſtaut qui traverſe le théâtre.*

RUSTAUT, Ruſtaut, écoute; arrête.

RUSTAUT.

Non, bien-tôt pour nos gens c'eſt l'heure du diner;
Et je vais voir ſi l'on s'apprête...

DOLIVAL.

Je ne veux qu'un moment, tu peux me le donner:
Voilà quatre louis pour arrêter ta courſe.

RUSTAUT.

Pour qui?

DOLIVAL.

Pour toi. Prends encor cette bourſe.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour Gennevote & Roſine.

RUSTAUT.

Ah ! tant mieux.

DOLIVAL.

On dit que leur état eſt vraiment malheureux,
Qu'elles ont beſoin de reſſource.

RUSTAUT.

Ah ! que j'ai de plaiſir à vous voir vertueux,
Et prompt à ſoulager les gens dans la détreſſe !
Vous tenez de votre oncle.

DOLIVAL.

Oui, beaucoup.

RUSTAUT.

Mais pourquoi
Me donner de l'argent à moi ?
Je n'en ai pas beſoin.

DOLIVAL.

C'eſt pour qu'avec adreſſe ...

RUSTAUT.

Plait-il ?

DOLIVAL.

Tu diſes en douceur ...
Qu'à leur deſtin on s'intéreſſe.

RUSTAUT.

Vous plairez bien à l'oncle, en agiſſant ainſi !

DOLIVAL.

Madame Gennevote eſt un peu trop ſévere.

RUSTAUT.

Elle a bien du mérite, & monſieur la révere.

DOLIVAL.

Et Roſine?

RUSTAUT.

Monſieur l'eſtime fort auſſi.
Il la diſtingue, il la préfere
A toutes les filles d'ici.

DOLIVAL.

J'entends, j'entends... il la préfere.

RUSTAUT.

Lorſque je dis qu'il la trouve à ſon gré,
Je n'entends point y mettre de myſtere.

DOLIVAL, *à part*,

Ah! mon pauvre oncle!... A ſon âge on préfere;
Mais au mien on eſt préféré.

RUSTAUT.

Mais Monſieur....

DOLIVAL.

C'eſt aſſez. Obſervateur fidele
Et de leurs actions & de tous leurs diſcours,
Il faut m'en rendre compte; & cela tous les jours.
Mes libéralités égaleront ton zéle.
N'en dis rien à mon oncle.

RUSTAUT.

Oh! non.

SCENE VI.

RUSTAUT, *ſeul.*

JE me défie un peu de ſon intention.
J'appartiens à ſon oncle, & le devoir m'engage
A l'informer de ma commiſſion;
Je ne veux point jouer un vilain perſonnage,
Quoique cela ſoit fort commun.
On n'eſt libéral, à ſon âge,
Que pour faire piece à quelqu'un.

ARIETTE.

Argent, argent, maître du monde,
Tu regnes ſur tous les états;
Tous les jours, en faiſant ta ronde,
Tu fais faire bien des faux-pas.
A nos devoirs tu mets un terme;
La vertu, loin de tes attraits,
Qui ſur ſes jambes ſe croit ferme,
S'y tient bien mal, quand tu parois.
Argent, argent, &c.

SCENE VII.

CANDOR, RUSTAUT.

CANDOR.

EH bien! as-tu quelque choſe à m'apprendre?

RUSTAUT.

Oui, vraiment: votre cher neveu
Vous reſſemble; il a le cœur tendre:
Dès qu'on nomme Roſine, on le voit tout en feu.
Et ce qui va plus vous ſurprendre,
C'eſt que de ſon argent il fait un bon emploi.

CANDOR.

Comment?

RUSTAUT.

Il m'a donné quatre louis pour moi,
Et cette bourſe pour Roſine.

CANDOR.

Ah!

RUSTAUT.

Vous voyez que c'eſt montrer
Son intention clandeſtine.

CANDOR, *d'un air impoſant.*

Il ne t'appartient pas d'oſer la pénétrer.
(*A part.*)
Mon neveu l'aimeroit?.. Oui; la ſaiſon derniere,
J'ai remarqué...

RUSTAUT.

Vous voyez clairement...

CANDOR.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous ſaurons ... Obéis, très-ponctuellement;
Mais le malheur rend l'ame fiere.
Roſine eſt dans le cas. Garde-toi de ternir
Le bien qu'on t'a chargé de faire.
Il faut exécuter ces ordres de maniere
Qu'elle ne ſache pas d'où cela peut venir.

RUSTAUT.

J'entends.

CANDOR.

T'a-t-on parlé de Gennevote?

RUSTAUT.

Oui, oui; la Couſine Gérard,
La Commere Nicole, & puis Jeanne Marote
Avec la femme à Mathurin Trinquart;
Je les vois là-bas qui moiſſonnent.

CANDOR.

Je voudrois les interroger.

RUSTAUT.

Elles cherchent toujours ceux qui les queſtionnent.

CANDOR.

Nos gens doivent avoir grand beſoin de manger;
Va les chercher.

RUSTAUT.

Je vais répondre à votre attente;
Car je me ſens preſſé d'une faim dévorante.

SCENE VIII.

CANDOR, TROIS COMMERES.

CANDOR.

BONNES femmes, venez à moi ;
J'ai des queſtions à vous faire.

LA TRINQUART.

Ah ! tant mieux, Monſeigneur ; j'n'aimons pas à nous taire.

NICOLE.

Quand je parlons, j'ſavons toujours pourquoi.

MAROTE.

Le pourquoi n'eſt pas néceſſaire.

LA TRINQUART.

Mais apparemment, ma Commere,
Je parlons pour notre plaiſir.

CANDOR.

Sur un fait, il faut m'éclaircir.

LA TRINQUART.

Bon Dieu ! oui, Monſeigneur ; j'ons l'âge.
J'ons vû trent'-neuf moiſſons ; j'avons eu tout le tems
D'examiner tout le village.
Je ſavons les tenans & les aboutiſſans.

NICOLE.

Oui, je vous dirons bien qu'la fille à Mathurine
S'laiſſe engeoler par le fils à Piar'-Jean.

MAROTE.

Bon chien chaſſe de race : & n'ſavais-vous pas bian
Que de peur d'en manquer, la petite Claudine
A trois amoureux.

LA TRINQUART.

Oui !

NICOLE.

Comment donc ! ma couſine,
Vous l'ignoriais ? Mais d'où venais-vous donc ?

MAROTE.

Et la femme à Jacques Cardon
Trouve notre meunier homme de bonne mine.

LA TRINQUART.

Et la meuniere en donne à moudre à ſon mari ;
J'allons vous raconter ſes tours.

MAROTE.

J'en ons ben ri.

NICOLE.

Pour tromper, celle-là rafine.

CANDOR.

Mais à la fin on ſe taira.
Et peut-être qu'on m'apprendra...

MAROTE.

Quoi, Monſeigneur ?

CANDOR.

Ce qu'eſt Gennevote, & Roſine.

LA TRINQUART.

Oui, oui ; j'allons vous dire ça.

MAROTE.

Gennevote eſt brave femme.

NICOLE.

Point de malice dans l'ame.

LA TRINQUART.

Mais on ſait ce qu'on en contoit.

CANDOR.

Voyons.

MAROTE.

Monſeigneur, elle étoit
Au tems jadis une Dame.

NICOLE.

Oui, vraiment, une Madame.

LA TRINQUART.

Bonne femme.

NICOLE.

Brave femme.

LA TRINQUART.

Quand j'allions à l'école enſemble...

CANDOR.

Allons au fait.
Parlez, parlez, Dame Marote.

MAROTE.

Eh bien! la pauvre Gennevote
Mangea ſon pain blanc le premier;
Alle portoit un grand panier,
Rubans, robe de ſoie & mantelet.

Enſemble.

NICOLE.

Qu'importe?

LA TRINQUART.

Qu'importe?

MAROTE.

Mais aujourd'hui, pour ſon malheur,

C'eſt un habit de laine qu'elle porte.

LA TRINQUART.

V'là ç'que c'eſt d'avoir un bon cœur.

CANDOR.

Connoiſſez-vous ſa famille ?

NICOLE.

Oui, Monſeigneur, elle eſt fille.

MAROTE.

Elle eſt femme.

LA TRINQUART.

Veuve.

NICOLE.

Non.

Vous n'ſçavais pas la raiſon.

MAROTE.

La raiſon ?.. Mieux que vous, peut-être.
Un biau Monſieur de Mélincour.

(*Candor paroît frappé du nom de Melincour.*)

Un jour,
Avec li, la fit diſparoître.

Enſemble.

Vous voyais qu'alle eſt femme.

NICOLE.

Vous voyais qu'alle eſt fille.

LA TRINQUART.

Vous voyez qu'alle eſt veuve.

MAROTE.

Eh ! non, non, non.

LA TRINQUART & NICOLE.

Si, ſi.

MAROTE.

Partant, Monſeigneur, on deyine

Que ſon compagnon ſi joli...

NICOLE.

Li fit un préſent de Roſine.

LA TRINQUART.

Pour qu'all' ſe ſouvienne de li.

CANDOR.

Ah ! me voilà bien éclairci !
C'en eſt aſſez : au lieu de me tirer de peine...
Ah ! voici nos Seyeux que Ruſtaut me ramene...

SCENE IX.

RUSTAUT, LES MOISSONNEURS, CANDOR, LES COMMERES.

CANDOR.

ALLONS, mes chers enfans, venez m'environner ;
C'eſt votre ami qui vous raſſemble :
L'heure vous appelle au dîner ;
Nous allons tous manger enſemble.
Pour travailler de meilleur cœur,
Reprenez des forces nouvelles ;
(*A Ruſtaut.*)
Mets la nappe ſur ces javelles.
Voilà la table du bonheur.
Je ne vois point Roſine.

MAROTE.

Elle n'eſt que glaneuſe,
Pourquoi mangeroit-elle ?

LA TRINQUART.

Alle ne gagne rien.

CANDOR.

Elle en eſt plus à plaindre.

NICOLE.

Alle n'a pas de bien
Alle n'en fait pas moins la glorieuſe.

SCENE X.

DOLIVAL, GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *les Moiſſonneurs & les Commeres.*

DOLIVAL, *tirant Roſine par le bras à la porte de la chaumiere.*

ROSINE ne veut pas venir,
Mon oncle.

ROSINE.

Eh bien! voulez-vous donc finir?

CANDOR.

Venez, venez, Roſine.

ROSINE.

Oh! je ſuis trop honteuſe.

CANDOR.

Gennevote, venez auſſi.

GENNEVOTE.

Monſeigneur, excuſez: nous ſommes bien ici.

CANDOR.

Je vous l'ordonne; allons.

GENNEVOTE.

C'eſt par obéiſſance.

CANDOR.

A mes côtez, placez-vous toutes deux.

ROSINE.

Ah! Monſeigneur...

DOLIVAL.

Ayez plus d'aſſurance.

NICOLE.

J'allons faire un diner joyeux.

(*Les Moiſſonneurs s'aſſeyent ſur des gerbes.*)

CANDOR, *à Dolival qui veut s'aſſeoir à côte de Roſine; il lui indique une place plus éloignée.*

Paſſe là.

MAROTE *fait remarquer à une des Commeres, que Candor a fait aſſeoir Roſine auprès de lui.*

Que dis-tu de cette préférence?

CHŒUR *des Moiſſonneurs & des Moiſſonneuſes.*

Ah! queu régal!
Notre bon Maître
Veut bien paroître
Notre égal.

(*Pendant ce chœur on ſert à chacun un potager rempli de ſoupe avec un morceau de ſalé, du pain & du fromage.*)

PIERRE.

Oh! tatigué, v'là de bian bonne ſoupe.

Le Pere TRINQUART.

Cela refait ſon homme.

JEROSME.

Un grand Docteur,
Qui ſait bien ce qu'il faut pour réjouir le cœur,

Dit qu'après le potage, on doit, à pleine coupe,
Sabler un bon coup de vin pur.

GUILLOT.

Voir'ment, pour l'eſtomach, c'eſt un remede ſûr.

COLAS.

Ça chaſſe itou l'himeur melancolique.

CANDOR.

Il eſt aiſé de le mettre en pratique ;
Ruſtaut, ſers chacun à ſon gré.

LE Pere TRINQUART.

Aveins notre taſſe, ma femme.

NICOLE.

Tiens, la v'là.

JEROSME.

V'là la mienne itou.

RUSTAUT.

C'eſt un pot!

JEROSME.

Dame!
C'eſt-là ma taſſe, à moi, quand je ſuis alteré.

CANDOR.

Allons, Roſine ; allons, ma bonne femme.

GENNEVOTE.

Nous ne buvons pas, Monſeigneur.

CANDOR.

A ma ſanté ?

GENNEVOTE.

C'eſt de toute notre ame.

ROSINE.

Vous nous faites bien de l'honneur.

CANDOR.

AIR.

C'eſt en buvant qu'on ſe délaſſe.
Buvez à moi, je bois à vous.
Que nos cœurs, comme chaque taſſe,
Sans ceſſe ſe rapprochent tous.

CHŒUR *de Moiſſonneurs & Moiſſonneuſes.*

C'eſt en buvant qu'on ſe délaſſe.
Buvons, buvons, rien n'eſt ſi doux.
Que nos cœurs, comme chaque taſſe,
Sans ceſſe ſe rapprochent tous.

LA TRINQUART.

Regarde, Monſeigneur verſe à boire à Roſine.

MAROTE.

Elle eſt bienheureuſe.

NICOLE.

Bon! bon!
On a peut-être une raiſon.

LA TRINQUART.

Je n'en répondons pas.

MAROTE.

Tais-toi donc, ma couſine.

NICOLE.

Queu babillarde!

COLAS.

COLAS.

Mais paix donc.
Lorſque je bois, je n'aime pas qu'on cauſe.

Le Pere TRINQUART.

La ſoif eſt une belle choſe.

DOLIVAL.

Allons, Roſine, une chanſon.

ROSINE.

Je n'en ſais point.

LA TRINQUART.

Dis-en toi, ma Commere.

MAROTE.

Eh! mais, tredame! pourquoi non,
A Monſeigneur ſi ça peut plaire?

NICOLE.

Monſeigneur chantera le r'flin.

CANDOR.

Oui, oui, oui.

LA TRINQUART.

Mettons-nous en train.

MAROTE.

O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.
Auprès de nos jeunes fillettes
On voit toujours queuques garçons,
Qui guettont ſous les collerettes,
Et pis qui contont leurs raiſons.
O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.

Le ſoir, on s'en va dans la grange,
Les gerbes y ſont à foiſon;
Tandis que chacun les arrange,
Pierrot s'arrange avec Liſon.
O le bon tems que la moiſſon! &c.

Jérôme apporte une galette
Avec un morciau de jambon.
Mais où fera-t-il ſa dinette?
C'eſt ſur les genoux de Suzon.
O le bon tems, &c.

Fillette novice ſoupire,
Elle n'en ſait pas la raiſon;
Mais l'amour, qui cherche à l'inſtruire,
Lui fait trouver un bon garcon.
O le bon tems, &c.

A ſa bonne femme Gertrude,
Charlot, déjà preſque barbon,
L'aimant toujours par habitude,
Fait préſent d'un petit poupon.
O le bon tems, &c.

DOLIVAL.

L'amour fait ſouvent qu'on oublie
Naiſſance, fortune & raiſon.
Avec une fille jolie,
Un Roi peut être à l'uniſſon.
O le bon tems, &c.

RUSTAUT.

Allons, l'heure annonce le terme
Où doit ceſſer votre repos.

Signalez-vous par des efforts nouveaux.
De crainte que le bled ſur la terre ne germe,
Mettez les gerbes en monceaux :
Dans les granges qu'on les enferme ;
Et que les meules de la ferme
Aux regards des paſſans atteſtent vos travaux.

CANDOR.

AIR.

Honneur, honneur
Au Moiſſonneur ;
De l'indigence
Conſolateur ;
De l'abondance
Il eſt l'auteur.
Pour l'opulence,
Pour la Grandeur ;
Point de bonheur,
Sans laboureur.
Honneur, honneur
Au Moiſſonneur.

Tous en s'en allant.

Honneur, honneur
Au Moiſſonneur.

(Les Moiſſonneurs retournent à leur ouvrage. Dolival fait ſemblant de ſuivre Candor ; il revient ſur les pas de Roſine & de Gennevote : il veut les aborder lorſqu'elles ſont prêtes à rentrer dans leur chaumiere. Gennevote fait rentrer Roſine, fait une grande révérence à Dolival, & ferme bruſquement ſa porte.)

SCENE XI.

DOLIVAL, *ſeul.*

» Ses mépris irritent ma flamme ;*
» De mon projet je veux venir à bout ;
» Et je me détermine à tout,
» Pour enlever Roſine à cette étrange femme.

* Ces quatre vers marqués de guillemets ſe paſſent à la Repréſentation, mais il faut que l'Acteur y ſupplée par un mouvement de dépit, qui en faſſe ſentir l'équivalent.

Fin du ſecond Acte.

Ch. Eisen inv. F. De Ghendt Sculp

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

RUSTAUT *ſeul.*

Cette bourſe-là m'embarraſſe.
Je n'aime point l'argent, quand il n'eſt pas à moi.
Voyons ce qu'il faut que je faſſe
Pour m'acquitter de mon emploi.
Sans héſiter, dans cette bourſe
Remettons ces quatre louis :
Du malheur qu'on ſoulage augmentons la reſſource ;
Une bonne action doit ſe faire gratis.
Je les vois toutes deux ſortir de leur chaumiere :
Il faudroit agir de maniere ....

SCENE II.

GENNEVOTE, ROSINE. RUSTAUT.

GENNEVOTE, *portant à ſon bras un grand panier rempli d'échevaux de fil.*

JE vais porter ce fil au Tiſſerand.

ROSINE.

Ma mere,
Laiſſez-moi le porter.

GENNEVOTE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

ROSINE.

Cette charge eſt d'un trop grand poids.

GENNEVOTE.

Ce n'eſt que ma tâche d'un mois.

ROSINE.

Ce panier eſt trop lourd.

GENNEVOTE.

Non, non.

ROSINE. *Elle ôte le panier du bras de Gennevote, & le poſe ſur le banc.*

Laiſſez-moi faire.

GENNEVOTE, *avec un peu d'humeur.*

Non.

ROSINE.

Non! Si vous avez pour moi de l'amitié,
Vous n'en prendrez, au plus, que la moitié.
Ou ce ſoir, ou demain, je porterai le reſte.

(Elle ôte du panier, malgré Gennevote, une partie des écheveaux de fil, les poſe ſur le banc, & dit en la regardant avec amitié.)

Oui, la, la... fâchez-vous. Par quel deſtin funeſte
Rendez-vous votre état le plus dur des états ?
Vous abrégez vos jours. Vous ne m'aimez donc pas ?

GENNEVOTE, *encore avec un peu d'humeur.*

Eh ! la jeuneſſe a bien de l'avantage ...
Mais elle eſt expoſée à des dangers...

ROSINE.

Comment ?

RUSTAUT, *derriere, guettant l'occaſion de placer la bourſe, ſans être apperçu.*

Si je pouvois tout doucement...

GENNEVOTE, *ſe radouciſſant.*

Roſine, quand on a ton âge,
Ces dangers-là ſont un amant.
Je t'aime trop pour que tu me chagrines.
L'honneur, ô ma très-chere enfant !
Eſt un collier de perles fines,
Qu'il faut conſerver en entier :
Un ſeul grain détaché, le reſte ſe défile.
Retiens cette leçon utile :
Il ne faut jamais perdre un grain de ſon collier.

ROSINE.

Je ſuis sûre d'avoir toujours une ame honnête.

RUSTAUT.

Tandis qu'elles tournent la tête.

Mettons la bourſe à côté du panier.

(Il la poſe ſur le banc & dit à Dolival, qu'il rencontre au fond du Theâtre :)

J'ai gliſſé votre argent.....

DOLIVAL.

Écoute.

(Il le tire à part, pour lui parler en particulier.)

ROSINE.

Sur ma conduite auriez-vous quelque doute ?

GENNEVOTE.

Non, & je crois que ton cœur libre encor
Du moindre attachement n'a pas les apparences ;
Mais parle vrai ; dis-moi ce que tu penſes
Du neveu de Monſieur Candor.

ROSINE.

Rien du tout, ſoyez-en certaine ;
Je n'ai pas ſeulement ſur lui jetté les yeux.

GENNEVOTE.

Ma chere Roſine, tant mieux.

ARIETTE.

Prends-y bien garde,
Crains un amant.
Qu'on le regarde
Un ſeul moment.
On ſe hazarde.
Prends-y bien garde,
Crains un amant.
Quand on l'écoute,
Chet il en coûte :
L'amour ſurprend.
Et oui, ſans doute
Le cœur ſe rend.

Prends-y bien garde, &c.

On te dira :
Belle Roſine...
On s'écriera :
Elle eſt divine.
Pour mieux trahir,
L'Amant eſt tendre ;
Loin de l'entendre,
Il faut le fuir.
Prends-y bien garde, &c.

(*Sur la fin de cette Ariette, Dolival s'approche tout doucement pour écouter ce que diſent Gennevote & Roſine.*)

ROSINE.

Ah ! n'appréhendez rien ... Vous devez me connoître.

GENNEVOTE.

Oui, tandis que je vais ailleurs,
Va rejoindre nos Moiſſonneurs.

ROSINE.

Oui, vous avez raiſon, & bien-tôt j'y vais être.

GENNEVOTE.

Mais comme je ſerai longtems dehors peut-être,
Et que tu reviendras ſûrement avant moi,
Prends la clé.

ROSINE.

Oui, ma mere.

(*Pendant que Gennevote cherche la clé dans ſa poche, Dolival a le tems de faire ſon* à parte.)

DOLIVAL.

Quoi !
Roſine reviendra chez elle avant ſa mere !
Prévenons-la ; ne faiſons point de bruit,
Et gliſſons-nous dans la chaumiere,

Duſſé-je, pour l'attendre, être juſqu'à la nuit.

(Il entre furtivement dans la cabane.)

GENNEVOTE.

Mets ordre à tout, & fais en ſorte
Qu'on n'entre point dans la maiſon.

ROSINE.

Oui, c'eſt bien mon intention :
Commençons par fermer la porte.

(Pendant que Roſine ferme la porte à double tour, ſans ſoupçonner que Dolival eſt entré dans la maiſon, Gennevote qui va reprendre ſon panier, apperçoit la bourſe ſur le banc.)

GENNEVOTE.

Ah ! ma fille, qu'eſt-ce que c'eſt....
Que je trouve là ?

ROSINE.

Quoi ?

GENNEVOTE.

Viens voir ; c'eſt une bourſe.

ROSINE.

Ciel ! elle eſt pleine d'or.

GENNEVOTE.

C'eſt ce qui me paroît.
Cet or là dans nos mains ne vient pas à ſa ſource.

ROSINE.

On s'eſt aſſis ſur notre banc.
C'eſt quelqu'un qui l'aura laiſſée.

GENNEVOTE.

Comme toi, j'en ai la penſée.

ROSINE.

Quel bonheur !

GENNEVOTE.

Oui ; rendons-la.

ROSINE.

Sur le champ.

GENNEVOTE.

Oui, ſans doute.

ROSINE.

Il faut qu'on l'affiche
Aux portes du Château ; cela, ſans héſiter.
Cette bourſe appartient à quelqu'homme bien riche.

GENNEVOTE.

Et qui par conſéquent doit bien la regretter.
Le devoir le plus néceſſaire
Eſt d'aller remettre cet or
Dans les mains de Monſieur Candor :
C'eſt toi que j'en charge.

ROSINE.

Ah ! ma mere,
Je n'oſerai pas.

GENNEVOTE.

Pourquoi donc ?
Il eſt ſi doux, ſi bienfaiſant, ſi bon !

ROSINE.

Je le ſais, & je le révere.
Maman, j'irai, ſi vous voulez,
Mais lorſque je le vois, tous mes ſens ſont troublés ;
Je n'ai pas la moindre aſſurance.

GENNEVOTE.

Va, va, ce trouble-là tient encore à l'enfance ;
Mais Candor eſt ami de la ſimplicité,
Et ton air de timidité
Lui plaira plus que trop de confiance.

SCÈNE III.

ROSINE, *ſeule.*

NON, je ne puis ſoutenir ſa préſence ;
Mon embarras, mon trouble, ma rougeur.... .
Un ſentiment plus fort que la reconnoiſſance
Répand le trouble dans mon cœur.

ARIETTE.

Candor eſt bienfaiſant ;
Mais ſa douceur extrême
Le rend plus impoſant.
Je ſais que chacun l'aime ;
Il eſt la bonté même ;
Qui le voit eſt content.
Je le ſais, & pourtant
Je ne ſuis plus la même ;
Auſſi-tôt qu'il m'entend,
Je tremble, & cependant,
Si tout le monde l'aime,
Je crois l'aimer autant.

SCÈNE IV.

LE VIEILLARD GUILLOT, ROSINE.

LE VIEILLARD.

JE ne ſais pas pourquoi Monſieur Ruſtaut m'oblige
De quitter le travail, & me fait le paiement
De ma journée. Un pareil traitement
Et me mortifie & m'afflige.
J'ons ſoixante & dix ans, il eſt vrai, bien ſonnés.
Eſt-ce être vieux, quand on ſe porte
Comme un charme? J'avons une ſanté plus forte
Que ces Godelureaux minces & bien tournés.

ROSINE.

Vous, en ces lieux, que le hazard attire;
N'avez-vous pas entendu dire
Qu'une bourſe eût été perdue ici?

LE VIEILLARD.

Qui? nous?

ROSINE.

Oui,

LE VIEILLARD.

Je n'en ſavons rien.

ROSINE.

En voilà pourtant une
Que ma mere a trouvée.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien, tant mieux pour vous.

ROSINE.

C'eſt un bonheur & non une fortune :
Remettez cette bourſe à notre bon Seigneur.
Tout le village vous eſtime ;
On ſait combien vous reſpectez l'honneur ;
Ma confiance en vous eſt juſte & légitime.

LE VIEILLARD.

Quoique pauvre, il eſt vrai, j'avons des ſentimens ;
L'honneur eſt chez les pauvres gens.
(*A Roſine.*)
Mais rendez ce dépôt vous-même.

ROSINE.

Je vous prie...
Faites-moi ce plaiſir.

LE VIEILLARD.

Eh ! bien, ma chere amie ;
Votre confiance aura lieu ;
Je rendrons votre bourſe, & même toute pleine.

ROSINE.

Mon cher Guilſot, je n'en ſuis pas en peine ;
Voilà Monſieur Candor. Adieu.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

CANDOR *endormi*; ROSINE, *avec un faiſceau d'épis ſur ſa tête.*

ROSINE.

ARIETTE.

MA démarche eſt légère,
Je rapporte chez nous
De quoi nourrir ma mère,
Et ce poids eſt bien doux.
Pour moi c'eſt une fête;
Ma peine eſt un bonheur:
Le poids eſt ſur ma tête,
Le plaiſir dans mon cœur.

Que vois-je? Ici Monſieur Candor repoſe;
Reſpectons ſon ſommeil. Hélas! ſi j'étois cauſe...
Son repos précieux eſt pour nous un préſent.
C'eſt un bien qui nous intéreſſe.
Puiſſe un calme ſi doux, toujours le délaſſant,
Etendre ſa carriere à l'extrême vieilleſſe.
Le pauvre n'a d'autre richeſſe
Que les jours prolongés de l'homme bienfaiſant.

ARIETTE.

O toi que le hameau révere,
O toi, notre vrai défenſeur,
Notre ami, notre tendre père!
Tu repoſes avec douceur.
Ton ſommeil facile,
Sous un ciel d'azur,
D'une ame tranquille
Peint le ſouffle pur.
Tes vœux préſervent de l'orage
Nos vendanges & nos moiſſons;
On connoît l'aſyle du ſage,
A la paix dont nous jouiſſons.

Je vais prêter l'oreille ....
Doucement il ſommeille;
Je crains qu'il ne s'éveille:
Le jour a trop d'éclat.
Paix, plaçons cette branche.
Oui, oui, le jour a trop d'éclat.
Encore cette branche,
Et vers lui qu'elle panche.
Mais s'il ſe réveille....
Paix, c'eſt à merveille;
Ah! comme mon cœur bat!

(Elle place autour de Candor les branches qu'elle a coupées.)

Voyons s'il peut en tirer avantage.
Le soleil est dans sa hauteur,
Et ses rayons, par-dessus ce feuillage,
Tombent à plomb sur son visage:
Je vais en modérer l'ardeur.

(Elle détache son mouchoir de col & l'étend sur les yeux de Candor.)

CANDOR, *en dormant.*

Rosine, Rosine!

ROSINE.

Il me nomme.
Ah! je l'ai réveillé.

(Elle se sauve, & va se cacher contre la porte de la chaumière, en avançant la tête de tems en tems, pour voir si Candor n'est pas fâché qu'on ait interrompu son sommeil.)

CANDOR *se leve sur son séant.*

Je ne sais pas quel bruit
M'est venu tirer de mon somme.

ROSINE.

Il est fâché.

CANDOR.

J'aurois moins dormi cette nuit;
On m'a rendu service.

ROSINE.

Ah! que j'en suis émue!

CANDOR.

Je rêvois, je ſentois mon ame ſuſpendue
Entre les reſtes du ſommeil,
Et l'inſtant qui touche au réveil;
Roſine s'offroit à ma vue.
Je diſtinguois les ſons de ſa voix ingénue.
Je n'éprouvai jamais un ſentiment pareil,
Quel eſt ce voile ?... J'examine....
Je ne me trompe pas... quel ſeroit ſon deſſein ?
C'eſt celui dont ſe ſert la modeſte Roſine,
Pour dérober aux yeux la blancheur de ſon ſein.
Mon ſonge n'eſt donc pas une illuſion pure.
Cherchons & découvrons quelle eſt cette aventure.

ROSINE.

Il approche, rentrons.

(*Roſine, ouvrant la porte, apperçoit Dolival, & fuit toute effrayée.*)

Ciel ! un homme chez nous !

DOLIVAL.

Roſine, pourquoi fuyez-vous ?

CANDOR.

Que vois-je ? ô funeſte lumiere !
Dolival imprudent caché dans la chaumière !..
(*Elle revient tremblante.*)

ROSINE.

Ah ! Monſieur !... Monſeigneur !...

(*Elle court, toute épouvantée, à l'autre coin du Théâtre. Candor la ſuit. Dolival qui pourſuit toujours Roſine, apperçoit Candor qui a le dos tourné, & rebrouſſe chemin.*)

SCÈNE VIII.

CANDOR, ROSINE.

CANDOR, *ramenant Roſine.*

Vous voilà hors d'haleine.

ROSINE.

Un Monſieur me pourſuit... J'ai peur.

CANDOR.

Il ſeroit affligé de cauſer votre peine.
C'eſt mon neveu.

ROSINE.

C'eſt pour cela.
Qu'il devroit de ſon oncle imiter la conduite.
Nous n'avons rien à nous dire ; voilà
Pour quel ſujet j'ai pris la fuite.

CANDOR.

Je ſuis ſûr que, ſans votre aveu,
Il étoit dans votre cabane.

ROSINE.

Pourroit-on croire ?... ô Ciel !

CANDOR.

Je le condamne.
(*A part.*) Le ſeul coupable eſt mon neveu.

CANDOR.

Ce voile eſt-il à vous ? Parlez.

ROSINE.

Je vous conjure
De m'excuſer, ſi j'ai troublé votre ſommeil.
Ah ! ce n'étoit, je vous le jure,
Que pour vous garantir des ardeurs du ſoleil.
Rendez-le moi.

CANDOR.

Le voilà ; mais, ma fille,
Quel intérêt (parlez de bonne-foi,)
Comme ſi vous étiez de ma propre famille,
Vous engageoit à prendre autant de ſoin de moi ?

ROSINE.

Eh ! quelle ame aſſez dure, aſſez dénaturée,
Ne prendroit pas à vous le plus tendre intérêt ?
Vous êtes révéré de toute la Contrée,
Dès que nous vous voyons, notre bonheur paroît.
Tous vos diſcours ne tendent qu'à nous plaire ;
Nos cœurs n'en perdent jamais rien :
Vous ne parlez que pour dire du bien,
Vous n'agiſſez que pour en faire.
Quand vous êtes heureux, nous ſommes tous contens.
Vos yeux nous ſervent de préſage ;
Nous conſultons votre viſage,
Comme on regarde au Ciel pour prévoir le beau tems.

CANDOR.

Je ſuis touché de voir qu'on m'aime.

ROSINE.

On vous aime comme ſoi-même.

CANDOR.

Je jouis de ce ſentiment.

(*Il lui prend la main.*)

Ah ! Roſine. (*A part.*) Qu'allois-je faire ?

ROSINE.

Ah ! Monſeigneur !..

CANDOR.

En ce moment,

Roſine, je ſuis un bon pere

Qui prend la main de ſon enfant.

ROSINE.

C'eſt à moi de baiſer la vôtre.

CANDOR.

Arrêtez ; mais ſoyez plus ſincere qu'une autre ;

Confiez-moi qui vous êtes.

ROSINE.

Je ſuis....

La fille à Gennevote.

CANDOR.

Et qu'eſt-elle elle-même ?

Je veux la ſervir ; je le puis.

ROSINE, *vivement.*

Ce ſeroit un ſervice extrême

Que vous me rendriez.

CANDOR.

Mais que fait-elle enfin ?

ROSINE.

Ce que je fais ... elle vous aime.

CANDOR.

Pourquoi donc me fuit-elle, & quel eſt ſon deſſein?
Depuis un an je ſuis Seigneur de ce village :
Elle n'eſt point venue avec les habitans,
Quand ils m'ont rendu leur hommage.
Je ne la vois jamais ; qui la rend ſi ſauvage ?

ROSINE.

Elle reſpecte votre tems.
De vous à nous la diſtance eſt ſi grande !..
On a peur de vous détourner.
S'il falloit obtenir de vous quelque demande,
On craindroit moins de vous importuner.

DUO.

CANDOR.

A vous je m'intéreſſe,
Ce ſentiment eſt doux ;
Sa vertu, ſa jeuneſſe...
Je prendrai ſoin de vous.

Je ſerai votre guide.
Eh bien, Roſine ? eh bien ?
[*Il lui prend la main avec affection.*]
Soyez donc moins timide,
Je ſuis votre ſoutien.

A vous je m'intéreſſe, &c.

ROSINE.

Ah ! nous vous aimons tous,
A vous on s'intéreſſe ;
Le reſpect, la tendreſſe,
Tous nos cœurs ſont à vous.

Son regard m'intimide.
Eh bien !
(*Elle le regarde avec intérêt & modeſtie.*)
Soyez notre ſoutien,
Notre eſpoir, notre guide.

Ah ! nous vous aimons tous, &c.

ROSINE.

Voilà ma mère ; elle marche avec peine :
Permettez, pour que je l'amene,
Que j'aille lui donner le bras.

CANDOR.

Non, non ; je vais moi-même au-devant de ſes pas.

SCENE IX.

GENNEVOTE, CANDOR, ROSINE.

CANDOR.

MA pauvre Gennevote, allons, ma bonne mere,
Vous paroiſſez bien laſſe ; il faudroit vous aſſeoir.

ROSINE.

Elle ſe tue auſſi du matin juſqu'au ſoir :
Que ne me laiſſe-t-elle faire ?

GENNEVOTE.

C'eſt vous, notre bon Maître ! Ah ! mon cœur eſt content.
Permettez-donc que je vous remercie
De toutes vos bontés pour cette chere enfant.

CANDOR.

Je veux, pour travailler au bonheur de ſa vie ;
Vous parler en particulier.

GENNEVOTE.

Tiens, Roſine, prends ce panier.

ROSINE, *à ſa mere.*

J'y vais mettre ce fil, & le porter moi-même.

CANDOR,

Allons : placez-vous là, ma bonne : je vous aime.

SCENE X.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

(Pendant que Candor fait aſſeoir Gennevote; & ſe met à côté d'elle:)

DOLIVAL, *au fond du Théâtre, à un de ſes gens.*

FORT bien: Roſine a pris ce chemin détourné;
Cours, fais exécuter l'ordre que j'ai donné.
Mais la prudence eſt ici néceſſaire;
Ne précipitez rien, & guettez le moment...
(Il ſe retire.)

SCENE XI.

CANDOR, GENNEVOTE.

CANDOR, *à Gennevote.*

PArlez-moi ſans déguiſement;
Je ſais tout.

GENNEVOTE.

Quoi?

CANDOR.

Soyez ſincere.
Melincour...

GENNEVOTE.

Etoit mon époux...
Roſine étoit ſa fille.... Elle a perdu ſa mere.

CANDOR.

Elle l'a retrouvée en vous.

GENNEVOTE.

J'ai rempli ce devoir bien doux ; mais néceſſaire ;
Ses parens durs & fiers ont voulu l'abaiſſer.
Ils ont eu honte d'une fille
De qui la pauvreté ſembloit les offenſer ;
Elle a ceſſé d'être de leur famille.

CANDOR.

Comment ! Loin de s'intéreſſer...

GENNEVOTE.

Ah ! quelle difference ! un cœur tendre & ſenſible...
Un cœur comme le vôtre...

CANDOR.

O ciel ! eſt-il poſſible ?
Le riche pour parent méconnoit l'indigent,
Et quand ſon fol orgueil achete à prix d'argent
Des titres faux, & des parens poſtiches,
Ceux qu'il a délaiſſés, en murmurent tout bas.

GENNEVOTE.

Eh ! ce ſont eux qui, dans ce cas,
Doivent rougir d'avoir des parens riches.

CANDOR.

Roſine leur eût fait honneur,
Au lieu de leur être importune.

GENNEVOTE.

Roſine m'a ſuivie au ſein de l'infortune,
Dans mes chagrins cuiſans elle a fait mon bonheur.

CANDOR.

Mais Melincour étoit le neveu de mon pere.

GENNEVOTE.

Je le ſais bien, Monſieur.

CANDOR.

A quelle intention
M'avez-vous donc fait un myſtere
De votre ſituation ?

GENNEVOTE, *timidement.*

Monſieur, j'ai cru le devoir faire.
J'ai ſu qu'un long procès vous avoit déſunis.
Ces débats d'intérêts, quand même ils ſont finis,
Conſervent encore une chaîne,
Et nourriſſent longtems les germes de la haine.

CANDOR, *ſe levant.*

Voilà le triſte fruit des procès de parens.

GENNEVOTE.

Des cœurs nobles & hauts qui ſont dans la miſere,
Imaginent toujours d'autres expédiens
Que d'aller mendier le bien qu'on peut leur faire.
Ah ! des ſecours forcés ſont bien humilians !

CANDOR.

Vous avez mal connu mon caractere.
Je veux, en la dotant, lui donner un époux.

GENNEVOTE.

Monſieur, nous vous pourrions attirer des reproches,
En recevant tant de bienfaits de vous.
Vous avez des parens moins éloignés que nous.

CANDOR.

Les plus infortunés ſont toujours les plus proches.

GENNEVOTE.

Mon cœur eſt pénétré de tous vos ſentimens.

Cette chere Roſine ; eh bien ! je vous la rends.
La ſéparation me paroîtra cruelle ;
Mais volontiers, je me ſacrifierai.
Vous la rendrez heureuſe ; alors je le ſerai.

CANDOR.

Non, non ; vous vivrez avec elle.
Je conçois un projet, & je l'établirai.
Mon neveu...je le vois...éloignez-vous, de grace ;
Je veux ſonder ſon cœur, ſavoir ce qui s'y paſſe.
Amenez-moi Roſine ; alors je vous dirai...

(Il reconduit Gennevote en lui parlant bas.)

SCENE XII.

DOLIVAL, *ſeul.*

L'ENTREPRISE eſt hardie ; il faut payer d'audace...
Tandis qu'on va ſaiſir l'occaſion,
Je reſte ici pour ôter tout ſoupçon.

SCÈNE

CANDOR,

CA

COMME

DO

Bon ! Vous n'avez
qu'on fai

Cauſer avec Roſ

Roſme

Je t'

Il eſt vrai
Co
J'
Je
Sa
Voilà

Une

DOLIVAL.

Mon cher oncle, tenez, voici la vérité :
Roſine & Gennevote... oui... je vous le confeſſe.
J'ai ſçu qu'elles étoient dans la néceſſité.
Je ſuis le Chevalier des Femmes qu'on délaiſſe.
Sans me nommer, ſans me commettre en rien,
J'ai voulu leur faire du bien,
Comme vous faites, vous, ſans que cela paroiſſe.

CANDOR.

Le motif ſeroit beau ; mais ce n'eſt pas cela.
Roſine te fuyoit, & tu l'as pourſuivie ;
Allons, tu l'aimes ?

DOLIVAL.

Mais, oui-dà.
Je ſuis jeune, elle eſt fort jolie.
A la campagne, il faut bien s'amuſer ;
C'eſt un moment de fantaiſie,
Que mon âge fait excuſer.
Bon ! Je n'y penſe plus. Elle fait la ſévere ;
Sans relâche obſédée ; & par qui ? Par ſa mere.

CANDOR.

Toutes les deux pourront s'humaniſer ;
Loin de blâmer ton feu, je veux l'autoriſer.
Et j'emploirai pour toi mon éloquence.

DOLIVAL.

Vous auriez cette complaiſance ?
Vous pourriez me ſervir ?

CANDOR.

Je m'y crois obligé.
Si tu peux être corrigé,
Mon ami, ce ſera par un penchant honnête.
Il formera ton cœur, il mûrira ta tête.

Je le ſais. J'en ai fait l'expérience, moi.
A peu de choſe près, j'étois, dans ma jeuneſſe,
Auſſi ridicule que toi.
Un amour délicat me tint lieu de ſageſſe,
Me fit de mes erreurs reconnoître le faux,
Et j'eus honte de mes défauts;
En n'en trouvant aucun dans ma Maitreſſe.

DOLIVAL.

Vous eûtes-là, mon oncle, un joli Précepteur.

CANDOR.

On devient honnête-homme en épurant ſon cœur.

ARIETTE.

On ſe rend eſtimable,
Lorſque l'on aime bien;
Et pour paroître aimable,
On ne néglige rien.
Du choix qu'on a ſu faire,
Dépend le caractere.
On cherche à ſe régler
Sur ce modele même.
Pour plaire à ce qu'on aime,
On veut lui reſſembler.

DOLIVAL.

Voilà comme je penſe.

CANDOR.

Il faut donc y ſouſcrire.
Roſine te convient, tu ſeras ſon époux.

DOLIVAL.

Moi, mon cher oncle!... y ſongez-vous?

CANDOR.

CANDOR.

Je la dote... Pourquoi ſourire ?

DOLIVAL.

Comment ?...

CANDOR.

Roſine eſt ſage, on doit la reſpecter.

DOLIVAL.

Mais dans le monde, il faut repréſenter....

CANDOR.

Quelquefois la nobleſſe habite une cabane.

DOLIVAL.

Roſine ?..

CANDOR.

N'eſt point payſane ;
Elle eſt fille de Melincour.

DOLIVAL.

Que m'apprenez-vous ? je reſpire ;
Je puis enfin avouer mon amour... ;
Oui, l'unique bien où j'aſpire...

CANDOR.

Tu ſeras ſon époux, te dis-je.

DOLIVAL.

Dès ce jour.
(*A part.*) Mais j'ai fait une étourderie.
Je n'ai pas un inſtant à perdre.

CANDOR.

Où vas-tu donc ?

DOLIVAL.

Mon cher oncle, il y va du malheur de ma vie...
Laiſſez-moi prévenir....

CANDOR.

Mais il perd la raiſon.

SCÈNE XIV.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

GENNEVOTE.

AU ſecours; ah! Monſieur! Roſine m'eſt ravie.

CANDOR.

Roſine! ô Ciel!

DOLIVAL.

Ne vous allarmez pas.

GENNEVOTE.

Ce ſont ſes cris qui m'en ont avertie.
J'ai vers elle auſſi-tôt précipité mes pas;
Dans l'inſtant, à mes yeux, on l'a fait diſparoître.

DOLIVAL.

Je cours...

CANDOR.

Demeure ici. (*à part.*) Je ſoupçonne le traître.
Ruſtaut, Ruſtaut, accours avec nos Moiſſonneurs;
Roſine...

SCENE XV.

LE VIEILLARD, RUSTAUT, GENNEVOTE, CANDOR, DOLIVAL.

RUSTAUT.

MONSEIGNEUR, n'en soyez point en peine,
Nous l'avons délivrée, & l'on vous la ramène.

LE VIEILLARD, *à Gennevote.*

Bonne-femme, séchez vos pleurs.

GENNEVOTE.

Vous me rendez ma fille; ah! je vous dois la vie!

LE VIEILLARD.

Nous avons pris bien à propos
Tout au travers de la prairie.
J'ai saisi le premier la bride des chevaux.
Ils ont pensé me tuer, mais n'importe;
Du moins mon dernier jour étoit pour vous servir;
Tous nos gens m'ont prêté main-forte,
Et voilà cet enfant qu'on vouloit vous ravir.

SCENE XVI. *& derniere.*

Les Acteurs précédens ; ROSINE, *ramenée par les Moiſſonneurs.*

GENNEVOTE.

QUE ne vous dois-je point, ô Vieillard reſpectable !

ROSINE, *à Gennevotte.*

Roſine, grace à lui, ſe revoit dans vos bras.

CANDOR.

Je deſire, & je crains de trouver le coupable.

RUSTAUT.

Vous n'iriez pas bien loin ; je ne me trompe pas.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, c'eſt, ne vous en déplaiſe,
Quelque ami de votre neveu ;
Car il avoit prêté ſa chaiſe.

CANDOR.

Monſieur, vous auriez pû ? ...

DOLIVAL.

Je vous en fais l'aveu,
Roſine m'a tourné la tête.
L'abſence, ni Paris n'ont point éteint mon feu ;
J'ai pour elle avancé mon retour en ce lieu ;
Ses refus m'ont piqué ; plus elle étoit honnête,
Et plus à la ſéduire enfin j'ai perſiſté.
Je tirois mon eſpoir de ſon obſcurité,

Et j'ai cru qu'une payſane,
Paſſant dans l'abondance & dans l'oiſiveté,
Pourroit peut-être un jour oublier ſa cabane,
Et me remercier de ma témérité.

CANDOR.

Quoi ! malheureux ! vous avez l'inſolence
De choiſir ma maiſon, pour oſer, ſans pudeur,
Enfreindre le reſpect qu'on doit à l'innocence,
Et nous montrer l'effervescence
D'une tête perdue & d'un homme ſans cœur ?
Pour mon parent je vous renie.
J'abjure l'amitié qui m'avoit trop ſurpris.
Ces nœuds dont vous n'avez jamais connu le prix,
Votre cœur dégradé les rompt & me délie ;
Et le mien, qui toujours déteſta l'infamie.
Ne voit qu'un étranger dans une ame avilie,
Qui me force à changer ma tendreſſe en mépris.

DOLIVAL.

Votre indignation, mon oncle, eſt légitime !..
Je l'ai trop offenſée ... & je perds votre eſtime ...
En lui donnant la main, je puis tout réparer.

CANDOR.

Sans ſon aveu, je ne peux l'eſpérer.

DOLIVAL, *à Roſine.*

Ce que j'ai fait, ne vient que d'un amour extrême.
Eſt-ce à Roſine à m'en punir ?

ROSINE, *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Maman, ſouffririez-vous ? .... Ah ! j'aime mieux mourir.

Ah le brave homme ! embraſſons-nous.
L'ami, nous aurons ſoin de vous.

DOLIVAL, *à Candor.*

Je vais, loin de vos yeux, mettre tout en pratique,
Pour réparer ma honte & mon erreur;
Et je ferai ſi bien que l'eſtime publique
Me rendra quelque jour mes droits ſur votre cœur.

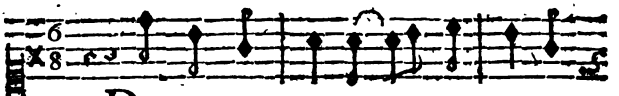
CANDOR, *à Dolival qui ſe retire.*

Tâche, tâche d'être plus ſage;
Et ſi dans la raiſon je te vois affermi,
(Tu n'es que mon neveu,) tu ſeras davantage;
Je ferai de toi mon ami.

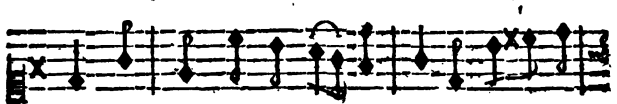
(Le Vieillard diſtribue l'argent de la bourſe à tous les Moiſſonneurs.)

VAUDEVILLE.

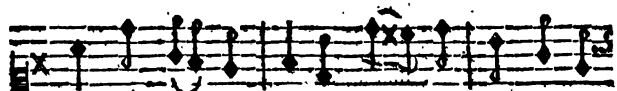
RUSTAUT ET NICOLE.



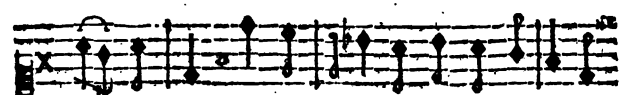
DEs biens que votre main diſ- penſe,



Qu'un heureux ſort vous récom-penſe, Ce ſont nos

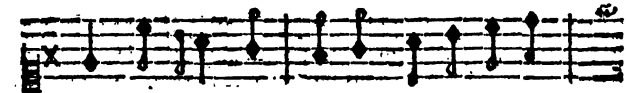


vœux, notre eſ- pé- rance. Puiſ- ſiez-vous longtems

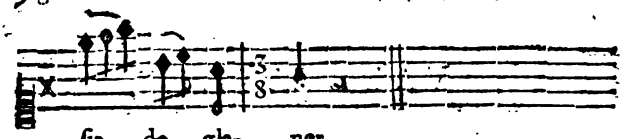


moiſſon- ner ! Et que dans l'extrême vieil-leſſe,

Sans regret- ter vo-tre jeuneſſe, Malgré les



ans, le tems vous laiſſe encor le plai-



ſir de gla- ner.

(*Tous les Moiſſonneurs & Moiſſonneuſes chantent en chœur les vers ſuivans, qui ſervent de refrein au premier couplet :*)

Que la vieilleſſe
Encor vous laiſſe
Long-tems le plaiſir de glaner.

CANDOR.

En tout pays, chacun eſt frere ;
Et du plus au moins on differe.
Celui que le ſort nous préfere,
A le bonheur de moiſſonner.
Qu'il vive au ſein de l'abondance ;
On ſouffrira ſon opulence,
S'il peut à la foible indigence
Laiſſer quelque choſe à glaner.

ROSINE, *à Gennevote.*

Mon cœur jouit d'un bien ſuprême ;
J'aime Candor, & Candor m'aime :
Il m'éleve juſqu'à lui-même ;
Je puis à préſent moiſſonner.
Mais jamais ma reconnoiſſance
N'oubliera que ſa bienfaiſance,
Quand nous étions dans l'indigence,
Ici m'a permis de glaner.

GENNEVOTE.

Nous n'avons point l'ame aſſervie :
Loin de nous la fraude & l'envie.
S'il eſt des fleurs dans notre vie,
On peut ici les moiſſonner.

Mais parmi le fracas des Villes,
Il eſt peu de plaiſirs tranquilles :
Dans ces champs ingrats & ſtériles,
On eſt trop heureux de glaner.

CANDOR.

Jadis le Parnaſſe fertile
Etoit une campagne utile ;
Dans ce tems un Auteur habile
Trouvoit toujours à moiſſonner.
Mais helas ! la race premiere
N'a rien laiſſé pour la derniere ;
Et quand on vient après Moliere,
Heureux qui peut encor glaner !

(Tous les Acteurs & les Moiſſonneurs chantent en chœur au Parterre, les deux vers ſuivans.)

Notre eſpérance la plus chere
Eſt de pouvoir encor glaner.

(Les Moiſſonneurs forment des danſes, préſentent des bouquets de Barbeaux & de Coquelicos à Candor, à Roſine & à Gennevote.)

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *les Moiſſonneurs*, Comédie, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 24 Janvier 1768.

MARIN.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES THÉATRES.

Théâtre de M. de Voltaire, 5 vol. *in*-12,	15 l.
Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12, belles Fig.	9 l.
—— de Marivaux, 7 vol. *in*-12.	21 l.
—— de M. Pannard, en 4 vol. *in*-12,	12 l.
—— & Œuvres de Fagan, 4 vol. *in*-12,	10 l.
—— de Philippe Poiſſon, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de Boindin, 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— de M. Paliſſot, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
—— de V***, *in*-12,	3 l.
—— de Madame de Graffigny, *in*-12,	3 l.
—— de la Noue, 1 vol. *in*-12,	3 l.
—— le Duché, ou Tragédies ſaintes, 1 vol. *in*-12.	3 l.
—— de l'Affichard, un vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
—— d'un Inconnu, un vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
—— de la Motte, un vol. *in*-12,	3 l.
—— de Delaunay, un vol. *in*-12,	3 l.
—— de Guyot de Merville, *in*-12, 3 vol.	7 l. 10 ſ.
—— de Colardeau, un vol.	3 l.
—— de M. Le Franc, 4 vol.	8 l.
—— des Boulevards, ou les Parades, 3 vol. *in*-12.	7 l. 10 ſ.
—— d'Apoſtolo-Zéno, traduit de l'Ital. 2 vol. *in*-12,	5 l.
—— Bourgeois, ou Recueil de Piéces Bourg. *in*-12.	3 l.
—— de la Grange, *in*-8,	3 l.
—— de Romagneſi & Riccoboni, un vol. *in*-8,	5 l.
—— d'Aviſſe, un vol. *in*-8,	4 l.
—— de Boiſſi, *in*-8, 9 vol. nouvelle édition,	36 l.
—— de Peſſelier, un vol. *in*-8,	5 l.
—— de Campagne, Recueil de Parades, *in*-8,	5 l.
—— de M. Favart, avec figures & Muſique, 8 vol.	40 l.
—— de Vadé, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8,	20 l.
—— d'anſeaume, 3 vol. in 8, avec les airs notés,	15 l.
—— de Poinſinet, 2 vol. *in* 8. Muſique,	10 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, 8 vol. *in*-8,	40 l.
Supplément aux Théâtres Franç. & Ital. 6 vol. *in*-12,	15 l.
Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in*-12,	30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire, 5 vol. *in*-8,	20 l.
Œuvres de P. Corneille, 10 vol. *in*-12,	20 l.
—— de T. Corneille, 9 vol. *in*-12,	18 l.
—— de Racine, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15 ſ.
—— Les mêmes, *in*-4. 3 vol.	60 l.
—— Les mêmes, 3 vol. grand *in*-12, fig.	9 l.

——— de Crébillon, 3 vol. *in*-12, 6 l. 15 s.
——— de Champiſtron, 3 vol. *in*-12, 7 l. 10 s.
——— de Molier, 8 vol. *in*-12, 16 l.
——— de Renard, 4 vol. *in*-12, 9 l.
——— de Dancourt, douze vol. 24 l.
——— de la Grange-Chancel, 5 vol. *in*-12, 10 l.
——— de Deſtouches, 10 vol. *in*-12, 20 l.
——— de la Chauſſée, 5 vol. *in*-12, 12 l. 10 s.
——— de Baron, 3 vol. *in*-12, 6 l. 15 s.
——— de M. de Saint Foix, 4 vol. *in*-12, 10 l.
——— de Champmeſlé, 2 vol. *in*-12, 5 l.
——— de Pradon, 2 vol. *in*-12, 5 l.
——— de la Foſſe, 2 vol. *in*-12, 5 l.
——— de la Fond, un vol. *in*-12, 2 l. 10 s.
——— de Poiſſon, pere, 2 vol. *in*-12, 5 l.
——— de la Thuillerie, un vol. *in*-12, 2 l. 10 s.
——— de Greſſet, 2 vol. *in*-12, 5 l.
——— de Bourſaut, 3 vol. *in*-12, 9 l.
——— de le Grand, 4 vol. *in*-12, ſous preſſe, 12 l.
——— d'Auteroche, 3 vol. *in*-12, ſous preſſe, 9 l.
——— de Montfleury, 3 vol. *in*-12, 9 l.
——— de Quinault, 5 vol. *in*-12, 15 l.
——— de le Sage, 2 vol. *in*-12, 5 l.
——— de Dufréni, 4 vol. *in*-12, 12 l.
——— de Barbier, un vol. *in*-12, 2 l. 10 s.
——— d'Autereau, 4 vol. *in*-12, 10 l.
——— de l'Abbé Nadal, 3 vol. *in*-12, 7 l. 10 s.
——— de Danchet, 4 vol. *in*-8, 12 l.
——— de la Fontaine, 4 vol. 8 l.
——— de Brueys & Palaprat, 5 vol. *in*-12, 10 l.
——— de le Franc, 4 vol. *in*-12, 8 l.
——— de Rouſſeau, 5 vol. *in*-12, 10 l.

Théâtre François, ou Recueil des Piéces de l'ancien Théâtre, *in*-12, douze vol. 36 l.
Théâtre Italien de M. Ghérardi, 6 vol. *in*-12, 18 l.
Théâtre Italien, depuis ſon rétabliſſement, 10 vol. *in*-12, 25 l.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in*-12, 12 l.
Théâtre des Grecs, 6 vol. *in*-12, 18 l.
Œuvres de Plaute, 10 vol. *in*-12, 30 l.
Les Spectacles de Paris, ou les Calendriers Hiſtoriques & Chronologiques de tous les Théâtres, ſeize Parties; chaque Partie ſe vend ſéparément, 1 l. 4 s.

PIECES À ARIETTES ET VAUDEVILLES.

Acajou, Opera Comique.
Achille & Déidamie, Parod.
Amans de Village, Parodie.
Amans inquiets, Parodie.
Amans (les parfaits), Comédie.
Amans trompés, Opera Comique.
Amour au Village, Opera Com.
Amour impromptu, Parodie.
Amours Champêtres, Paſtorale.
Amours de Goneſſe.
Amours de Nanterre.
Amours Grenadiers, Opera Com.
Amours Gaſcons, Opera Comique.
Amours de Baſtien & Baſtienne.
Annette & Lubin, Comédie.
Aveugle de Palmyre.
Aveux indiſcrets, Comédie.
Bagarre, Opera Comique.
Baïocco, Parodie.
Bal Bourgeois, Opera Comique.
Bal de Strasbourg, Opera Com.
Batelier de St. Cloud, Op. Com.
Bertholde à la Ville, avec les Ariet.
Blaiſe le Savetier, Opera Com.
Bohemienne, Opera Comique.
Bohemienne, Comédie.
Boulevards, Opera Comique.
Bouquet du Roi, Opera Comique.
Brioché, Parodie.
Cadi dupé, Opera Comique.
Calendriers des Vieillards, Op. C.
Carnaval d'Eté, Parodie.
Cendrillon, Opera Comique.
Chaſſeur (les deux), Comédie.
Chercheuſe d'Eſprit, Opera Com.
Chinois, Comédie.
Chinois poli en France, Parodie.
Clochette, Opera Comique.
Choix des Dieux.
Confidont heureux, Opera Com.
Coq du Village, Opera Comique.
Coquette ſans le ſçavoir, Op. C.
Coquette trompée, Comédie.
Coupe enchantée, Opera Comique.
Couſines (les deux), Comédie.
Cybele amoureuſe, Parodie.
Cythère aſſiégé, Opera Comique.
Départ de l'Opera Comique.
Dervis (le faux), Opera Comique.
Devin du Village, Opera.
Diable à quatre, Opera Comique.
Docteur Sangrado, Opera Com.
Dom Quichotte, Opera.
Ecole de la Jeuneſſe.
Enſorcelés, ou Jeannot & Jeanne. C.
Eſope au Village, Opera Comique.
Fanfale, Parodie.
Fauſſe Aventuriere, Opera Com.
Fée Urgele.
Femmes, Comédie-Ballet.
Fête d'Amour, Comédie.
Fêtes de la Paix, Comédie.
Fêtes du Château.
Fêtes Pariſiennes, Comédie.
Fileuſe, Parodie.
Fille mal gardée, Parodie.
Filles, Opera Comique.
Follette ou l'Enfant gâté, Parodie.
Fortune au Village, Parodie.
Fra-Maçonnes, Opera Comique.
Gaulois, Parodie.
Georget & Georgette, Op. Com.
Gilles, garçon Peintre, Op. Com.
Guy de Chêne, Comédie.
Heureux Déguiſement, Op. Com.
Hippolité & Aricie, Parodie.
Jerôme & Fanchonnette, Parodie.
Jeunes mariés, Opera Comique.
Iſabelle & Gertrude.
Jumeaux, Parodie.
Il étoit tems, Parodie.
Impromptu des Harangeres, Op. C.
Impromptu du cœur, Opera Com.
Indes danſantes, Parodie.

Ile des Fous, Comédie.
Isle des Talens, Comédie.
Ivrogne corrigé, Opera Comique.
Magasin des Modernes, Op. Com.
Magie inutile, Opera Comique.
Maison (la petite), Parodie.
Maître d'Ecole, Opera Comique.
Maître de Musique.
Maître en Droit, Opera Comique.
Maréchal.
Mariage par escalade, Opera Com.
Mauvais Plaisant, Opera Comique.
Mazet, Comédie.
Medecin d'Amour, Opera Com.
Médée & Jason, Parodie.
Milicien, Comédie.
Miroir Magique, Opera Comique.
Moissonneurs, Comédie.
Monde renversé, Opera Comique.
Moulinet premier, Parodie.
Nicaise, Opera Comique.
Nina & Lindor, Comédie.
Ninette à la Cour, Comédie.
Noces interrompue, Parodie.
Nouvelle Bastienne, Opera Com.
Nouvelliste, Opera Comique.
Nymphes de Diane, Opera Com.
Parodie au Parnasse, Opera Com.
Parodie d'Hypermnestre.
Peintre amoureux, Opera Com.
Pélerins de la Mecque, Op. Com.
Péruviennes, Opnra Comique.
Petits-Maîtres de Province, Op. C.
Petrine, Parodie de Proserpine.
Pipée, Com. avec les Arriettes.
Plaisir (le) & l'Innocence, Op. C.
Poirier, Opera Comique.
Portraits, Comédie.
Précautions inutiles, Op. Com.
Prix de Cythère, Opera Comique.
Prix des Talens, Parodie.
Procès des Arriettes, Opera Com.
Quartier général, Opera Comique.
Racoleurs, Opera Comique.
Raton & Rosette, Parodie.
Réconciliation Villageoise.
Répétition interrompue, Op. C.
Ressources des Théâtres, Comédie.
Retour de l'Opera Comique.
Retour du Printems, Opera Com.
Retour favorable.
Roland, Parodie.
Rose (la), ou Fêtes de l'Hymen.
Rossignol, avec la Musique, Op. C.
Sancho-Pança, Opera bouffon.
Savetier joyeux, Comédie.
Sauvages, Parodie.
Servante justifiée, Opera Comique.
Servante Maitresse, Comédie.
Serrurier.
Soirée des Boulevards, Comédie.
Supplément à la Soirée, Comédie.
Soldat Magicien, Opera Comique.
Soliman second, Comédie.
Sorcier, Comédie.
Suffisant, Opera Comique.
Thésée, Parodie.
Thircis & Doristhée, Parodie.
Tom-Jones, Comédie.
Tonnolier, Opera Comique.
Trompeur trompé, Opera Comique.
Troqueur & le Rien, Parodie.
Troyennes de Champagne, Op. C.
Veuve indécise, Parodie.
Zéphire & Fleurette, Parodie.
Zéphire & Flore, Opera Comique.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'Assortimens, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays étrangers.

Le Sage, Alain René

LE MONDE RENVERSÉ, *OPERA COMIQUE* EN UN ACTE.

DE MRS. L. S. DO.... ET A.

Représenté pour la premiere fois à l'Opéra Comique le 2 Avril 1753. & repris à la Foire S. Laurent de la même année.

Le prix 24. sols avec les airs notés.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

PIERROT,	M. PARAN.
SCAPIN,	M. LARUETTE.
UN PHILOSOPHE,	M. LE MOYNE.
M. PRUDHOMME, *Notaire.*	M. LE MOYNE.
M. DE LA CANDEUR, *Proc.*	M. D'HAUTEMER.
ZERBIN,	M. D'HAUTEMER.
LE CHEVALIER DE CATONVILLE, *Petit-Maître.*	M. ALEXANDRE.
HIPPOCRATINE,	Mlle LE MOYNE.
MERLIN, *Génie.*	M. DOURDET.
ARGENTINE, *Nieces de Merlin.*	Mlle DESGLANDS.
DIAMANTINE, *Nieces de Merlin.*	Mlle DELORME.
HANIF,	M. MOREAU.
L'INNOCENCE,	Mlle VILLIERS.
LA BONNE-FOI,	Mlle ROLAND.

La Scene eſt dans le Royaume de Merlin.

LE MONDE RENVERSÉ, *OPERA COMIQUE* EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

SCAPIN, PIERROT.

PIERROT.

AIR. *Ah ! le bel oiſeau, Maman.*

AH ! le bon pays, Scapin !
Paſſons-y tous deux la vie.
Ah ! le bon pays, Scapin !
Fixons-y notre deſtin :
Tous prêts à mourir de faim
Une table bien garnie,
Par une inviſible main
Tout à coup nous eſt ſervie.
Ah ! le bon pays, Scapin !
Paſſons-y tous deux la vie,
Ah ! le bon pays, Scapin !
Fixons-y notre deſtin.

SCAPIN.

AIR. *Pour la Baronne.*

Notre naufrage
Nous a ma foi porté bonheur,
En nous jettant ſur ce rivage :
Je pardonne au ſort de bon cœur
Notre naufrage.

PIERROT.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Mais de cette faveur extrême
Je voudrois connoître l'auteur.

SCAPIN.

C'eſt ſans doute quelqu'Enchanteur,

PIERROT.

C'eſt donc Merlin lui-même.

AIR. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Après l'avoir ſervi trois ans,
Souviens-toi que ce grand Prophéte,
Nous promit que dans certain tems
Notre fortune ſeroit faite.
Dans un pays rempli de biens.

SCAPIN.

Oui, par ma foi, je m'en ſouviens.

Même Air.

Même il nous dit que ce ſéjour
Etoit fort extraordinaire ;
Que nous n'aurions le long du jour
Qu'à boire & manger ſans rien faire ;
Que nous pouvions tout demander,
Qu'il nous feroit tout accorder.

PIERROT.

AIR. *Toutroule aujourd'hui dans le monde.*

Ah ! puiſqu'il eſt ſi débonnaire,
Mettons à profit ſes faveurs.
Le bon vin & la bonne chère
A l'amour diſpoſent les cœurs ;
Je ſouhaite avoir une fille
De l'âge de quinze à vingt ans,
Qu'elle ſoit drue & bien gentille,
Qu'elle ait ſur-tout les yeux friands.

SCAPIN.

AIR. *Qu'on apporte bouteille.*

Et moi j'en demande une
Dont je ſois ſeul chéri,
Qui puiſſe faire ma fortune
Si je veux être ſon mari.

PIERROT.

AIR. *Reveillez-vous, Belle endormie.*

Ventrebille, voici les Belles
Que nous demandons, cher Scapin,

SCAPIN.

Faiſons connoiſſance avec elles.

PIERROT.

Vivat le Prophéte Merlin.

SCENE II.

ARGENTINE, DIAMANTINE, PIERROT, SCAPIN.

SCAPIN.

AIR. *Je reviendrai demain au ſoir.*

BON jour, belle Nymphe aux yeux doux,
ARGENTINE, *d'un air ſoumis.*
Que voulez-vous de nous ? *bis.*
PIERROT *à Diamantine.*
On voudroit bien vous cajoler.
DIAMANTINE *faiſant la révérence.*
Vous n'avez qu'à parler. *bis.*

SCAPIN.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

La bonne pâte de filles !
PIERROT.
Elles ſont ma foi gentilles.
SCAPIN.
Eh ! comment vous nomme-t-on ?
ARGENTINE *faiſant la révérence.*
Moi, je m'appelle Argentine,
SCAPIN.
Fort bien.
DIAMANTINE.
Moi, Diamantine.
PIERROT.
Ah ! Scapin le joli nom !

SCAPIN à Argentine.

AIR. *Lanturelu, lanturelu,*

Vous avez, ma Reine,
Un air enchanté,
De la grecque Helène
Toute la beauté;
A vos yeux d'ébène
Deja mon cœur s'eſt rendu,
Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ARGENTINE.

AIR. *Et zon, zon, zon, Lizette ma Lizette.*

Je ſens auſſi pour vous
Une tendreſſe d'ame;
Je vous prends pour Epoux.

SCAPIN.

Oh, doucement, Madame,
Et zon, zon, zon,
Moderez votre flamme
Et zon, zon, zon,
Doucement, vous dit-on.

AIR. *Monſieur le Palice eſt mort.*

Vos feux ſont trop violens,
A peine ils viennent de naître;
Vous ne donnez pas aux gens
Le tems de ſe reconnoître.

ARGENTINE.

AIR. *L'Amour eſt le proteſteur.*

Oubliez-vous donc, Seigneur,
Ce que vous venez de dire?
Deja votre tendre cœur
Reconnoiſſoit mon empire.

SCAPIN.

Pour le badinage,
Bon ;
Pour le mariage,
Non.

ARGENTINE.

AIR. *Vous n'êtes pas égaux en âge.*

Sur votre goût dans cette affaire,
Je ne reglerai pas le mien.

PIERROT *à Diamantine.*

Et vous, ne me direz-vous rien,
Beauté sévére ?
Vous prenez peut-être Pierrot
Pour un lourdaut.

DIAMANTINE.

AIR. *Allons gai, d'un air gai.*

Non, non, Diamantine
Ne vous trouve pas laid.

PIERROT.

Vous voyez à ma mine
Que je suis votre fait.
Allons gai, d'un air gai, toujours gai.

DIAMANTINE.

AIR. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Oui, je vous reçois pour mari,
Mais souvenez-vous d'être sage.

PIERROT.

Pourquoi ?

DIAMANTINE.

C'est qu'on enferme ici
Tout Epoux coquet & volage.

PIERROT.

Votre ville, au lieu de maisons,
N'eſt donc pleine que de priſons ?

DIAMANTINE.

AIR. *Le Démon malicieux & fin.*

Non,... d'Hymen les droits en ce pays,
Par l'Epoux ne ſont jamais trahis,
Sa moitié, ſeul objet de ſa flamme,
Le voit toujours auprès d'elle empreſſé.

SCAPIN.

En fait-elle autant la bonne Dame ?

ARGENTINE.

Oui.

SCAPIN.

C'eſt donc ici le Monde renverſé.

ARGENTINE.

AIR. *Le fameux Diogène.*

Prenez-nous donc, les Belles,
Nous vous ſerons fidéles,
Juſqu'à votre trépas.
Mais de peur de ſurpriſe,
Parlez avec franchiſe,
Avez-vous des ducats.

Argentine & Diamantine prennent un air triſte.

PIERROT.

AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Comme vous voilà conſternées !

ARGENTINE *ſoupirant.*

Hélas !

DIAMANTINE *ſoupirant.*

Hélas !

PIERROT.

Adieu nos Hymenées.

DIAMANTINE.

Ah ! nous n'avons que trop de bien,
Et c'eſt ce qui nous embarraſſe.

SCAPIN.

Ce trop là ne gâtera rien.

ARGENTINE.

Peut-être.

PIERROT.

Expliquez-vous de grace.

ARGENTINE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Pour répartir également
Les biens qu'ici le ſort diſpenſe,
Aux gens riches la loi défend
De s'allier à l'opulence.

DIAMANTINE.

AIR, *De Joconde.*

Si vous poſſedez quelques biens,
Pour nous quelle triſteſſe !
Il faudra rompre nos liens,

ARGENTINE.

Vaincre notre tendreſſe.

SCAPIN.

Puiſque vous cherchez des Epoux
Indigens, miſérables,
Meſdames, vous trouvez en nous
Deux partis admirables.

DIAMANTINE.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Ah ! quel plaiſir de vous entendre !
Vous nous charmez.

PIERROT.

Qui l'auroit crû !
C'eſt donc au mérite tout nu,
Que vous vous laiſſez prendre ?

ARGENTINE.

AIR. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Un point va rendre encor notre Hymen difficile,
Vous avez des Rivaux,

SCAPIN.

J'en combattrois cent mille.
Paroiſſez, Navarrois, Maures & Caſtillans.

ARGENTINE.

Ah ! vous me raſſurez, j'aime les cœurs vaillans.

AIR. *Palſambleu, Monſieur le Curé.*

Pouvons-nous trop-tôt nous unir
Par des chaînes éternelles ?
Reſtez ici, nous allons revenir,
Mais ſur-tout ſoyez fidéles.

SCAPIN *à Argentine.*

AIR. *Reveillez-vous Belle endormie.*

Je ſerai conſtant comme un Diable,

DIAMANTINE *à Pierrot.*

Soyez-le auſſi vous, mon Poulet,

PIERROT.

En m'épouſant, mon Adorable,
Vous épouſerez un barbet.

Elles s'en vont.

SCENE III.

PIERROT, SCAPIN.

SCAPIN.

AIR. *Menuet de Grandval.*

AMI, notre fortune eſt faite,
Nous avons trouvé deux bons lots.

PIERROT.

D'accord, mais ce qui m'inquiette;
Ce ſont ces diables de Rivaux.

AIR. *On dit qu'Amour eſt ſi charmant.*

Comme des brutaux ils viendront,
Nous en recevrons quelqu'affront.
Ce bonheur ſi rempli d'appas
Va ſe reduire en poudre;

SCAPIN.

Pourquoi donc!

PIERROT.

Tien, je n'aime pas
Quand il faut en découdre.

SCAPIN.

AIR. *Viens, ma chere, conter à ta mere.*

Laiſſe faire,
Malgré leur colere,
Je les traiterai de la bonne maniere.
Laiſſe faire,
Qu'ils viennent, morbleu,
Je ne les crains guère,
Nous verrons beau jeu.

PIERROT.

AIR. *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

Irrités de ta réſiſtance,
S'ils veulent vanger leur offenſe,
Et laver l'affront dans le ſang.

SCAPIN.

Pour les calmer, je ſçais un bon reméde
Nous leur dirons tout uniment,
Si vos Belles vous plaiſent tant,
Hé bien, Meſſieurs, *bis.* on vous les céde

AIR. *Belle brune, belle brune.*

Ahi, je tremble, *bis.*
Je vois un de nos Rivaux,
Qui vient à nous ce me ſemble.

PIERROT.

Ahi, je tremble. *bis.*

SCENE IV.

PIERROT, SCAPIN, LE PHILOSOPHE *habillé en Cavalier galant. Il entre en chantant & en danſant.*

LE PHILOSOPHE.

AIR. *Le joli belle Meuniere.*

LE vrai bonheur de la vie,
Dans la gaieté gît,
Et ſi la Philoſophie
Ne chante & ne rit,
C'eſt une grave folie
Qui trompe l'eſprit.

SCAPIN.

AIR. *Le Ciel beniſſe la beſogne.*

Ah ! je reviens de ma frayeur,
C'eſt un vivant de bonne humeur.

PIERROT.

Il a quelque grain de folie.

SCAPIN *au Philoſophe en lui frappant ſur l'épaule*

Allons... point de mélancolie.

LE PHILOSOPHE.

AIR. *Suivons, ſuivons tour à tour.*

Je conſacre en homme ſage
Tous les momens au plaiſir,
Du préſent je fais uſage,
Sans lire dans l'avenir ;
Je ſuis, je ſuis tour à tour
Bacchus & l'Amour.

PIERROT *au Philoſophe.*

AIR. *Dedans nos bois il y a un Hermite.*

Charmant Bouffon, car vous l'êtes je gage,
Du Prince de ces lieux :

LE PHILOSOPHE.

Fi donc, Bouffon, ce n'eſt qu'un perſonnage
Triſte & faſtidieux.
Connoiſſez mieux les gens de mon étoffe,
Je ſuis Philoſophe,
Moi,
Je ſuis Philoſophe.

PIERROT.

AIR. *Connoiſſez-vous Fanchon du But.*

Un Philoſophe ! qui l'eût dit.

LE PHILOSOPHE.

Mon air joyeux & mon habit
En ſont une aſſez bonne preuve.

SCAPIN.

Ma foi, l'eſpéce eſt toute neuve.

LE PHILOSOPHE.

AIR. *Ce n'eſt qu'en France.*

Nos Philoſophes ſont des gens
Chez qui l'on trouve en même-tems,
Le brillant, le goût, l'élégance.

PIERROT.

Les nôtres ſont de vrais hiboux,
Mal-vêtus, fâcheux & jaloux.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt donc en France.

AIR. *Pour faire honneur à la nôce.*

Il n'eſt ici qu'un ſyſtême,
Et nous ne diſputons jamais.
Vos Sçavans vivroient tous en paix
S'ils vouloient bien faire de même;
Il n'eſt ici qu'un ſyſtême,
Et nous ne diſputons jamais.

PIERROT.

AIR. *Que faites-vous Marguerite.*

J'approuve aſſez la méthode
Des Philoſophes d'ici.

SCAPIN.

Ce ſyſtême eſt fort commode,
Je veux l'embraſſer auſſi.

LE PHILOSOPHE.

AIR. *Là haut ſur ces Montagnes.*

Notre Philoſophie
Pour dicter ſes leçons,
Emprunte l'harmonie,
La danſe & les chanſons,
Cette innocente adreſſe
Conduit à la ſageſſe,
Par de rians ſentiers.

SCAPIN.

On ne peut mieux s'y prendre,

LE PHILOSOPHE.

En voulez-vous entendre
Quelque trait?

PIERROT.

Volontiers.

LE PHILOSOPHE.

AIR. *Noté.* No. 1.

Heureux, qui ſoir & matin,
Peut jouer de la prunelle,
Auprès d'une Catin
Tendre, aimable & fidéle.

Scapin & Pierrot baillent d'ennui.

AIR. *Du Prévôt des Marchands.*

Mon chant vous cauſe de l'ennui?

SCAPIN.

Franchement il eſt trop uni;

PIERROT.

A notre Muſique ſçavante,
Il ne reſſemble point du tout.

LE PHILOSOPHE.

Ah! pour peu que cela vous tente.
Je vais chanter d'un autre goût.

Il chante le double.

Heureux qui ſoir & matin
Peut jouer de la prunelle,
Auprès d'une Ca, ca, ca, Catin,
Tendre, aimable & fidelle.

PIERROT ET SCAPIN *ſur le même air.*

Auprès d'une Ca, ca, ca, Catin.....

SCAPIN.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Je reconnois là le bon ton,

LE PHILOSOPHE *chantant la ſuite du ſimple.*

Mais n'en déplaiſe à la Donzelle,
C'eſt jouir d'un plus doux deſtin,
Quand on peut encor avec elle
Avoir d'excellent vin.

SCAPIN *continuant ſon air.*

Cela fait bailler.

LE PHILOSOPHE *chantant la ſuite du double.*

Mais n'en déplaiſe à la Don, don, don, Donzelle.

SCAPIN, *ſur ſon air.*

A merveille,

LE PHILOSOPHE.

C'eſt jouir d'un plus doux, doux, doux deſtin.

PIERROT *l'imitant.*

D'un plus doux, doux, doux, ...

Puis ſur ſon air.

C'eſt entrer dans la paſſion.

LE PHILOSOPHE.

Quand on, on, on peut, en, en, encor avec elle
Avoir d'excellent vin.

SCAPIN *finiſſant ſon air.*

Ma foi, vous nous charmez l'oreille.

PIERROT.

AIR. *C'eſt la choſe impoſſible.*

Tous les uſages de ces lieux
Aux nôtres ne reſſemblent guères,
Les Marchands y ſont...

LE PHILOSOPHE.

Scrupuleux.

PIERROT.

Et les Avocats ?

LE PHILOSOPHE.

Très-sincéres,
Pour y juger tous les procès,
Le bons sens tient lieu de Digeste.
Et jusques aux petits Collets,
Tout est sage & modeste.

PIERROT.

AIR. *Quand le péril est agréable.*

Mais dites-nous, chez les Notaires
L'argent est-il en sûreté ?

LE PHILOSOPHE.

Ils sont tous gens de probité
Comme les Commissaires.

AIR. *De la ceinture.*

A mon tour sçaurai-je de vous
Quel est votre genre de vie ?

SCAPIN.

Volontiers, vous voyez en nous
Deux Héros de la Comédie.

LE PHILOSOPHE.

AIR. *Une nuit ronflant à merveille.*

Tant mieux, tant mieux, car du théâtre
Ici chacun est idolâtre,
Les sots comme les beaux esprits.

PIERROT.

Vos Acteurs ont-ils du mérite ?

LE PHILOSOPHE.

Ce sont, vraiment tous gens d'élite.

PIERROT.

Ensemble sont-ils bien unis ?

LE PHILOSOPHE.

On les voit vivre en bons amis.

SCAPIN.

Donnent-ils des piéces nouvelles ?

LE PHILOSOPHE.

En abondance & des plus belles.

PIERROT.

Comment traitent-ils les Auteurs.

LE PHILOSOPHE.

Comme on traite ses Protecteurs.

PIERROT *sur le ton du dernier vers.*

Jarni, sont-ce là des Acteurs ?

AIR. *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Et les Seigneurs dans les Couliſſes
Vont-ils marchander le Actrices ?
Sçavent-ils attaquer un cœur,
Par des fleurettes libérales ?

LE PHILOSOPHE.

Non, ils ont tous de la pudeur,
Les Actrices sont des Veſtales.

PIERROT.

AIR. *Ma raiſon s'en va beau train.*

Ah ! c'eſt ſe mocquer des gens.

LE PHILOSOPHE.

Juſqu'au revoir, mes Enfans,
Je me dois aux vœux
D'un couple amoureux
Dont la nôce s'apprête ;
Et l'on m'attend
En cet inſtant,
Pour ordonner la fête,
Lon, la,
Pour ordonner la fête.

SCAPIN *sur le ton des derniers vers.*

Pour un Philoſophe vraiment
Le rôle eſt fort honnête,
Lon, la,
Le rôle eſt fort honnête.

SCENE V.

PIERROT, SCAPIN.

PIERROT.

AIR. *Oreguingué, o lon, lan la.*

OH! les Philoſophes plaiſans!
De nos Marquis les plus brillans
Ils ont le ton, les airs pimpans,
Mais je vois deux Nymphes charmantes.

SCAPIN.

Qui paroiſſent accommodantes.

SCENE VI.

PIERROT, SCAPIN, L'INNOCENCE, LA BONNE-FOI.

SCAPIN *les ſaluant cavalierement.*

AIR. *La verte jeuneſſe.*

BON jour, mes Princeſſes.

L'INNOCENCE.

Il eſt familier,

LA BONNE-FOI.

Avec des Déeſſes,
L'air eſt cavalier.

PIERROT *voulant prendre la main de l'Innocence.*

Faiſons connoiſſance.

L'INNOCENCE *le repouſſant.*

Inſolent, tais-toi,
Tu vois l'Innocence
Et la Bonne-Foi.

SCAPIN.

AIR. *Paris eſt en grand deuil.*

Meſdames, calmez-vous,

PIERROT.

Moderez le courroux
Que vous faites paroître,
Mon Compagnon ni moi,
Nous n'avions pas, ma foi,
L'honneur de vous connoître.

LA BONNE-FOI.

AIR. *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Quoi, nous vous ſommes inconnues?

PIERROT.

Nous ne vous avons jamais vues,

SCAPIN.

Si vous voulez, j'en jurerai.

PIERROT.

C'eſt un fait que je certifie;
Nous avons toujours demeuré
En France, ou bien en Italie.

SCAPIN.

AIR. *Ah! vraiment, je m'y connois bien.*

Sans doute que dans ces Contrées,
Vous ne vous êtes point montrées,
On n'y connoît guères vos loix.

L'INNOCENCE.

Nous y demeurions autrefois.

AIR. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Mais depuis plus de cinq cens ans,
Nous faiſons notre réſidence
Dans ce ſéjour.

SCAPIN.

Ah! que de gens
Ont mis à profit votre abſcence.
Je vous déclare que chez nous
On ne ſe ſouvient plus de vous.

LA BONNE-FOI.

AIR. *Comme un coucou que l'amour preſſe.*

Meſſieurs, dites-nous des nouvelles,
Principalement de Paris.

PIERROT.

Je vais, charmantes Immortelles
Vous mettre au fait de ce pays.

L'INNOCENCE.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Il étoit fort peu raiſonnable
Au tems où nous l'avons quitté.

PIERROT.

Fi donc! il n'eſt pas connoiſſable
Tant à préſent il eſt gâté.

AIR. *Ce qui n'eſt qu'enflure.*

Le plaiſir & l'intérêt
Rempliſſent vos places,
On paſſe pour un benêt
Quand on ſuit vos traces. *bis.*

L'INNOCENCE.

AIR. *Talaleri, talaleri, talalerïr.*

Comment se gouvernent les femmes ?

PIERROT.

En général, fort galamment ;
Mais à leurs amoureuses flammes
Elles cedent différemment.
C'eſt de quoi je vais vous inſtruire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

AIR. *Je ferai mon devoir.*

Les unes ont en même-tems
Trois ou quatre galants ; *bis.*
Et celles qui n'ont qu'un amant
Changent à tout moment. *bis.*

LA BONNE-FOI *à l'Innocence.*

AIR. *Pierre Bagnolet.*

O ciel ! quelle extrême licence ?
Quel rapport on nous fait, ma ſœur !

L'INNOCENCE *à Pierrot.*

Ah ! du moins en apparence
Les femmes ont de la pudeur ;
Un air d'honneur ;
Un air d'honneur.

PIERROT.

Oui, mais c'eſt moins par bienſéance
Que pour rappeller le buveur.

LA BONNE-FOI *à Scapin.*

AIR. *Ami ſans regretter Paris.*

Se peut-il qu'il n'impoſe pas ?

SCAPIN.

Son rapport eſt ſincere.

L'INNOCENCE.

On ſe conduit en ces climats
Sur un plan bien contraire.

AIR. *La jeune Iſabelle.*

Le bourgeois tranquile
Bornant ſes deſirs,
Ne va point en ville
Chercher des plaiſirs :
Sa femme fidelle
Juſqu'à ſon trépas,
D'une ardeur nouvelle
Ne s'enflamme pas.

SCAPIN.

AIR. *Et autre choſe itou.*

Oh ! dans Paris, oui da,
C'n'eſt pas la même choſe ;
Oh ! dans Paris, oui da,
On ne vit pas comme ça.

AIR. *La jeune Iſabelle.*

Le bourgeois volage
Va faire l'amour,
Dans ſon voiſinage
La nuit & le jour ;
Sa femme coquette
Faiſant paroli,
Souvent fait emplette
D'un Vice-mari.

L'INNOCENCE.

AIR. *De Jean-de-Wert.*

Il n'eſt point ici de méchans,
Tout vit dans l'innocence,
Juſqu'aux Frippiers, tous les marchands
Ont de la conſcience.

PIERROT.

Les Frippiers! ces ſortes de gens
Ne s'en piquoient pas même au tems
De Jean de Wert *(trois fois)* en France.

L'INNOCENCE.

AIR. *J'écoutois de là ſon caquet.*

Pour vous que le ſort a conduits
Dans cette terre fortunée,
Commencez dès cette journée
A prendre l'eſprit du pays.

LA BONNE-FOI

AIR. *Des Feuillantines*

Vous ne ſçauriez être mieux
Qu'en ces lieux;
Les jeunes comme les vieux
Y ſont francs, bons & ſinceres.

Elles s'en vont.

PIERROT.

Nous y ferons nos affaires.

SCENE VII.

PIERROT, SCAPIN.

PIERROT.

AIR. *Lonlanladerirette.*

POUR nous conduire ſurement,
Prenons tous deux un air Normand
Lonlanladerirette ;
On en fera la dupe ici,
Lonlanladeriri.

SCAPIN.

AIR. *Laire la, laire lanla.*

J'imagine un plus ſur moyen,
De nous procurer un gros bien,
Entrons tous deux dans les affaires.

PIERROT *hochant la tête.*

Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lanla.

AIR. *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Tu vois qu'ici tout eſt à rebours de chez nous.

SCAPIN.

Que conclure de-là ?

PIERROT.

Que nous ſerions bien fous.
Les gens d'affaires ſont en France des Créſus,
Peut-être en ce pays n'ont-ils pas quatre écus.

SCAPIN.

AIR. *De tout tems le Jardinage.*

Fais toi donc Peintre, ou Poëte
Ta fortune ſera faite.

PIERROT.

Ces emplois ſont mieux choiſis ;
En effet on voit qu'en France,
Du côté de l'indigence,
Ut Pictura Poëſis.

SCENE VIII.

PIERROT, SCAPIN, LA CANDEUR,
Procureur en habit galonné avec un chapeau garni de plumes, & une épée au côté.

PIERROT.

AIR. *Le Tapedru.*

MAIS que nous veut ce nouveau perſonnage !
A ſon équipage,
A ſon air guerrier,
Je le crois Officier.

LA CANDEUR.

Je ſuis, Meſſieurs, Membre de la Juſtice
A votre ſervice ;
Enfin Procureur,
Mon nom eſt *la Candeur.*

PIERROT.

AIR. *Comme un coucou que l'amour preſſe.*

Ma foi s'il faut ne vous rien taire,
Et votre habit & votre nom,
Mon cher patron, ne quadrent guere
Avec votre profeſſion.

LA CANDEUR.

AIR. *De la Ceinture.*

Mes pareils ſont tous ſur l'honneur
D'une délicateſſe extrême ;
Et qui dit ici Procureur,
Dit ſcrupule & probité même.

AIR. *Tiquetiquetaque & lon lanla.*

Dans ces lieux tout Candidat
Aſpirant à cet état,
Doit avoir de la richeſſe,
Et prouver autentiquement
Seize quartiers de nobleſſe.

SCAPIN.

Vous plaiſantez.

LA CANDEUR.

Non vraiment.

SCAPIN.

AIR. *Un jour le malheureux Liſandre.*

Mais s'il eſt vrai qu'en cet azile
A l'équité tout ſoit ſoumis,
Les procès en ſont donc bannis,
Et vous êtes fort inutile ;
Les Procureurs & les Huiſſiers,
Les Avocats & les Greffiers,
Et tous gens d'eſpece ſemblable
Devroient en être exclus auſſi.

PIERROT.

C'eſt ſans doute un mal incurable ;
Puiſque nous en trouvons ici.

LA CANDEUR.

AIR. *Trois enfans gueux.*

Si tous ces gens agiſſent comme nous,
Vous n'avez point de reproche à leur faire.

SCAPIN.

Je le crois bien ; mais comment faites-vous,
Pour vous sauver du reproche ordinaire ?

LA CANDEUR.

AIR. *Voilà la différence.*

De plaider a-t-on dessein,
On nous vient trouver soudain.

PIERROT.

Voilà la ressemblance.

LA CANDEUR.

Et nous donnons des avis
Pour accorder les esprits,

PIERROT.

Voilà la différence.

LA CANDEUR.

Même air.

Des veuves, des orphelins
La fortune est en nos mains,

PIERROT.

Voilà la ressemblance.

LA CANDEUR.

Contens de les rendre heureux,
Nous nous ruinons pour eux,

PIERROT.

Voilà la difference.

SCAPIN.

AIR. *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

Vous avez sans doute une femme ?

LA CANDEUR.

J'ai depuis trois ans épousé
De tout le Monde renversé
Le plus digne objet.

SCAPIN.

Et la Dame
Vous fait sans doute....

LA CANDEUR.

Achevez donc.

SCAPIN.

Confrere du Dieu forgeron ?

LA CANDEUR.

AIR. *Talaleri, talaleri, talalerire.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

PIERROT.

Notre diſcours eſt aſſez clair.

LA CANDEUR.

Expliquez-le moi, je vous prie.

PIERROT.

Chez-vous n'avez-vous point de Clerc ?

LA CANDEUR.

J'en ai trois.

Pierrot & Scapin éclattent de rire.

Qu'avez-vous à rire ?

PIERROT ET SCAPIN *continuant leurs ris.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

SCAPIN.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

Les Clercs ſont d'humeur amoureuſe,
Aucun des trois n'a-t-il tenté
D'ébranler la fidélité
De Madame la Procureuſe.

LA CANDEUR.

AIR. *Non, non, ma femme, il n'en eſt rien.*

Non, non, Meſſieurs, il n'en eſt rien,
Non, non, tous mes Clercs penſent trop bien,
Ce ſont garçons remplis d'honneur
Et de pudeur.

PIERROT.

AIR. *Je le trouve un ſoir.* Suite du précédent.

Ces adoleſcens,
Sont vos Lieutenans;
Si la Dame eſt belle,
Par excès de zèle
Ils peuvent s'offrir
A la ſervir.

LA CANDEUR.

AIR. *Non, non, ma femme, il n'en eſt rien.*

Non, non, Meſſieurs, il n'en eſt rien,
Non, non, tous mes Clercs penſent trop bien;
Et ma moitié ſuit en rigueur
Les loix de l'honneur.

SCAPIN.

AIR. *Si dans le mal qui me poſſéde.*

Une Epouſe charmante & ſage!
Des Clercs jeunes & vertueux!
Nos Procureurs ſeroient heureux,
S'ils avoient le même partage.

LA CANDEUR.

Nos femmes ne nous donnent point
D'inquiétude ſur ce point.

AIR. *Du haut en bas.*

Toujours amans
Sans avoir jamais de querelles;
Toujours amans
Nous les flattons à tous momens;
Qui pourroit les rendre infidelles,
Quand leurs Epoux ſont auprès d'elles,
Toujours amans?

PIERROT.

AIR. *L'Amour la nuit & le jour.*

Peut-être qu'à Paris
On n'en verroit point d'autres,
Si Meſſieurs nos Maris
Faiſoient comme les vôtres
L'amour,
La nuit & le jour.

LA CANDEUR.

AIR. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Adieu, Meſſieurs, je vois venir
Le Chevalier de Catonville;
Vous voulez l'entretenir

SCAPIN.

Quel eſt ſon rang dans cette ville ?

LA CANDEUR.

C'eſt un Petit-Maître, vraiment. *Il ſort.*

SCAPIN.

Il a plutôt l'air d'un pédant.

SCENE IX.

PIERROT, SCAPIN, LE CHEVALIER DE CANTONVILLE *habillé comme un pédant avec un large baudrier & une épée.*

SCAPIN *à Pierrot.*

AIR. *De la beſogne.*

QUEL Petit-Maître ſingulier ?

Au Chevalier.

Bonjour Monſieur le Chevalier,

LE CHEVALIER.

Serviteur, Meſſieurs.

PIERROT.

Eh bien, qu'eſt-ce,
Comment menez-vous la tendreſſe ?

LE CHEVALIER *mettant le doigt ſur ſa bouche.*

AIR. *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

Paix, aprenez à me connoître,
Sçachez que pour un Petit-Maître
Répandre un amoureux ſecret,
Eſt le plus grand de tous les crimes :
Ici Petit-Maître & diſcret,
Meſſieurs, ſont termes ſynonimes.

PIERROT.

PIERROT.

AIR. *Reveillez-vous belle endormie.*

En France c'eſt tout le contraire,
Un Petit-Maître aime à parler;
S'il cherche une galante affaire,
Ce n'eſt que pour la reveler.

SCAPIN.

AIR. *Il faut quand on aime.*

Chez vous ſuit-on longtems les loix
De la beauté chérie?

LE CHEVALIER.

Comme nous formons avec choix
La chaîne qui nous lie,
Ici quand on aime une fois
C'eſt pour toute la vie.

SCAPIN.

AIR. *La Bergere de nos hameaux.*

Avez vous le gouſſet garni?

LE CHEVALIER.

Jamais nous ne manquons d'eſpeces.

SCAPIN.

Cet habit ſimple & trop uni
Fait peu d'honneur à vos richeſſes.

LE CHEVALIER.

Par un vain éclat
Les gens de notre état
Ne cherchent point à paroître.
La ſimplicité
Nous charme.

SCAPIN.

En vérité
Vous n'êtes point Petit-Maître.

PIERROT.

AIR. *Que j'eſtime mon cher voiſin.*

Il eſt du bel air à Paris
De médire des femmes,

LE CHEVALIER.

Nous faiſons gloire en ce pays
De reſpecter les Dames.

PIERROT.

AIR. *Noté.* N°. 3.

Quoi donc, un Petit-Maître eſt ici raiſonnable,
Il n'eſt point fanfaron, faſtueux, indiſcret,
Il n'affecte point l'air aimable!
S'il ne ſe livre pas aux plaiſirs de la table,
Voilà le contraſte parfait.

LE CHEVALIER.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

De ces plaiſirs qui ſéduiſent tant d'autres,
Nos Petits-Maîtres loin d'être tentés,
Ont pour le vin un vrai dégoût.

SCAPIN.

Les Nôtres
En ſont quelquefois dégoûtés.

LE CHEVALIER.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Adieu.

SCAPIN.

Qu'avez vous qui vous preſſe?

LE CHEVALIER.

Je vais chez un jeune Seigneur,
Tout prêt à mettre ſous la preſſe
Un Livre dont il eſt Auteur;
Nous le lirons en compagnie.

PIERROT.

De ce Livre quel eſt le nom?

LE CHEVALIER.

Un Traité de la Modeſtie,
Au revoir, Meſſieurs.

Il ſort.

PIERROT.

Adieu donc.

SCENE X.

PIERROT, SCAPIN, HIPPOCRATINE *en fourure de Medecin. Elle arrive en danſant.*

HIPPOCRATINE.

AIR. *Qu'un mari ſoit poulmonique.*

QU'UN mortel ſoit poulmonique,
Léthargique, hydropique, aſthmatique,
Qu'il ſoit tout ce qu'il vous plaira,
Tire lire lira liron fa fa fa,
Tire lire lira liron fa.
Fût-il à l'agonie ?
Je le rapelle à la vie ;
Oui, je fais ce miracle là.
Tire lire lira liron fa fa fa,
Tire lire lira liron fa.

SCAPIN ET PIERROT *danſant avec elle.*

Tire lire lira liron fa fa fa,
Tire lire lira liron fa.

PIERROT.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Vertuchou, petite coquine,
Que vous avez l'œil aſſaſſin.

HIPPOCRATINE.

Meſſieurs, jamais je n'aſſaſſine,
Cependant je ſuis Medecin,

SCAPIN.

AIR. *Laire là, laire lan laire.*

Tout de bon !

HIPPOCRATINE.

Rien n'eſt plus certain.
Je ſuis à la fois Medecin,
Chirurgien, Apoticaire.

PIERROT, SCAPIN.

Laire la laire lan laire,
Lairé la laire lan la.

PIERROT.

AIR. *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Pour exercer la médecine
Avez vous aſſez de doctrine ?
Sçavez-vous en diſcours pompeux
Diſſerter ſur les maladies ?

HIPPOCRATINE.

Notre tems eſt trop précieux
Pour l'employer à ces folies.

AIR. *Le jeune Berger qui m'engage.*

Entre-nous, eſt-il raiſonnable
De s'amuſer à diſcourir,
Tandis qu'on voit un pauvre diable
Languiſſant, & prêt à périr ?

PIERROT.

Vous êtes Medecin & femme,
Et ne jaſez point pour cela ?
Ce n'eſt qu'en ces lieux, ſur mon ame,
Qu'on voit de ces prodiges-là.

SCAPIN.

AIR. *Des Billets doux.*

Chez nous pour être Medecin
Il faut ſçavoir Grec & Latin.

HIPPOCRATINE.

Sottiſe toute pure,
Il ne faut ici ſeulement
Qu'étudier exactement,
Et ſuivre la nature.

AIR. *Ah! quel plaiſir lorſqu'après mille allarmes.*

Nous n'avons point ici d'autre ſiſtême,
Et le ſuccès nous prouve qu'il eſt bon.

SCAPIN.

Nos Medecins devroient faire de même.

HIPPOCRATINE.

Il faut nous voir dans l'opération.

AIR. *Amis, ſans regretter Paris.*

Nous ſaignons très légerement.
Faiſant l'action de donner un remède.
Nous donnons avec grace.
Nous purgeons agréablement,
Sans nous ſervir de caſſe.

SCAPIN.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Ce n'eſt pas choſe nouvelle
De voir en France une belle,
Saigner, purger....

PIERROT *à Scapin.*

J'en convien,
Mais tu ſçais que d'ordinaire
Nos belles ne purgent guère
Que ceux qui ſe portent bien.

HIPPOCRATINE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Faut-il d'un jeune adoleſcent
Ranimer la ſanté mourante?
Devinez, devinez comment
Nous ſçavons remplir ſon attente.

SCAPIN.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Pour mettre la main à la pâte
D'abord vous lui tâtez le poulx.

HIPPOCRATINE.

Tout au contraire de chez vous,
C'eſt lui qui nous le tâte.

AIR. *Iris en cherchant ſon Amant.*

Nous lui paſſons d'un air fripon
La main par deſſous le menton,
Et par ce remede innocent
Auſſi-tôt le drôle ſe ſent
Convaleſcent.

AIR. *Le Démon malicieux & fin.*

Je voudrois que vous fuſſiez tous deux
Cacochimes, fievreux ou goureux;
Vous verriez bien-tôt Hippocratine
A vous guerir
Mettre tout ſon plaiſir.

PIERROT.

Palſambleu, charmante Medecine,
Vous m'en feriez concevoir le deſir. *Elle ſort.*

SCENE XI.

PIERROT, SCAPIN, ARGENTINE, DIAMANTINE, *Elles entrent en pleurant.*

DIAMANTINE.

AIR. *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

HELAS! que faut-il que je faſſe?

ARGENTINE.

Ah! que je crains pour notre amour!

PIERROT.

Ne pleurez pas si fort, de grace,
Ou je vais pleurer à mon tour.

ARGENTINE.

AIR. *Trois enfans gueux.*

Vous nous aimez ?

SCAPIN.

J'en atteſte les Dieux.

PIERROT.

Ce n'eſt point là le ſujet de vos larmes ?

ARGENTINE.

Vous allez voir vos rivaux furieux.

SCAPIN.

Où nous fourer ?

PIERROT.

Ah quel ſujet d'allarmes !

SCENE XII.

PIERROT, SCAPIN, ARGENTINE, DIAMANTINE, HANIF, ZERBIN.

ZERBIN.

AIR. 4. *Des Matelots d'Hypermneſtre.*

OU ſont-ils
Ces rivaux maudits ?
Ces belitres
Qui ſans titres
Font ici les Amadis ?

HANIF.

Ventrebleu..

à Argentine.

Laiſſez-moi, morbleu !

SCAPIN *ſe cachant.*

Cachez-moi.

HANIF.

De ce téméraire
Je veux purger la terre.

PIERROT *tremblant.*

Tout ceci paſſe le jeu.

DIAMANTINE *à Hanif.*

Calmez vous.

PIERROT *à Zerbin.*

Mais ce n'eſt pas nous.

ZERBIN.

Si votre tendreſſe
A l'inſtant ne ceſſe,
Tous nos coups
Sont prêts à tomber ſur vous.

ARGENTINE *à Hanif & Zerbin.*

AIR. *En amour on n'entend pas raiſon,*

Renoncez à cet affreux projet :
Notre loi défend la violence,
Entre ceux qui pour le même objet
De l'amour ont ſenti la puiſſance.

HANIF.

La loi déſarme mon courroux.
Sinon ſans attendre
J'allois vous apprendre
A venir vous jouer à nous.

SCAPIN *fierement.*

Reſpectez les loix, entendez-vous.

ZERBIN.

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

Il faut donc, d'une & d'autre part
Nous en rapporter au hazard.

PIERROT.

Au hazard ?

HANIF.

Oui, vaille que vaille,
Tirons au ſort ſans differer.

PIERROT.

Votre uſage eſt-il de tirer
Les femmes à la courte paille ?

HANIF.

AIR. *Ton humeur Catherine.*

Non, mais pardevant Notaire
On les joue au dez.

SCAPIN.

Oui dà !

HANIF.

Il y faut pour loi premiere
Paſſer dix, & par delà,
A qui le plus en amene
Le prix ſe doit aſſigner.

ARGENTINE.

Mais notez que la dixaine
Ne ſuffit pas pour gagner.

SCAPIN.

AIR. *N'oubliez pas votre houlette.*

Oh ! je paſſerai dix, ma chere,
J'eſpere.

ARGENTINE.

Tachez-y mon poulet.

DIAMANTINE *à Pierrot.*

Allons, un bon coup de cornet
Pour vous tirer auſſi d'affaire.

PIERROT.

Oh ! je paſſerai dix, ma chere,
J'eſpere,
Vraiment je ſuis au fait.

ZERBIN.

AIR. *Je ferai mon devoir.*

Le Notaire ici va venir
Je l'ai fait avertir. *bis.*

HANIF.

Il s'avance.

SCAPIN.

Adieu votre eſpoir.

HANIF.

Nous l'allons bientôt voir. *bis.*

SCENE XIII.

PIERROT, SCAPIN, ARGENTINE, DIAMANTINE, HANIF, ZERBIN, M. PRUD'HOMME, *Notaire.*

HANIF *au Notaire.*

AIR. *M. le Prévôt des Marchands.*

ALLONS, faites votre devoir.

LE NOTAIRE.

Ou ſont les Dames à pourvoir.

ZERBIN *montrant les deux Filles.*

Vous les voyez dans ces deux belles.

LE NOTAIRE.

Et les concurrens.

ZERBIN.

Nous voici.

LE NOTAIRE *à Diamantine & Argentine.*

Dictez vos noms, Meſdemoiſelles.

à Hanif, Zerbin, Pierrot & Scapin.

Donnez-moi les votres auſſi.

Il écrit les noms à meſure qu'on les lui donne. Puis il ajoute en s'adreſſant à Zerbin.

AIR. *Mets ta main là.*

Dans ce contrat
D'après votre parole,
J'ai déja mis les choſes en état.
Il lit.
Ce jourd'hui devant nous Notaire ſouſſigné,
Au monde renverſé,
Sont venus d'une part, les ſieurs Hanif, Zerbin,
Chacun d'eux Regnicole,
Et d'autre part, les ſieurs Pierrot, Scapin,
Tous les deux étrangers, & *cætera.*

HANIF.

Fort bien.

LE NOTAIRE *continuant de lire.*

AIR. *Une nuit ronflant à merveille.*

Leſquels nous ayant fait entendre,
Que tous quatre ils oſoient prétendre
A s'unir conjugalement,
Avec Demoiſelle Argentine
Ci-préſente, & Diamantine,
Filles, dit-on, juſqu'à préſent;
Et voulant de leur différent
S'en rapporter à la fortune,
Pour éviter toute rancune,
Ont pris les dez & le cornet
Et tiré....
Il ceſſe de lire.
Quand on aura fait
Ma minute ſera remplie;
Achevons la cérémonie,
Puis chacun de vous ſignera.
Il reprend la lecture.
Signé Prud'homme & *cætera.*

SCAPIN.

AIR. *Ma Tourlourette, ma amourette.*

Amenons dix, & *cætera.*
Nous gagnerons.

ZERBIN.

Voyons cela.

SCAPIN *prenant le cornet.*

Serai-je heureux à ce jeu là ?

HANIF.

Allons donc vîte.

SCAPIN.

Mon cœur palpite.

Il jette les dez.

ZERBIN.

Combien ?

LE NOTAIRE.

Trois.

ARGENTINE.

Hélas !

SCAPIN.

Qui l'eut crû ?
Ma foi je suis tondu.

PIERROT.

AIR. *Je suis la fleur des garçons.*

A moi le dé !

DIAMANTINE.

Courage ami.

PIERROT.

Je compte
Rendre mon rival bien camus.

Il jette les dez.

LE NOTAIRE.

Dix.

PIERROT.

J'ai gagné, dix !

HANIF.

Fi donc, quelle honte !
Vous avez dix, & rien de plus.

DIAMANTINE.

AIR. *Or écoutez petits & grands.*

Il eût fallu monter plus haut,

PIERROT.

Jarni, je ſuis un grand nigaud.

SCAPIN.

Hélas ! mon malheur eſt extrême ;
Je vais donc perdre ce que j'aime.
Amener trois, ah c'eſt bien peu.

PIERROT.

Dix, peut-on perdre à ſi beau jeu.

ZERBIN.

AIR. *De Joconde retourné.*

Voyons ſi le ſort à mes vœux
Sera plus favorable,
Il jette les dez.
J'ai quinze.

SCAPIN.

Quinze !

HANIF.

Ouvrez les yeux ;
Les voilà ſur la table.

PIERROT.

Vous trichez.

ZERBIN.

Prenez, s'il vous plaît,
De meilleures lunettes.

HANIF *après avoir jetté les dez.*

Dix-huit.

LE NOTAIRE.

C'eſt le point tel qu'il eſt.

PIERROT.

Quel caſſeur de raquettes !

ZERBIN.

AIR. *Ne vlà-t-il pas que j'aime.*

Le ſort m'a nommé votre époux,
Venez chere Argentine.

HANIF.

Suivons ſes loix, uniſſons-nous,
Belle Diamantine.

SCAPIN.

AIR. *Ces Filles ſont ſi ſottes.*

Ah ! quel revers pour notre amour.

PIERROT.

Faut-il vous perdre ſans retour.

DIAMANTINE.

Ce n'eſt pas notre faute.

PIERROT.

Nous comptions pourtant en ce jour....

ZERBIN.

Vous comptiez ſans votre hôte
Lon la.

HANIF.

Vous comptiez ſans votre hôte.

L'Orqueſtre joue un air bruſque qui annonce l'arrivée de Merlin.

ARGENTINE.

AIR. *Bouchez, Nayades.*

Quels ſons bruyans ſe font entendre ?

DIAMANTINE.

Notre Oncle Merlin va deſcendre.

PIERROT.

O ciel ! les nieces de Merlin
Cher Scapin, c'eſt notre bon Maître.

SCAPIN.

Il va changer notre deſtin,
A Hanif & Zerbin.
Et vous envoyer tous deux paître.

SCENE XIV.

MERLIN, *les Acteurs précédens.*

MERLIN.

AIR. *M. le Prévôt des Marchands.*

MEs nieces, calmez vos douleurs,
Je veux, pour eſſuyer vos pleurs,
Et reconnoître le ſervice
De ces deux fideles Valets;
Qu'avec eux l'himen vous uniſſe,
Et comble vos tendres ſouhaits.

ZERBIN.

AIR. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Hé quoi, Seigneur, c'eſt donc envain
Que pour nous le ſort favorable?

MERLIN.

Ce ſort à votre Souverain
Aujourd'hui n'eſt point agréable.

HANIF.

Seigneur, vous pouvez tout changer.

MERLIN.

Je ſçaurai vous dédommager.

Hanif, Zerbin & le Notaire ſe retirent.

SCENE XV. & derniere.

PIERROT, SCAPIN, ARGENTINE, DIAMANTINE, MERLIN.

PIERROT.

AIR. *Ce bon Papa grillant dans l'ame.*

EN vérité, puiſſant Prophete
Pour répondre à tant de bienfaits....
De vos deux nieces les attraits....
Font que notre voix eſt muette....
Et nos ſentimens partagés....

SCAPIN.

Nous vous ſommes bien obligés.

MERLIN.

AIR. *Mon Pere, je viens devant vous.*

Ce n'eſt pas tout, Enfans, je veux
Par le pouvoir de ma baguette,
Vous rendre honnêtes gens tous deux.
Pour vivre dans cette retraite,
De dol, de malice patris
Vous pouriez m'en faire un Paris.

Il touche de ſa baguette Pierrot & Scapin.

AIR. *Pour paſſer doucement la vie.*

Sortez promptement de leurs ames
Eſprit affreux d'iniquité,
Deſirs gloutons, vices infames,
Faites place à la probité.

A chaque parole de Merlin, Pierrot & Scapin font comme s'ils ſentoient en eux quelque changement, ce qu'ils expriment par des geſtes & des acclamations.

PIERROT.

PIERROT.

AIR. *Amis ſans regretter Paris.*

Je ſens que l'honneur comme un dard
Vient d'entrer dans ma panſe.

SCAPIN.

Et moi, déja d'un franc Picard,
Je me ſens l'innocence.

MERLIN.

AIR. *Pour faire honneur à la nôce.*

Venez dans cette journée
Peuples qui vivez ſous mes loix;
Venez, acourez à ma voix
Pour célébrer cet himenée:
Venez dans cette journée
Peuples qui vivez ſous mes loix.

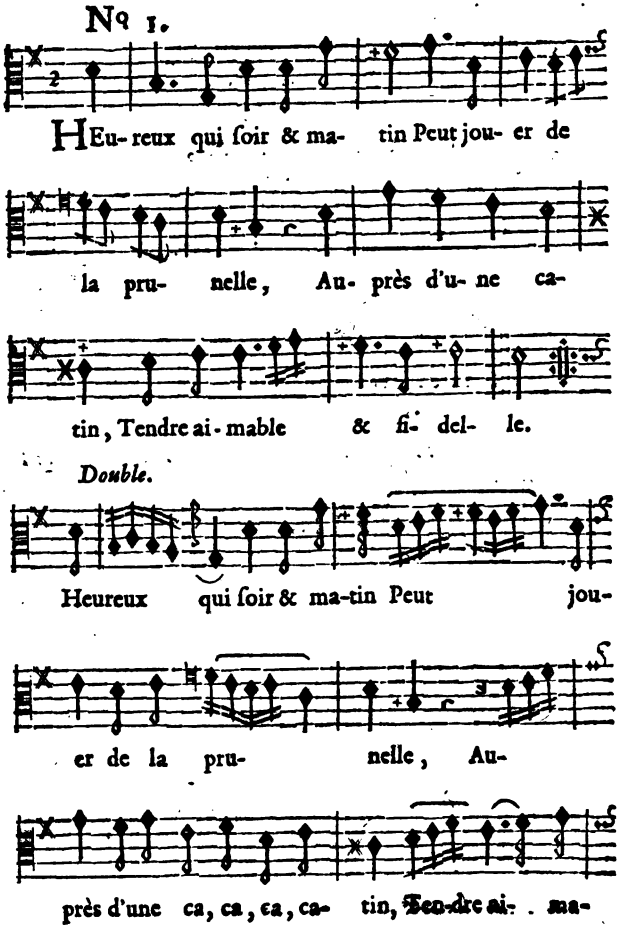
Les Habitans du Monde renverſé forment une danſe qui finit la Piéce.

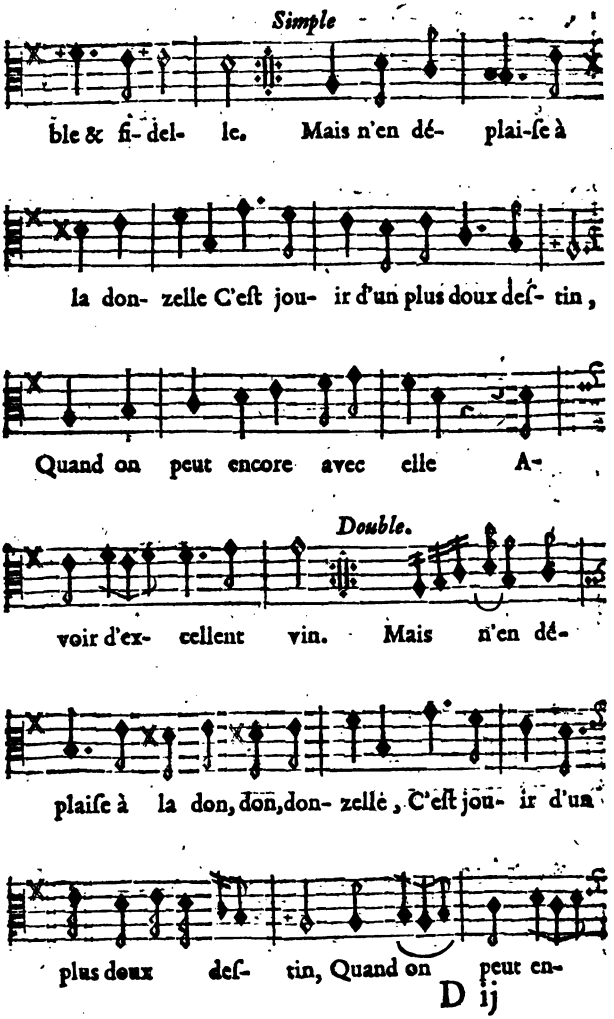
FIN.

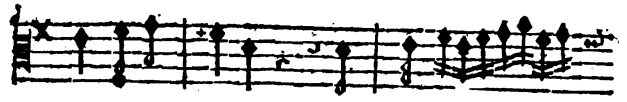
Airs Notés.

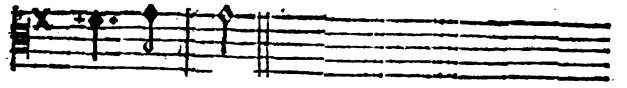
LE MONDE RENVERSÉ.

AIR.

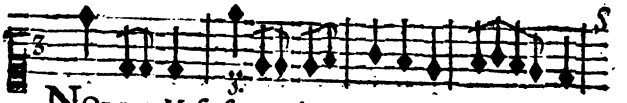



Simple
ble & fi- del- le. Mais n'en dé- plai-ſe à
la don- zelle C'eſt jou- ir d'un plus doux deſ- tin,
Quand on peut encore avec elle A-
Double.
voir d'ex- cellent vin. Mais n'en dé-
plaiſe à la don, don, don- zelle, C'eſt jou- ir d'un
plus doux deſ- tin, Quand on peut en-

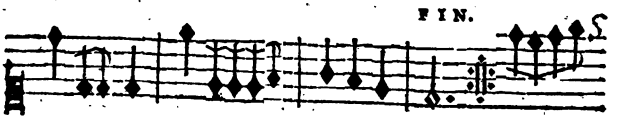


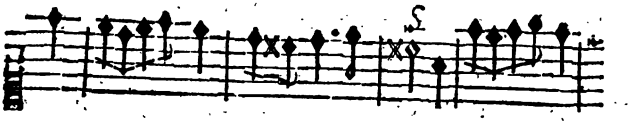


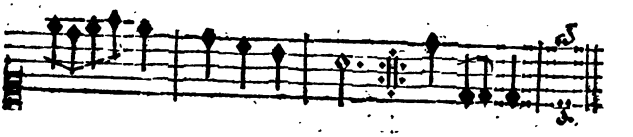
No 2.



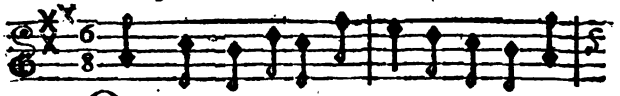
FIN.





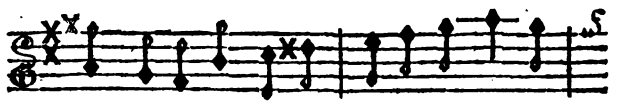


N° 3.



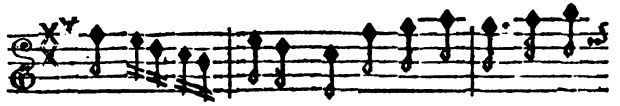
QUoi donc un petit maître eſt i- ci raiſon-

nable ? Il n'eſt point fan-fa-ron, fa-ſtu-

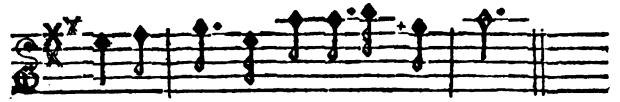


eux, in-diſcret, Il n'af- feſte point l'air ai-

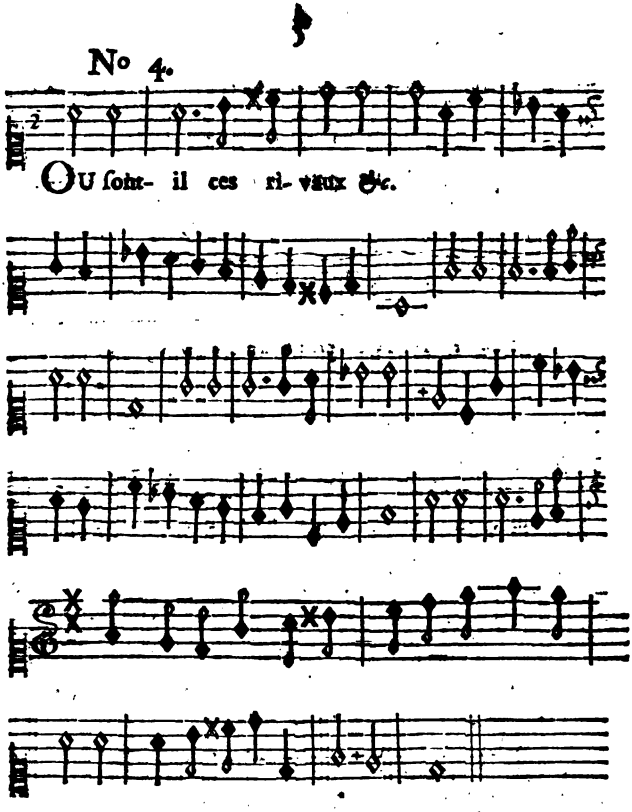
mable, S'il ne ſe livre point aux ex-



cès de la table, Voi-la le con-tra-ſte par-



fait, Voi-la le contra-ſte par- fait.



FIN.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouve à la fin du nouveau Recueil des Piéces Nouvelles, qui ont été Repréſentées ſur le Théâtre de l'Opéra Comique.

NOUVELLES PIECES DE THE'ATRE détachées.

LE Magnifique, *Comédie avec un Divertiſſement.*
Le Miroir, *Comédie.*
Le Bacha de Smirne, *Comédie.*
L'Année Merveilleuſe, *Comédie.*
La Mort de Bucephale.
Le Pot-de-chambre caſſé, *Tragédie* pour rire, & *Comédie* pour pleurer.
Le Retour de la Paix.
Le Prix du Silence.
La Frivolité, 1753.
} *de M. de Boiſſy.*
Mahomet, *Tragédie.*
La double Extravagance, *Comédie.*
Les parfaits Amans, ou les Métamorphoſes, *Comédie.*
Les Hommes *Comédie-Ballet*, 1753.
Le Philoſophe dupe de l'Amour, *Comédie.*
Alceſte, *Divertiſſement.*
Benjamin, ou reconnoiſſance de Joſeph, *Tragédie.*
Les Petits-Maîtres, *Comédie.*
Le Provincial à Paris, *Comédie.*
Les Fauſſes Inconſtances, *Comédie.*
La Feinte ſuppoſée, *Comédie.*
Caliſte, ou la Belle Pénitente, *Tragédie.*
Mérope, *Tragédie nouvelle de M. Clément.*
Le Marchand de Londres, *Tragédie Bourgeoiſe.*
Le Plaiſir, *Comédie, avec un Divertiſſement.*
Vanda, Reine de Pologne, *Tragédie.*
Les Souhaits, *Comédie.*
Momus Philoſophe, *Comédie.*
Electre d'Euripide, *Tragédie.*
La Partie de Campagne, *Comédie.*
Cénie, *Piéce dramatique en cinq Actes.*
La Colonie, *Comédie.*
Le Valet Maître, *Comédie.*
La Gageure, *Comédie en trois Actes & en Vers libres.*
Les Mariages aſſortis, *Comédie.*
La Coquette fixée, *Comédie.*
Le Réveil de Thalie, *Comédie.*

L'École du monde, *Comédie.*
Le Retour de l'Ombre de Moliére, *Comédie.*
Varon, *Tragédie.*
Abaillard & Héloïſe, *Piece dramatique.*
Les Engagemens indiſcrets, *Comédie.*
La Métempſicoſe, *Comédie.*
L'École des Peres, *Comédie.*
Calliſthene, *Tragédie.*
Guſtave, *Tragédie.*
La Métromanie, *Comédie.*
Les Courſes de Tempé.
L'Héritier généreux, *Comédie.*
L'Amante ingénieuſe, *Comédie.*
Les Veuves, *Comédie.*

OPERA-COMIQUES.

La Fileuſe, *Parodie d'Omphale.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffiſant.
Le Rien, *Parodie des Parodies* de Titon.
Le Miroir magique.
Le Roſſignol.
} *de M. Vadé.*
Les Fêtes de l'Hymen, ou la Roſe.
Le Calendrier des Vieillards.
Le Monde Renverſé.
La Magie inutile.
Le Retour favorable, ou le Temple de Mamus.

De l'Imprimerie de BALLARD, ſeul Imprimeur du Roi pour la Muſique, rue Saint Jean-de-Beauvais à Sainte Cécile 1753.

Favart, Charles Simon

MOULINET PREMIER;

PARODIE

DE

MAHOMET SECOND;

Représentée, pour la première fois, à l'Opera-Comique, le 15 Mars 1739.

ACTEURS.

MOULINET, *Commandant d'un Parti d'Houzards.*

LA RANCUNE, *ſon Lieutenant.*

TITATA, *Maréchal des Logis.*

RABAT-JOIE, *Houzard & Domeſtique de Moulinet.*

SABRE-DE-BOIS, *Houzard attaché au Lieutenant.*

NICODEME, *Fermier, pere de Colette.*

COLETTE, *Amante de Moulinet.*

CLAUDINE, *Payſanne & ſuivante de Colette.*

La Scène eſt dans un Village.

N. B. La plûpart des airs contenus dans cette Pièce ſe trouvent notés à la fin de la Chercheuſe d'Eſp

ÉPÎTRE.

MOULINET

A

MAHOMET.

REçois, cher Mahomet, un hommage ſans fard;
Cette Epître eſt le fruit de ma reconnoiſſance:
A Moulinet tu n'as aucune part;
Mais cependant il te doit la naiſſance,
Et je ſuis ton enfant bâtard.
Comment cela? C'eſt un myſtère.
Je vais le dévoiler: la Folie eſt ma mere;
En t'écoutant débiter avec art
Ces nobles ſentimens que le Public admire;
A ta conduite ſans écart,
A mille traits qui bravent la Satyre,
L'Amour, en ta faveur, la perça de ſon dard.
Elle ſent auſſi-tôt une biſarre verve;
Et, dans ſon cerveau calotin,
Me conçoit, ainſi que Jupin
Conçut la divine Minerve.
Trois jours, à me former, elle s'évertua;
Et puis...., adshit...., m'éternua.

De cette boutade ou ſaillie,
Tu ne dois pas être irrité :
Ta gloire n'eſt point avilie.
Depuis longtems, toi ſeul as mérité
L'honneur que te fait la Folie.

AU LECTEUR.

AIR : *De tous les Capucins du monde*, ou, *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

NExaminez point, je vous prie,
Cet avorton de la Folie ;
Il fut fait ſans attention,
Joué dans un déſordre extrême,
Imprimé ſans réflexion,
Et l'on doit le lire de même.

MOULINET PREMIER,

PARODIE

DE

MAHOMET SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

LA RANCUNE, SABRE-DE-BOIS.

LA RANCUNE.

APPROCHE, Sabre-de-bois; tu n'es ici que pour m'entendre.

» Enfin voici le jour que Moulinet arrive,
» Avec le jeune objet dont ſon ame eſt captive.

Ce fier Commandant des Houzards, après avoir pillé ce Village l'année derniere, s'eſt amouraché de la fille du Fermier de ce Château.

6 MOULINET PREMIER,

AIR : *O Turlutaine.*

Elle court la pretantaine,
En croupe derriere lui ;
Notre amoureux Capitaine,
O Turlutaine,
Nous la raméne aujourd'hui,
Turlututantaleri.

C'eſt, dit-on, à deſſein de l'épouſer, il veut que ce ſoit moi qui prépare le divertiſſement de ſes Noces : préparons-lui plûtôt du fil à retordre.

SABRE-DE-BOIS.

Mais, valeureux la Rancune, depuis que Moulinet ſoupire aux pieds de Colette, il eſt devenu ſi benin qu'il va gagner tous les cœurs.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

De bonté ſon ame eſt remplie,
Pourquoi voulez-vous le trahir ?

LA RANCUNE.

A ſon pouvoir je porte envie,
C'en eſt aſſez pour le haïr.

Va, mon pauvre Sabre-de-bois, je connois mieux que toi le Pelerin.

» Moulinet, je le ſçais, n'eſt point toujours barbare,
» De contraſtes divers, aſſemblage bizarre,
» Il tourne au moindre choc comme un Moulin à Vent ;
» Tantôt il eſt Gaſcon, tantôt il eſt Normand ;

» Se laiſſant entraîner, aimant à contredire ;
» Burleſque Capitan, fade Amant qui ſoupire,
» Il céde au vertigo qu'il ne peut maîtriſer,
» Et dans le ſeul excès il ſçait ſe repoſer.

Son mariage va ſervir de prétexte pour le perdre. Tandis qu'il s'eſt amuſé à promener ſa maîtreſſe, il a laiſſé ſes Houzards languir ici dans l'inaction. En qualité de Lieutenant je me ſuis acquis leur eſtime.

AIR : *Quand la Bergere vient des Champs.*

Je leur fais boire le matin,
Le brandevin :
J'excite leur eſprit mutin,
Je les inſpire.
Chacun ſoupire
Pour le butin.

Je ne manquerai pas de leur repréſenter que notre Chef eſt prêt à ſe fixer dans ce lieu en épouſant une Payſanne, & qu'en ſa faveur il nous défendra de piller le Villageois. Il n'en faut pas davantage pour les animer ; nous avons une trop forte antipathie contre le Payſan.

SABRE-DE-BOIS.

Vous avez raiſon.

LA RANCUNE.

Je ne crains que Titata notre Maréchal des Logis ; c'eſt un étourdi qui ſe fait tout blanc de ſon

épée, & qui n'obéit qu'à ſon Capitaine dont il a formé les mœurs. Eſperons toutefois : c'eſt mon frere, je ſçaurai bien le gagner : de plus Nicodeme, le Pere de Colette, que l'on croyoit mort, vient d'arriver ſecrettement dans le Village.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Avec ce bon Villageois,
J'ai fait autrefois la tampone :
Il étoit riche & courtois,
Il aimoit le jus de la tonne ;
Il logeoit dans cette maiſon :
C'étoit le Coq de ce Canton :
Je veux qu'au gré de mon courroux,
Moulinet tombe ſous ſes coups.

Ce Payſan ne ſçait pas que ſa fille eſt au pouvoir de Moulinet. Je l'attends ici pour l'en inſtruire. Je l'apperçois. Tournie-moi les talons, & ne reparois plus.

SCENE II.

NICODÈME, LA RANCUNE.

NICODEME.

BOn jour, brave la Rancune : tu m'as toujours témoigné de l'amiqué, quoique tu ſois du nombre de ces vauriens qui m'avont chaſſé de ce Châtiau. Ils n'ont laiſſé que les quatre murailles ; queu changement, pour n'en pas pleurer de triſteſſe !

AIR : *Les Trembleurs.*

Faudroit être un cœur de roche ;
C'eſt-là qu'on tournoit la broche,
Le Cellier étoit tout proche,
Et la table étoit ici :
C'eſt là que ma pauvre femme,
Eſt morte ſous votre lame :
Ce ſouvenir me fend l'ame.
Hélas ! on m'a tout ravi !

LA RANCUNE.

Hé bien ! veux-tu te venger ?

NICODEME.

Oui ; mais je ne ſons pas le plus fort.

LA RANCUNE.

Laiſſe faire. Tu ſçais que je t'avertiſſois jadis fidelement de nos entrepriſes, moyennant bouteille.

NICODEME.

Oui, vous êtes un bon diable.

LA RANCUNE.

Je trouve un moyen de chaſſer Moulinet de ta maiſon & du Village.

NICODEME.

Comment ça ?

LA RANCUNE.

On t'aura dit, ſans doute, qu'après avoir couru les Champs avec une Payſanne de ce lieu ; il la raméne aujourd'hui.

NICODEME.

J'en avons entendu marmoter queuque choſe.

LA RANCUNE.

AIR : *Vous m'entendez-bien.*

Tu dois ſçavoir que les Houzards.
En amour ſont des Egrillards,
Et de quelle maniere...

NICODEME.

Hé bien ?

LA RANCUNE.

Aiment les Gens de Guerre.

NICODEME.

Je m'en doutons bien.

C'eſt-à-dire, que votre Capitaine eſt de ſi'himeur-là.

LA RANCUNE.

AIR : *Ah ! ah ! le plaiſant perſonnage, le Maître fou que voilà !*

Son ardeur eſt extrême
Pour ſon jeune tendron.
Ce bel objet qu'il aime,
Le connois-tu ?

NICODEME.

Morgué non.

LA RANCUNE.

Mon pauvre Nicodeme !
Ah ! ah !
C'eſt ta fille elle-même.

NICODEME.

Ah ! que nous dites-vous là ?
» Ma fille entre ſes bras ! que ma douleur eſt forte !
» Non, alle eſt innocente, ou bian alle en eſt morte.

LA RANCUNE.

J'admire ta bonne opinion.

NICODEME.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ma fille, à l'honneur trop fidelle,
Ne ſe laiſſe pas amuſer ;
Il n'a pû rian obtenir d'elle,
Car an dit qu'il veut l'épouſer.

LA RANCUNE.

Ce n'eſt pas toujours une régle.

NICODEME.

Oh! dame, vous m'embarraſſez trop; vous pourriais bian avoir queuque magniere de raiſon. Cela m'inquiette, morguenne! ne pourions-nous pas trouver une invention pour l'ôter à Moulinet?

AIR: *Ne m'entendez-vous pas?*

Ce maudit fier-à-bras
Rend mon chagrin extrême;
Il eſt puiſſant, il l'aime...
Mon cher, ne tardons pas;
Tirons-la de ſes bras.

LA RANCUNE.

C'eſt auſſi mon deſſein; mais il faut ménager la choſe.

NICODEME.

Oh! point tant de ménagemens: ça preſſe, voyez-vous! les filles empiront diablement vîte entre les mains de vous autres.

LA RANCUNE.

Hé bien! va m'attendre au Cabaret prochain: nous jaſerons de cela plus librement. J'entends notre Commandant, ſauve toi. (*Seul.*) Il faut avouer que je ſçais bien conduire une conſpiration.

SCENE III.

MOULINET, LA RANCUNE, *ſuite.*

MOULINET.

» DAns ce triſte Château qu'a pillé mon courage,
» Moulinet votre Chef aujourd'hui s'emménage.
» Avec les Payſans demeurons à couvert,
» Et paſſons en repos notre quartier d'hyver.
» Mépriſons ces Houzards avides de rapines
» Que le gain, non l'honneur, au butin détermine.
» Comme à tout enlever ils mettent leur vertu,
» Le Payſan par eux eſt volé, non vaincu.

AIR: *Qu'on ne me parle plus de guerre.*

Qu'on ne me parle plus de Guerre,
Que le calme regne à ſon tour;
Je laiſſe dormir mon tonnerre,
Je m'humaniſe en ce ſéjour.
Pendons au croc le cimeterre,
Buvons, fumons, faiſons l'amour.

» Aux Villageois tremblans annoncez ma clémence:
» Ils peuvent revenir chez eux en aſſurance.
» Un amour doucereux enchaîne mon penchant;
» Je deviens honnête homme, & ne ſuis plus méchant.

» Dites à l'Univers que je permets qu'il vive.
» Aux pied d'un jeune objet ma valeur eſt captive ;
» Une fille du lieu va recevoir ma foi :
» Ce n'eſt point m'abaiſſer, c'eſt l'élever à moi.

AIR : *Tambour, que tu cauſes d'allarmes à mes amours !*

Je ſerai ſon mari,
Elle ſera ma femme ;
Si l'on murmure ici,
Regardez cette lame,
Tambours ;
Partez, que l'on annonce mes amours.

LA RANCUNE.

» La fille d'un manant votre femme !

MOULINET.

Obéi.

(Il ſort.)

SCENE IV.

LA RANCUNE, *arrête un des ſuivans de Moulinet.*

LA RANCUNE.

OUI, nous t'obéirons. Approche, mon ami ;
» De mes complots ſecrets inutile complice. . . .
» Mais tu feras bien mieux de n'entrer point en lice ;
» Ta figure, ton geſte, ainſi que tes diſcours,
» Des beautés de l'intrigue interromproient le cours.
» Nous n'avons pas beſoin d'un ſi ſot caractere ;
» Sors ... J'apperçois Colette, envoyons-lui ſon pere.

SCENE V.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

ENFIN, belle Colette, nous revoyons votre clocher.

COLETTE.

AIR : *Nous voyageons par tout le monde.*

Claudine, après un long voyage,
Ah! quel bonheur!
Nous revenons dans ce Village
Avec l'honneur ;

J'ai ſauvé de plus d'un haſard
Ma vertu.

CLAUDINE.

Peſte !
Vous trouvez, dans votre Houzard,
Un Amant bien modeſte.

Il vous a cette obligation; il ne valoit d'abord pas mieux que les autres : combien de fois vous a-t-il menaçée ?

AIR : *Nous avons, pour vous ſatisfaire.*

Il peſtoit, juroit comme quatre,
Voyant ſes feux humiliés;
Mais, hélas ! tout prêt à vous battre,
Je l'ai vû tomber à vos pieds.

Cependant on ne croira rien de ſa retenue : nous venons de reſpirer l'air de la Ville avec lui ; entre nous cela ne donne pas un trop beau vernis à notre réputation. Une Payſanne revient de-là avec un certain fumet de Coquette qui frappe les connoiſſeurs. On vous chanſonnera vous & votre Amant.

COLETTE.

AIR : *Vite, ma charmante Manon.*

Mon Amant eſt trop circonſpect:
En amour il n'eſt pas Grec.
Un reſpect
Auſſi ſec
N'eſt pas ſuſpect.

Le

Le monde ne pourra jaſer :
Il vient ici m'épouſer,
Et j'attends
Ces inſtans
Depuis long-temps.
Je chéris les Villageois.
Je plains l'état où je les vois :
Je rendrai leur ſort plus doux,
Si ce Houzard eſt mon Epoux.
Je le hais ;
Mais
Pour pouvoir
Voir
Tous les Payſans
Contens
Je m'immole à leur ſûreté.

CLAUDINE.

Ah ! quelle charité !

Je ne ſuis pas la dupe du prétexte.

AIR : *Petite Brunette au yeux doux.*

L'Hymen vous plaît, je vois cela :
On ne diroit pas qu'elle y touche.
Une fille ſur ce point-là
Fait toujours la petite bouche.

Croyez-moi, ne diſſimulez plus, & livrez-vous à la joie.

COLETTE.

Ah ! J'ai un preſſentiment que cette maiſon me ſera funeſte. Claudine, c'eſt ici

AIR : *Le fameux Diogene.*

Que l'on perça ma mere,
Que l'on ſabra mon pere,
La mort vint m'en priver ;
Et c'eſt ici peut-être
Que je ceſſerai d'être...
Je ne puis achever..,

CLAUDINE.

Voilà un Payſan qui vous examine beaucoup.

SCENE VI.

NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

NICODEME.

V'Là note fille : qu'alle eſt brave ! Je la reconnoiſſons ; mais ne faiſons ſemblant de rian ; je voulons voir ſi alle me reçonnoîtra itou ; tirons-li les vars du nez.

COLETTE.

Quel eſt ce bon-homme ?

NICODEME.

Madame, je venons pour remarcier vos biaux yeux de ce qu'ils avont adouci ces fripons d'Houzards : an dit comme ça que je pourrons revenir cheux nous, & qu'à vote conſidération ils ne nous

tarabuſteront plus ; ça nous rend bian joyeux, & ſtapandant j'ai envie de pleurer.

COLETTE.

Pourquoi donc ?

NICODEME.

C'eſt que, révérence parler, j'avions une fille aſſez drolette, que ces garnemens m'avoient enlevée, & je la retrouvons ; mais on m'apprend qu'alle s'eſt apprivoiſée avec eux.

COLETTE.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Quel trouble je ſens naître !
Avec moi quel rapport !
Votre fille, peut-être,
Eſt innocente encor.

NICODEME.

Ah ! peut-être eſt bon là.

COLETTE.

Faites-vous reconnoître :
Ce viſage abattu
Bien-tôt fera renaître
Sa premiere vertu.

NICODEME

Vous me la baillez belle ! eſt-ce que ça repouſſe comme une aſparge ? Laiſſez-moi pleurer.

COLETTE.

» Vous m'attendriſſez trop, ce trouble m'embarraſſe :
» Ah ! qui que vous ſoyez, votre douleur me glace.

NICODEME.

» Colette!

COLETTE.

Hé bien! Monſieur, pourquoi me nommez-vous?

NICODEME.

» Chere Colette!

COLETTE.

Hé bien!... O mouvement trop doux!

» A ces ſons étouffés, à ce viſage blême,

» A ces yeux effarés, eſt-ce vous Nicodême?

NICODEME.

Tu l'as deviné; mais ne m'embraſſe pas encore que je ne ſçachions ta conduite.

AIR: *A la façon de Barbari.*

Comment as-tu paſſé le tems,
Depis plus d'une année?
Avec ces méchans garnemens,
Tes-tu bian gouvarnée?

COLETTE.

Belle demande! ah voyez donc!
La fariradondaine,
La faridondon.

NICODEME.

Ne t'a-t-on pas traitée ici beribi,
A la façon de Barbari?

COLLETTE.

Nanni.

NICODEME.

AIR: *Nous ſommes Houzards.*

Avec un Houzard,
L'honneur court un très-grand hazard.

De tout, un franc ſoudar
Tire part,
Et traite, ſans égard,
Une fille comme un rempart.

COLETTE.

Avec Moulinet, je proteſte
Que mon cœur n'a jamais ſuccombé ;
Auprès du Sexe il eſt modeſte,
Comme le ſeroit un jeune Abbé.

NICODEME.

Comme un Abbé ! dis-tu ?
Ah ! tout eſt pardu.

Ventregué ! comme dit ſt'autre, rian n'eſt pis que l'iau qui dort : on ſe défie de la force & non de la manigance.

AIR : *Le Bois de Boulogne.*

Accoutumé d'être Vainqueur,
L'Officier veut bruſquer un cœur ;
Le Créſus veut en faire emplette,
Mais l'Abbé le prend en cachette.

COLETTE.

Ah ! mon Pere, n'ayez aucun ſoupçon contre moi ; j'ai toute ma vertu.

NICODEME.

AIR :

Ah ! tant mieux ! mon chagrin amer
Se diſſipe comme un éclair ;
Je t'en crois un peu trop en l'air :
Mais, ſur ce point, le plus grand Clerc
N'y voit pas clair.

Approche, que je t'embraſſe : Mais ce n'eſt pas le tout : tant va la cruche à l'iau qu'a la parfin alle ſe briſe, & je craignons pour l'avenir. Défie-toi de l'Amour, il faut l'arracher drès qu'il prend pied : car, vois-tu !

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*

Il faut que tu te l'imagine
Comme un Arbriſſeau qui produit
Queuques douceurs en ſa racine,
Biaucoup d'amartume en ſon fruit.

COLETTE.

Vous avez raiſon.

NICODEME.

Oh dame ! il ne faut pas toujours ſe fier ſur ſa ſageſſe : gnia de certains momens où le cœur prend feu comme de la poudre : toi qui vis depis long-tems avec les gens de Guerre.

AIR : *Pan, pan, pan, la Poudre prend.*

Accoute une comparaiſon.
Tu ſçais ce que c'eſt qu'un Canon ?
As-tu vû, morgué, comme il pette,
Drès qu'on approche une allumette ?
Pan, pan, pan,
La poudre prend,
Tout eſt en feu dans un inſtant.

COLETTE.

Oui, vous m'éclarez, & je pourrois faire ici quelque ſottiſe.

» Abandonnons ces lieux ; oui, cachez-moi, mon Père,
» Dans l'abîme des flots, au centre de la Terre.

NICODÈME.

Queu diantre de cachette me propoſes-tu ? Je n'entends rian à ton jargon ; comme il eſt changé ! Laiſſe-moi faire, je connoiſſons tous les agets du Châtiau, & je vais penſer comment je pourrons en ſortir.

COLETTE.

Ah ! ne me laiſſez point ſeule.

NICODÈME.

Qui t'a rendu ſi peureuſe ?

COLETTE.

Non, vous ne ſortirez pas encore.

NICODÈME.

Comme tu ſautes à mon cou ! Laiſſe-moi donc. Queuqu'un viant. Alle ne me quittera pas qu'on ne nous ait ſurprins. Queu malice !

SCENE VII.

MOULINET, NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR : *Oh, oh! ah, ah!*

Dieux! Qu'eſt-ce que je voi?
Mon amour eſt trahi!
Quel es-tu? Réponds-moi.
Que viens-tu faire ici?
Oh, oh! ah, ah!
Eh! comment donc? Pourquoi cela?
Parle, & n'attends pas que cent coups détrivieres...

NICODEME.

Oh! je ne ſis pas à ça près. Je li ordonnions de te bailler taloche toutes les fois que tu vianrois batifoler autour d'elle.

AIR : *Ah! fripon, comment donc.*

Tu li tendois finement l'hameçon.

MOULINET.

Tu le prends-là ſur un drôle de ton.
Qui t'a chargé de lui donner leçon?

Pour t'en payer, je vais te faire pendre:
Ah! fripon, ſur quel ton? comment donc?

NICODEME.

C'eſt le ton qu'il faut prendre.

AIR: *De néceſſité, néceſſitante.*

Je ſuis ſon Papa.

MOULINET.

Qui? toi!

NICODEME.

Moi-même,
Et mon nom s'appelle Nicodème,

MOULINET.

Toi, ſon pere?

NICODEME.

Et, morgué, oui ſon Pere;
Du moins à ce que m'a dit ſa Mere.

N'eſt-il pas vrai, Colette? Rends-li témoignage de ça.

MOULINET.

» Va, je te reconnois; c'eſt-toi qui m'as bleſſé,
» Lorſque de ce Château mes Houzards t'ont chaſſé;
» Tu fis bien ton devoir, tu défendois ton Hôte:
» Je t'ai battu, pillé; ce n'étoit pas ma faute.
» Ne me reproche plus une injuſte rigueur,
» Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.

NICODEME.

V'là une plaiſante magniere de s'excuſer! quoi

qu'il en ſoit, n'eſpere rien de Colette : je n'ai qu'à lui dire, ſois ſage ; elle le ſera d'abord.

MOULINET.

» Ah ! ſi des Payſans le repos s'intereſſe,
» Surtout, garde-toi bien de m'ôter ma Maitreſſe ;
» Elle arrête mes coups. Tu ſçais que les Soldats,
» Avec les Villageois, vivent en Chiens & Chats.
» Colette, ici, ſuſpend mon ardeur militaire ;
» Mes Houzards ne vont plus à la petite Guerre :
» Mais ſi je la perdois... Vos Poulets, vos Chapons,
» Tout ſeroit enlevé juſques à vos Maiſons.

NICODEME.

Vous voulez que Colette nous acquitte envars vous.

MOULINET.

Oh ! ne ſoupçonne pas le reſpect le plus ſingulier.

AIR : *Luſtucru.*

Tous deux, ſous la même tente,
Nous avons logé long-tems :
Mais l'ardeur que je reſſens
Eſt innocente.
J'ai reſpecté ſa vertu.
L'euſſes-tu cru ?

COLETTE.

Oui, mon Pere, c'eſt moi qui l'ai mis ſur ce pied-là.

MOULINET.

» J'ai volé tous vos biens ; mais je ſuis généreux ;
» Je ne vous retiens plus, ſoyez libres tous deux :
» Admire cet effort où ma clémence brille.
» Tu peux me refuſer ou me donner ta fille.

NICODEME.

Si c'eſt pour la bonne choſe, touche-là ; ſi c'eſt pour l'autrement, *Néant*.

MOULINET.

Je prétends être ſon Epoux ;

AIR : *Fille qui voyage en France.*

Et mon reſpect l'abandonne,
Si de moi tu ne fais choix.

NICODEME.

Je vous trouve l'ame bonne ;
Qu'alle ſubiſſe vos loix,
Je vous la donne :
Vous avez de trop bons droits
Sur ſa perſonne.
Je n'avons garde de vous la refuſer.

MOULINET.

Ce n'eſt pas aſſez, charmante Colette : le ſuffrage d'un Pere n'eſt rien pour moi, ſi votre bouche ne le confirme. M'aimez vous ? Parlez, vous êtes libre, enfin.

COLETTE.

AIR : *Ces filles ſont ſi folettes dans la.*

(*Colette tire un canif.*)

Colette l'a toujours été.
Pour peu que la témérité

Eût ſurpris ma foibleſſe,
Pour venger l'honneur irrité,
J'euſſe imité Lucrece,
Lonla,
J'euſſe imité Lucrece.

AIR : *Tu n'manieras pas mon minet.*

Car j'avois caché ce ſtilet,
Dans la fente, dans la fente,
Car j'avois caché ce ſtilet,
Dans la fente de mon corſet.

AIR : *Landerirette.*

Mon honneur, au premier effort,
Fuyoit dans les bras de la mort.

NICODEME.

Landerirette,
Tu lui bailles l'emphigouri,
Landeriri.

COLETTE.

AIR : *J'en jure par vos yeux.*

Mais j'avoue en ces lieux
Que, ſi tu m'aimes bien,
Je t'aime encore mieux;
Je ne riſque plus rien,
Tu n'es pas dangereux.

Je te connois aſſez pour ne te craindre plus.
Cette preuve ſuffit. (*Elle jette le canif.*)

NICODEME.

Je l'avions, morgué, bian dit, qu'alle étoit ſage.

MOULINET.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

La voilà, cette rare gloire,
Qui toujours a flatté mes vœux ;
Un objet libre & vertueux,
M'accorde une tendre victoire :
Je vais ſavourer la douceur
Des prémices d'un jeune cœur.

Je crains que ce bonheur ne m'échappe. Venez vîte, cher beau-pere : vous ferez dreſſer le contrat à votre fantaiſie ; car, ma foi, je n'entends rien à tout cela.

AIR : *L'allumette.*

J'ai grand beſoin de vos avis,
Vous m'inſtruirez pour le ménage ;
Chez nous jamais, de pere en fils,
Nous n'en avons connu l'uſage.

Au revoir, Colette.

SCENE VIII.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

COmment, vous ſoupirez encore!

AIR : *Tallaleri, tallaleri, tallalalire.*

Pourquoi marquer de la triſteſſe ?
Rien ne doit plus vous émouvoir.
Dans ce moment plein d'allegreſſe,
Colette, ſerrez ce mouchoir.
N'avez-vous pas ſujet de rire ?
Allons donc,
Tallaleri, tallaleri, tallalalire.

COLETTE.

Ne prends point garde à mes larmes : dans le fond, je n'en ſuis pas moins joyeuſe, & l'on pâme de joie ainſi que de triſteſſe.

CLAUDINE.

Oh ! j'en ſuis très-perſuadée.

AIR : *Les Echos.*

L'approche du mariage,
D'une fille émeut le cœur ;
Elle pleure : c'eſt l'uſage,
Cela prouve ſa pudeur.

C'eſt un papa que l'on quitte.
En gémit-on tout de bon?
Non.
On fait un peu l'Hypocrite;
Oui, l'œil pleure: mais l'eſprit
Rit.

COLETTE.

Que nous veut Rabat-joye? Son air triſte m'eſt de mauvais augure.

SCENE IX.

RABAT-JOYE, CLAUDINE, COLETTE.

RABAT-JOYE.

Nicodeme m'a chargé de vous donner ce billet.

COLETTE *prenant le billet avec émotion.*

Que peut-il me marquer?

SCENE X.

MOULINET, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR : *Je ne ſçais pas écrire.*

VOus m'avez l'air tout inquiet.

COLETTE.

Tenez regardez ce billet
Que l'on vient de m'écrire ;
Il préſage quelque malheur :
Liſez-le vous-même, Monſieur ;
Car je ne ſçais pas lire.

MOULINET *lit.*

Ma fille, les Houzards murmurent, y a queuque Anguille ſous roche. N'en dis rian à Moulinet : mais fais-li differer ton mariage, juſqu'à ce que je ſoyons mieux inſtruit. NICODEME.

COLETTE.

Quel revers ! Cher Moulinet, vous en fremiſſez !

MOULINET.

» Je frémis de l'affront, & non pas du danger.

Mes Houzards murmurent de notre mariage ! Ah ! faquins, je vous apprendrai ſi nous avons beſoin

loin de votre consentement. Pour les braver, je veux qu'ils soient tous de la noce; mais je vous vois frémir à votre tour.

» Vous m'insultez; tremblez ou pour vous, ou pour moi.
» N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi?

COLETTE.

Ah! je vous jure que je ne tremble que pour vos Houzards: vous êtes un peu brutal de votre naturel, &....

MOULINET.

Ah! si vous ne voulez les voir tous réduits en poudre, gardez-vous bien de m'irriter contre eux.

COLETTE.

Moi, vous irriter contre eux! je suis trop douce pour cela.

AIR: *Du haut en bas.*

C'est la douceur
Qui rend une femme amusante,
C'est la douceur
Qui fait l'éloge de son cœur.
J'ai toujours été bienfaisante:
En moi, la vertu dominante
C'est la douceur.

Mais à propos où est donc mon pere? Il m'inquiette, je vais le chercher. (*Elle sort.*)

MOULINET.

Parbleu! voilà une sortie bien ménagée! Elle a bien fait, cependant, de céder la place à Titata.

SCENE XI.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

LE Grivois Titata demande à te parler.

MOULINET.

Parle, pourquoi viens-tu ?

TITATA.

Pour te faire trembler.

AIR : *De la Milice. Non, non, ingrat, tu n'iras pas.*

Crains le dépit de tes Soldats,
Ils te mettront dans l'embarras;
Ne ſonge plus à ta Colette,
Ventrebleu ! tu dois être las
De courtiſer cette fillette,
Qui depuis long-tems ſuit tes pas.

MOULINET.

AIR : *Il a la fine montre au gouſſet.*

Tu veux donc m'impoſer des Loix ?
Morbleu ! ſur le Cheval de bois
Je prétends qu'on te place ;
Encor te fais-je grace.

TITATA.

Hé bien ! avant de m'y envoyer, écoute du moins les leçons d'un bon vivant qui t'aime, & qui parle

comme il penſe. J'oſe t'interroger. A quoi diantre t'amuſes-tu dans ce Château ?

MOULINET.

Tu ſçais que je ne fais que d'y arriver.

TITATA.

AIR : *Ah ! ſi j'avois connu Monſieur de Catinat.*

Tous juſques au Goujat s'écrie à haute voix :
Quoi donc ! ſur notre Chef la Gloire perd ſes droits !
Tandis qu'il fait l'amour, faut-il que ſes Grivois
Dépenſent leur argent, & ſouffient dans leurs doigts ?

AIR : *Je l'aimerai toujours, quoiqu'il ſoit mort.*

Ce n'eſt plus ce grand homme.
Si fier & ſi mutin,
Qui nous eût juſqu'à Rome
Conduits pour le butin.
Nous l'avons donc perdu, ce pauvre corps !
Ah ! faut-il le pleurer avant ſa mort !

MOULINET.

Hé ! bien, ventrebleu ! ils verront de quel bois je me chauffe.

TITATA.

Ce n'eſt point contre eux qu'il faut t'armer ; c'eſt contre toi-même. Un brave Commandant de Houzards s'amuſer à filer le parfait amour ! Quelle honte !

AIR : *Ma mere a du pouvoir beaucoup.*

Tu veux même, ſans examen,
Te mettre au rang des dupes de l'hymen.

Apprends que le ſort nous fit naître
Pour en faire, & jamais pour l'être.
» Ainſi donc, tu bravas & le fer & la flamme,
» Pour porter le butin aux genoux d'une femme!

AIR : *Changement pique l'appétit.*

Sçais-tu bien qu'en toute rencontre
Déja du doigt chacun te montre,
Et qu'on te montrera des deux,
Si tu deviens plus hazardeux.

Tu rougis. Allons, morbleu, courage! Que la Gloire parle à ton cœur. Tuons, pillons, ſaccageons.

AIR : *Je ſuis pour les Dames moi.*

Dans les combats j'ai formé ta jeuneſſe,
Reprends ta fermeté:
N'écoute plus une vaine tendreſſe;
Imite ma fierté.
Quoi! je te voi
Céder à ta foibleſſe!
Je hais la molleſſe, moi,
Je hais la molleſſe.

MOULINET.

C'en eſt trop. Sors d'ici, malheureux.

TITATA.

Tu m'as menacé du châtiment; ſarpedié! je vais le mériter.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Arme ta main d'un éventail,
Et laiſſe ton épée;

D'une Femme prends l'attirail ;
Va t'enfermer dans un Sérail,
Puiſqu'aujourd'hui, de ton poitrail
La Gloire eſt échappée.

AIR : *Les filles de Nanterre.*

Mais ton amour chancelle,
Ton cœur eſt ébranlé :
J'ai le prix de mon zéle,
La Gloire t'a parlé.

MOULINET.

Je n'y puis plus tenir.... Ah ! ne te flatte pas que j'abandonne Colette ; je l'épouſerai ſur ta mouſtache.

AIR : *Des Ruës.*

Que l'on s'apprête,
Soldats, Tambour,
Dans ce grand jour,
A voir la Fête
De mon amour.
Ma noce aujourd'hui ſe fera.
Si quelqu'un gloſe ſur cela,
Morbleu ! ſa tête
En ſautera.

Va porter ma réponſe à mes Houzards.

TITATA, *à part.*

Il menace : il eſt troublé. J'en augure bien. Laiſſons-le réfléchir.

SCENE XII.

MOULINET.

NOn, non, Colette, tu m'es trop chere ; c'eſt toi qui m'as rendu honnête-homme, & l'on s'oppoſe en vain à ma flamme.... A ma flamme ! Ah ! que ce mot commence à me paroître fade ! Je parle le Jargon d'un petit Maître de Robe.... Mon orgueil admire la fermeté de Titata, ſes reproches réveillent mon courage ; cependant.

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

Je voudrois bien me marier,
Je ne ſçais comment faire.
J'entends la Gloire me crier :
Que fais-tu, téméraire ?
Et le tendre Amour me prier
De terminer l'affaire.

Ah ! puiſque la Gloire balance déja l'Amour, elle l'emportera ſans doute.

SCENE XIII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AH! mon Gendre, je venons vous dire adieu; j'emmenons Colette: ſon honneur, ſa vie, votre intérêt, tout ordonne qu'elle batte aux champs.

MOULINET.

» Tout l'ordonne, dis-tu? Mais l'ai-je commandé?

AIR: *Des fraiſes, des fraiſes, des fraiſes.*

Vos Houzards l'y voulant mal,
Ils machinoit ſa perte:
Ils feriont du baccanal.
Fuyons leux courroux brutal;
Alerte, alerte, alerte.

» Laiſſe-nous tous les deux enfiler la venelle.

MOULINET.

» Par quelle autorité veux-tu diſpoſer d'elle?

NICODEME.

» Par le droit que j'avons.

MOULINET.

Eh qui te l'a rendu?

NICODEME.

» Je ſuis ſon pere, enfin.

MOULINET.

Quelle preuve en as-tu ?

» Mais laiſſons ce diſcours : ta frayeur m'injurie ;
» En tout autre que toi mon bras l'auroit punie.

NICODEME.

AIR : *Refrain.*

Mon Gendre, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

» Mais nous laiſſons Colette expoſée au Rebelle.

MOULINET.

« Je l'adore, je vis, & tu trembles pour elle !

NICODEME.

» Ma foi, je craignons tout.

MOULINET.

Va, tu n'es qu'un poltron.

» Pour moi, je ne crains rien.

NICODEME.

Tu n'es qu'un fanfaron.

AIR : *Lere-la, lere lan-la.*

Tout ton parti s'eſt révolté.

MOULINET

Puniſſons ſa témérité.

NICODEME.

Seul, contre tous, que peux-tu faire ?
Lere-la, lere lan-la.

» Tu périras toi-même.

MOULINET.

Eh bien ! tant pis pour vous :
» Ma chûte, ventrebleu, vous écrasera tous.

NICODEME.

Pargoi, laiſſe-nous plûtôt partir. La belle chienne d'amiquié qu'il nous porte-là !

SCENE XIV.

RABAT-JOYE, MOULINET, NICODEME.

RABAT-JOYE.

AH ! mon Capitaine, venez vîte ! vos Houzards jurent après vous, comme tous les Diables, au ſujet de votre mariage.

MOULINET.

Hé bien ! ils me verront. Nicodeme, raſſemble tes Payſans, reprends ton ancien poſte dans ce Château : que tout ici t'obéiſſe.

SCENE XV.

MOULINET, NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH ! Monſieur, quel péril nous menace ! Que viens-je d'apprendre ?

MOULINET.

» Calmez-vous. Ce n'eſt rien. Trois cents têtes à bas,
» Et le reſte en priſon, il n'y paroîtra pas.

COLETTE.

Vous n'y ſuffiriez pas. Attendez.

AIR : *Adieu donc, ma Nanon.*

Je vais de cet orage
Faire ceſſer le cours ;
Je cauſe du tapage,
Je dois plier bagage :
Quittons-nous pour toujours,
Adieu donc, mes amours.

MOULINET.

Que me propoſez-vous, Colette ? Ah ! n'accordons point ce triomphe à mes ſoldats ; reſtez : leurs efforts ne peuvent rien contre ma conſtance.

AIR : *Ce ſont les filles de la Chapelle.*

Car après le ſerment, ma belle,
Qui nous joint tous deux en ce jour,
Je vous ſerai toujours fidéle
Juſqu'à la fin de mon amour.

» Notre hymen ſe fera, n'alterez point vos charmes :
» Il eſt temps de verſer du ſang, & non des larmes.
» L'attentat de mes gens ne me fait point frémir,
» Je ne veux qu'un regard pour les anéantir.

SCENE XVI.

NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH ! mon pere, ne quittez pas cet étourdi : il va ſe faire tuer... On va me ravir mon Epoux.

NICODEME.

Il ne l'eſt pas encore, gnieu marci. Peſte ! comme alle y va !

COLETTE.

AIR : *De tous les Capucins, ou Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

O Ciel ! quel revers pour ma flamme !
Moi qui croyois être ſa femme,
Quoi reſter en ſi beau chemin !
Permets-nous, Fortune ennemie,
Avant de finir ſon deſtin,
De finir la cérémonie.

NICODEME.

AIR : *Flon, flon, flon.*

Ne pleure pas, ma fille,
Ton amant, dans le fond,
Mérite qu'on l'étrille
En double carillon.
Flon, flon, flon.

COLETTE.

Ah! mon pere, qu'oſez-vous dire ?

NICODEME.

Entre nous, il nous a fait trop de mal.

COLETTE.

AIR : *Une fille ſans un ami.*

Mais il nous comble de bienfaits. (*bis.*)

NICODEME.

Il eſt liberal à nos frais,
Sa fureur m'eſt préſente.

COLETTE.

S'il a pillé tous vos effets,
Il m'en paiera la rente.
De plus, ne l'avez vous pas accepté pour Gendre?

NICODEME.

Je ne pouvions faire autrement : mais, enfin, des Payſans devont-ils s'intéreſſer pour des Houzards?

COLETTE.

Pourquoi non ? Moulinet s'eſt emparé par force de ce Château, vous en êtes le Concierge, vous devez le ſervir comme votre Maître légitime.

» Oſez interroger votre cœur combattu,
» Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.

NICODEME.

Ça ne me paroît pas trop juſte; mais piſque tu dis que c'eſt mon devoir: une fourche, un mouſqueton: que j'aille défendre Moulinet, & mourir pour li.

COLETTE.

Mon pere, où courez-vous ?

NICODEME.

Dame! accorde-toi donc. Irons-je ? N'irons-je pas ? Mais, que nous veut encore Rabat-joye?

SCENE XVII.

NICODEME, COLETTE, RABAT-JOYE.

COLETTE.

HÉ bien ? quelles nouvelles ?

RABAT-JOYE.

Perſonne n'a oſé tirer le Sabre contre notre commandant; le Lieutenant ſeul lui a fait tête. Voici comme la choſe vient d'arriver: Dès que la Rancune apperçoit Moulinet,

AIR : *La magnote.*

Tout auſſi-tôt de ce hargneux
La mine ſe renfrogne :
Il dit, retrouſſant ſes cheveux,
Et crachant dans ſa pogne :
Morbleu, c'eſt à toi que j'en veux ;
Vien-ça que je te frotte :
Entre nous deux, entre nous deux,
Entre nous deux la magnote.

Mais ſans s'étonner, Moulinet le joint, le terraſſe, lui met les menottes, & le fait conduire en priſon.

NICODÈME.

C'eſt bian fait.

RABAT-JOYE.

Oh ! vous n'êtes pas au bout.

AIR : *Il ne faut qu'un coup de baguette.*

Tout eſt ſoumis au Commandant ;
Mais quittez vîte ces retraites.
(*Montrant Colette.*)
Fuyez le péril où vous êtes ;
On veut qu'à la tête du Camp ;
Elle paſſe par les baguettes.

COLETTE.

Ah Ciel !

NICODEME.

Parguienne, te v'là bien chanceuſe !

AIR : *Petite la Valiere.*

Prenons tous deux la fuite.

COLETTE.

Mon pere, il n'eſt plus tems :
Je veux reſter au gîte.

NICODEME.

Mais, tu perds le bon-ſens.

COLETTE.

Je cours braver l'excès
De leur rage inhumaine ;
Et pour ces beaux projets
Débarraſſons la Scène. (*Elle ſort.*)

NICODEME.

Fais donc comme tu l'entendras.

AIR : *T'as l'pied dans le margouilli.*

T'as l'pied dans le margouilli,
Tir-t'en, tir-t'en, tir-t'entaine,
T'as l'pied dans le margouilli :
Pour quant à moi je m'enfui.

SCENE XVIII.

MOULINET.

JE viens de ranger mes Houzards à la raiſon : cela me met en humeur de faire tapage ; je ne ſçais pas pourquoi.

» Et je ſens dans mon cœur le crime de retour.

Colette en pâtira, je pourrois à préſent l'épouſer ſans obſtacle : mais je me pique d'être ſingulier. Je la quitte.

AIR : *Le Branle de Metz.*

Je chéris trop cette fille,
Et c'eſt peu de la bannir :
Ma fureur va la punir
De ce qu'elle eſt ſi gentille.
Morbleu ! ſi je la tenois,
Comme je l'étrille, trille,
Morbleu ! ſi je la tenois,
Comme je l'étrillerois !

Mais je n'en aurai jamais le courage.

AIR. *Refrain.*

Si-tôt que je la voi,
Mon cœur eſt tant à mon aiſe !
Si-tôt que je la voi,
Je ne dépends plus de moi.

AIR.

AIR. *Comment faire ?*

J'aime Colette tendrement ;
De l'épouſer j'ai fait ſerment !
Si j'y manque je ſuis fauſſaire ;
Mais ſi l'hymen devient mon lot,
On va me traiter comme un ſot !
Comment faire ?

SCENE XIX.

MOULINET, TITATA.

MOULINET.

BArbare ! Viens jouir du trouble où tu m'as jetté.

TITATA.

» J'ai prévû ces combats ;
» Ce que peut Titata, c'eſt de t'offrir ſon bras.

MOULINET.

A quoi veux-tu qu'il me ſerve ?

TITATA.

A te défaire de ta Maîtreſſe.

MOULINET.

Eh ! qui te dit que c'eſt mon deſſein ?

TITATA.

Mon zéle l'a deviné.

MOULINET.

Ah! cruel! ſi tu connoiſſois Colette comme moi, tu penſerois bien différemment.

AIR. *Pour le badinage, bon.*

Mais pour excuſer l'amour,
Je crois ton cœur trop novice;
Je te voudrois voir un jour
Comme un autre, entrer en lice.

TITATA.

Pour le badinage, bon;
Pour le mariage, non.

AIR: *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon
Dès qu'on porte la cocarde,
Il faut ſe tenir en garde
Quand l'Hymen tend l'hameçon;
C'eſt la gloire qu'on haſarde
D'une certaine façon.
A languir comme un Oiſon
On mérite la nazarde.
Moi, j'épouſe à la Houzarde,
D'une certaine façon.

Je ne m'arrête point à toutes ces fadaiſes d'amour.

AIR: *Je ſuis un bon ſoldat, titata.*

Je ſuis un franc ſoldat,
Titata

Ne cherche qu'à ſe battre :
Pour aller à l'aſſaut
Tôt, tôt, tôt,
Moi tout ſeul j'en vaux quatre.

» Moulinet peut ici, par ſa valeur extrême,
» S'enrichir au pillage ; & que fait-il ? Il aime.

MOULINET.

» Hé bien! c'en eſt donc fait! on m'y force, il le faut ;
» Renonçons à l'honneur, & ſoyons un maraud.

AIR : *Les Trembleurs.*

Puiſque ma douceur vous bleſſe,
Puiſqu'on traite de foibleſſe
Le repos où je vous laiſſe,
Soyons Loup avec les Loups.
Oui, dans ma fureur extrême,
Je roſſerai ce que j'aime ;
Je t'aſſommerai toi-même :
Tout périra ſous mes coups.

Mais que dis-je ? Moi, porter la main ſur Colette ! Ah ! qu'elle fuye,... Va : je te l'abandonne, ſauve-la de ma fureur ou de ma foibleſſe : ſi je la revois, je ne réponds de rien.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Elle vient.

TITATA.

Que je la redoute !
Adieu tout l'effet de mes ſoins.

MOULINET, *à Titata.*

Qu'on ſe retire.

TITATA.

Ah ! je me doute.
Qu'il ne vous faut pas de témoins.

SCENE XX.

MOULINET, COLETTE.

COLETTE.

MOn abord vous ſurprend.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Vous ne me cherchez plus : je vais partout ſeulette ;
Avouez-le, Monſieur ; vous n'aimez plus Colette ;

AIR : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De moi vous plaignez-vous ?
Ai-je donc pû vous déplaire ?
De moi vous plaignez-vous ?
Vous n'êtes pas jaloux.
Votre perſonne m'eſt chere ;
Pour vous rendre ſatisfait,
Tout ce que j'ai dû faire,
Ne l'ai-je donc pas fait ?

MOULINET.

Je ne dis pas le contraire.

COLETTE.

AIR : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

Cher Amant tu m'abandonnes,
Qui s'y feroit attendu?
Faiſons, puiſque tu l'ordonnes,
De néceſſité vertu.

AIR : *Liſe au bord de la Seine.*

Je te rends ta promeſſe,
Je dégage ta foi:
J'étouffe ma tendreſſe;
Mais j'y perds plus que toi:
Car qui voudra de moi?

» J'oſe ici ſeulement vous faire une priere;
» Ne la rejettez point; Monſieur, c'eſt la derniere:
» Aimez les Payſans, devenez plus humain,
» N'enlevez point leur lard, ne buvez point leur vin:
» Reſpectez leurs moitiés, épargnez leur volaille,
» A leurs troupeaux craintifs ne livrez plus bataille;
» Pour les mieux protéger, ſouvenez-vous toujours
» Que j'étois Payſanne, & que j'eus vos amours.

MOULINET.

AIR : *Cela m'eſt bien dur.*

Je n'ai pas prévu ces allarmes;
A mes yeux pourquoi vous montrer?
Triomphez, vous voyez mes larmes,
Ai-je bonne grace à pleurer?

Contre vos traits je n'étois pas en garde.
Ah ! quand je regarde
Ces beaux yeux dont le charme eſt sûr,
Cela m'eſt bien dur.

(*tendrement.*) (*vivement.*)

» Je vous aime Colette.... Evité ma préſence ;
» Tu cours plus de danger, ici, que tu ne penſe.
(*tendrement,*)
» Plus que jamais ſur moi vos yeux font leur effet.
(*avec fureur.*)
» Ah ! ſi vous connoiſſiez le cœur de Moulinet ;
» Oui, l'amour d'un Houzard eſt un amour impie ;
» Prêt à roſſer l'objet qu'il aime à la folie.

COLETTE.

AIR ; *Oh ! Ricandaine.*

Mais je crois qu'il perd la raiſon !
Oh ! ricandaine, oh ! ricandon :
Rêvez-vous, mon petit Mignon ?
De grace rappellez-vous donc.
Ah ! ſi bruſquement paſſe-t-on ;
D'une amoureuſe émotion,
Aux fureurs de l'ambition ?
Ricandaine.

MOULINET.

Ventrebleu ! tourne ailleurs tes pas ;
Sur toi j'exerçerois mon bras.

COLETTE.

Tu feras ce que tu voudras.

MOULINET.

Moi, je t'étrillerai :
Oh ! ricandaine.

COLETTE.

Moi, je l'endurerai :
Oh ! ricandé.

MOULINET.

» Mais pour être plûtôt débaraſſé de toi,
(*Il tire un piſtolet.*)
» Il faut que je te tue..... Allons, morbleu... reçoi...

COLETTE.

AIR : *Tourne, tourne ; c'eſt ton payement.*

En chemin votre bras demeure,
Pourſuivez donc votre deſſein :
Lâchez le coup, je tends le ſein ;
Puiſque vous voulez que je meure,
Tirez, tirez votre piſtolet.

MOULINET.

Je n'ai rien dans le baſſinet.

COLETTE.

AIR : *Le Meûnier avec la Boulangere.*

Je me livre à ce courroux ;
Que j'expire ſous vos coups :
Je vous le pardonne.

MOULINET.

Que vous êtes bonne !

AIR : *Quand Pierrot coupit.*

La gloire inhumaine
M'excite au forfait.
L'Amour qui m'enchaîne
Me dit en ſecret :
Moulinet,
Turlututu, rengaîne, rengaîne, rengaîne.

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Je ſens qu'à tes genoux ma foibleſſe m'entraîne.
Je voulois te tuer ; mais l'entrepriſe eſt vaine.
Tout prêt à t'immoler, l'Amour t'a fait quartier ;
Le crime eſt imparfait, le remords eſt entier.

» C'eſt à moi bien plûtôt à me caſſer la tête ;
» Oui, c'eſt bien dit, mourons... Colette, tu m'arrête !
» Que d'amour !

COLETTE.

» Ah ! Monſieur, faut-il comme un nigaud
» S'homicider ſoi-même ? Epouſez-moi plûtôt.

MOULINET.

Par ma foi, je crois que tu penſes juſte. Décidons : Colette, veux-tu vivre & devenir ma femme ?

COLETTE.

Pardi, belle demande !

MOULINET.

AIR : *Dans notre village chacun vit content.*

Suis-moi, mon aimable,
Pour l'être à l'inſtant
Au milieu du Camp.

COLETTE.

Mais le lieu n'eſt pas convenable.

MOULINET.

Bon! nous épouſons
Où nous nous trouvons.

COLETTE.

Je n'oſe encore me flatter de rien : vous m'avez promis tant de fois de m'épouſer ſans l'accomplir, qu'il ne faut plus compter ſur votre parole.

MOULINET.

» Ah ! jamais mon ardeur pour vous ne fut ſi forte ;
» Je vous aime à la rage, ou le Diable m'emporte.....
» Que dis je ? malheureux ! Tu me connois brutal,
» Si tu ne ſors d'ici tu te trouveras mal.
» Pour la derniere fois, évite-moi, te dis-je.

COLETTE.

» Ah ! vous me faites peur ! & tout mon ſang ſe fige !
» Il devient maniaque ! On devroit le lier.
» Adieu donc ; pour jamais il le faut oublier.

SCENE XXI.

MOULINET.

» JE te laiſſe partir, & je t'aime, Colette :
» Ah ! je change, morbleu ! comme une Girouette.

SCENE XXII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AHi, ahi, ahi !

MOULINET.

Quels cris ſe font entendre ?

NICODEME.

AIR. *Le long de-çà, le long de-là.*

Morgué, le tour eſt indigne.
Vos Houzards, inſolemment ;
M'on fait un affront inſigne ;

Ils m'ont frappé vivement
Le long de-çà, le long de-là,
Le long de l'échigne,
Par derriere & par devant.

Je me ſis expoſé comme un ſot, & je ne ſais comment; mais courez vîte au ſecours de ma fille; ils voulont itou la paſſer par les baguettes.

MOULINET.

» S'ils l'oſoient attenter, qu'ils craignent mes fureurs.
» Non jamais l'Univers n'auroit vû tant d'horreurs.

SCENE XXIII.

CLAUDINE, NICODEME, MOULINET.

CLAUDINE.

DE la joie ! de la joie ! Colette a déſarmé les Houzards ; ils la trouvent ſi belle qu'ils voudroient tous l'épouſer.

NICODEME.

Oh ! diable ! je ne voulons point de ces Gendres-là.

CLAUDINE.

Titata vous la ramène.

SCENE XXIV & derniere.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

TRiomphe, Moulinet ; la beauté de Colette a parlé pour toi.

AIR : Marche Françoiſe. *Rata pa ta pan. ſuivant le Régiment.*

Voyant ſur ſon ſein blanc
De fripons d'Amours un groupe,
On s'écrie à l'inſtant :
Sarpédié, la belle Enfant !
Nous excuſons ſon Amant :
Qu'elle ſoit de la Troupe,
Et qu'il la mène en croupe ;
Rata pa ta pan,
Suivant le Régiment.

Nous te permettons de l'épouſer.

MOULINET.

Parbleu ! vous n'en ſerez pas dédits ; je vous prends au mot.

AIR : *Si l'Amour a des tourmens, c'eſt la faveur des Amans.* (*de l'Opera d'Alceſte.*)

Enfin Colette me reſte,
Aucun ne me la conteſte ;
N'allons pas, à contre-tems,
Faire un dénouement funeſte.
Si l'Amour a des tourmens,
C'eſt la faute des Amans.

Donnez-moi votre main.

COLETTE.

La voici. Courons ſigner le contrat.

NICODÈME.

Qu'on faſſe la noce toute entiere ; tandis qu'il eſt dans la bonne veine, je vais envoyer les Ménétriers.

COLETTE.

Toutes réflexions faites, l'amour nous privoit de notre Commandant. L'hymen va nous le rendre.

AIR. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Tant qu'on nourrit l'amour par la ſeule eſpérance,
Il veut avoir le prix de ſa perſévérance ;
Mais au but deſiré quand l'hymen le conduit,
Il en meurt de plaiſir dès la premiere nuit.

FIN.

COMPLIMENT
DE
MOULINET
AU PUBLIC.

A la clôture du Théâtre de l'Opéra-Comique, le 21 Mars 1739.*

AIR. *Des Pendus.*

AVant d'abandonner ces lieux,
Moulinet vous fait ſes adieux;
Ce départ ne vous touche guére:
Bientôt vous allez voir mon frere
Sur le Théâtre Italien:
Peut-être n'y perdrez-vous rien.

On a cru ne devoir que traveſtir & parodier ſimplement une Tragédie qui a mérité, à ſi bon droit, vos ſuffrages. On laiſſe le ſoin d'en faire la critique à des plumes plus aguerries dans ce genre.

AIR. *Ah! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Nous avons eſſayé d'en effleurer le miel;
Un autre plus mordant peut en tirer le fiel.
Pour peu que mon Cadet ſe livre à mon penchant,
Si je ſuis plus mauvais, il ſera plus méchant.

Mais cela eſt fort naturel.

* Nota. *La Parodie a été repréſentée pour la premiere fois, le 15 Mars 1739.*

AIR : *De néceſſité néceſſitante.*

Le bon ſang toujours dégénere :
Mon frere & moi nous avons beau faire ;
Chacun dans notre petite ſphere,
Nous ne vaudrons jamais notre pere.

A mon égard, Meſſieurs, ſi je vous ai ennuyés, je ne vous ai pas ennuyés long-temps. Quoi qu'il en ſoit, il me reſte à vous remercier de l'accueil favorable dont vous avez paru honorer un enfant qui n'eſt pas venu à terme, & qui meurt dans le temps qu'il devroit naître. Ce m'eſt toujours une conſolation d'avoir pour témoin de ma fin une ſi brillante Aſſemblée.

AIR : *Les Echos.*

Aujourd'hui la Salle eſt pleine :
Quel plaiſir de vous y voir !
Qu'ainſi la Foire prochaine
Puiſſe combler notre eſpoir !
Veux-tu, Fortune inconſtante,
Nous rendre, après tant d'échecs,
Secs ?
Qu'en l'an mil ſept cent quarante
Nous revoyions le Public
Hic.

FIN.